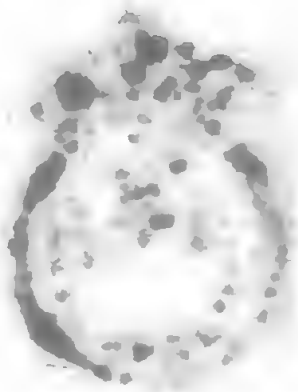
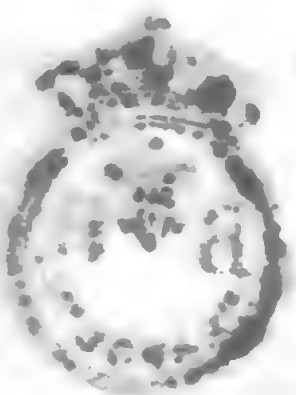
BIBLIOTECA NAZ.
142
A
29
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EM. F III
142
A
29
NAPOLI





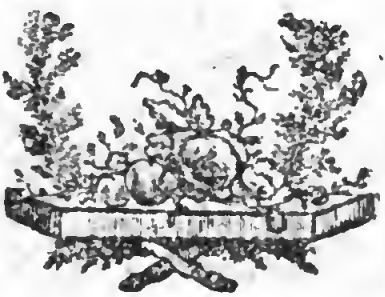
HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR

GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME SECOND.



B. R.
NEAPOLIS

A GENEVE.

M. DCC. LXXXI.

BIBLIOTECA NAZIONALE

TABLE
DES INDICATIONS.

LIVRE TROISIEME.

Etabliſſemens, commerce & conquêtes des Anglois dans les Indes Orientales.

I. *IDée de l'ancien commerce des Anglois.* page 1
II. *Premiers voyages des Anglois aux Indes.* 12
III. *Démêlés des Anglois avec les Hollandois.* 18
IV. *Démêlés des Anglois avec les Portugais.* 23
V. *Liaiſons des Anglois avec la Perſe.* . 25
VI. *Décadence des Anglois aux Indes.* . . 32
VII. *Rétabliſſement du commerce Anglois dans l'Inde.* 33
VIII. *Malheurs & fautes des Anglois aux Indes.* 34
IX. *Débats occaſionnés en Angleterre par les privileges de la compagnie.* 40
X. *Guerres des Anglois & des François.* . 46
XI. *Deſcription de l'Arabie. Révolutions qu'elle a éprouvées. Caractere de ſes habitans.* 47
XII. *Commerce général de l'Arabie, & celui des Anglois en particulier.* 60
XIII. *Révolutions qu'a éprouvées le commerce dans le golfe Perſique.* 77

XIV. *Etat actuel du commerce dans le golfe Perſique, & de celui des Anglois en particulier.* 82
XV. *Deſcription de la côte de Malabar. Idée des états qui la forment.* 94
XVI. *Productions particulieres au Malabar.* 107
XVII. *Etat actuel de Goa.* 114
XVIII. *Hiſtoire des pirates Angria.* 115
XIX. *Etat actuel des Marattes à la côte de Malabar.* 117
XX. *Révolutions arrivées à Surate. Suite de l'influence qu'y acquierent les Anglois.* 118
XXI. *Deſcription de l'isle de Salſete.* . . . 122
XXII. *Deſcription de l'isle de Bombay. Son état actuel & ſon importance.* 124
XXIII. *Etat de la côte de Coromandel à l'arrivée des Européens.* 127
XXIV. *Comment les Européens ont établi leur commerce à la côte de Coromandel, & quelle extenſion ils lui ont donnée.* . 130
XXV. *Poſſeſſions Angloiſes à la côte de Coromandel.* 140
XXVI. *Etabliſſement dans l'isle de Sumatra.* 149
XXVII. *Vue des Anglois ſur Balambangan. Leur expulſion de cette isle.* 151
XXVIII. *Révolutions arrivées dans le Bengale.* 153
XXIX. *Mœurs anciennes des Indiens retrouvées dans le Biſnapore.* 155
XXX. *Productions, manufactures, exportations du Bengale.* 160

XXXI. *Quelle idée il faut ſe former de la colonie angloiſe de Sainte-Hélene.* . . 180
XXXII. *A quel uſage les Anglois font ſervir les isles de Comore.* 183
XXXIII. *La compagnie Angloiſe a abandonné aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde.* 185
XXXIV. *Gênes que la compagnie a éprouvées dans ſon commerce. Fonds qu'elle y a mis. Etendue qu'elle lui a donné.* . . 187
XXXV. *Conquête du Bengale. Comment & par qui elle a été faite.* 191
XXXVI. *Meſures priſes par les Anglois pour ſe maintenir dans le Bengale.* . . . 198
XXXVII. *L'Angleterre peut-elle ſe flatter de voir continuer la proſpérité du Bangale?* 201
XXXVIII. *Vexations & cruautés commiſes par les Anglois dans le Bengale.* . . 204
XXXIX. *Meſures priſes par le gouvernement & par la compagnie elle-même, pour faire finir les déprédations de tous les genres.* 221
XL. *Situation actuelle de la compagnie.* . 230
XLI. *Le privilege de la compagnie ſera-t-il renouvellé?* 233

LIVRE QUATRIEME.

Voyages, établiſſemens, guerres & commerce des François dans les Indes Orientales.

I. *Anciennes révolutions du commerce de France.* 238
II. *Premiers voyages des François aux Indes.* 248
III. *On établit en France une compagnie pour les Indes. Encouragemens accordés à cette ſociété.* 251
IV. *Les François forment des colonies à Madagaſcar. Deſcription de cette isle.* . 254
V. *Conduite des François à Madagaſcar. Ce qu'ils pouvoient & devoient y faire.* . . 263
VI. *Les François font de Surate le centre de leur commerce. Idée du Guzurate, où cette ville eſt ſituée.* 271
VII. *Commencemens & progrès de Surate.* 276
VIII. *Mœurs des habitans de Surate.* . . 278
IX. *Portrait des Balliadères, plus voluptueuſes à Surate que dans le reſte de l'Inde.* 286
X. *Etendue du commerce du Surate. Révolutions qu'il a éprouvées.* 291
XI. *Entrepriſes des François ſur l'isle de Ceylan & ſur S. Thomé. Leur établiſſement à Pondichery.* 297
XII. *Les François ſont appellés à Siam. Deſcription de ce royaume.* 297

XIII. *Avantages que les François pouvoient tirer de Siam. Fautes qui les en privèrent.* 306

XIV. *Vues des François sur le Tonquin & la Cochinchine. Description de ces deux contrées,* 309

XV. *Les François perdent & recouvrent Pondichery, leur principal établissement.* 319

XVI. *Décadence de la compagnie de France. Causes de son dépérissement.* 322

XVII. *Révolutions arrivées dans les finances de la France depuis les premiers tems de la monarchie.* 329

XVIII. *Moyens imaginés par Law pour tirer les finances de France du désordre où elles sont tombées. Part qu'a la compagnie à l'exécution de ses projets.* . . 345

XIX. *Situation de la compagnie des Indes, à la chûte du système.* 365

XX. *Succès éclatans de la compagnie. Quels sont ceux de ses agens qui les lui prouvent.* 366

XXI. *Tableau de l'Indostan.* 379

XXII. *Moyens employés par les François pour se procurer de grandes possessions dans l'Inde.* 398

XXIII. *Guerre entre les Anglois & les François. Les derniers perdent tous leurs établissemens.* 411

XXIV. *Source des malheurs éprouvés par les François.* 417

XXV. *Mesures que l'on prend en France pour le rétablissement des affaires dans l'Inde.* 420

XXVI. *Le privilege de la compagnie eſt ſuſpendu. Sa ſituation à cette époque.* . . 427

XXVII. *La compagnie perd l'eſpoir de reprendre ſon commerce. Elle cede tous ſes effets au gouvernement.* 438

XXVIII. *Situation actuelle des François à la côte de Malabar.* 443

XXIX *Situation actuelle des François dans le Bengale.* 447

XXX. *Situation actuelle des François à la côte de Coromandel.* 451

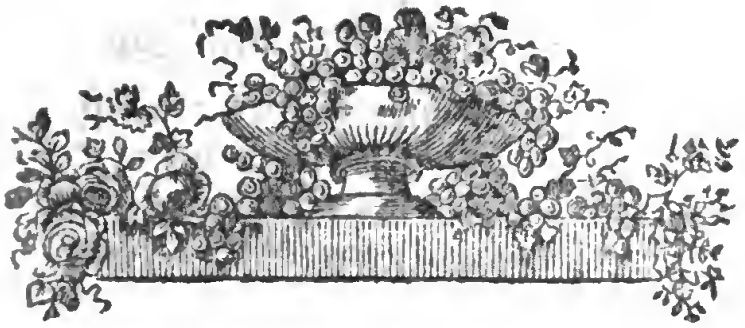
XXXI. *Etat actuel de l'isle de Bourbon.* . 459

XXXII. *Etat actuel de l'isle de France. Importance de cet établiſſement. Ce qu'on y a fait & ce qui reſte à faire.* . , . 461

XXXIII. *Principes que doivent ſuivre les François dans l'Inde, s'ils parviennent à y établir leur conſidération & leur puiſſance.* 478

Fin de la Table du tome ſecond.

HISTOIRE



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPE'ENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE TROISIEME.

Établiſſemens, commerce & conquêtes des Anglois dans les Indes Orientales.

I. Idée de l'ancien commerce des Anglois.

On ne ſait ni à quelle époque les iſles Britaninques furent peuplées, ni quelle fut l'origine de leurs premiers habitans. Tout ce que nous apprennent les monumens hiſto-

riques les plus dignes de foi, c'eſt qu'elles furent ſucceſſivement fréquentées par les Phéniciens, par les Carthaginois, & par les Gaulois. Les négocians de ces nations y alloient échanger des vaſes de terre, du ſel, toutes ſortes d'inſtrumens de fer & de cuivre, contre des peaux, des eſclaves, des chiens de chaſſe & de combat, ſur-tout contre de l'étain. L'utilité étoit la meſure des choſes échangées. On portoit à ces peuples ſauvages des choſes auxquelles ils mettoient avec raiſon plus d'importance, qu'à celles qu'ils offroient. Il ne faut accuſer ni les uns d'ignorance, ni les autres de mauvaiſe foi. En quelque contrée de l'univers que vous alliez, vous y trouverez l'homme auſſi fin que vous, & il ne vous donnera jamais que ce qu'il eſtime le moins pour ce qu'il eſtime le plus.

A ne conſulter qu'une ſpéculation vague, on ſeroit porté à penſer que les Inſulaires ont été les premiers hommes policés. Rien n'empriſonne les habitans du continent: ils peuvent en même-tems aller chercher au loin leur ſubſiſtance, & s'éloigner des combats. Dans les isles, la guerre & les maux d'une ſociété trop reſſerrée, devroient amener plus vite la néceſſité des loix & des conventions. On voit cependant leurs mœurs & leur gouvernement formés plus tard & plus imparfaitement. C'eſt dans leur

ſein que ſont nées cette foule d'inſtitutions bizarres, qui mettent des obſtacles à la population : l'antropophagie, la caſtration des mâles, l'infibulation des femelles, les mariages tardifs, la conſécration de la virginité, l'eſtime du célibat, les châtimens exercés contre les filles qui ſe hâtoient d'être meres, les ſacrifices humains, peut-être les jeûnes, les macérations, toutes les extravagances qui naîtroient dans les couvens, s'il y avoit un monaſtère d'hommes & de femmes ſurabondant en moines, ſans aucune poſſibilité d'émigration.

Lorſque ces hommes eurent découvert le moyen de s'échapper de l'enceinte étroite où des cauſes phyſiques les avoient tenus renfermés pendant des ſiecles, ils porterent leurs uſages ſur le continent où ils ſe ſont perpétués d'âge en âge, & où encore aujourd'hui ils mettent quelquefois à la torture les philoſophes qui en cherchent la raiſon. La ſurabondance de la population dans les isles, fut celle de la lenteur de la civiliſation dans leurs habitans. Il fallut y remédier continuellement par des moyens violens. Le lieu où les membres d'une même famille ſont contraints de s'exterminer les uns les autres, eſt le ſéjour de l'extrême barbarie. C'eſt le commerce des peuples entre eux qui diminue leur férocité ; c'eſt leur ſéparation qui la fait durer. Les Inſu-

laires de nos jours n'ont pas entiérement perdu leur caractère primitif, & peut-être qu'un obſervateur attentif en trouveroit quelques veſtiges dans la Grande-Bretagne même.

La domination Romaine ne fut ni aſſez longue, ni aſſez paiſible, pour beaucoup avancer l'induſtrie des Bretons. Le peu même de progrès qu'avoient fait pendant cette époque la culture & les arts, s'anéantit auſſitôt que cette fiere puiſſance ſe fut décidée à abandonner ſa conquête. L'eſprit de ſervitude que les peuples méridionaux de la Bretagne avoient contracté, leur ôta le courage de réſiſter d'abord au refoulement des Pictes leurs voiſins, qui s'étoient ſauvés du joug en fuyant vers le Nord de l'isle, & peu après aux expéditions plus meurtrieres, plus opiniâtres & plus combinées, des peuples brigands qui ſortoient en foule des contrées ſeptentrionales de l'Europe.

Tous les empires eurent à gémir de cet horrible fléau, le plus deſtructeur peut-être dont les annales du monde aient perpétué le ſouvenir : mais les calamités qu'éprouva la Grande-Bretagne ſont inexprimables. Chaque année, ſouvent pluſieurs fois l'année, elle voyoit ſes campagnes ravagées, ſes maiſons brûlées, ſes femmes violées, ſes temples dépouillés, ſes habitans maſſa-

crés, mis à la torture, ou emmenés en eſclavage. Tous ces malheurs ſe ſuccédoient avec une rapidité qu'on a peine à ſuivre. Lorſque le pays fut détruit au point de ne plus rien offrir à l'avidité de ces barbares, ils s'emparerent du pays même. A une nation ſuccédoit une nation. La horde qui ſurvenoit, chaſſoit ou exterminoit celle qui étoit déjà établie; & cette foule de révolutions perpétuoit l'inertie, la défiance & la miſere. Dans ces tems de découragement, les Bretons n'avoient guere de liaiſons de commerce avec le continent. Les échanges étoient même ſi rares entr'eux, qu'il falloit des témoins pour la moindre vente.

Le cours de tant d'infortunes paroiſſoit devoir être arrêté par la réunion de tous les royaumes en un ſeul, lorſque Guillaume le Conquérant ſubjugua l'Angleterre, un peu après le milieu du onzieme ſiecle. Ceux qui le ſuivoient arrivoient de contrées un peu mieux policées, plus actives, plus induſtrieuſes, que celles où ils venoient s'établir. Cette communication devoit rectifier, étendre les idées des peuples qui recevoient la loi. Malheureuſement l'introduction du gouvernement féodal occaſionna une révolution ſi bruſque & ſi entiere dans les propriétés, que tout tomba dans la confuſion.

Les eſprits ſe raſſuroient à peine, à peine les vainqueurs & les vaincus commençoient à ſe regarder comme un même peuple, que le génie & les forces de la nation furent employés à ſoutenir les prétentions de ſes ſouverains à la couronne de France. Dans ces cruelles guerres, les Anglois déployerent des talens & des vertus militaires : mais après de grands efforts & de grands ſuccès, ils furent repouſſés dans leur isle, où des diſſenſions domeſtiques les replongerent dans de nouvelles calamités.

Durant ces différens périodes, le commerce fut tout entier entre les mains des Juifs & des Lombards, qu'on favoriſoit & qu'on dépouilloit, qu'on regardoit comme des hommes néceſſaires & qu'on faiſoit mourir, qu'alternativement on chaſſoit & on rappelloit. Ces déſordres étoient augmentés par l'audace des pirates, qui quelquefois protégés par le gouvernement, avec lequel ils partageoient leur proie, couroient indifféremment ſur tous les vaiſſeaux, & en noyoient ſouvent les équipages. L'intérêt de l'argent étoit de cinquante pour cent. Il ne ſortoit d'Angleterre que des cuirs, des fourrures, du beurre, du plomb, de l'étain, pour une ſomme modique, & trente mille ſacs de laine qui rendoient annuellement une ſomme plus conſidérable. Comme les Anglois ignoroient

encore alors l'art de teindre les laines & celui de les mettre en œuvre avec élégance, la plus grande partie de cet argent repaſſoit la mer. Pour remédier à cet inconvénient, on appella des manufacturiers étrangers, & il ne fut plus permis de s'habiller qu'avec des étoffes de fabrique nationale. Dans le même tems, on défendoit l'exportation des laines manufacturées & du fer travaillé ; deux loix tout-à-fait dignes du ſiècle qui les vit naitre.

Henri VII permit aux barons d'aliéner leurs terres, & aux roturiers de les acheter. Cette loi diminua l'inégalité qui étoit entre les fortunes des ſeigneurs & celles de leurs vaſſaux. Elle mit entre eux plus d'indépendance ; elle répandit dans le peuple le deſir de s'enrichir, avec l'eſpérance de jouir de ſes richeſſes.

Ce deſir, cette eſpérance étoient traverſés par de grands obſtacles. Quelques-uns furent levés. Il fut défendu à la compagnie des négocians établis à Londres, d'exiger dans la ſuite la ſomme de 1575 livres de chacun des autres marchands du royaume qui voudroient aller trafiquer aux grandes foires des Pays-Bas. Pour attacher plus de gens à la culture, on avoit ſtatué que perſonne ne pourroit mettre ſon fils ou ſa fille en aucun apprentiſſage, ſans

avoir 22 livres 10 ſols de rente en fonds de terre. Cette loi abſurde fut mitigée.

Malheureuſement on laiſſa ſubſiſter en ſon entier, celle qui régloit le prix de toutes les choſes comeſtibles, de la laine, du ſalaire des ouvriers, des étoffes, des vétemens. De mauvaiſes combinaiſons firent même ajouter des entraves au commerce. Le prêt à intérêt & les bénéfices du change furent ſévérement proſcrits comme uſuraires, ou comme propres à introduire l'uſure. On ignoroit que l'argent, repréſentant de tout, eſt réciproquement repréſenté par toutes les choſes vénales; que c'eſt une denrée qu'il faut abandonner à elle-même comme les autres; qu'à chaque inſtant, elle doit hauſſer & baiſſer de prix par mille incidens divers; que toute police ſur ce point ne peut qu'être abſurde & nuiſible; qu'un des moyens de multiplier les uſuriers, c'eſt de défendre l'uſure, cette défenſe devenant un privilege excluſif pour quiconque oſe braver l'ignominie; qu'une ordonnance eſt ridicule toutes les fois qu'il y a des voies certaines pour l'éluder; que la concurrence générale qui naîtroit d'une liberté illimitée de commercer l'argent, en réduiroit néceſſairement l'intérêt; que les emprunts ruineux auxquels on veut remédier, ſeroient moins fréquens, l'emprunteur n'ayant qu'à payer le prix de l'argent emprunté: au

lieu que dans l'état actuel il faut y ajouter le prix que l'uſurier met à ſa conſcience, à ſon honneur & au péril d'une action illicite, prix d'autant plus fort que le nombre des uſuriers eſt plus rare, & la loi prohibitive plus rigoureuſement obſervée.

Par le même eſprit d'aveuglement, il fut défendu à la même époque d'exporter l'argent ſous quelque forme qu'il pût être; & pour que les marchands étrangers ne puſſent pas l'emporter clandeſtinement, on les obligea à convertir en marchandiſes angloiſes, le produit entier des marchandiſes qu'ils avoient introduites en Angleterre. La ſortie des chevaux fut prohibée. On n'étoit pas aſſez éclairé, pour voir que cette prohibition feroit négliger d'en multiplier, d'en perfectionner l'eſpèce. Enfin, on établit dans toutes les villes des corporations, c'eſt-à-dire, que l'état autoriſa tous ceux qui ſuivoient une même profeſſion, à faire les réglemens qu'ils jugeroient utiles à leur conſervation, à leur proſpérité excluſive. La nation gémit encore d'un arrangement ſi contraire à l'induſtrie univerſelle, & qui réduit tout à une eſpèce de monopole.

En voyant tant de loix bizarres, on ſeroit tenté de penſer que Henri n'avoit que de l'indifférence pour la proſpérité de ſon empire, ou qu'il manquoit totalement de lumieres. Cependant il eſt prouvé que ce

prince, malgré ſon extrême avarice, prêta ſouvent ſans intérêt des ſommes conſidérables à des négocians, qui manquoient de fonds ſuffiſans pour les entrepriſes qu'ils ſe propoſoient de faire. La ſageſſe de ſon gouvernement eſt d'ailleurs ſi bien conſtatée, qu'il paſſe avec raiſon pour un des plus grands monarques qui ſe ſoient aſſis ſur le trône d'Angleterre. Mais malgré tous les efforts du génie, il faut pluſieurs ſiècles à une ſcience, avant qu'elle puiſſe être réduite à des principes ſimples. Il en eſt des théories comme des machines, qui commencent toujours par être très-compliquées, & qu'on ne dégage qu'avec le tems, par l'obſervation & l'expérience, des roues paraſites qui en multiplioient les frottemens.

Les lumieres des regnes ſuivans ne furent pas beaucoup plus étendues ſur les matieres qui nous occupent. Des Flamands, habitués en Angleterre, en étoient les ſeuls bons ouvriers. Ils étoient preſque toujours inſultés & opprimés par les artiſans Anglois, jaloux ſans émulation. On ſe plaignoit que tous les acheteurs alloient à eux, & qu'ils faiſoient hauſſer le prix du grain. Le gouvernement adopta ces préjugés populaires, & il défendit à tous les étrangers d'occuper plus de deux hommes dans leurs atteliers. Les marchands ne furent pas

mieux traités que les ouvriers, & ceux même qui s'étoient fait naturaliſer, ſe virent obligés de payer les mêmes droits que les marchands forains. L'ignorance étoit ſi générale, qu'on abandonnoit la culture des meilleures terres pour les mettre en pâturages, dans le même tems où les loix bornoient à deux mille le nombre des moutons dont un troupeau pourroit être compoſé. Toutes les liaiſons d'affaires étoient concentrées dans les Pays-Bas. Les habitans de ces provinces achetoient les marchandiſes angloiſes, & les faiſoient circuler dans les différentes parties de l'Europe. Il eſt vraiſemblable que la nation n'auroit pris de long-tems un grand eſſor, ſans le bonheur des circonſtances.

Les cruautés du duc d'Albe firent paſſer en Angleterre d'habiles fabricans, qui tranſporterent à Londres l'art des belles manufactures de Flandres. Les perſécutions que les réformés éprouvoient en France, donnerent des ouvriers de toute eſpèce à l'Angleterre. Éliſabeth, qui ne ſavoit pas eſſuyer des contradictions, mais qui vouloit le bien & le voyoit, abſolue & populaire, éclairée & obéie, Éliſabeth ſe ſervit de la fermentation des eſprits, qui étoit générale dans ſes états comme dans le reſte de l'Europe. Et tandis que cette fermentation

ne produiſoit chez les autres peuples que des diſputes de théologie, des guerres civiles ou étrangeres, elle fit naître en Angleterre une émulation vive pour le commerce & pour les progrès de la navigation.

Les Anglois apprirent à conſtruire chez eux leurs vaiſſeaux, qu'ils achetoient auparavant des négocians de Lubeck & de Hambourg. Bientôt ils firent ſeuls le commerce de Moſcovie, par la voie d'Archangel, qu'on venoit de découvrir; & ils ne tarderent pas à entrer en concurrence avec les villes hanſéatiques, en Allemagne & dans le Nord. Ils commencerent le commerce de Turquie. Pluſieurs de leurs navigateurs tenterent, mais ſans fruit, de s'ouvrir par les mers du Nord un paſſage aux Indes. Enfin Drake, Stephens, Cawendish, & quelques autres, y arriverent, les uns par la mer du Sud, les autres en doublant le cap de Bonne-Eſpérance.

II. Premiers voyages des Anglois aux Indes.

Le fruit de ces voyages fut aſſez grand, pour déterminer, en 1600, les plus habiles négocians de Londres à former une ſociété. Elle obtint un privilege excluſif pour le commerce de l'Inde. L'acte qui le lui donnoit, en fixoit la durée à quinze ans. Il y étoit dit, que ſi ce privilege paroiſſoit nuiſible au bien de l'état, il ſeroit aboli &

la compagnie ſupprimée, en avertiſſant les aſſociés deux ans d'avance.

Cette réſerve dut ſon origine, au chagrin que les communes avoient récemment témoigné, d'une conceſſion qui pouvoit les bleſſer par ſa nouveauté. La reine étoit revenue ſur ſes pas, & dans cette occaſion elle avoit parlé d'une maniere digne de ſervir de leçon à tous les ſouverains.

" Meſſieurs, dit-elle aux membres de la
„ chambre chargés de la remercier, je ſuis
„ très- touchée de votre attachement & de
„ l'attention que vous avez de m'en don-
„ ner un témoignage authentique. Cette
„ affection pour ma perſonne vous avoit
„ déterminés à m'avertir d'une faute, qui
„ m'étoit échappée par ignorance, mais où
„ ma volonté n'avoit aucune part. Si vos
„ ſoins vigilans ne m'avoient découvert les
„ maux que mon erreur pouvoit produire,
„ quelle douleur n'aurois-je pas reſſentie,
„ moi qui n'ai rien de plus cher que l'a-
„ mour & la conſervation de mon peuple?
„ Que ma main ſe deſſeche ſubitement, que
„ mon cœur ſoit frappé d'un coup mortel,
„ avant que j'accorde des privileges parti-
„ culiers, dont mes ſujets aient à ſe plain-
„ dre. La ſplendeur du trône ne m'a point
„ éblouie, au point de me faire préférer
„ l'abus d'une autorité ſans bornes, à l'u-
„ ſage d'un pouvoir exercé par la juſtice.

„ L'éclat de la royauté n'aveugle que les „ princes qui ne connoiſſent pas les devoirs „ qu'impoſe la couronne. J'oſe penſer „ qu'on ne me comptera point au nombre „ de ces monarques. Je ſais que je ne „ tiens pas le ſceptre pour mon avantage „ propre, & que je me dois toute entiere „ à la nation qui a mis en moi ſa confiance. Mon bonheur eſt de voir que l'état a „ proſpéré juſqu'ici par mon gouvernement, & que j'ai pour ſujets des hommes dignes que je renonçaſſe pour eux „ au trône & à la vie. Ne m'imputez pas „ les fauſſes meſures où l'on peut m'engager, ni les irrégularités qui peuvent ſe „ commettre ſous mon nom. Vous ſavez „ que les miniſtres des princes ſont trop „ ſouvent conduits par des intérêts particuliers, que la vérité parvient rarement „ aux rois, & qu'obligés, dans la foule des „ affaires qui les accablent, de s'arrêter „ ſur les plus importantes, ils ne ſauroient „ tout voir par eux-mêmes „.

D'après ce ſage diſcours, on ſeroit tenté de croire qu'un deſpote juſte, ferme, éclairé, ſeroit le meilleur des ſouverains : mais on ne penſe pas que ſous ſon règne, s'il duroit, les peuples s'aſſoupiroient ſur des droits dont ils n'auroient aucune occaſion de ſe prévaloir, & que rien ne leur ſeroit plus funeſte que ce ſommeil, ſous un re-

gne ſemblable au premier, ſi ce n'eſt ſa continuité ſous un troiſieme. Les nations font quelquefois des tentatives pour ſe délivrer de l'oppreſſion de la force, mais jamais pour ſortir d'un eſclavage auquel elles ont été conduites par la douceur. Tôt ou tard, le deſpote, ou foible, ou féroce, ou imbécille, ſuccède à une toute-puiſſance qui n'a point ſouffert d'oppoſition. Les peuples qu'elle écraſe ſe croient faits pour être écraſés; ils ont perdu le ſentiment de la liberté, qui ne s'entretient que par l'exercice. Peut-être n'a-t-il manqué aux Anglois que trois Éliſabeth, pour être les derniers des eſclaves.

Les fonds de la compagnie furent d'abord peu conſidérables. L'armement de quatre vaiſſeaux, qui partirent dans les premiers jours de 1601, en abſorba une partie. On embarqua le reſte en argent & en marchandiſes.

Lancaſter, qui conduiſoit l'expédition, arriva l'année ſuivante au port d'Achem, entrepôt alors fort célèbre. On y étoit inſtruit des victoires navales que ſa nation avoit remportées ſur les Eſpagnols, & cette connoiſſance lui procura l'accueil le plus diſtingué. Le roi fit pour lui ce qu'il auroit fait pour ſon égal: il voulut que ſes propres femmes, richement vêtues, jouaſſent en ſa préſence des airs de danſe ſur pluſieurs

inſtrumens. Cette faveur fut ſuivie de toutes les facilités qu'il étoit poſſible de deſirer, pour l'établiſſement d'un commerce ſûr & avantageux. L'amiral Anglois fut reçu à Bantam, comme dans le premier lieu où il avoit relâché; & un bâtiment qu'il avoit détaché pour les Moluques, lui apporta une aſſez grande quantité de girofle & de muſcade. Avec ces précieuſes épiceries, & les poivres qu'il avoit chargés à Java, à Sumatra, il regagna heureuſement l'Europe.

La ſociété qui avoit chargé cet homme ſage de ſes intérêts, fut déterminée par ce premier ſuccès à former aux Indes des établiſſemens, mais à ne les former que du conſentement des nations indigènes. Elle ne voulut pas débuter par des conquêtes. Ses expéditions ne furent que les entrepriſes de négocians humains & juſtes. Elle ſe fit aimer: mais cet amour ne lui valut que quelques comptoirs, & ne la mit pas en état de ſoutenir la concurrence des peuples qui ſe faiſoient craindre.

Les Portugais & les Hollandois poſſédoient de grandes provinces, des places bien fortifiées, & de bons ports. Ces avantages aſſuroient leur commerce contre les naturels du pays & contre de nouveaux concurrens, facilitoient leurs retours en Europe, leur donnoient les moyens de ſe défaire utilement des marchandiſes qu'ils portoient en

Aſie, & d'obtenir à un prix honnête celles qu'ils vouloient acheter. Les Anglois au contraire, dépendans du caprice des ſaiſons & des peuples, ſans forces & ſans aſyle, ne tirant leurs fonds que de l'Angleterre même, ne pouvoient, ſelon les idées alors reçues, faire un commerce avantageux. Ils penſèrent qu'on acquéroit difficilement de grandes richeſſes ſans de grandes injuſtices, & que pour ſurpaſſer, ou même balancer les nations qu'ils avoient cenſurées, il falloit imiter leur conduite. C'étoit une erreur qui les jetta dans de fauſſes routes. Avec des maxime plus ſaines, ils auroient ſenti que ſi la bonté, la douceur, la bienfaiſance, l'humanité, ne conduiſent pas auſſi rapidement à la proſpérité que la violence, aſſiſe ſur ces reſpectables baſes la puiſſance en eſt plus ſolide & plus durable. On n'obtient de la tyrannie qu'une autorité précaire, qu'une poſſeſſion troublée. Celle qui émane de la juſtice finit par tout envahir. L'empire de la force eſt regardé comme un fléau, l'empire de la vertu comme une bénédiction; & je ne me perſuaderai jamais qu'il ſoit indifférent de s'annoncer aux nations étrangères, ou comme des eſprits infernaux, ou comme des intelligences céleſtes.

Le projet de faire des établiſſemens ſolides & de tenter des conquêtes, paroiſſoit au-deſſus des forces d'une ſociété naiſſante;

mais elle ſe flatta qu'elle ſeroit protégée, parce qu'elle ſe croyoit utile. Ses eſpérances furent trompées. Elle ne put rien obtenir de Jacques I, prince foible, infecté de la fauſſe philoſophie de ſon ſiecle, bel-eſprit, ſubtil & pédant, plus fait pour être à la tête d'une univerſité que d'un empire. La compagnie, par ſon activité, par ſa perſévérance, par le bon choix de ſes officiers & de ſes facteurs, ſuppléa au ſecours que lui refuſoit ſon ſouverain. Elle bâtit des forts, elle fonda des colonies aux iſles de Java, de Pouleron, d'Amboine & de Banda. Elle partagea ainſi avec les Hollandois le commerce des épiceries, qui ſera toujours le plus ſolide de l'Orient, parce que ſon objet eſt devenu un beſoin réel. Il étoit encore plus important dans ce tems-là, parce que le luxe de fantaiſie n'avoit pas fait alors en Europe les progrès qu'il a faits depuis, & que les toiles des Indes, les étoffes, les thés, les vernis de la Chine, n'avoient pas le débit prodigieux qu'ils ont aujourd'hui.

III. Démêlés des Anglois avec les Hollandois.

Les Hollandois n'avoient pas chaſſé les Portugais des iſles où croiſſent les épiceries, pour y laiſſer établir une nation dont la puiſſance maritime, le caractere & le gouvernement, rendoient la concurrence plus redoutable. Ils avoient des avantages ſans

nombre ſur leur rivaux : de puiſſantes colonies, une marine exercée, des alliances bien cimentées, un grand fonds de richeſſes, la connoiſſance du pays, & celle des principes & des détails du commerce : tout cela manquoit aux Anglois, qui furent attaqués de toutes les manieres.

Leur rival commença par les écarter des lieux fertiles où il avoit formé des établiſſemens. Dans les iſles où ſon autorité n'étoit pas encore établie, il chercha à les rendre odieux aux naturels du pays ; par des accuſations où la vérité n'étoit pas moins bleſſée que la bienſéance. Ces honteux moyens n'ayant pas eu tout le ſuccès que les Hollandois s'en étoient promis, ces marchands avides ſe déciderent pour des actes de violence. Une occaſion extraordinaire fit commencer les hoſtilités plutôt qu'on ne l'avoit prévu.

C'eſt un uſage à Java, que les épouſes diſputent à leurs époux les premieres faveurs de l'amour. Cette eſpece de guerre, que les hommes ſe font honneur de terminer au plutôt, & les femmes de prolonger le plus qu'il leur eſt poſſible, dure quelquefois des ſemaines entieres. D'où vient ce bizarre rafinement de coquetterie, qui n'eſt ni dans la nature de l'homme, ni dans celle de l'animal ? La Javanoiſe ſe propoſeroit-elle d'inſpirer à ſon époux de la confiance ſur ſes mœurs,

avant & après le mariage ; d'irriter la paſſion, toujours plus violente dans un raviſſeur que dans un amant ; ou d'accroître le prix qu'elle met à ſes charmes, à ſes faveurs, & au ſacrifice de ſa liberté ? Le roi de Bantam venoit de vaincre la réſiſtance d'une nouvelle épouſe, & il donnoit des fêtes publiques pour célébrer ſa victoire. Les étrangers qui étoient dans le port furent invités à ces réjouiſſances ; ce fut un malheur pour les Anglois d'y être traités avec trop de diſtinction. Les Hollandois les rendirent reſponſables de ces préférences, & ne différerent pas d'un inſtant leur vengeance. Ils fondirent ſur eux de toutes parts.

L'Océan Indien devint, à cette époque, le théâtre des plus ſanglans combats entre les navigateurs des deux nations. Ils ſe cherchoient, ils s'attaquoient, ils ſe combattoient, en gens qui vouloient vaincre ou mourir. Le courage étoit égal des deux cotés ; mais les forces étoient différentes. Les Anglois ſuccomboient, lorſque quelques eſprits modérés chercherent en Europe, où le feu de la guerre ne s'étoit pas communiqué, des moyens de conciliation. Le plus bizarre fut adopté, par un aveuglement dont il ne ſeroit pas aiſé de trouver la cauſe.

Les deux compagnies ſignerent en 1619 un traité, qui portoit que les Moluques, Amboine & Banda, appartiendroient en com-

mun aux deux nations : que les Anglois auroient un tiers, & les Hollandois les deux tiers des productions, dont on fixeroit le prix : que chacun contribueroit, à proportion de ſon intérêt, à la défenſe de ces iſles ; qu'un conſeil, compoſé de gens expérimentés de chaque coté, régleroit à Batavia toutes les affaires du commerce : que cet accord, garanti par les ſouverains reſpectifs, dureroit vingt ans ; & que s'il s'élevoit dans cet intervalle des différends qui ne puſſent être accommodés par les deux compagnies, ils ſeroient décidés par le roi de la Grande-Bretagne & les états-généraux des Provinces-Unies. Entre toutes les conventions politiques dont l'hiſtoire a conſervé le ſouvenir, on en trouveroit difficilement une plus extraordinaire. Elle eut le ſort qu'elle devoit avoir.

Les Hollandois n'en furent pas plutôt inſtruits aux Indes, qu'ils s'occuperent des moyens de la rendre nulle. La ſituation des choſes favoriſoit leurs vues. Les Eſpagnols & les Portugais avoient profité de la diviſion de leurs ennemis, pour s'établir de nouveau dans les Moluques. Ils pouvoient s'y affermir, & il y avoit du danger à leur en laiſſer le tems. Les commiſſaires Anglois convinrent de l'avantage qu'il y auroit de les attaquer ſans délai, mais ils ajouterent qu'ils n'avoient rien de ce qu'il falloit pour

y concourir. Leur déclaration, qu'on avoit prévue, fut enregiſtrée; & leurs aſſociés entreprirent ſeuls une expédition, dont ils ſe réſerverent tout le fruit. Il ne reſtoit aux agens de la compagnie de Hollande qu'un pas à faire, pour mettre toutes les épiceries entre les mains de leurs maîtres; c'étoit de chaſſer leurs rivaux de l'iſle d'Amboine. On y réuſſit par une voie bien extraordinaire.

Un Japonois, qui étoit au ſervice des Hollandois dans Amboine, ſe rendit ſuſpect par une curioſité indiſcrete. On l'arrêta, & il confeſſa qu'il s'étoit engagé, avec les ſoldats de ſa nation, à livrer la fortereſſe aux Anglois. Son aveu fut confirmé par celui de ſes camarades. Sur ces dépoſitions unanimes, on mit aux fers les auteurs de la conſpiration, qui ne la déſavouerent pas, & qui même la confirmérent. Une mort honteuſe étouffa le complot dans le ſang de tous les coupables. Tel eſt le récit des Hollandois.

Les Anglois n'ont jamais vu dans cette accuſation, que l'effet d'une avidité ſans bornes. Ils ont ſoutenu, qu'il étoit abſurde de ſuppoſer que dix facteurs & onze ſoldats étrangers, aient pu former le projet de s'emparer d'une place où il y avoit une garniſon de deux cent hommes. Quand même ces malheureux auroient vu la poſſibilité de faire réuſſir un plan ſi extravagant, n'en auroient-ils pas été détournés par l'impoſ-

ſſibilité d'être ſecourus contre les forces ennemies qui les auroient aſſiégés de toutes parts? Il faudroit, pour rendre vraiſemblable une pareille trahiſon, d'autres preuves qu'un aveu des accuſés arraché par la force des tortures. Les tourmens de la queſtion n'ont jamais donné de lumieres, que ſur le courage ou la foibleſſe de ceux qu'un préjugé barbare y condamnoit. Ces conſidérations, appuyées de pluſieurs autres à-peu-près auſſi preſſantes, ont rendu le récit de la conſpiration d'Amboine ſi ſuſpect, qu'elle n'a été regardée communément que comme un voile, dont s'étoit enveloppée une avarice atroce.

Le miniſtere de Jacques I & la nation entiere, occupés alors de ſubtilités eccléſiaſtiques & de la diſcuſſion des droits du roi & du peuple, ne s'apperçurent point des outrages que le nom Anglois recevoit dans l'Orient. Cette indifférence produiſit une circonſpection qui dégénéra bientôt en foibleſſe. Cependant le courage de ces inſulaires ſe ſoutint mieux au Coromandel & au Malabar.

IV. Démêlés des Anglois avec les Portugais.

Ils avoient formé de comptoirs à Mazulipatam, à Calicut, en pluſieurs autres ports, & même à Delhy. Surate, le plus riche entrepôt de ces contrées, tenta leur ambition

en 1611. On étoit diſpoſé à les y recevoir; mais les Portugais déclarerent, que ſi l'on ſouffroit l'établiſſement de cette nation, ils brûleroient toutes les villes de la côte, & ſe ſaiſiroient de tous les bâtimens Indiens. Ce ton en impoſa au gouvernement. Midleton, déchu de ſes eſpérances, fut réduit à ſe retirer de devant la place, à travers une nombreuſe flotte, à laquelle il fit plus de mal qu'il n'en reçut.

Le capitaine Thomas Beſt arriva l'année ſuivante dans ces parages avec de plus grandes forces. Il fut reçu à Surate ſans contradiction. Les agens qu'il portoit avoient à peine commencé leurs opérations, qu'on vit paroître un redoutable armement, ſorti de Goa. Réduit à l'alternative de trahir les intérêts qu'on lui avoit confiés, ou de s'expoſer aux plus grands périls pour les défendre, l'amiral Anglois ne balança pas. Deux fois il attaqua les Portugais, & deux fois, malgré l'extrême infériorité de ſon eſcadre, il remporta la victoire. Cependant l'avantage que les vaincus tiroient de leur poſition, de leurs ports, de leurs fortereſſes, rendoit toujours la navigation des Anglois dans le Guzarate très-difficile. Il fallut ſe battre encore contre un ennemi opiniâtre, que ſes défaites ne rebutoient pas. On ne parvint à jouir de quelque tranquillité, qu'en l'ache-

l'achetant par nouveaux combats & de nouveaux triomphes.

V. Liaiſons des Anglois avec la Perſe.

Le bruit de ces éclatans ſuccès, contre une nation qui juſqu'alors avoit paſſé pour invincible, pénétra juſqu'à la capitale de la Perſe.

Cette vaſte région, ſi célébre dans l'antiquité, paroît avoir été libre dans ſa plus ancienne forme de gouvernement. Sur les ruines d'une république corrompue, s'éleva la monarchie. Les Perſes furent long-tems heureux ſous cette forme d'adminiſtration; les mœurs étoient ſimples comme les loix. A la fin, l'eſprit de conquête s'empara des ſouverains. Alors, les tréſors de l'Aſſyrie, les dépouilles de pluſieurs nations commerçantes, les tributs d'un grand nombre de provinces, firent entrer des richeſſes immenſes dans l'empire, & ces richeſſes ne tardèrent pas à tout changer. Le déſordre fut pouſſé ſi loin, que le ſoin des amuſemens publics parut attirer l'attention principale du gouvernement.

Un peuple qui ne vivoit que pour le plaiſir, ne pouvoit tarder à être aſſervi. Il le fut ſucceſſivement par les Macédoniens, par les Parthes, par les Arabes, par les Tartares, & vers la fin du quinzième ſiècle par les Sophis, qui prétendoient deſcendre

d'Aly, auteur de la fameuſe réforme qui diviſa le mahométiſme en deux branches.

Nul prince de cette nouvelle race ne ſe rendit auſſi célèbre que Schah-Abbas, ſurnommé le grand. Il conquit le Kandahar, pluſieurs places importantes ſur la mer Noire, une partie de l'Arabie, & chaſſa les Turcs de la Géorgie, de l'Arménie, de la Méſopotamie, de tous les pays qu'ils avoient conquis au-delà de l'Euphrate.

Ces victoires produiſirent des changemens remarquables dans l'intérieur de l'empire. Les grands avoient profité des troubles civils pour ſe rendre indépendans: on les abaiſſa; & les poſtes importans furent tous confiés à des étrangers, qui ne vouloient ni ne pouvoient former des factions. La milice étoit en poſſeſſion de diſpoſer du trône ſuivant ſon caprice: on la contint par des troupes étrangères, qui avoient une religion & des habitudes différentes. L'anarchie avoit rendu les peuples enclins à la ſédition: on plaça dans les villes & dans les campagnes des colonies, choiſies entre les nations les plus oppoſées aux anciens habitans par les mœurs & le caractère. Il ſortit de ces arrangemens le deſpotiſme le plus abſolu peut-être qu'ait jamais éprouvé aucune contrée.

Ce qui eſt étonnant, c'eſt que le grand Abbas ait ſu allier à ce gouvernement, op-

preſſeur de ſa nature, quelques vues d'utilité publique. Il appella tous les arts à lui, & les établit à la cour & dans les provinces. Tous ceux qui apportoient dans ſes états un talent, quel qu'il fût, étoient ſûrs d'être accueillis, d'être aidés, d'être récompenſés. Il diſoit ſouvent, que les étrangers étoient le plus bel ornement d'un empire, & donnoient plus d'éclat au prince, que les magnificences du luxe le plus recherché.

Pendant que la Perſe ſortoit de ſes ruines par les différentes branches d'induſtrie qui s'établiſſoient de toutes parts, une colonie d'Arméniens, transférée à Iſpahan, portoit au centre de l'empire l'eſprit de commerce. Bientôt ces négocians, & ceux des naturels du pays qui ſavoient les imiter, furent répandus dans l'Orient, en Hollande, en Angleterre, dans la Méditerranée & dans la Baltique, par-tout où les affaires étoient vives & conſidérables. Le Sophi s'aſſocioit lui-même à leurs entrepriſes, & leur avançoit des ſommes conſidérables, qu'ils faiſoient valoir dans les marchés les plus renommés de l'Univers. Ils étoient obligés de lui remettre ſes fonds aux termes convenus, & s'ils les avoient accrus par leur induſtrie, il leur accordoit quelque recompenſe.

Les Portugais, qui s'apperçurent qu'une partie du commerce des Indes avec l'Aſie

& avec l'Europe alloit prendre ſa direction par la Perſe, y mirent des entraves. Ils ne ſouffroient pas que le Perſan achetât des marchandiſes ailleurs que dans leurs magaſins. Ils en fixoient le prix; & s'ils lui permettoient d'en tirer quelquefois du lieu de la fabrication, c'étoit toujours ſur leurs vaiſſeaux, & en exigeant un fret & des droits énormes. Cette tyrannie révolta le grand Abbas, qui inſtruit du reſſentiment des Anglois, leur propoſa de réunir leurs forces de mer à ſes forces de terre, pour aſſiéger Ormuz. Cette place fut attaquée par les armes combinées des deux nations, & priſe en 1623, après deux mois de combats. Les conquérans s'en partagèrent le butin, qui fut immenſe, & la ruinèrent enſuite de fond en comble.

A trois ou quatre lieues de là, s'offroit ſur le continent le port de Gombroon, qu'on a depuis appellé Bender-Abaſſi. La nature ne paroiſſoit pas l'avoir deſtiné à être habité. Il eſt ſitué au pied de montagnes exceſſivement élevées. On y reſpire un air embrâſé. Des vapeurs mortelles s'élèvent continuellement des entrailles de la terre. Les campagnes ſont noires & arides, comme ſi le feu les avoit brûlées. Malgré ces inconvéniens, l'avantage qu'avoit Bender-Abaſſi d'être placé à l'entrée du golfe, le fit choiſir par le monarque Perſan, pour

ſervir d'entrepôt au grand commerce qu'il ſe propoſoit de faire aux Indes. Les Anglois furent aſſociés à ce projet. On leur accorda une exemption perpétuelle de tous les droits, & la moitié du produit des douanes, à condition qu'ils entretiendroient au moins deux vaiſſeaux de guerre dans le golfe. Cette précaution parut indiſpenſable pour rendre vain le reſſentiment des Portugais, dont la haine étoit encore redoutable.

Dès ce moment Bender-Abaſſi, qui n'avoit été juſqu'alors qu'un vil hameau de pêcheurs, devint une ville floriſſante. Les Anglois y portoient les épiceries, le poivre, le ſucre, des marchés de l'Orient; le fer, le plomb & les draps, des ports de l'Europe. Le bénéfice qu'ils faiſoient ſur ces marchandiſes, étoit groſſi par un fret exceſſivement cher que leur payoient les Arméniens, qui reſtoient encore en poſſeſſion de la plus riche branche du commerce des Indes.

Ces négocians avoient entrepris depuis long-tems le trafic des toiles. Ils n'avoient été ſupplantés, ni par les Portugais, qui n'étoient occupés que de pillage, ni par les Hollandois, dont les épiceries avoient fixé toute l'attention. On pouvoit craindre d'ailleurs de ne pouvoir ſoutenir la concurrence d'un peuple, également riche,

induſtrieux, actif, économe. Les Arméniens faiſoient alors ce qu'ils ont toujours fait depuis. Ils paſſoient aux Indes; ils y achetoient du coton; ils le diſtribuoient aux fileuſes; ils faiſoient fabriquer des toiles ſous leurs yeux; ils les portoient à Bender-Abaſſi, d'où elles paſſoient à Iſpahan. De-là, elles ſe diſtribuoient dans les différentes provinces de l'empire, dans les états du grand-ſeigneur, & juſqu'en Europe, où l'on contracta l'habitude de les appeller Perſes, quoiqu'il ne s'en ſoit jamais fabriqué qu'à la côte de Coromandel. Telle eſt influence des noms ſur les opinions, que l'erreur populaire, qui attribue à la Perſe les toiles des Indes, paſſera peut-être, avec le cours des ſiècles, pour une vérité inconteſtable dans l'eſprit des ſavans à venir. Les difficultés inſurmontables que ces ſortes d'erreurs ont jettées dans l'hiſtoire de Pline & des autres anciens, doivent nous rendre infiniment précieux les travaux des ſavans de nos jours, qui recueillent les procédés de la nature & des arts, pour les tranſmettre à la poſtérité.

En échange des marchandiſes qu'on portoit à la Perſe, elle donnoit les productions de ſon territoire, ou le fruit de ſon induſtrie.

La ſoie, qui étoit la première des marchandiſes. On en recueilloit, on en exportoit alors une grande quantité.

La laine de Caramanie, qui reſſemble beaucoup à celle de Vigogne. Elle étoit employée avec ſuccès dans les manufactures de chapeaux & dans quelques étoffes. Les chevres qui la donnent ont cela de particulier, que la toiſon tombe d'elle-même au mois de mai.

Les turquoiſes, qui étoient plus ou moins parfaites, ſuivant celle des trois mines dont on les tiroit. Elles entroient autrefois dans la parure de nos femmes.

Les brocards d'or, d'un prix ſupérieur à tout ce qu'ont produit les plus célebres manufactures. Il y en avoit de ſimples, & d'autres à deux faces ſans envers. On en faiſoit des rideaux, des portières, & des carreaux magnifiques.

Les tapis qu'on a depuis ſi bien imités en Europe, & qui ont éte long-tems un des plus riches meubles de nos appartemens.

Le maroquin, qui avoit, ainſi que les autres cuirs, un degré de perfection qu'on ne ſavoit pas lui donner ailleurs.

Le chagrin, le poil de chèvre, l'eau-roſe, les racines pour la médecine, les gommes pour la teinture, les dattes, les chevaux, les armes, pluſieurs autres choſes, dont les unes ſe vendoient aux Indes, & les autres étoient portées en Europe.

Quoique les Hollandois fuſſent parvenus à s'approprier tout le commerce de l'Inde

Orientale, ils ne virent pas ſans jalouſie ce qui ſe paſſoit en Perſe. Il leur parut que les privilèges dont leur rival jouiſſoit dans la rade de Bender-Abaſſi, pouvoient être compenſés par l'avantage qu'ils avoient de poſſéder une plus grande quantité d'épiceries, & ils entrèrent avec lui en concurrence.

VI. Décadence des Anglois aux Indes.

Les Anglois pourſuivis dans tous les marchés par un ennemi puiſſant, acharné ſans ceſſe à leur ruine, ſuccomboient partout. Leur chute fut accélérée par les diſſenſions civiles & religieuſes qui inondoient de ſang leur patrie, qui étouffoient tous les ſentimens, toutes les lumières. De plus grands intérêts firent totalement oublier les Indes, & la compagnie opprimée, découragée, n'étoit plus rien à la mort inſtructive & terrible de Charles I.

Cromwel, irrité que les Hollandois euſſent été favorables aux malheureux Stuarts, & donnaſſent un aſyle aux Anglois qu'il avoit proſcrits, indigné que la république des Provinces-Unies affectât l'empire des mers, fier de ſes ſuccès, ſentant ſes forces & celles de la nation à laquelle il commandoit, voulut la faire reſpecter & ſe venger. Il déclara la guerre à la Hollande.

De toutes les guerres maritimes dont l'hiſtoire a conſervé le ſouvenir, c'eſt la

plus ſavante, la plus illuſtre, par la capacité des chefs & le courage des matelots, la plus féconde en combats opiniâtres & meurtriers. Les Anglois eurent l'avantage, & ils le durent à la grandeur de leurs vaiſſeaux, que l'Europe a imitée depuis.

Le protecteur, qui donna la loi, ne fit pas pour les Indes tout ce qu'il pouvoit. Il ſe contenta d'y aſſurer le commerce Anglois, de faire déſavouer le maſſacre d'Amboine, & de preſcrire des dédommagemens pour les deſcendans des malheureuſes victimes de cette action horrible. On ne fit nulle mention, dans le traité, des forts que les Hollandois avoient enlevés à la nation dans l'iſle de Java, & dans pluſieurs des Molûques. A la vérité, la reſtitution de l'iſle de Poulcron fut ſtipulée; mais les arbres à épiceries y furent tous arrachés, avant qu'elle repaſſât ſous les loix de ſes anciens maîtres. Comme ſon ſol lui reſtoit cependant toujours, & qu'avec le tems il pouvoit mettre obſtacle au monopole que la Hollande vouloit exercer, on la conquit de nouveau en 1666, & les inſtances de la France ne réuſſirent pas à en arracher le ſacrifice à la république.

VII. Rétabliſſement du commerce anglois dans l'Inde.

Malgré ces négligences, dès que la compagnie eut obtenu, en 1657, du protecteur, le renouvellement de ſon privilege,

& qu'elle ſe vit ſolidement appuyée par l'autorité publique, elle montra une vigueur que ſes malheurs paſſés lui avoient fait perdre. Son courage s'accrut avec ſes droits.

Le bonheur qu'elle avoit en Europe, la ſuivit en Aſie. L'Arabie, la Perſe, l'Indoſtan, l'Eſt de l'Inde, la Chine, tous les marchés que les Anglois avoient anciennement pratiqués, leur furent ouverts. On les y reçut même avec plus de franchiſe & de confiance qu'ils n'en avoient éprouvé autrefois. Les affaires y furent fort vives, & les bénéfices très-conſidérables. Il ne manquoit à leur fortune, que de pénétrer au Japon: ils le tenterent. Mais les Japonois, inſtruits par les Hollandois que le roi d'Angletere avoit épouſé une fille du roi de Portugal, ne voulurent pas recevoir les Anglois dans leurs ports.

Malgré cette contrariété, les proſpérités de la compagnie furent très-brillantes. L'eſpoir de donner encore plus d'étendue & de ſolidité à ſes affaires la flattoit agréablement, lorſqu'elle ſe vit arrêtée dans ſa carriere par une rivalité que ſes propres ſuccès avoient fait naître.

VIII. Malheurs & fautes des Anglois aux Indes.

Des négocians, échauffés par la connoiſſance des gains qu'on faiſoit dans l'Inde, réſolurent d'y naviguer. Charles II, qui

n'étoit ſur le trône qu'un particulier voluptueux & diſſipateur, leur en vendit la permiſſion ; tandis que d'un autre coté, il tiroit des ſommes conſidérables de la compagnie, pour l'autoriſer à pourſuivre ceux qui entreprenoient ſur ſon privilege. Une concurrence de cette nature, devoit dégénérer en brigandages. Les Anglois, devenus ennemis, couroient les uns ſur les autres avec un acharnement, une animoſité qui les décrierent dans les mers d'Aſie.

Les Hollandois voulurent mettre à profit cette ſinguliere criſe. Ces républicains s'étoient trouvés aſſez long-tems les ſeuls maîtres du commerce des Indes. Ils en avoient vu avec chagrin ſortir une partie de leurs mains, à la fin des troubles civils d'Angleterre. La ſupériorité de leurs forces leur fit eſpérer de la recouvrer, lorſque les deux nations commencerent, en 1664, la guerre dans toutes les parties du monde : mais les hoſtilités ne durerent pas aſſez longtems, pour réaliſer ces vaſtes eſpérances. La paix leur interdiſant la force ouverte, ils ſe déterminerent à attaquer les ſouverains du pays, pour les obliger de fermer leurs ports à leur rival. La conduite folle & mépriſable des Anglois accrut l'audace Hollandoiſe ; elle alla juſqu'à les chaſſer ignominieuſement de Bantam en 1680.

Une inſulte auſſi grave & auſſi publique, ranima la compagnie Angloiſe. La paſſion de rétablir ſa réputation, de ſatisfaire ſa vengeance, de maintenir ſes intérêts, la détermina aux plus grands efforts. Elle arma une flotte de vingt-trois vaiſſeaux, où furent embarqués huit mille hommes de troupes réglées. On mettoit à la voile, lorſque les ordres du monarque ſuſpendirent le départ. Charles, dont les beſoins & la corruption ne connoiſſoient point de bornes, avoit eſpéré que pour faire révoquer cette défenſe, on lui donneroit un argent immenſe. N'en pouvant obtenir de ſes ſujets, il ſe détermina à en recevoir de ſes ennemis. Il ſacrifia l'honneur & le commerce de ſa nation à 2,250,000 livres que lui firent compter les Hollandois, que de ſi grands préparatifs avoient effrayés. L'expédition projettée n'eut point lieu.

La compagnie épuiſée par les frais d'un armement que la vénalité de la cour avoit rendu inutile, envoya ſes bâtimens aux Indes, ſans les fonds néceſſaires pour former des cargaiſons, mais avec ordre à ſes facteurs de les raſſembler ſur ſon crédit, ſi la choſe étoit poſſible. La fidélité qu'elle avoit montrée juſqu'alors dans ſes engagemens, fit trouver 6,750,000 livres. Rien

n'eſt plus extraordinaire que la maniere dont on s'y prit pour les payer.

Joſias Child, qui de directeur de la compagnie en étoit devenu le tyran, fit paſſer, à l'inſu, dit-on, de ſes collegues, des ordres aux Indes, pour qu'on imaginât des prétextes, quels qu'ils puſſent être, de fruſtrer les prêteurs de leur créance. C'eſt à ſon frère Jean Child, gouverneur de Bombay, que l'exécution de ce ſyſtême d'iniquité fut plus particuliérement confiée. Auſſi-tôt, cet homme avide, inquiet & féroce, annonce au gouverneur de Surate des prétentions plus folles les unes que les autres. Ces demandes ayant été accueillies comme elles le méritoient, il fond ſur tous les vaiſſeaux qui appartenoient aux ſujets de la cour de Delhy, & de préférence ſur les navires expédiés de Surate, comme les plus riches. Il ne reſpecte pas même les bâtimens qui naviguoient munis de ſes paſſeports, & il pouſſe l'audace juſqu'à s'emparer d'une flotte chargée de vivres pour une armée Mogole. Cet horrible brigandage, qui dura toute l'année 1688, cauſa dans tout l'Indoſtan des dommages ineſtimables.

Aurengzeb, qui tenoit les rênes de l'empire d'une main ferme, ne différa pas d'un moment la punition d'un ſi grand outrage. Un de ſes lieutenans débarque au commen-

cement de 1689, avec vingt-mille hommes à Bombay, iſle importante du Malabar, qu'une princeſſe de Portugal avoit apportée en dot à Charles II, & que ce monarque avoit cédée à la compagnie en 1668. A l'approche de l'ennemi, l'on abandonne le fort de Magazan avec tant de précipitation, qu'on y oublie de l'argent, des vivres, pluſieurs caiſſes remplies d'armes, & quatorze pieces de gros canon. Le général Indien, enhardi par ce premier avantage, attaque les Anglois dans la plaine, les bat & les réduit à ſe renfermer tous dans la principale fortereſſe, où il les inveſtit, & où il eſpere les forcer bientôt de ſe rendre.

Child, auſſi lâche dans le danger qu'il avoit paru audacieux dans ſes pirateries, envoie ſur le champ des députés à la cour, pour y demander grace. Après bien des ſupplications, bien des baſſeſſes, ces Anglois ſont admis devant l'empereur, les mains liées & la face proſternée contre terre. Aurengzeb, qui vouloit conſerver une liaiſon qu'il croyoit utile à ſes états, ne fut pas inflexible. Après avoir parlé en ſouverain irrité, en ſouverain qui pouvoit & devoit peut-être ſe venger, il céda au repentir & aux ſoumiſſions. L'éloignement de l'auteur des troubles, un dédommagement convenable pour ceux de ſes ſujets qu'on avoit pillés: tels furent les actes de

juſtice auxquels le deſpote, le plus abſolu qui fut jamais, réduiſit ſes volontés ſuprêmes. A ces conditions ſi modérées, il fut permis aux Anglois de continuer à jouir des privileges qu'ils avoient obtenus dans les rades Mogoles, à des époques différentes.

Ainſi finit cette malheureuſe affaire, qui interrompit le commerce de la compagnie pendant pluſieurs années; qui occaſionna une dépenſe de neuf à dix millions; qui cauſa la perte de cinq gros vaiſſeaux, & d'un plus grand nombre de moindre grandeur; qui coûta la vie à pluſieurs milliers d'excellens matelots, & qui ſe termina par la ruine du crédit & de l'honneur de la nation: deux choſes dont la valeur eſt au-deſſus de tous les calculs, & dont les deux Child auroient dû payer la perte de leur tête.

En changeant de maximes & de conduite, la compagnie pouvoit ſe flatter de ſortir du précipice affreux où elle s'étoit jettée elle-même. Une révolution qui lui étoit étrangere, ruina bientôt ces douces eſpérances. Jacques II, deſpote & fanatique, mais le prince de ſon ſiècle qui entendoit le mieux la marine & le commerce, fut précipité du trône. Cet événement arma l'Europe entiere. Les ſuites de ces ſanglantes diviſions ſont aſſez connues. L'on ignore peut-être que les armateurs François en-

leverent à la Grande-Bretagne quatre mille deux cents bâtimens marchands, qui furent évalués ſix cents ſoixante-quinze millions de livres; & que la plupart des vaiſſeaux qui revenoient des Indes, ſe trouverent compris dans cette fatale liſte.

Ces déprédations furent ſuivies d'une diſpoſition économique, qui devoit accélérer la ruine de la compagnie. Les refugiés François avoient porté en Irlande & en Ecoſſe la culture du lin & du chanvre. Pour encourager cette branche d'induſtrie, on crut devoir proſcrire l'uſage des toiles des Indes, excepté les mouſſelines, & celles qui étoient néceſſaires au commerce d'Afrique. Un corps déja épuiſé, pouvoit-il reſiſter à un coup ſi imprévu, ſi accablant?

IX. Débats occaſionnés en Angleterre par les privileges de la compagnie.

La paix qui devoit finir tant de malheurs, y mit le comble. Il s'éleva dans les trois royaumes un cri général contre la compagnie. Ce n'étoit pas ſa décadence qui lui ſuſcitoit des ennemis; elle ne faiſoit que les enhardir. Ses premiers pas avoient été contrariés. Dès 1615, quelques politiques avoient déclamé contre le commerce des Indes Orientales. Ils l'accuſoient d'affoiblir les forces navales, par une grande conſommation d'hommes; & de diminuer, ſans dédommagement, les expéditions pour

le Levant & pour la Ruſſie. Ces clameurs, quoique contredites par des hommes éclairés, devinrent ſi violentes vers l'an 1628, que la compagnie ſe voyant expoſée à l'animoſité de la nation, s'adreſſa au gouvernement. Elle le ſupplioit d'examiner la nature de ſon commerce, de le prohiber, s'il étoit contraire aux intérêts de l'état, & s'il lui étoit favorable, de l'autoriſer par une déclaration publique. Le tems n'avoit qu'aſſoupi cette oppoſition nationale, & elle ſe renouvella plus furieuſe que jamais, au tems dont nous parlons. Ceux qui étoient moins rigides dans leurs ſpéculations, conſentoient qu'on fît le commerce des Indes; mais ils ſoutenoient qu'il devoit être ouvert à toute la nation. Un privilege excluſif leur paroiſſoit un attentat manifeſte contre la liberté. Selon eux, les peuples n'avoient établi un gouvernement, qu'en vue de procurer le bien général, & l'on y portoit atteinte en immolant, par d'odieux monopoles, l'intérêt public à des intérêts privés. Ils fortifioient ce principe fécond & inconteſtable, par une expérience aſſez récente. Durant la rébellion, diſoient-ils, les marchands particuliers, qui s'étoient emparés des mers d'Aſie, y portèrent le double des marchandiſes nationales qu'on demandoit auparavant, & ils ſe trouverent en état de donner les mar-

chandiſes en retour, à un prix aſſez bas pour ſupplanter les Hollandois dans tous les marchés de l'Europe. Mais ces républicains habiles, certains de leur perte, ſi les Anglois conduiſoient plus long-tems les affaires ſur les principes d'une liberté entiere, firent inſinuer à Cromwel, par quelques perſonnes qu'ils avoient gagnées, de former une compagnie excluſive. Ils furent ſecondés dans leurs menées par les négocians Anglois qui faiſoient alors ce commerce, & qui ſe promettoient pour l'avenir des gains plus conſidérables, lorſque devenus ſeuls vendeurs ils donneroient la loi aux conſommateurs. Le protecteur, trompé par les inſinuations artificieuſes des uns & des autres, renouvella le monopole, mais pour ſept ans ſeulement, afin de pouvoir revenir ſur ſes pas, s'il ſe trouvoit qu'il eût pris un mauvais parti.

Ce parti ne paroiſſoit pas mauvais à tout le monde. Aſſez de gens penſoient que le commerce des Indes ne pouvoit réuſſir qu'à l'aide d'un privilege excluſif : mais pluſieurs d'entr'eux ſoutenoient que la charte du privilege actuel n'en étoit pas moins nulle, parce qu'elle avoit été accordée par les rois, qui n'en avoient pas le droit. Ils rappelloient pluſieurs actes de cette nature, caſſés par parlement, ſous Edouard III, ſous Henri IV, ſous Jacques I, ſous d'au-

tres regnes. Charles II avoit à la vérité gagné un procès de cette nature à la cour des plaidoyers communs, mais sur une raison puérile. Ce tribunal avoit osé dire, *que le prince devoit avoir l'autorité d'empêcher que tous les sujets pussent commercer avec les infideles, dans la crainte que la pureté de leur foi ne s'altérât.*

Quoique les partis dont on a parlé eussent des vues particulieres & même opposées, ils se réunirent tous dans le projet de rendre le commerce libre, ou de faire annuller du moins le privilege de la compagnie. La nation, en général, se déclaroit pour eux : mais le corps attaqué leur opposoit ses partisans, les ministres, tout ce qui tenoit à la cour, qui faisoit elle-même cause commune avec lui. Des deux cotés, on employa la voie des libelles, de l'intrigue, de la corruption. Du choc de ces passions, il sortit un de ces orages, dont la violence ne se fait guere sentir qu'en Angleterre. Les factions, les sectes, les intérêts se heurterent avec impétuosité. Tout, sans distinction de rang, d'âge, de sexe, se partagea. Les plus grands événemens n'avoient pas excité plus d'enthousiasme. La compagnie, pour appuyer la chaleur de ses défenseurs, offrit de prêter de grandes sommes, à condition qu'on lui laisseroit son privilege. Ses adversaires en offrirent de plus considérables pour le faire révoquer.

Les deux chambres, devant qui s'inſtruiſoit ce grand procès, ſe déclarerent pour les particuliers. Il leur fut permis de faire, enſemble ou ſéparément, le commerce de l'Inde. Il s'aſſocierent & formerent une nouvelle compagnie. L'ancienne obtint la permiſſion de continuer ſes armemens juſqu'à l'expiration très-prochaine de ſa charte. Ainſi, l'Angleterre eut à la fois deux compagnies des Indes Orientales, autoriſées par le parlement, au lieu d'une ſeule établie par l'autorité royale.

On vit alors ces deux corps auſſi ardens à ſe détruire réciproquement, qu'ils l'avoient été à s'établir. L'un & l'autre avoient goûté les avantages qui revenoient du commerce, & ſe regardoient avec cette jalouſie, cette haîne, que l'ambition & l'avarice ne manquent jamais d'inſpirer. Leur diviſion ſe manifeſta par de grands éclats en Europe, & ſur-tout aux Indes. Les deux ſociétés ſe rapprocherent enfin, & finirent par unir leurs fonds en 1702. Depuis cette époque, les affaires de la compagnie furent conduites avec plus de lumieres, de ſageſſe & de dignité. Les principes du commerce, qui ſe dévelopoient de plus en plus en Angleterre, influerent ſur ſon adminiſtration, autant que le permettoient les intérêts de ſon monopole. Elle améliora ſes anciens établiſſemens; elle en forma de

nouveaux. Ce qu'une plus grande concurrence lui ôtoit de bénéfice, elle cherchoit à ſe le procurer par des ventes plus conſidérables. Son privilege étoit attaqué avec moins de violence, depuis qu'il avoit reçu la ſanction des loix, & obtenu la protection du parlement.

Quelques diſgraces paſſageres troublerent ſes proſpérités. Les Anglois avoient formé, en 1702, un établiſſement dans l'isle de Pulocondor, dépendante de la Cochinchine. Leur but étoit de prendre part au commerce de ce riche royaume, juſqu'alors trop négligé. Une ſévérité outrée révolta ſeize ſoldats Macaſſars, qui faiſoient partie de la garniſon. Dans la nuit du 3 mars 1705, ils mirent le feu aux maiſons du fort, & maſſacrerent les Européens à meſure qu'ils ſortoient pour l'éteindre. De quarante-cinq qu'ils étoient, trente périrent de cette maniere; le reſte tomba ſous les coups des naturels du pays, mécontens de l'inſolence de ces étrangers. La compagnie perdit par cet événement les dépenſes que lui avoit coûtées ſon entrepriſe, les fonds qui étoient dans ſon comptoir, & les eſpérances qu'elle avoit conçues.

D'autres nuages s'éleverent ſur pluſieurs de ſes comptoirs. C'étoit l'inquiétude, c'étoit l'avarice de ſes agens, qui les avoient aſſemblés. Une politique plus modérée fit

abandonner d'odieuſes prétentions ; & la tranquillité ſe trouva bientôt rétablie. De plus grands intérêts ne tarderent pas à fixer ſon attention.

X. Guerres des Anglois & des François.

L'Angleterre & la France entrerent en guerre en 1744. Toutes les parties de l'univers devinrent le théâtre de leurs diviſions. Dans l'Inde, comme ailleurs, chaque nation ſoutint ſon caractere. Les Anglois, toujours animés de l'eſprit de commerce, attaquerent celui de leurs ennemis, & le détruiſirent. Les François, fideles à leur paſſion pour les conquêtes, s'emparerent du principal établiſſement de leur concurrent. Les événemens firent voir lequel des deux peuples avoit agi avec plus de ſageſſe. Celui qui ne s'étoit occupé que de ſon agrandiſſement, tomba dans une inaction entiere, tandis que l'autre, privé du centre de ſa puiſſance, donnoit plus d'étendue à ſes entrepriſes.

A peine les deux nations avoient mis fin aux hoſtilités qui les diviſoient, qu'elles entrerent comme auxiliaires dans les démêlés des princes de l'Inde. Peu après, elles reprirent les armes pour leurs propres intérêts. Avant la fin des troubles, les François ſe trouverent chaſſés du continent & des mers d'Aſie. A la paix de 1763, la compagnie Angloiſe ſe trouva en poſſeſſion de

l'empire, en Arabie, dans le golfe Perſique, ſur les côtes de Malabar & de Coromandel, & dans le Bengale.

Toutes ces régions different par le climat, par les mœurs, par le ſol, par les productions, par l'induſtrie, par les ventes & par les achats. Elles doivent être exactement & profondément connues. Nous allons les parcourir d'un pas rapide. On ſentira que leur deſcription appartient ſpécialement à l'hiſtoire de la nation qui s'y eſt procuré une influence plus marquée, & qui en retire les plus grands avantages.

XI. Deſcription de l'Arabie. Révolutions qu'elle a éprouvées. Caractere de ſes habitans.

L'Arabie eſt une des plus grandes péninſules du monde connu. Elle a pour limites, au midi, l'Océan Indien; au Levant, le Sein Perſique; au Couchant, la mer Rouge, qui la ſépare de l'Afrique. Au Nord, une ligne tirée à l'extrémité des deux golfes lui ſervoit vraiſemblablement de borne dans les tems anciens. L'Irak-Arabi, le déſert de Syrie & la Paleſtine, ſemblent aujourd'hui en faire partie.

La preſqu'isle eſt ſéparée du Nord au Sud par une chaîne de montagnes, moins ſtériles & plus tempérées que le reſte du pays. Sur la plupart, il pleut deux ou trois mois au plus chaque année, mais à des époques différentes, ſuivant leur expoſi-

tion. Les eaux qui en tombent ſe perdent dans les ſables des vallées, ou vont ſe jetter en torrens dans la mer, ſelon la pente & les diſtances. Il eſt une ſaiſon où les chaleurs ſont ſi vives que perſonne ne voyage, & que les eſclaves même ne paroiſſent pas ſans une extrême néceſſité dans les rues. Tout travail eſt alors ſuſpendu au milieu du jour. La plus grande partie du tems ſe paſſe à dormir dans des ſouterreins, dont l'air ne ſe renouvelle que par un tuyau.

On diviſe communément cette région en trois parties: l'Arabie pétrée, l'Arabie déſerte, & l'Arabie heureuſe: noms analogues au ſol de chacune de ces contrées.

L'Arabie pétrée eſt la plus occidentale & la moins étendue des trois Arabies. Elle eſt généralement inculte, & preſque partout couverte de rochers. On ne voit dans l'Arabie déſerte que des plaines arides, des monceaux de ſable, que le vent éleve & qu'il diſſipe, des montagnes eſcarpées que la verdure ne couvre jamais. Les ſources d'eau y ſont ſi rares, qu'on ſe les eſt toujours diſputées les armes à la main. L'Arabie heureuſe doit moins ce titre impoſant à ſa fertilité, qu'au voiſinage des régions ſtériles qui l'environnent. Ces diverſes contrées jouiſſent d'un ciel conſtamment pur, conſtamment ſerein.

Tous les monumens atteſtent que ce pays

pays étoit peuplé dans la plus haute antiquité. Ses premiers habitans lui vinrent vraiſemblablement de la Syrie & de la Chaldée. On ignore à quelle époque ils commencerent à être policés, & s'ils acquirent eux-mêmes des lumieres, ou s'ils les reçurent des Indes. Il paroît que le Sabéiſme fut leur religion, avant même qu'ils connuſſent la haute Aſie. De bonne heure ils eurent des idées ſublimes de la divinité. Ils rendoient un culte aux aſtres, comme à des corps animés par des eſprits céleſtes. Leur religion n'étoit ni atroce ni abſurde, & quoique ſuſceptibles de ces enthouſiaſmes ſubits, qui ſont ſi communs chez les peuples Méridionaux, le fanatiſme ne les infecta pas juſqu'au tems de Mahomet. Les Arabes du déſert avoient un culte moins éclairé. Pluſieurs adorerent le ſoleil, & quelques-uns lui immolerent des hommes. Il y a une vérité qui ſe prouve par l'étude de l'hiſtoire, & par l'inſpection du globe de la terre. Les religions ont toujours été cruelles dans les pays arides, ſujets aux inondations, aux volcans, & elles ont toujours été douces dans les pays que la nature a bien traités. Toutes portent l'empreinte du climat où elles ſont nées.

Lorſque Mahomet eut établi une nouvelle religion dans ſa patrie, il ne lui fut

pas difficile de donner du zèle à ſes ſectateurs, & ce zèle en fit des conquérans. Ils porterent leur domination des mers de l'Occident à celles de la Chine, & des Canaries aux isles Moluques. Ils y porterent auſſi les arts utiles qu'ils perfectionnoient. Les Arabes furent moins heureux dans les beaux-arts, où ils montrerent à la vérité quelque génie, mais aucune idée de ce goût que la nature donna quelque tems après aux peuples qui ſe firent leurs diſciples.

Peut-être le génie, enfant de l'imagination qui crée, appartient-il aux pays chauds, féconds en productions, en ſpectacles, en événemens merveilleux, qui excitent l'enthouſiaſme; tandis que le goût, qui choiſit & moiſſonne dans les champs où le génie a ſemé, ſemble convenir davantage à des peuples ſobres, doux & modérés, qui vivent ſous un ciel heureuſement tempéré. Peut-être auſſi ce même goût, qui ne peut être que le fruit d'une raiſon épurée & mûrie par le tems, demande-t-il une certaine ſtabilité dans le gouvernement, mêlée d'une certaine liberté dans les eſprits, un progrès inſenſible de lumieres, qui donnant une plus grande étendue au génie, lui fait ſaiſir des rapports plus juſtes entre les objets, & une plus heureuſe combinaiſon de ces ſenſations mixtes qui ſont les délices des ames délicates. Ainſi les Arabes preſque

toujours pouſſés en des climats brûlans par la guerre & le fanatiſme, n'eurent jamais cette température de gouvernement & de ſituation, qui forme le goût. Mais ils apporterent dans le pays de leurs conqêtes, les ſciences qu'ils avoient comme pillées dans le cours de leurs ravages, & tous les arts néceſſaires à la proſpérité des nations.

Aucun peuple de leur tems n'entendit le commerce comme eux, aucun peuple n'eut un commerce auſſi vaſte. Ils s'en occupoient dans le cours même de leurs conquêtes. De l'Eſpagne au Tonquin, ils avoient des négocians, des manufactures, des entrepôts, & les autres peuples, du moins ceux de l'Occident, tiroient d'eux & les lumieres & les arts, & les denrées utiles aux commodités, à la conſervation & à l'agrément de la vie.

Quand la puiſſance des califes commença à décliner, les Arabes, à l'exemple de pluſieurs nations qu'ils avoient ſoumiſes, ſecouerent le joug de ces princes, & le pays reprit peu-à-peu l'ancienne forme de ſon gouvernement, ainſi que ſes premieres mœurs. A cette époque, la nation diviſée en tribus, comme autrefois, ſous la conduite de chefs différens, retomba dans ſon premier caractere, dont le fanatiſme & l'ambition l'avoient fait ſortir.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuſte, le poil brun, le viſage baſané, les yeux noirs & vifs, une phiſionomie ingénieuſe, mais rarement agréable. Ce contraſte de traits & de qualités, qui paroiſſent incompatibles, ſemblent s'être réunis dans cette race d'hommes, pour en faire une nation ſinguliere, dont la figure & le caractere tranchent aſſez fortement entre les Turcs, les Africains & les Perſans, dont ils ſont environnés. Graves & ſérieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, ſans geſtes, ſans s'interrompre, ſans ſe choquer dans leurs expreſſions. Ils ſe piquent entre eux de la plus exacte probité, par une ſuite de cet amour-propre & de cet eſprit patriotique, qui joints enſemble ſont qu'une nation, une horde, un corps, s'eſtime, ſe ménage, ſe préfere à tout le reſte de la terre. Plus ils conſervent leur caractere flegmatique, plus ils ſont redoutables dans la colere qui les en fait ſortir. Ce peuple a de l'intelligence & même de l'ouverture pour les ſciences, mais il les cultive peu, ſoit défaut de ſecours ou même de beſoins, aimant mieux ſouffrir ſans doute les maux de la nature, que les peines du travail. Les Arabes de nos jours n'ont aucun monument de génie, aucune production

de leur induſtrie, qui les rende recommandables dans l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Leur paſſion dominante, c'eſt la jalouſie, tourment des ames ardentes, foibles, oiſives, à qui l'on pourroit demander ſi c'eſt par eſtime ou par mépris d'elles-mêmes qu'elles ſont méfiantes. C'eſt des Arabes, dit-on, que pluſieurs nations de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe même, ont emprunté les viles précautions que cette odieuſe paſſion inſpire, contre un ſexe qui doit être le dépoſitaire, & non le tributaire de nos plaiſirs. Auſſi-tôt que leurs filles ſont nées, ils rapprochent par une ſorte de couture les parties que la nature a ſéparées, & n'y laiſſent libre que l'eſpace qui eſt néceſſaire pour les écoulemens naturels. Les chairs adherent peu-à-peu à meſure que l'enfant prend ſon accroiſſement, de ſorte qu'on eſt obligé de les ſéparer par une inciſion, lorſque le tems du mariage eſt arrivé. On ſe contente quelquefois d'y paſſer un anneau. Les femmes ſont ſoumiſes, commes les filles, à cet uſage outrageant pour la vertu. La ſeule différence eſt, que l'anneau des filles ne peut s'ôter, & que celui des femmes a une eſpèce de ſerrure, dont le mari ſeul a la clef. Cette pratique connue dans toutes les parties de l'Arabie, eſt preſque généralement reçue dans celle qui porte le nom de Pétrée.

Telle eſt la nation en général. La différente maniere de vivre des peuples qui la compoſent, a dû jetter néceſſairement dans leur caractere quelques ſingularités dignes d'être remarquées.

Le nombre des Arabes qui habitent le déſert, peut monter à deux millions. Ils ſont partagés en un grand nombre de hordes, plus ou moins nombreuſes, plus ou moins conſidérables, mais toutes indépendantes les unes des autres. Leur gouvernement eſt ſimple. Un chef héréditaire, aſſiſté de quelques vieillards, termine les différens, punit les coupables. S'il eſt hoſpitalier, humain & juſte, on l'adore. Eſt-il fier, cruel, avare, on le met en pieces, & on lui donne un ſucceſſeur de ſa famille.

Ces peuples campent dans toutes les ſaiſons. Ils n'ont point de demeure fixe, & ils s'arrêtent par-tout où ils trouvent de l'eau, des fruits, des paturages. Cette vie errante leur paroît pleine de délices, & ils regardent les Arabes ſédentaires comme des eſclaves. Ils vivent du lait & de la chair de leurs troupeaux. Leurs habits, leurs tentes, leurs cordages, les tapis ſur leſquels ils couchent, tout ſe fait avec la laine de leurs brebis, avec le poil de leurs chevres & de leurs chameaux. C'eſt l'occupation des femmes dans chaque famille, & dans tout le déſert il n'y eut jamais un ouvrier.

Ce qu'ils conſomment de tabac, de caffé, de riz, de dattes, eſt payé par le beurre qu'ils portent ſur la frontiere, & par plus de vingt mille chameaux qu'ils vendent annuellement. Ces animaux, ſi utiles dans l'Orient, étoient conduits autrefois en Syrie. La plupart ont pris la route de la Perſe, depuis que les guerres continuelles y en ont multiplié le beſoin & diminué l'eſpece.

Comme ces objets ne ſuffiſent pas aux Arabes pour ſe procurer les choſes qui leur manquent, ils ont imaginé de mettre à contribution les caravanes que la ſuperſtition mene dans leurs ſables. La plus nombreuſe qui va Damas à la Mecque, achete la ſûreté de ſon voyage par un tribut de cent bourſes, ou de cent cinquante mille livres, auquel le grand-ſeigneur s'eſt ſoumis, & qui par d'anciennes conventions ſe partage entre toutes les hordes. Les autres caravanes s'arrangent uniquement avec les hordes ſur le territoire deſquelles il leur faut paſſer.

Indépendamment de cette reſſource, les Arabes de la partie du déſert qui eſt le plus au Nord, en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes ſi humains, ſi fideles, ſi déſintéreſſés entr'eux, ſont féroces & avides avec les nations étrangeres. Hôtes bienfaiſans & généreux ſous

leurs tentes, ils dévaſtent habituellement les bourgades & les petites villes de leur voiſinage. On les trouve bons peres, bons maris, bons maîtres; mais tout ce qui n'eſt pas de leur famille, eſt leur ennemi. Leurs courſes s'étendent ſouvent fort loin, & il n'eſt pas rare que la Syrie, la Méſopotamie, la Perſe, en ſoient le théâtre.

Les Arabes, qui ſe vouent au brigandage, s'aſſocient avec les chameaux, pour un commerce ou une guerre dont l'homme a tout le profit, & l'animal la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre enſemble, ils ſont élevés l'un pour l'autre. L'Arabe forme ſon chameau, dès la naiſſance, aux exercices & aux rigueurs qu'il doit ſupporter toute ſa vie. Il l'accoutume à travailler beaucoup, & à conſommer peu. L'animal paſſe de bonne heure les jours ſans boire, & les nuits ſans dormir. On l'exerce à plier ſes jambes ſous le ventre, pour laiſſer charger ſon dos de fardeaux qu'on augmente inſenſiblement, à meſure que ſes forces croiſſent par l'âge & par la fatigue. Dans cette éducation ſinguliere, dont il paroît que les rois ſe ſervent quelquefois pour mieux dompter les peuples, à proportion qu'on double ſes travaux on diminue ſa ſubſiſtance. On le forme à la courſe par l'émulation. Un cheval Arabe eſt le rival qu'on préſente au

chameau. Celui-ci moins prompt & moins léger, laſſe à la fin ſon vainqueur dans la longueur des routes. Quand le maître & le chameau ſont prêts & dreſſés pour le brigandage, ils partent enſemble, traverſent les ſables du déſert, & vont attendre ſur les confins le marchand ou le voyageur, pour les piller. L'homme dévaſte, maſſacre, enleve, & le chameau porte le butin. Si ces compagnons de fortune ſont pourſuivis, ils hâtent leur fuite. Le maître voleur monte ſon chameau favori, pouſſe la troupe, fait juſqu'à trois cents lieues en huit jours, ſans décharger ſes chameaux, ni leur donner qu'une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture. Souvent ils paſſent tout ce tems-là ſans boire, à moins qu'ils ne ſentent par haſard une ſource à quelque diſtance de leur route : alors ils doublent le pas, & courent à l'eau avec une ardeur qui les fait boire, en une ſeule fois, pour la ſoif paſſée & pour la ſoif à venir. Tel eſt cet animal, ſi ſouvent célébré dans la Bible, dans l'Alcoran, & dans les romans Orientaux.

Ceux des Arabes qui habitent les cantons où l'on trouve quelques maigres paturages, & un ſol propre à la culture de l'orge, nourriſſent des chevaux qui ſont les meilleurs que l'on connoiſſe. De tous

les pays du monde, on cherche à ſe procurer de ces chevaux, pour embellir & réparer les races de cette eſpece animale, qui dans aucun lieu de la terre n'a ni la beauté ni l'intelligence des chevaux Arabes. Les maîtres vivent avec eux comme avec des domeſtiques, ſur le ſervice, ſur l'attachement deſquels il peuvent compter; & il leur arrive ce qui eſt commun à tous les peuples nomades, ſur-tout à ceux qui traitent les animaux avec bonté: c'eſt que les animaux & les hommes prennent quelque choſe de l'eſprit & des mœurs les uns des autres. Ces Arabes ont de la ſimplicité, de la douceur, de la docilité; & les religions différentes qui ont régné dans ces contrées, les gouvernemens dont ils ont été les ſujets ou les tributaires, ont altéré bien peu le caractere qu'ils avoient reçu du climat ou des habitudes.

Les Arabes fixés ſur l'Océan Indien & ſur la mer rouge, ceux qui habitent ce qu'on appelle l'Arabie heureuſe, étoient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de ſon indépendance, ſans ſonger à faire des conquêtes. Ils étoient trop attachés au beau ciel ſous lequel ils vivoient, à une terre qui fourniſſoit preſque ſans culture à leurs beſoins, pour être tentés de dominer ſous un autre climat, dans d'autres campagnes. Mahomet

changea leurs idées ; mais il ne leur reſte plus rien de l'impulſion qu'il leur avoit donnée. Leur vie ſe paſſe à fumer, à prendre du café, de l'opium, du ſorbet, à faire brûler des parfums exquis dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits légérement imprégnés d'une aſperſion d'eau roſe. Ces plaiſirs ſont ſouvent ſuivis ou précédés de vers galans ou amoureux.

Leurs compoſitions ſont d'une grace, d'une molleſſe, d'un rafinement, ſoit d'expreſſion, ſoit de ſentiment, dont n'approche aucun peuple ancien ou moderne. La langue qu'ils parlent dans ce monde à leurs maîtreſſes, ſemble être celle qu'ils parleront dans l'autre à leurs houris. C'eſt une eſpèce de muſique ſi touchante & ſi fine, c'eſt un murmure ſi doux, ce ſont des comparaiſons ſi riantes & ſi fraîches : je dirois preſque que leur poéſie eſt parfumée comme leur contrée. Ce qu'eſt l'honneur dans les mœurs de nos paladins, les imitations de la nature le ſont dans les poèmes Arabes. Là, c'eſt une quinteſſence de vertu ; ici, c'eſt une quinteſſence de volupté. On les voit abattus ſous les ardeurs de leurs paſſions & de leur climat, ayant à peine la force de reſpirer. Ils s'abandonnent ſans réſerve à une langueur délicieuſe qu'ils n'éprouveroient pas peut-être ſous un autre ciel.

XII. Commerce général de l'Arabie, & celui des Anglois en particulier.

Avant que les Portugais euſſent intercepté la navigation de la mer Rouge, les Arabes avoient plus d'activité. Ils étoient les agens de tout le commerce qui ſe faiſoit par cette voie. Aden, ſitué à l'extrémité la plus méridionale de l'Arabie ſur la mer des Indes, en étoit l'entrepôt. La ſituation de ſon port, qui lui procuroit des liaiſons faciles avec l'Égypte, l'Éthiopie, l'Inde & la Perſe, en avoit fait, pendant pluſieurs ſiecles, un des plus floriſſans comptoirs de l'Aſie. Quinze ans après avoir réſiſté au grand Albuquerque, qui vouloit le détruire en 1513, il ſe ſoumit aux Turcs, qui n'en reſterent pas long-tems les maîtres. Le roi d'Yemen, poſſeſſeur de la ſeule portion de l'Arabie, qui mérite d'être appellée heureuſe, les en chaſſa, & attira toutes les affaires à Moka, rade de ſes états, qui n'avoit été juſqu'alors qu'un village.

Elles furent d'abord peu conſidérables. La myrrhe, l'encens, l'aloès, le baume de la Mecque, quelques aromates, quelques drogues propres à la médecine, faiſoient la baſe de ce commerce. Ces objets, dont l'exportation, continuellement arrêtée par des droits exceſſifs, ne paſſe pas aujourd'hui ſept ou huit cent mille livres, étoient dans ce tems-là plus recherchés qu'ils ne

l'ont été depuis: mais ce devoit être toujours peu de choſe. Le café fit bientôt après une grande révolution.

Le cafier vient originairement de la haute Éthiopie, où il a été connu de tems immémorial, où il eſt encore cultivé avec ſuccès. M. Lagrenée de Mezieres, un des agens les plus éclairés que la France ait jamais employés aux Indes, a poſſédé de ſon fruit, & en a fait ſouvent uſage. Il l'a trouvé beaucoup plus gros, un peu plus long, moins verd, & preſque auſſi parfumé que celui qu'on commença à cueillir dans l'Arabie vers la fin du quinzieme ſiecle.

On croit communément qu'un Mollah nommé Chadely, fut le premier Arabe qui fit uſage du café, dans la vue de ſe délivrer d'un aſſoupiſſement continuel, qui ne lui permettoit pas de vaquer convenablement à ſes prieres nocturnes. Ses derviches l'imiterent. Leur exemple entraîna les gens de loi. On ne tarda pas à s'appercevoir que cette boiſſon purifioit le ſang par une douce agitation, diſſipoit les peſanteurs de l'eſtomac, égayoit l'eſprit; & ceux même qui n'avoient pas beſoin de ſe tenir éveillés, l'adopterent. Des bords de la mer Rouge il paſſa à Médine, à la Mecque, & par les pélerins, dans tous les pays mahométans.

Dans ces contrées, où les mœurs ne

ſont pas auſſi libres que parmi nous, où la jalouſie des hommes & la retraite auſtere des femmes rendent la ſociété moins vive, on imagina d'établir des maiſons publiques, où ſe diſtribuoit le café. Celles de Perſe devinrent bientôt des lieux infâmes, où de jeunes Géorgiens, vétus en courtiſanes, repréſentoient des farces impudiques, & ſe proſtituoient pour de l'argent. Lorſque la cour eut fait ceſſer des diſſolutions ſi révoltantes, ces maiſons furent un aſyle honnête pour les gens oiſifs, & un lieu de délaſſement pour les hommes occupés. Les politiques s'y entretenoient de nouvelles, les poètes y récitoient leurs vers, & les Mollahs y débitoient des ſermons, qui étoient ordinairement payés de quelques aumônes.

Les choſes ne ſe paſſerent pas ſi paiſiblement à Conſtantinople. On n'y eut pas plutôt ouvert des cafés, qu'ils furent fréquentés avec fureur. On n'en ſortoit pas. Le grand Mufti, déſeſpéré de voir les moſquées abandonnées, décida que cette boiſſon étoit compriſe dans la loi de Mahomet qui proſcrit les liqueurs fortes. Le gouvernement, qui ſert ſouvent la ſuperſtition dont il eſt quelquefois la dupe, fit auſſitôt fermer des maiſons qui déplaiſoient ſi fort aux prêtres, chargea même les officiers de police de s'oppoſer à l'uſage de

cette liqueur dans l'intérieur des familles. Un penchant déclaré triompha de toutes ces ſévérités. On continua de boire du café, & même les lieux où il ſe diſtribuoit ſe trouverent bientôt en plus grand nombre qu'auparavant.

Je dirois volontiers aux ſouverains: ſi vous voulez que vos loix ſoient obſervées, qu'elles ne contrarient jamais la nature. Je dirois aux prêtres: que votre morale ne s'oppoſe pas aux plaiſirs innocens. Tonnez, menacez les uns & les autres tant qu'il vous plaira, ouvrez à nos yeux des cachots, les enfers ſous nos pas: vous n'étoufferez pas en moi le vœu d'être heureux. Je veux être heureux, eſt le premier article d'un code antérieur à toute législation, à tout ſyſtême religieux.

Au milieu du dernier ſiecle, le grand-viſir Kuproli ſe tranſporta déguiſé dans les principaux cafés de Conſtantinople. Il y trouva une foule de gens mécontens, qui perſuadés que les affaires du gouvernement ſont en effet celles de chaque particulier, s'en entretenoient avec chaleur, & cenſuroient avec une hardieſſe extrême la conduite des généraux & des miniſtres. Il paſſa de-là dans les tavernes où l'on vendoit du vin. Elles étoient remplies de gens ſimples, la plupart ſoldats, qui accoutumés à regarder les intérêts de l'état comme ceux

du prince qu'ils adorent en ſilence, chantoient gaiment, parloient de leurs amours, de leurs exploits guerriers. Ces dernieres ſociétés, qui n'entraînent point d'inconvéniens, lui parurent devoir être tolérées : mais il jugea les premieres dangereuſes ſous un gouvernement abſolu. Il n'y avoit pas aſſez réfléchi, pour concevoir qu'elles n'étoient pas plus à craindre que les autres. Même dans un état deſpotique, il faut laiſſer au peuple qu'on opprime la liberté de ſe plaindre, qui le ſoulage. Le mécontentement qui s'évapore n'eſt pas celui qu'il faut redouter. Les révoltes naiſſent de celui qui renfermé s'exalte par la fermentation intérieure, & ſe développe par des effets auſſi prompts que terribles. Malheur aux ſouverains, lorſque leur vexation s'accroît, & que le murmure des peuples ceſſe.

Quoi qu'il en ſoit, ce réglement, qui ne s'étend pas plus loin que la capitale de l'empire, n'y a pas diminué l'uſage du café, & en a peut-être étendu la conſommation. Toutes les rues, tous les marchés en offrent de tout fait, & il n'y a point de maiſon où on n'en prenne au moins deux fois le jour. Dans quelques-unes même, on en verſe indifféremment à toute heure, parce qu'il eſt d'uſage d'en préſenter à tous ceux qui arrivent, & qu'il ſeroit également

impoli de ne le point offrir, ou de le refuſer.

Dans le tems préciſément qu'on fermoit les cafés à Conſtantinople, on en ouvroit à Londres. Cette nouveauté y fut introduite en 1652, par un marchand nommé Edouard, qui revenoit du Levant. Elle ſe trouva du gout des Anglois, & toutes les nations de l'Europe l'ont depuis adoptée, mais avec une modération inconnue dans les climats où la religion défend le vin.

L'arbre qui produit le café croît dans le territoire de Bételfalgui, ville de l'Yemen, ſituée à dix lieues de la mer Rouge, dans un ſable aride. On l'y cultive dans une étendue de cinquante lieues de long, ſur quinze & vingt de large. Son fruit n'a pas le même degré de perfection par-tout. Celui qui croît ſur les lieux élevés, à Ouden ſpécialement, eſt plus petit, plus verd, plus peſant, & préféré généralement.

On compte en Arabie douze millions d'habitans, qui la plupart font leurs délices du café. Le bonheur de le prendre en nature eſt réſervé aux citoyens riches. La multitude eſt réduite à la coque & à la pellicule de cette précieuſe fève. Ces reſtes mépriſés, lui forment une boiſſon aſſez claire, qui a le goût du café, ſans en avoir ni l'amertume, ni la force. On trouve à

vil prix ces objets à Betelfalgui, qui eſt le marché général. C'eſt-là auſſi que s'achete tout le café qui doit ſortir du pays par terre. Le reſte eſt porté à Moka, qui en eſt éloigné de trente-cinq lieues, ou dans les ports plus voiſins de Lohia ou d'Hodeida, d'où il eſt conduit ſur de légers bâtimens à Gedda. Les Égyptiens le vont prendre dans la derniere de ces places, & tous les autres peuples dans la premiere.

L'exportation du café peut être de douze à treize millions peſant. Les Européens en achetent un million & demi; les Perſans, trois millions & demi; la flotte de Suez, ſix millions & demi; l'Indoſtan, les Maldives, & les colonies Arabes de la côte d'Afrique, cinquante milliers; les caravanes de terre, un million.

Comme les cafés enlevés par les caravanes & par les Européens, ſont les mieux choiſis, ils coûtent ſeize à dix-ſept ſols la livre. Les Perſans, qui ſe contentent des cafés inférieurs, ne paient la livre que douze à treize ſols. Elle revient aux Egyptiens à quinze ou ſeize, parce que leurs cargaiſons ſont compoſées en partie de bon, & en partie de mauvais café. En réduiſant le café à quatorze ſols la livre, qui eſt le prix moyen, ſon exportation annuelle doit faire entrer en Arabie huit à neuf millions de livres. Cet argent ne lui reſte pas, mais

il la met en état de payer ce que les marchés étrangers verſent de leurs productions dans ſes ports de Gedda & de Moka.

Moka reçoit de l'Abyſſinie des moutons, des dents d'éléphant, de la civette & des eſclaves. De la côte Orientale de l'Afrique, il vient de l'or, des eſclaves, de l'ambre, de l'ivoire: du golfe Perſique, des dattes, du tabac, du bled: de Surate, une quantité immenſe de groſſes toiles, peu de belles: de Bombay & de Pondichery, du fer, du plomb, du cuivre, qui y ont été portés d'Europe: de Malabar, du riz, du gingembre, du poivre, du ſafran d'Inde, du kaire, du bois & du cardamome: des Maldives, du benjoin, du bois d'aigle, du poivre, que ces isles ſe ſont procurés par des échanges: du Coromandel, quatre ou cinq balles de toiles, preſque toutes bleues. La plus grande partie de ces marchandiſes, qui peuvent être vendues ſix millions, trouve ſa conſommation dans l'intérieur du pays. Le reſte, ſur-tout les toiles, ſe diſtribue dans l'Abyſſinie, à Socotora, & ſur la côte Orientale de l'Afrique.

Aucune des affaires qui ſe traitent à Moka, ainſi que dans tout l'Yemen, à Sanaa même, ſa capitale, n'eſt entre les mains des naturels du pays. Les avanies, dont ils ſont continuellement menacés par le gouvernement, les empêchent même de s'y

intéreſſer. Toutes les maiſons de commerce ſont tenues par des Banians de Surate ou du Guzarate, qui ne manquent jamais de regagner leur patrie, auſſi-tôt que leur fortune eſt faite. Ils cedent alors leurs établiſſemens à des négocians de leur nation, qui diſparoiſſent à leur tour, pour être remplacés par d'autres. Il n'y a aucune contrée où l'on ne connoiſſe le prix de tout, excepté de l'homme. Les nations les plus policées n'en ſont pas encore venues juſques-là, témoin la multitude de peines capitales infligées par-tout, & pour des délits aſſez frivoles. Il n'y a pas d'apparence que des nations, où l'on condamne à la mort une jeune fille de dix-huit ans, qui pourroit être mere de cinq ou ſix enfans, un homme ſain & vigoureux, de trente ans, pour le vol d'une piece d'argent, aient médité ſur ces tables de la probabilité de la vie humaine qu'ils ont ſi ſavamment calculées; puiſqu'elles ignorent combien la cruauté de la nature immole d'individus, avant que d'en amener un à cet âge. On répare, ſans s'en douter, un petit dommage fait à la ſociété, par un plus grand. Par la ſévérité du châtiment, on pouſſe le coupable du vol à l'aſſaſſinat. Quoi donc! eſt-ce que la main qui a briſé la ſerrure d'un coffre fort, ou même enfoncé un poignard dans le ſein d'un citoyen, n'eſt plus

bonne qu'à être coupée? Quoi donc! parce qu'un débiteur infidele ou indigent n'eſt pas en état de s'acquitter, faut-il le réduire à l'inutilité pour la ſociété, à l'inſolvabilité pour vous, en le renfermant dans une priſon? Ne conviendroit-il pas mieux à l'intérêt public & au vôtre, qu'il fit quelque uſage de ſon induſtrie & de ſes talens, ſauf à l'action que vous avez légitimement intentée contre lui, à le ſuivre par-tout, & à s'y ſaiſir d'une portion de ſon lucre, fixée par quelque ſage loi? Mais il s'expatriera! & que vous importe qu'il ſoit en Angleterre ou au Petit-Châtelet? en ſerez-vous moins déchu de votre créance? Si les nations ſe concertoient entr'elles, le malfaiteur ne trouveroit d'aſyle nulle part. Si vous étendez un peu vos vues, vous concevrez que le débiteur qui vous échappe par la fuite, ne peut faire fortune chez l'étranger ſans s'acquitter d'une portion de ſa dette, par ſes beſoins & par les échanges réciproques des nations. C'eſt des vins de France qu'il s'enivrera à Londres; c'eſt des ſoies de Lyon que ſa femme ſe vétira à Cadix & à Lisbonne. Mais ces ſpéculations ſont trop abſtraites & trop patriotiques pour un créancier cruel, qui tourmenté de ſon avarice & de ſa vengeance, aime mieux tenir ſon malheureux débiteur dans les fers, couché ſur de la paille, & l'y nourrir de

pain & d'eau, que de le rendre à la liberté. Elles n'auroient pas dû échapper aux gouvernemens & aux législateurs, & c'eſt à eux qu'il faut s'en prendre des barbares abſurdités qui exiſtent encore à cet égard dans nos nations prétendues policées.

Autrefois les compagnies Européennes, qui ont le privilege excluſif de commercer au-delà du cap de Bonne-Eſpérance, avoient établi des agens à Moka. Malgré une capitulation ſolemnelle, qui avoit fixé à deux & un quart pour cent les droits qu'on devoit payer, ils y éprouvoient des vexations fréquentes. Le gouverneur de la place exigeoit d'eux des préſens, qui lui ſervoient à acheter la faveur des courtiſans, ou celle du prince même. Cependant les bénéfices qu'ils faiſoient ſur les marchandiſes d'Europe qu'ils débitoient, ſur les draps ſpécialement, les réſignoient à tant d'humiliations. Lorſque le Caire s'aviſa de fournir ces différens objets, il ne fut pas poſſible de ſoutenir ſa concurrence, & l'on renonça à des établiſſemens fixes.

Le commerce ſe fit par des vaiſſeaux partis d'Europe avec le fer, le plomb, le cuivre, l'argent, néceſſaires pour payer le café qu'on vouloit acheter. Les ſubrécargues, chargés de ces opérations, terminoient les affaires à chaque voyage. Ces expéditions, d'abord aſſez nombreuſes &

aſſez utiles, tomberent ſucceſſivement. Les plantations de café, formées par les nations Européennes dans leurs colonies, firent diminuer également & la conſommation & le prix de celui d'Arabie. A la longue, ces voyages ne donnerent pas aſſez de bénéfice pour ſoutenir la cherté des expéditions directes. Alors les compagnies d'Angleterre & de France prirent le parti d'envoyer à Moka, l'une de Bombay, & l'autre de Pondichery, des navires avec des marchandiſes d'Europe & des Indes. Souvent même elles ont eu recours à un moyen moins diſpendieux. Les Anglois & les François, qui naviguent d'Inde en Inde, vont tous les ans dans la mer Rouge. Quoiqu'ils s'y défaſſent avantageuſement de leurs marchandiſes, il n'y peuvent jamais former une cargaiſon pour leur retour. Ils ſe chargent, pour un modique fret, du café des compagnies, qui le verſent dans les vaiſſeaux qu'elles expédient de Malabar & de Coromandel pour l'Europe. La compagnie de Hollande, qui interdit les armemens à ſes ſujets, & qui ne fait point elle-même d'expéditions pour le golfe Arabique, eſt privée de la part qu'elle pouvoit prendre à cette branche de commerce. Elle a renoncé à une branche bien plus riche, c'eſt celle de Gedda.

Gedda eſt un port ſitué vers le milieu du

golfe Arabique, à quinze ou ſeize lieues de la ville ſainte. Il eſt aſſez ſûr, mais l'approche en eſt difficile. Les affaires y ont attiré neuf ou dix mille habitans, logés la plupart dans des cabanes, & tous condamnés à reſpirer un air corrompu, & à boire de l'eau ſaumâtre. Le gouvernement y eſt mixte. Le chérif de la Mecque, & le grand-ſeigneur, qui y tient une foible & inutile garniſon, partagent l'autorité & le produit des douanes. Ces droits ſont de huit pour cent pour les Européens, & de treize pour toutes les autres nations. Ils ſe paient toujours en marchandiſes, que les adminiſtrateurs forcent les négocians du pays d'acheter fort cher. Il y a long-tems que les Turcs, qui ont été chaſſés d'Aden, de Moka, de tout l'Yemen, l'auroient été de Gedda, ſi l'on n'avoit craint qu'ils ne ſe livraſſent à une vengeance qui auroit mis fin aux pélerinages & au commerce.

Surate envoie tous les ans à Gedda trois vaiſſeaux chargés de toiles de toutes les couleurs, de chaales, d'étoffes mêlées de coton & de ſoie, ſouvent enrichies de fleurs d'or & d'argent. Leur vente produit neuf ou dix millions de livres. Il part du Bengale pour la même deſtination deux, & le plus ſouvent trois navires, dont les cargaiſons, qui appartiennent aux Anglois, peuvent valoir un tiers de moins que celles de

de Surate. Elles conſiſtent en riz, gingembre, ſafran, ſucre, quelques étoffes de ſoie, & en une quantité conſidérable de toiles, la plupart communes. Ces bâtimens, qui peuvent entrer dans la mer Rouge depuis le commencement de décembre juſqu'à la fin de mai, trouvent à Gedda la flotte de Suez.

Cette ville, qu'on croit bâtie ſur les ruines de l'antique Arſinoé, eſt ſituée à l'extrémité de la mer Rouge, & à deux ou trois journées ſeulement du Caire. Ses habitans ſont partie Egyptiens & partie Arabes. Ils aiment ſi peu ce ſéjour mal-ſain & privé d'eau potable, que ceux d'entre eux qui jouiſſent de quelque aiſance, ou qui peuvent ſe procurer ailleurs de l'occupation, ne s'y trouvent qu'au départ & au retour des vaiſſeaux, l'un & l'autre réglés par des vents périodiques & invariables. Vingt navires, ſemblables pour la forme à ceux de Hollande, mais mal conſtruits, mal équipés, mal commandés, ſont expédiés tous les ans pour Gedda. Des comeſtibles forment la plus grande partie de leur cargaiſon, avec cette différence que les cinq qui appartiennent au grand-ſeigneur les livrent gratuitement pour Médine & pour la Mecque, tandis que les autres les vendent communément à un prix très-avantageux. Ils portent auſſi de la verroterie de Veniſe, du

corail & du carabé, dont les Indiens ſont des colliers & des braſſelets.

En échange de leurs denrées, de leurs marchandiſes, de leur or ſur-tout, ces bâtimens reçoivent ſix à ſept millions peſant de café; & en toiles, en étoffes, en épiceries, pour ſept à huit millions de livres. L'ignorance & l'inertie des navigateurs ſont telles, que jamais la totalité de ces riches objets n'arrive à ſa deſtination. Une aſſez grande partie devient habituellement la proie des vagues, malgré l'attention qu'on a toujours de jetter l'ancre à l'entrée de la nuit.

Le commerce de la mer Rouge acquerroit plus d'extenſion & ſeroit expoſé à moins de dangers, ſi une révolution qu'il vient d'éprouver, avoit les ſuites qu'on ſemble s'en promettre.

Par un traité conclu le 7 mars 1775, entre le premier des Beys & M. Haſtings, gouverneur pour la Grande-Bretagne dans le Bengale, les Anglois établis aux Indes ſont autoriſés à introduire & à faire circuler dans l'intérieur de l'Égypte, toutes les marchandiſes qu'il leur plaira, en payant ſix & demi pour cent pour celles qui viendront du Gange & de Madras, & huit pour cent pour celles qui auront été chargées à Bombay & à Surate. Cette convention a été déja exécutée, & le ſuccès a ſurpaſſé les eſpérances. Si la cour Ottomane & les Ara-

bes ne traverſoient pas la nouvelle communication, ſi le port de Suez, que les ſables achèvent de combler, étoit réparé, ſi les ſéditions qui bouleverſent ſans ceſſe les rives du Nil, pouvoient enfin s'arrêter, on verroit peut-être les liaiſons de l'Europe avec l'Aſie reprendre en tout ou en partie leur ancien canal.

Les marchandiſes arrivées de Surate & de Bengale, que la flotte Egyptienne n'emporte pas, ſont conſommées en partie dans le pays, & achetées en plus grande quantité par les caravanes qui ſe rendent tous les ans à la Mecque.

Cette ville fut toujours chère aux Arabes. Ils penſoient qu'elle avoit été la demeure d'Abraham, & ils accouroient de toutes parts dans un temple, dont on le croyoit le fondateur. Mahomet, trop habile pour entreprendre d'abolir une dévotion ſi généralement établie, ſe contenta d'en rectifier l'objet. Il bannit les idoles de ce lieu révéré, & il le dédia à l'unité de Dieu: ſublime & puiſſante idée que toutes les religions doivent à la philoſophie, & non au judaïſme, comme on l'imagine. Le Dieu des Juifs, colère, jaloux, vindicatif, ne fut qu'un dieu local, tel que ceux des autres nations. Mahomet ne fut pas l'envoyé du ciel, mais un adroit politique & un grand conquérant. Pour augmenter

même le concours d'étrangers dans une cité qu'il deſtinoit à être la capitale de ſon empire, il ordonna que tous ceux qui ſuivroient ſa loi s'y rendiſſent une fois dans leur vie, ſous peine de mourir en réprouvés. Ce précepte étoit accompagné d'un autre, qui doit faire ſentir que la ſuperſtition ſeule ne le guidoit pas. Il exigea que chaque pélerin, de quelque pays qu'il fût, achetât & fît bénir cinq pieces de toile de coton, pour ſervir de ſuaire, tant à lui, qu'à tous ceux de ſa famille, que des raiſons valables auroient empêché d'entreprendre ce ſaint voyage.

Cette politique devoit faire de l'Arabie le centre d'un grand commerce, lorſque le nombre des pélerins s'élevoit à pluſieurs millions. Le zèle s'eſt ſi fort rallenti, ſurtout à la côte d'Afrique, dans l'Indoſtan & en Perſe, à proportion de l'éloignement où ces pays ſont de la Mecque, qu'on n'y en voit pas plus de cent cinquante mille. La plupart ſont Turcs. Ils emportent ſept cent cinquante mille pieces de toile, de dix aunes de long chacune, ſans compter ce que pluſieurs d'entre eux achetent pour revendre. Ils ſont invités à ces ſpéculations, par l'avantage qu'ils ont en traverſant le déſert, de n'être pas écraſés par les douanes & les vexations qui rendent ruineuſes les échelles de Suez & de Baſſora. L'argent de

ces pélerins, celui de la flotte, celui que les Arabes ont tiré de la vente de leur café, va ſe perdre dans les Indes. Les vaiſſeaux de Surate, du Malabar, de Coromandel, du Bengale, en emportent tous les ans pour quatorze ou quinze millions de livres, & pour environ le huitieme de cette ſomme en marchandiſes. Dans le partage que les nations commerçantes de l'Europe font de ces richeſſes, les Anglois ſont parvenus à s'en approprier la portion la plus conſidérable. Ils ont acquis la même ſupériorité en Perſe.

XIII. Révolutions qu'a éprouvées le commerce dans le golfe Perſique.

Cette nation avoit à peine été admiſe dans l'empire des Sophis, que, comme on l'a dit, elle y vit accourir les Hollandois. Le commerce de ces républicains s'établit d'abord ſur un pied très-déſavantageux: mais bientôt délivrés, par les guerres civiles d'Angleterre, d'un rival qui jouiſſoit de trop de faveurs pour être balancé par la plus grande économie, ils ſe virent ſans concurrens, & par conſéquent les maîtres de donner à ce qu'ils vendoient, à ce qu'ils achetoient, la valeur qui leur convenoit. C'eſt ſur ce ſyſtême deſtructeur, qu'étoient fondés les rapports des Perſans avec les Hollandois, lorſque le retour des Anglois, que les François ne tardèrent pas à

ſuivre, fit prendre aux affaires une face nouvelle & plus raiſonnable.

Dans le tems que les trois nations faiſoient les plus grands efforts pour acquérir la ſupériorité, & que ces efforts tournoient à l'avantage de l'empire, on leur fit éprouver mille vexations, plus injuſtes, plus odieuſes, les unes que les autres. Le trône fut continuellement occupé par des tyrans ou des imbécilles, dont les cruautés & les injuſtices affoibliſſoient les liaiſons de leurs ſujets avec les autres peuples. L'un de ces deſpotes étoit ſi féroce, qu'un grand de la cour diſoit, *que toutes les fois qu'il ſortoit de la chambre du roi, il tâtoit ſa tête avec ſes deux mains, pour voir ſi elle étoit encore ſur ſes épaules.* Lorſqu'on annonçoit à ſon ſucceſſeur que les Turcs envahiſſoient les plus belles provinces de l'empire, il répondoit froidement *qu'il s'embarraſſoit peu de leurs progrès, pourvu qu'ils lui laiſſâſſent la ville d'Iſpahan.* Il eut un fils ſi baſſement livré aux plus petites pratiques de ſa religion, qu'on l'appelloit par dériſion *le moine* ou *le prêtre Huſſein:* caractère moins odieux peut-être pour un prince, mais bien plus dangereux pour ſes peuples, que celui d'impie ou d'ennemi des dieux. Sous ces vils ſouverains, les affaires devenoient tous les jours plus languiſſantes. Les Aghuans les réduiſirent à rien.

Ces Aghuans ſont un peuple du Kandahar, pays montueux, ſitué au nord de l'Inde. Tantôt ils furent ſoumis aux Mogols, tantôt aux Perſans, & le plus ſouvent indépendans. Ceux qui n'habitent pas la capitale, vivent ſous des tentes, à la maniere des Tartares. Ils ſont petits & malfaits, mais nerveux, robuſtes, adroits à tirer de l'arc, à manier un cheval, endurcis aux fatigues. Leur maniere de combattre eſt remarquable. Des ſoldats d'élite, partagés en deux troupes, fondent ſur l'ennemi, n'obſervant aucun ordre, & ne cherchant qu'à faire jour à l'armée qui les ſuit. Dès que le combat eſt engagé, ils ſe retirent ſur les flancs & à l'arrière-garde, où leur fonction eſt d'empêcher, que perſonne ne recule. Si quelqu'un veut fuir, ils tombent ſur lui le ſabre à la main, & le forcent de reprendre ſon rang.

Vers le commencement du ſiècle, on vit ces hommes féroces ſortir de leurs montagnes, ſe jetter ſur la Perſe, y porter partout la déſolation, & finir par lui donner des fers, après vingt ans de carnage. Le fanatiſme perpétue & peut-être même expie les horreurs dont ils ſe ſont ſouillés dans le cours de leurs conquêtes. Car telle eſt la nature des opinions religieuſes, qu'elles ſanctifient le crime qu'elles inſpirent, & que ce crime efface les autres for-

faits qu'on a commis. Le fanatique dit à Dieu : il eſt vrai, Seigneur, que j'ai empoiſonné, que j'ai aſſaſſiné, que j'ai volé ; mais tu me pardonneras, car j'ai exterminé de ma propre main cinquante de tes ennemis. Dévorés de zèle pour les ſuperſtitions des Turcs, & d'une haine implacable pour la ſecte d'Ali, les Aghuans maſſacrent de ſang-froid des milliers de Perſans. Dans le même tems, les provinces où ils n'avoient pas pénétré, ſont ravagées par les Ruſſes, par les Turcs & par les Tartares. Thamas-Kouli-kan réuſſit à chaſſer de ſa patrie tous ces brigands, mais en ſe montrant plus barbare qu'eux. Sa mort violente devient une nouvelle ſource de calamités. L'anarchie ajoute aux cruautés de la tyrannie. Un des plus beaux empires du monde n'eſt plus qu'un vaſte cimetiere, monument à jamais honteux de l'inſtinct deſtructeur des hommes ſans police, mais ſuite inévitable des vices du gouvernement deſpotique.

Dans cette confuſion de toutes choſes, Bender-Abaſſi & les autres mauvais ports de Perſe furent négligés. Le peu qui s'y faiſoit de commerce ſe porta preſque tout entier à Baſſora.

C'eſt une grande ville, bâtie par les Arabes, dans le tems de leur plus gande proſpérité, quinze lieues au-deſſous de la jonction du Tigre & de l'Euphrate, & à la mê-

me diſtance du golfe Perſique où ces fleuves vont ſe jetter. Cinquante mille ames forment ſa population. Ce ſont des Arabes, auxquels ſe ſont joints quinze cents Arméniens, & un petit nombre de familles de différentes nations, que l'eſpoir du gain y a attirées. Son territoire abonde en riz, en fruits, en légumes, en coton, & ſurtout en dattes.

Le port de Baſſora devint, comme ſes fondateurs l'avoient prévu, un entrepôt célebre. Les marchandiſes de l'Europe y arrivoient par l'Euphrate, & celles des Indes, par la mer. La tyrannie des Portugais interrompit cette communication. Elle ſe ſeroit rouverte dans le tems de leur décadence, ſi ce malheureux pays n'avoit été perpétuellement le théâtre des diviſions des Arabes, des Perſans & des Turcs. Ces derniers devenus poſſeſſeurs paiſibles de Baſſora, ont profité des malheurs de leurs voiſins pour y rappeller les affaires. La rade a recouvré ſon éclat & ſon importance.

Ce changement ne s'eſt pas opéré ſans difficulté. Les gens du pays ne vouloient d'abord recevoir les navigateurs que dans la riviere. Ils prévoyoient que ſi ces étrangers avoient la liberté de ſe fixer dans la ville, on ne pourroit leur faire la loi, & qu'ils garderoient dans leurs magaſins ce qu'ils n'auroient pas vendu pendant une

mouſſon, pour s'en défaire plus utilement dans un autre tems. A cette raiſon d'une avidité mal-entendue, ſe joignoient des idées de ſuperſtition. On prétendit qu'il étoit contraire au reſpect dû à la religion, que des infideles habitaſſent dans une cité conſacrée par le ſang de tant de martyrs, par les cendres de tant de ſaints perſonnages mahométans. Ce préjugé paroiſſoit faire impreſſion ſur le gouvernement. On fit taire ſes ſcrupules. Les nations Européennes donnerent de l'argent, & il leur fut permis de former des comptoirs, de les décorer même de leur pavillon.

XIV. Etat actuel du commerce dans le golfe Perſique, & de celui des Anglois en particulier.

Les révolutions ſont ſi fréquentes en Aſie, qu'il eſt impoſſible que le commerce y ſoit auſſi ſuivi que dans nos contrées. Ces événemens, joints au peu de communication qu'il y a par terre & par mer entre les différens états, doivent occaſionner de grandes variations dans l'abondance & dans la valeur des denrées. Baſſora, très-éloigné par ſa ſituation du centre des affaires, éprouve plus qu'aucune autre place cet inconvénient. Cependant, en rapprochant les tems, on peut, ſans crainte de s'écarter beaucoup de la plus exacte vérité, évaluer à douze millions les marchandiſes qui y arrivent annuellement par le golfe. Les

Anglois entrent dans cette ſomme pour quatre millions; les Hollandois pour deux; les François, les Maures, les Indiens, les Arméniens & les Arabes, pour le reſte.

Les cargaiſons de ces nations ſont compoſées du riz, du ſucre, des mouſſelines unies, rayées & brodées du Bengale; des épiceries de Ceylan & des Moluques; de groſſes toiles blanches & bleues de Coromandel; du cardamome, du poivre, du bois de ſandal de Malabar; d'étoffes d'or ou d'argent, de turbans, de chaales, d'indigo de Surate; des perles de Baharem & du café de Moka; du fer, du plomb, des draps d'Europe. D'autres objets moins importans viennent de différens endroits. Quelques-unes de ces productions ſont portées ſur de petits bâtimens arabes: mais la plupart arrivent ſur des vaiſſeaux Européens, qui y trouvent l'avantage d'un fret conſidérable.

Les marchandiſes ſe vendent toutes argent comptant. Elles paſſent par les mains des Grecs, des Juifs ou des Arméniens. On emploie les Banians à changer les monnoies courantes à Baſſora, en eſpeces plus eſtimées dans les Indes.

Trois canaux s'offrent pour déboucher les différentes productions réunies à Baſſora. Il en paſſe la moitié en Perſe, & elle y eſt portée par des caravanes, parce que dans

tout l'empire il n'y a pas un ſeul fleuve navigable. La conſommation s'en fait principalement dans les provinces ſeptentrionales, un peu moins ravagées que celles du Midi. Les unes & les autres payerent quelque tems avec des pierreries, que le pillage de l'Inde avoit rendues extrêmement communes. Dans la ſuite, elles eurent recours à des uſtenſiles de cuivre, que l'abondance de leurs mines avoit multipliés prodigieuſement. Enfin, on en eſt venu à l'or & à l'argent, qu'une longue tyrannie avoit fait enfouir, & qui ſortent tous les jours des entrailles de la terre. Si l'on ne laiſſe pas aux arbres qui fourniſſoient les gommes, & qui ont été coupés, le tems de repouſſer, ſi les chevres qui donnoient de ſi belles laines, ne ſe multiplient pas, ſi les ſoies qui ſuffiſent à peine au peu de manufactures qui reſtent en Perſe, continuent à être rares, ſi cet état ne renaît de ſes cendres, les métaux s'épuiſeront, & il faudra renoncer à cette ſource de commerce.

Le ſecond débouché eſt plus aſſuré. Il ſe fait par Bagdad, par Alep, & par toutes les villes intermédiaires, dont les négocians viennent faire leurs achats à Baſſora. Le café, les toiles, les épiceries, les autres marchandiſes qui prennent cette route, ſont payées avec de l'or, des draps françois, des noix de Galle, de l'orpiment qui entre

dans les couleurs, & dont les Orientaux font un grand uſage pour dépiler leur corps.

Un autre débouché beaucoup moins conſidérable, c'eſt celui du déſert. Les Arabes, voiſins de Baſſora, vont tous les ans à Alep, dans le printems, pour y vendre des chameaux. On leur confie communément pour cinq à ſix cent mille francs de mouſſelines, dont ils ſe chargent à très-bon marché. Ils reviennent dans l'automne, & rapportent des draps, du corail, de la clincaillerie, quelques ouvrages de verre & des glaces de Veniſe. Les caravanes Arabes ne ſont jamais troublées ſur leur route. Les étrangers même ne courroient point de riſque, s'ils avoient la précaution de ſe faire accompagner d'un homme de chacune des tribus qu'ils doivent rencontrer. Cette ſûreté, jointe à la célérité & au bon marché, feroit univerſellement préférer le chemin du déſert à celui de Bagdad, ſi le pacha de la province, qui a établi des péages en différens endroits de ſon gouvernement, ne prenoit les plus grandes précautions pour empêcher cette communication. Ce n'eſt qu'en ſurprenant la vigilance de ſes lieutenans, qu'on parvient à charger les Arabes de quelques marchandiſes de peu de volume.

Indépendamment de ces exportations, il ſe fait à Baſſora & dans ſon territoire, une aſſez grande conſommation, ſur-tout de

café. Ces objets ſont payés avec des dattes, des perles, de l'eau-roſe & des fruits ſecs. On y ajoute des grains, lorſqu'il eſt permis d'en livrer à l'étranger.

Ce commerce s'étendroit, ſi l'on vouloit le débarraſſer des entraves qui le gènent. Mais l'activité que pourroient avoir les naturels du pays, eſt continuellement traverſée par les vexations qu'on leur fait éprouver, ſinguliérement dans les lieux éloignés du centre de l'empire. Les étrangers ne ſont guère moins opprimés par des commandans, qui tirent de leurs brigandages l'avantage de ſe perpétuer dans leurs poſtes, & ſouvent de conſerver leur tête. Si cette ſoif de l'or pouvoit ſe calmer quelquefois, elle ſeroit bientôt réveillée par la rivalité des nations Européennes, qui ne travaillent qu'à ſe ſupplanter, & qui ne craignent pas d'employer pour y réuſſir les moyens les plus exécrables. On vit en 1748 un exemple frappant de cette odieuſe jalouſie.

M. le baron de Knyphauſen conduiſoit le comptoir Hollandois de Baſſora, avec un ſuccès extraordinaire. Les Anglois ſe voyoient à la veille de perdre la ſupériorité qu'ils avoient acquiſe dans cette place, ainſi que dans la plupart des échelles de l'Inde. La crainte d'un événement, qui devoit également bleſſer leurs intérêts & leur vanité, les rendit injuſtes. Ils animerent le

gouvernement Turc contre une induſtrie qui lui étoit utile, & firent ordonner la confiſcation des marchandiſes & des richeſſes de leur rival.

Le facteur Hollandois, qui ſous les occupations d'un marchand cachoit l'ame d'un homme d'état, prend ſur le champ ſon parti en homme de génie. Il ſe retire avec ſes gens, & les débris de ſa fortune, à la petite iſle de Karek, ſituée à quinze lieues de l'embouchure du fleuve; il s'y fortifie au point, qu'en arrêtant les bâtimens Arabes & Indiens, chargés pour la ville, il force le gouvernement à le dédommager des pertes qu'on lui a cauſées. Bientôt la réputation de ſon intégrité, de ſa capacité, attire à ſon iſle les armateurs des ports voiſins, les négocians même de Baſſora, & les Européens qui vont y trafiquer. Cette nouvelle colonie voyoit augmenter tous les jours ſa proſpérité, lorſqu'elle fut abandonnée par ſon fondateur. Le ſucceſſeur de cet habile homme, ne montra pas les mêmes talens. Il ſe laiſſa chaſſer de ſa place, vers la fin de 1765, par le corſaire Arabe Mirmahana. La compagnie perdit un poſte important, & pour plus de deux millions en artillerie, en vivres & en marchandiſes.

Cet événement délivra Baſſora d'une concurrence qui nuiſoit à ſes intérêts; mais il

lui en ſurvint une autre bien plus redoutable : ce fut celle de Maſcate.

Le golfe Perſique eſt borné à ſon Occident par la côte orientale de l'Arabie. Les habitans de cette contrée n'ont pour ſubſiſtance que quelques dattes & le produit d'une pêche abondante & facile. Le peu même de bétail qu'on y peut élever ne vit que de poiſſon. Chaque petit diſtrict a un Scheik particulier, obligé de pourvoir lui-même aux beſoins de ſa famille par ſon travail ou ſon induſtrie. Au premier ſignal du moindre péril, ces peuples ſe réfugient dans des iſles voiſines, d'où ils ne regagnent le continent que lorſque l'ennemi s'eſt retiré. Il n'y eut jamais dans le pays que Maſcate qui eût des propriétés dignes d'être conſervées.

Le grand Albuquerque s'empara de cette ville en 1705, & il en ruina le commerce qu'il vouloit concentrer tout entier à Ormuz. Les Portugais voulurent l'y rappeller, après la perte de ce petit royaume. Leurs efforts furent inutiles, & les navigateurs prirent la route de Bender-Abaſſi. On craignoit les hauteurs des anciens tyrans de l'Inde, & perſonne ne voulut ſe fier à leur bonne-foi. Le port ne voyoit arriver de vaiſſeaux, que ceux qu'ils y conduiſoient eux-mêmes. Il n'en reçut même plus d'aucune nation, après que ces maîtres impé-

rieux en eurent été chaſſés en 1648. Leur orgueil l'emportant ſur leur intérêt, leur ôta l'envie d'y aller; & ils étoient encore aſſez puiſſans, pour empêcher qu'on y entrât ou qu'on en ſortît.

Le déclin de leur puiſſance invita l'habitant de Maſcate à cette même piraterie, dont il avoit été ſi long-tems la victime. Il fit des deſcentes ſur les côtes de ſes anciens oppreſſeurs, & ſes ſuccès l'enhardirent à attaquer les petits bâtimens Maures ou Européens qui fréquentoient le golfe Perſique. Mais il fut châtié ſi ſévèrement de ſes brigandages par pluſieurs nations, ſur-tout par les Anglois, qu'il fut forcé d'y renoncer. La ville tomba dès-lors dans une obſcurité, que les troubles intérieurs & des invaſions étrangeres firent durer long-tems. Le gouvernement étant enfin devenu plus régulier dans Maſcate, & dans tout le pays ſoumis à ſon iman, ſes marchés recommencerent à être fréquentés vers l'an 1749.

Le pays conſomme par lui-même du riz, des toiles bleues, du fer, du plomb, du ſucre, quelques épiceries, qu'il paie avec de la mirrhe, de l'encens, de la gomme-arabique, & un peu d'argent. Cependant cette conſommation ne ſeroit pas ſuffiſante pour attirer les vaiſſeaux, ſi Maſcate, placé aſſez près de l'entrée de la mer Perſique, n'étoit un excellent entrepôt pour le fond

du golfe. Toutes les nations commerçantes commencent à le préférer à Baſſora; parce qu'il abrège leur voyage de trois mois, qu'on n'y éprouve aucune vexation, que les droits y ſont réduits à un & demi pour cent. Il faut à la vérité porter enſuite les marchandiſes à Baſſora, où la douane exige trois pour cent: mais les Arabes naviguent à ſi bon marché ſur leurs bateaux; ils ont une telle adreſſe pour frauder les droits, qu'il y aura toujours de l'avantage à faire les ventes à Maſcate. D'ailleurs, les dattes, le meilleur produit & le plus abondant de Baſſora, qui ſe gâtent ſouvent ſur de grands vaiſſeaux, dont la marche eſt lente, arrivent avec une extrême célérité ſur des bâtimens légers, au Malabar & dans la mer Rouge. Une raiſon particuliere déterminera toujours les Anglois qui travaillent pour leur compte, à pratiquer Maſcate. Ils y ſont exempts de cinq pour cent qu'ils ſont obligés de payer à Baſſora, comme dans tous les autres lieux où leur compagnie a formé des établiſſemens.

Elle n'a pas ſongé à ſe fixer dans l'iſle de Baharem; & nous ignorons pourquoi. Cette iſle, ſituée dans le golfe Perſique, a ſouvent changé de maître. Elle paſſa ſous la domination des Portugais avec Ormuz, dont elle recevoit des loix. Ces conquérans la perdirent dans la ſuite, & elle éprouva

depuis un grand nombre de révolutions. Thamas-Kouli-kan la rendit à la Perſe, à qui elle avoit appartenu. Ce fier uſurpateur avoit alors le plus vaſte plan de domination. Il vouloit régner ſur deux mers, dont il poſſédoit quelques bords: mais s'étant apperçu qu'au lieu d'entrer dans ſes vues, ſes ſujets les traverſoient, il imagina, par une de ces volontés tyranniques qui ne coûtent rien aux deſpotes, de porter ſes ſujets du golfe Perſique ſur la mer Caſpienne, & ſes ſujets de la mer Caſpienne ſur le golfe Perſique. Cette double tranſmigration lui paroiſſoit propre à rompre les liaiſons que ces deux peuples avoient formées avec ſes ennemis, & à lui aſſurer, ſinon leur attachement, du moins leur fidélité. Sa mort anéantit ſes grands projets; & la confuſion où tomba ſon empire, offrit à l'ambition d'un Arabe entreprenant la facilité de s'emparer de Baharem, où il regne encore.

Cette iſle, célebre par ſa pêche de perles, dans le tems même qu'on en trouvoit à Ormuz, à Karek, à Keshy, & dans d'autres lieux du golfe, eſt devenue bien plus importante, depuis que les autres bancs ſont épuiſés, ſans que le ſien ait eſſuyé une diminution ſenſible. Cette pêche commence en avril & finit en octobre. Elle eſt renfermée dans l'eſpace de quatre à cinq lieues. Les Arabes, les ſeuls qui s'y livrent, vont

coucher chaque nuit dans l'iſle ou ſur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payoient tous un droit à des galiotes établies pour le recevoir. Depuis le dernier changement, il n'y a que les habitans de l'iſle qui aient cette ſoumiſſion pour leur Scheik, trop foible pour l'obtenir des autres.

Les perles de Baharem ſont moins blanches que celles de Ceylan & du Japon, mais beaucoup plus groſſes que les premieres, & d'une forme plus réguliere que les autres. Elles tirent un peu ſur le jaune: mais on ne peut leur diſputer l'avantage de conſerver leur eau dorée; tandis que les perles plus blanches perdent avec le tems beaucoup de leur éclat, ſur-tout dans les pays chauds. La coquille des unes & des autres, connue ſous le nom de nacre de perle, ſert en Aſie à beaucoup d'uſages.

Le produit annuel de la pêche, qui ſe fait dans les parages de Baharem, eſt eſtimé 3,600,000 livres. Les perles inégales paſſent la plupart à Conſtantinople & dans le reſte de la Turquie: les grandes y ſervent à l'ornement de la tête, & les petites ſont employées dans les broderies. Les perles parfaites doivent être réſervées pour Surate, d'où elles ſe répandent dans tout l'Indoſtan. On n'a pas à craindre d'y en voir diminuer le prix ou la conſomma-

tion. Ce luxe eſt la plus forte paſſion des femmes, & la ſuperſtition augmente le débit de cette production de la mer. Il n'eſt point de Gentil qui ne ſe faſſe un point de religion, de percer au moins une perle à ſon mariage. Quel que ſoit le ſens myſtérieux de cet uſage, chez un peuple où la morale & la politique ſont en allégories, & où l'allégorie devient religion, cet emblème de la pudeur virginale eſt utile au commerce des perles. Celles qui n'ont pas été nouvellement forées, entrent dans l'ajuſtement, mais ne peuvent ſervir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle neuve. Auſſi valent-elles conſtamment vingt-cinq, trente pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe, où elles ont été pêchées. LeMalabar n'a point de perles, mais il a d'autres richeſſes.

Le Malabar proprement dit, n'eſt que le pays ſitué entre le cap Comorin & la riviere de Neliceram. Cependant, pour rendre la narration plus claire, en nous conformant aux idées généralement reçues en Europe, nous appellerons de ce nom tout l'eſpace qui s'étend depuis l'Indus juſqu'au cap Comorin. Nous y comprendrons même les isles voiſines, en commençant par les Maldives.

XV. Deſcription de la côte de Malabar. Idée des états qui la forment.

Les Maldives forment une longue chaîne d'isles, à l'Oueſt du cap Comorin, qui eſt la terre ferme la plus voiſine. Elles ſont partagées en treize provinces, qu'on nomme Atollons. Cette diviſion eſt l'ouvrage de la nature, qui a entouré chaque Atollon d'un banc de pierre, qui le défend mieux que les meilleures fortifications, contre l'impétuoſité des flots, ou les attaques de l'ennemi. Les naturels du pays font monter à douze mille le nombre de ces isles, dont les plus petites n'offrent que des monceaux de ſables ſubmergés dans les hautes marées, & les plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence. De tous les canaux qui les ſéparent, il n'y en a que quatre qui puiſſent recevoir des navires. Les autres ſont ſi peu profonds, qu'on y trouve rarement plus de trois pieds d'eau. On conjecture, avec fondement, que toutes ces différentes iſles n'en faiſoient autrefois qu'une, que l'effort des vagues & des courans, ou quelque grand accident de la nature, aura diviſée en pluſieurs portions.

Il eſt vraiſemblable que cet archipel fut originairement peuplé par des hommes venus du Malabar. Dans la ſuite, les Arabes y paſſerent, en uſurperent la ſouverai-

neté, y établirent leur religion. Les deux nations n'en faiſoient plus qu'une, lorſque les Portugais, peu de tems après leur arrivée aux Indes, la mirent ſous le joug. Cette tyrannie dura peu. La garniſon qui en tenoit les chaînes fut exterminée, & les Maldives recouvrerent leur indépendance. Depuis cette époque, elles ſont ſoumiſes à un deſpote qui tient ſa cour à Male, & qui a abandonné toute l'autorité aux prêtres. Il eſt le ſeul négociant de ſes états.

Une pareille adminiſtration & la ſtérilité du pays, qui ne produit que des cocotiers, empêchent le commerce d'y être conſidérable. Les exportations ſe réduiſent à des cauris, du poiſſon & du kaire.

Le kaire eſt l'écorce du cocotier, dont on fait des cables qui ſervent à la navigation dans l'Inde. Nulle part, il n'eſt auſſi bon, auſſi abondant qu'aux Maldives. On en porte une grande quantité avec des cauris, à Ceylan, où ces marchandiſes ſont échangées contre les noix d'areque.

Le poiſſon appellé dans le pays complemaſſe, eſt ſéché au ſoleil. On le ſale, en le plongeant dans l'eau de la mer à pluſieurs repriſes. Il eſt diviſé en filets, de la groſſeur & de la longueur du doigt. Achem en reçoit tous les ans deux cargaiſons, qu'il paie avec de l'or & du benjoin. L'or reſte

dans les Maldives, & le benjoin eſt envoyé à Moka, où il ſert à acheter environ trois cents balles de café, néceſſaires à la conſommation de ces isles.

Les cauris, ſont des coquilles blanches & luiſantes. La pêche s'en fait deux fois le mois, trois jours avant la nouvelle lune, & trois jours après. Elle eſt abandonnée aux femmes, qui entrent dans l'eau juſqu'à la ceinture, pour les ramaſſer dans les ſables de la mer. On en fait des paquets de douze mille. Ce qui ne reſte pas dans la circulation du pays, ou n'eſt pas porté à Ceylan, paſſe ſur les bords du Gange. Il ſort tous les ans de ce fleuve un grand nombre de bâtimens, qui vont vendre du ſucre, du riz, des toiles, quelques autres objets moins conſidérables aux Maldives, & qui ſe chargent en retour de cauris, pour ſept ou huit cents mille livres. Une partie ſe diſperſe dans le Bengale, où il ſert de petite monnoie. Le reſte eſt enlevé par les Européens, qui l'emploient utilement dans leur commerce d'Afrique. Ils paient la livre ſix ſols, la vendent depuis douze juſqu'à dix-huit dans leurs métropoles, & elle vaut en Guinée juſqu'à trente-cinq.

Le royaume de Travancor, qui s'étend du cap Comorin aux frontieres de Cochin, n'étoit autrefois guere plus opulent que les Maldi-

Maldives. Il eſt vraiſemblable qu'il ne dut qu'à ſa pauvreté la conſervation de ſon indépendance, lorſque les Mogols s'emparerent du Maduré. Un monarque qui monta ſur le trône vers 1730, & qui l'occupa près de quarante ans, donna à cette couronne une dignité qu'elle n'avoit jamais eue. C'étoit un homme d'un ſens exquis & profond. Il recevoit d'un de ſes voiſins deux ambaſſadeurs, dont l'un avoit commencé une harange prolixe que l'autre ſe diſpoſoit à continuer. *Ne ſoyez pas long, la vie eſt courte*, lui dit ce prince avec un viſage auſtere. Son regne ne fut taché que par une foibleſſe. Il étoit Naïre, & ſe trouvoit humilié de ne pas appartenir à la premiere de ſes caſtes. Dans la vue de s'y incorporer, autant qu'il étoit poſſible, il fit fondre en 1752 un veau d'or, y entra par le muffle, & en ſortit par la partie oppoſée. Ses édits furent datés depuis du jour d'une ſi glorieuſe renaiſſance, & au grand ſcandale de tout l'Indoſtan, il fut reconnu pour brame par ceux de ſes ſujets qui jouiſſoient de cette grande prérogative.

Par les ſoins d'un François nommé la Noye, ce monarque étoit parvenu à former l'armée la mieux diſciplinée qu'on eût jamais vue dans ces contrées. Avec ces forces il comptoit, dit-on, conquérir le Malabar entier; & peut-être le ſuccès au-

roit-il couronné ſon ambition, ſi les nations Européennes ne l'euſſent traverſée. Malgré ces obſtacles, il réuſſit à reculer les frontieres de ſes états, & ce qui étoit infiniment plus difficile, à rendre ſes uſurpations utiles à ſes peuples. Au milieu du tumulte des armes, l'agriculture fut encouragée, & il s'éleva des manufactures groſſieres de coton.

Il s'eſt formé deux établiſſemens Européens dans le Travancor.

Celui que les Danois ont à Coleſchey eſt ſans activité; il eſt rare & très-rare que cette nation y faſſe le plus petit achat ou la moindre vente.

Le comptoir Anglois d'Anjinga eſt placé ſur une langue de terre, à l'embouchure d'une petite riviere, obſtruée par des ſables durant la plus grande partie de l'année. La ville eſt remplie de métiers & fort peuplée. Quatre petits baſtions ſans foſſé & une garniſon de cent cinquante hommes la défendoient. Cette dépenſe a été jugée inutile. Un ſeul agent conduit aujourd'hui les affaires, avec moins d'éclat & plus d'utilité.

Territoire d'Anjinga, tu n'es rien; mais tu as donné naiſſance à Eliza. Un jour, ces entrepôts de commerce, fondés par les Européens ſur les côtes d'Aſie, ne ſubſiſteront plus. L'herbe les couvrira, ou l'In-

dien vengé aura bâti ſur leurs débris, avant que quelques ſiecles ſe ſoient écoulés. Mais, ſi mes écrits ont quelque durée, le nom d'Anjinga reſtera dans la mémoire des hommes. Ceux qui me liront, ceux que les vents pouſſeront vers ces rivages, diront: c'eſt-là que naquit Eliza Draper; & s'il eſt un Breton parmi eux, il ſe hâtera d'ajouter avec orgueil, qu'elle y naquit de parens Anglois.

Qu'il me ſoit permis d'épancher ici ma douleur & mes larmes. Eliza fut mon amie. O lecteur, qui que tu ſois, pardonne-moi ce mouvement involontaire. Laiſſe-moi m'occuper d'Eliza. Si je t'ai quelquefois attendri ſur les malheurs de l'eſpece humaine, daigne aujourd'hui compatir à ma propre infortune. Je fus ton ami, ſans te connoître; ſois un moment le mien. Ta douce pitié ſera ma récompenſe.

Eliza finit ſa carriere dans la patrie de ſes peres, à l'âge de trente-trois ans. Une ame céleſte ſe ſépara d'un corps céleſte. Vous qui viſitez le lieu où repoſent ſes cendres ſacrées, écrivez ſur le marbre qui les couvre: telle année, tel mois, tel jour, à telle heure, Dieu retira ſon ſouffle à lui, & Eliza mourut.

Auteur original, ſon admirateur & ſon ami, ce fut Eliza qui t'inſpira tes ouvrages, & qui t'en dicta les pages les plus

touchantes. Heureux Stern, tu n'es plus, & moi je ſuis reſté ! Je t'ai pleuré avec Eliza ; tu la pleurerois avec mois ; & ſi le ciel eût voulu que vous m'euſſiez ſurvécu tous les deux, tu m'aurois pleuré avec elle.

Les hommes diſoient qu'aucune femme n'avoit autant de graces qu'Eliza. Les femmes le diſoient auſſi. Tous louoient ſa candeur ; tous louoient ſa ſenſibilité ; tous ambitionnoient l'honneur de la connoître. L'envie n'attaqua point un mérite qui s'ignoroit.

Anjinga, c'eſt à l'influence de ton heureux climat qu'elle devoit, ſans doute, cet accord preſqu'incompatible de volupté & de décence, qui accompagnoit toute ſa perſonne & qui ſe mêloit à tous ſes mouvemens. Le ſtatuaire qui auroit eu à repréſenter la Volupté, l'auroit priſe pour modèle. Elle en auroit également ſervi à celui qui auroit eu à peindre la Pudeur. Cette ame inconnue dans nos contrées, le ciel ſombre & nébuleux de l'Angleterre n'avoit pu l'éteindre. Quelque choſe que fît Eliza, un charme invincible ſe répandoit autour d'elle. Le deſir, mais le deſir timide la ſuivoit en ſilence. Le ſeul homme honnête auroit oſé l'aimer, mais n'auroit oſé le lui dire.

Je cherche par-tout Eliza. Je rencontre, je ſaiſis quelques-uns de ſes traits, quel-

ques-uns de ſes agrémens épars parmi les femmes les plus intéreſſantes. Mais qu'eſt devenue celle qui les réuniſſoit ? Dieux qui épuiſates vos dons pour former une Eliza, ne la fites-vous que pour un moment, pour être un moment admirée & pour être toujours regrettée?

Tous ceux qui ont vu Eliza la regrettent. Moi, je la pleurerai tout le tems qui me reſte à vivre. Mais eſt-ce aſſez de la pleurer? Ceux qui auront connu ſa tendreſſe pour moi, la confiance qu'elle m'avoit accordée, ne me diront-ils point : elle n'eſt plus, & tu vis?

Eliza devoit quitter ſa patrie, ſes parens, ſes amis, pour venir s'aſſeoir à coté de moi & vivre parmi les miens. Quelle félicité je m'étois promiſe! quelle joie je me faiſois de la voir recherchée des hommes de génie, chérie des femmes du goût le plus difficile! Je me diſois : Eliza eſt jeune, & tu touches à ton dernier terme. C'eſt elle qui te fermera les yeux. Vaine eſpérance! ô renverſement de toutes les probabilités humaines! ma vieilleſſe a ſurvécu à ſes beaux jours. Il n'y a plus perſonne au monde pour moi. Le deſtin m'a condamné à vivre & mourir ſeul.

Eliza avoit l'eſprit cultivé : mais cet art, on ne le ſentoit jamais. Il n'avoit fait qu'embellir la nature ; il ne ſervoit en elle

qu'à faire durer le charme. A chaque moment elle plaiſoit plus; à chaque moment elle intéreſſoit davantage. C'eſt l'impreſſion qu'elle avoit faite aux Indes; c'eſt l'impreſſion qu'elle faiſoit en Europe. Eliza étoit donc très-belle? Non, elle n'étoit que belle: mais il n'y avoit point de beauté qu'elle n'effacât, parce qu'elle étoit la ſeule comme elle.

Eliza a écrit; & les hommes de ſa nation, qui ont mis le plus d'élégance & de goût dans leurs ouvrages, n'auroient pas déſavoué le petit nombre de pages qu'elle a laiſſées.

Lorſque je vis Eliza, j'éprouvai un ſentiment qui m'étoit inconnu. Il étoit trop vif pour n'être que de l'amitié; il étoit trop pur pour être de l'amour. Si c'eût été une paſſion, Eliza m'auroit plaint; elle auroit eſſayé de me ramener à la raiſon, & j'aurois achevé de la perdre.

Eliza diſoit ſouvent qu'elle n'eſtimoit perſonne autant que moi. A préſent, je le puis croire.

Dans ſes derniers momens, Eliza s'occupoit de ſon ami; & je ne puis tracer une ligne ſans avoir ſous les yeux le monnument qu'elle m'a laiſſé Que n'a-t-elle pu douer auſſi ma plume de ſa grace & de ſa vertu! Il me ſemble du moins l'entendre: " Cette „ muſe ſévère qui te regarde, me dit-el-

„ le, c'eſt l'hiſtoire, dont la fonction au-
„ guſte eſt de déterminer l'opinion de la
„ poſtérité. Cette divinité volage qui plane
„ ſur le globe, c'eſt la renommée, qui ne
„ dédaigna pas de nous entretenir un mo-
„ ment de toi : elle m'apporta tes ouvra-
„ ges, & prépara notre liaiſon par l'eſti-
„ me. Vois ce phénix immortel parmi les
„ flammes : c'eſt le ſymbole du génie qui
„ ne meurt point. Que ces emblèmes t'ex-
„ hortent ſans ceſſe à te montrer le défen-
„ ſeur DE L'HUMANITÉ, DE LA VÉRITÉ,
„ DE LA LIBERTÉ „.

Du haut des cieux, ta premiere & der-
niere patrie, Eliza, reçois mon ſerment.
JE JURE DE NE PAS ÉCRIRE UNE LIGNE,
OU L'ON NE PUISSE RECONNOÎTRE TON
AMI.

Cochin étoit fort conſidérable, lorſque les Portugais arriverent dans l'Inde. Ils s'emparerent de cette place, dont ils furent chaſſés depuis par les Hollandois. Le ſouverain en la perdant avoit conſervé ſes états, qui dans l'eſpace de vingt cinq ans, ont été envahis ſucceſſivement par le Travancor. Ses malheurs l'ont réduit à ſe réfugier ſous les murs de ſon ancienne capitale, où il ſubſiſte d'environ 14,400 liv. qu'on s'eſt obligé, par d'anciennes capitulations, à lui donner ſur le produit de ſes douanes. On voit dans le même fauxbourg

une colonie de Juifs induſtrieux & blancs, qui ont la folle prétention de s'y être établis du tems de la captivité de Babylone, mais qui certainement y ſont depuis très-long-tems. Une ville entourée de campagnes très-fertiles, bâtie ſur une riviere qui reçoit des vaiſſeaux de cinq cents tonneaux, & qui forme dans l'intérieur du pays pluſieurs branches navigables, devroit être naturellement floriſſante. S'il n'en eſt pas ainſi, on ne peut en accuſer que le génie oppreſſeur du gouvernement.

Ce mauvais eſprit eſt pour le moins auſſi ſenſible à Calicut. Toutes les nations y ſont reçues, mais aucune n'y domine. Le ſouverain qui lui donne aujourd'hui des loix, eſt brame; tout le peuple eſt ſous le gouvernement théocratique, qui devient avec le tems le plus mauvais des gouvernemens. La main des dieux appeſantiſſant le ſceptre des tyrans, & la ſainteté de l'une des autorités ſoumettant en aveugle & ſous peine de ſacrilege aux caprices de l'autre, les ordres du deſpote ſe transforment en oracles, & la déſobéiſſance des ſujets eſt qualifiée de révolte contre le ciel. Le trône de Calicut eſt preſque le ſeul de l'Inde occupé par cette premiere des caſtes. On en voit régner ailleurs de moins diſtinguées. Il y en a même de ſi obſcures ſur le trône, que leurs domeſtiques ſeroient

déshonorés & chaſſés de leurs tribus, s'ils s'aviliſſoient juſqu'à manger avec leurs monarques. Ces gens-là n'ont garde de ſe vanter d'avoir ſoupé chez le roi. Ce préjugé n'eſt peut-être pas plus ridicule qu'un autre. Il abat l'orgueil des princes; il guérit les courtiſans d'une vanité. Tel eſt l'aſcendant des ſuperſtitions. C'eſt ſur-tout par elles que l'opinion regne dans le monde. Par les ſuperſtitions, la ruſe a partagé l'empire avec la force. Quand l'une a tout conquis, tout ſoumis, l'autre vient & lui donne des loix à ſon tour. Elles traitent enſemble; les hommes baiſſent la tête, & ſe laiſſent lier les mains. S'il arrive que ces deux puiſſances mécontentes ſe foulelevent l'une contre l'autre, c'eſt alors qu'on voit ruiſſeler dans les rues le ſang des citoyens. Une partie ſe range ſous l'étendard de la ſuperſtition; l'autre marche ſous les drapeaux du ſouverain. Les peres égorgent les enfans; les enfans enfoncent ſans héſiter le poignard dans le ſein des peres. Toute idée de juſtice ceſſe; tout ſentiment d'humanité s'anéantit. L'homme ſemble tout-à-coup métamorphoſé en bête féroce. L'on crie d'un coté: *Rebelles, obéiſſez à votre monarque.* On crie de l'autre: *Sacrileges, impies, obéiſſez à Dieu, le maître de votre roi, ou mourez.* Je m'adreſſerai donc à tous les ſouverains de la terre, &

j'oſerai leur révèler la penſée ſecrete du ſacerdoce. Qu'ils ſachent que ſi le prêtre s'expliquoit franchement, il diroit: " ſi le ſouverain n'eſt pas mon licteur, il eſt mon ennemi. Je lui ai mis la hache à la main, mais c'eſt à condition que je lui déſignerois les têtes qu'il faudroit abatre „. Les brames, dépoſitaires de la religion & des ſcienees dans tout l'Indoſtan, ſont employés comme miniſtres dans la plupart des états, & diſpoſent de tout à leur gré; mais les affaires n'en ſont pas mieux conduites.

Tout le Calicut eſt mal adminiſtré, & ſa capitale plus mal encore. Elle n'a ni police, ni fortifications. Son commerce, embarraſſé d'une infinité de droits, eſt preſqu'entiérement dans les mains de quelques Maures, les plus corrompus, les plus infideles de l'Aſie. Un de ſes plus grands avantages, eſt de recevoir par la riviere de Beypour, qui n'en eſt éloignée que de deux lieues, le bois de teck, qui ſe trouve en abondance dans les plaines & ſur les montagnes voiſines.

Les poſſeſſions de la maiſon de Colaſtry, voiſines de Calicut, ne ſont guere connues que par la colonie Françoiſe de Mahé, qui renaît de ſes cendres, & par la colonie Angloiſe de Tallichery, qui n'a éprouvé aucun malheur. Cette derniere, qui a une population de quinze à ſeize mille ames,

avoit pour défenſeurs trois cents blancs & cinq cents noirs. Ils ont été rappellés depuis que la nation a acquis ſur ces mers un aſcendant, qui ne leur laiſſe plus craindre de voir ſes loges inſultées. Actuellement elle retire tous les ans avec très-peu de frais de celle-là, quinze cents mille livres peſant de poivre, & quelques autres denrées de peu d'importance.

A la réſerve de quelques principautés qui méritent à peine d'être nommées, les états dont on vient de parler, forment proprement tout le Malabar, contrée plus agréable que riche. On n'en exporte guere que des aromates, des épiceries. Les plus conſidérables ſont le bois de ſandal, le ſafran d'Inde, le cardamome, le gingembre, la fauſſe cannelle & le poivre.

XVI. Productions particulieres au Malabar.

Le ſandal eſt un arbre de la grandeur du noyer. Ses feuilles ſont entieres, ovales & oppoſées. Sa fleur eſt d'une ſeule piece, chargée de huit étamines, & portée ſur le piſtil, qui devient une baie inſipide, ſemblable pour la forme à celle du laurier. Son bois eſt blanc à la circonférence, & jaune dans le centre, lorſque l'arbre eſt ancien. Cette différence dans la couleur, conſtitue deux variétés de ſandal, employées aux mêmes uſages, & douées également d'une ſaveur amere, & d'une odeur

aromatique. On prépare avec la pouſſiere de ce bois une pâte dont on ſe frotte le corps à la Chine, aux Indes, en Perſe, dans Arabie & dans la Turquie. On le brûle auſſi dans les appartemens, où il répand une odeur douce & ſalutaire. La plus grande quantité de ce bois, auquel on attribue une vertu inciſive & atténuante, reſte dans l'Inde. On tranſporte de préférence en Europe le ſandal rouge, quoique moins eſtimé, & d'un uſage moins général. Celui-ci eſt le produit d'un arbre différent, commun ſur la côte de Coromandel. Quelques voyageurs le confondent avec le bois de Caliatour employé dans la teinture.

Le ſafran d'Inde, que les médecins appellent *Curcuma* ou *Terra merita*, a une tige très-baſſe & herbacée, formée par la réunion des gaines de cinq ou ſix feuilles fort longues, & portées ſur de longs pédicules. Les fleurs diſpoſées en épi écailleux près de la racine, ſont purpurines, à ſix diviſions inégales; elles n'ont qu'une étamine, portée comme elles ſur le piſtil, qui devient une capſule à trois loges, remplie de graines arrondies. La racine eſt compoſée de cinq ou ſix tubercules oblongs & noueux. On la regard comme apéritive, propre pour guérir la jauniſſe. Les Indiens s'en ſervent pour teindre en jaune, & elle entre dans l'aſſaiſonnement de preſque tous leurs mets.

On trouve dans les diverſes contrées de l'Inde pluſieurs eſpèces de cardamome, dont les caracteres diſtinctifs n'ont pas été ſuffiſamment obſervés. Celle qui croît dans les territoires de Cochin, de Calicut & de Cananor, eſt la plus petite & la plus eſtimée. Elle a, ainſi que les autres, beaucoup d'analogie avec le ſafran d'Inde, dont elle differe par ſes feuilles beaucoup plus nombreuſes, par ſa tige plus élevée, par ſon épi de fleurs plus lâche provenant immédiatement de la racine; par ſon fruit plus petit. Ses graines, douées d'un aromate agréable, ſont employées dans la plupart des ragoûts Indiens. Souvent on les mêle avec l'areque & le bétel; quelquefois on les mâche après. La médecine s'en ſert principalement pour aider la digeſtion & pour fortifier l'eſtomac. Le cardamome vient ſans culture, & croît naturellement dans les lieux couverts de la cendre des plantes qu'on a brûlées.

Le gingembre reſſemble aſſez au cardamome par la diſpoſition & la ſtructure de ſes fleurs. L'épi part du même point. La racine, qui eſt noueuſe & traçante, pouſſe pluſieurs tiges de trois pieds de haut, dont les feuilles ſont plus étroites. Elle eſt blanche, tendre, & d'un goût preſqu'auſſi piquant que le poivre. Les Indiens en mettent dans le riz qui fait leur nourriture or-

dinaire, pour en corriger l'inſipidité naturelle. Cette épicerie, mêlée avec d'autres, donne aux mets qu'elle aſſaiſonne un goût fort qui déplaît ſouverainement aux étrangers. Cependant ceux des Européens qui arrivent en Aſie ſans fortune, ſont forcés de s'y accoutumer. Les autres s'y habituent par complaiſance pour leurs femmes, nées la plupart dans le pays. Là, comme ailleurs, il eſt plus facile aux hommes de prendre les goûts & les foibles des femmes, que de les en guérir. Peut-être auſſi que le climat exige cette maniere de vivre. Le meilleur gingembre eſt celui qu'on cultive dans le Malabar. La ſeconde qualité ſe tire du Bengale. On eſtime moins celui qui croît au Décan & dans tout l'Archipel Indien, ſi l'on en excepte pourtant le gingembre rouge des Moluques, eſpèce différente de l'ordinaire, par la couleur de ſa racine, & ſa ſaveur moins âcre.

La fauſſe cannelle, connue ſous le nom de *Caſſia lignea*, ſe trouve à Timor, à Java, à Mindanao; mais elle eſt ſupérieure ſur la côte de Malabar. L'arbre dont on la tire, eſt, comme celui de Ceylan, une eſpèce de laurier; il donne les mêmes produits, & lui reſſemble par le plus grand nombre de ſes caracteres. Ses feuilles ſont plus longues. Son écorce, plus épaiſſe & plus rouge, a moins de ſaveur, & ſe diſtingue

ſur-tout par une glutinoſité que l'on ſent en la mâchant. Ces ſignes ſervent à découvrir la fraude des marchands, qui la vendent avec la vraie cannelle, dont la vertu eſt infiniment ſupérieure, & le prix quatre fois plus conſidérable. Les Hollandois, déſeſpérant de pouvoir extirper les arbres qui la produiſent, imaginerent dans le tems de leur prépondérance au Malabar, d'exiger des ſouverains du pays, qu'ils renonçaſſent au droit de les dépouiller de leur écorce. Cet engagement qui n'a jamais été bien rempli, l'eſt encore moins depuis que la puiſſance qui l'avoit dicté a perdu de ſa force, & qu'elle a augmenté le prix de la cannelle de Ceylan. Celle du Malabar peut former aujourd'hui un objet de deux cent mille livres peſant. La moindre partie paſſe en Europe; le reſte ſe diſtribue dans l'Inde. Ce commerce eſt tout entier dans les mains des Anglois libres. Il doit augmenter, mais jamais il n'approchera de celui du poivre.

Le poivrier eſt un arbriſſeau dont la racine eſt fibreuſe & noirâtre. Sa tige, ſarmenteuſe & flexible comme celle de la vigne, a beſoin pour s'élever d'un arbre ou d'un échalas. Elle eſt rameuſe, garnie de nœuds, de chacun deſquels part une feuille ovale, aiguë, très-liſſe, & marquée de cinq nervures, dont l'odeur eſt forte & le

gout piquant. Vers le milieu des rameaux, & plus ſouvent aux extrémités, l'on voit de petites grappes ſemblables à celles du groſeiller, qui portent environ trente fleurs, compoſées de deux étamines & d'un piſtil. Le fruit qui ſuccède eſt d'abord vert, puis rouge, de la groſſeur d'un pois. On le cueille communément en octobre, quatre mois après la floraiſon, & on l'expoſe pendant ſept ou huit jours au ſoleil. La couleur noire qu'il acquiert alors, lui a fait donner le nom de poivre noir. On le rend blanc en le dépouillant de ſa pellicule extérieure. Le plus gros, le plus peſant & le moins ridé eſt le meilleur.

Le poivrier ſe plaît dans les iſles de Java, de Sumatra, de Ceylan, mais plus particuliérement ſur la côte de Malabar. On ne le ſeme point, on le plante, & le choix des rejettons demande une attention ſérieuſe. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La premiere année de ſa fécondité & les deux qui ſuivent ſont ſi abondantes, qu'il y a des arbuſtes qui produiſent juſqu'à ſix ou ſept livres de poivre. Les récoltes vont enſuite en diminuant, & l'arbuſte dégénere avec une telle rapidité, qu'il ne rapporte plus rien à la douzieme année.

La culture du poivrier n'eſt pas difficile. Il ſuffit de le placer dans les terres graſſes,

& d'arracher avec ſoin, ſur-tout les trois premieres années, les herbes qui croiſſent en abondance autour de ſa racine. Comme le ſoleil lui eſt très-néceſſaire, on doit, lorſque le poivrier eſt prêt à porter du fruit, élaguer les arbres qui lui ſervent d'appui, afin que leur ombre ne nuiſe pas à ſes productions. Après la récolte, il convient de l'émonder par le haut. Sans cette précaution, on auroit beaucoup de bois & peu de fruit.

L'exportation du poivre, qui fut autrefois toute entiere entre les mains des Portugais, & que les Hollandois, les Anglois, les François ſe partagent actuellement, peut s'élever dans le Malabar à dix millions peſant. A dix ſols la livre, c'eſt un objet de cinq millions. Il ſort du pays d'autres productions pour la moitié de cette ſommme. Ces ventes le mettent en état de payer le riz qu'il tire du Gange & du Canara, les groſſes toiles que lui fourniſſent le Mayſſur & le Bengale, & diverſes marchandiſes que l'Europe lui envoie. La ſolde en argent n'eſt rien, ou peu de choſe.

Le Canara, contrée limitrophe du Malabar proprement dit, s'eſt ſucceſſivement accru des provinces d'Onor, de Baticala, de Bandel & de Cananor; ce qui lui a donné une aſſez grande étendue. Il eſt très-fertile, & ſur-tout en riz. C'étoit autrefois l'état le plus floriſſant de ces contrées : mais il dé-

clina, lorſque ſon ſouverain ſe vit forcé de donner tous les ans douze à treize mille francs aux Marattes ſes voiſins, pour garantir le royaume de leurs brigandages. Sa décadence a augmenté encore depuis que Hyder-Ali-kan en eſt devenu le maître. Mangalor, qui lui ſert de port, a déchu dans les mêmes proportions. Les navigateurs étrangers l'ont moins fréquenté, & parce que les denrées n'y étoient plus ſi abondantes, & parce que la multiplicité des droits en augmentoit exceſſivement le prix. Cependant les mœurs ſont reſtées auſſi corrompues qu'elles l'avoient été de tems immémorial. Le Canara eſt toujours en poſſeſſion de fournir les courtiſanes les plus voluptueuſes & les plus belles danſeuſes de tout l'Indoſtan.

XVII. Etat actuel de Goa.

Le commerce, qui fit ſortir Veniſe de ſes lagunes, Amſterdam de ſes marais, avoit fait de Goa le centre des richeſſes d'Inde & un des plus fameux marchés de l'univers. Le tems, les révolutions ſi ordinaires en Aſie, l'orgueil inſéparable des grands ſuccès, la moleſſe qui ſuit une opulence facilement acquiſe, la concurrence des nations plus éclairées, les infidélités du fiſc & celles des particuliers, des perfidies, des atrocités de tous les genres, ces cauſes & d'autres peut-être qui nous échappent, ont précipité dans l'abime cette cité ſuperbe. Elle n'eſt plus rien; & les vices de ſon adminiſtration,

la corruption de ſes citoyens, l'influence des moines dans les réſolutions publiques, ne permettent pas d'eſpérer ſon rétabliſſement. Dépouillée de tant de fertiles provinces qui recevoient aveuglement ſes loix, il ne reſte à Goa de ſon ancienne puiſſance, que la petite isle où il eſt ſitué, & les deux péninſules qui forment ſon port.

XVIII. Hiſtoire des pirates Angria.

Au Nord de Goa, les Marattes, maîtres de quelques poſtes ſur les rivages de la mer, infeſtoient cet océan de leurs brigandages. Cette piraterie offenſa vivement le Mogol, qui venoit d'aſſervir les parties ſeptentrionales de la côte. Pour protéger la navigation de ſes ſujets, il créa une flotte, principalement deſtinée à réprimer cet eſprit de rapine. A cette époque les deux puiſſances ſe heurtèrent. Dans ces combats journaliers & ſanglans, le Maratte Conagy Angria montra des talens ſi diſtingués, qu'on lui déféra la direction des forces maritimes de ſa nation, & bientôt après le gouvernement de l'importante fortereſſe de Swerndroog, bâtie ſur une petite isle, à peu de diſtance du continent.

Cet homme extraordinaire n'avoit vaincu que pour lui. Il fit adopter ſon plan d'indépendance par les compagnons de ſes victoires, & avec leur ſecours s'empara des navires qu'il avoit ſi longtems & ſi heureuſe-

ment commandés. Les efforts qu'on fit pour le faire rentrer dans la ſoumiſſion, furent impuiſſans. L'attrait du pillage & la réputation de ſa généroſité attirerent même un ſi grand nombre d'intrépides aventuriers autour de lui, qu'il lui fut facile de devenir conquérant. Son empire s'étendit ſur la côte, depuis Tamana juſqu'à Rajapour ou quarante lieues, & dans les terres vingt ou trente milles, ſelon la diſpoſition des lieux & la facilité de la défenſe. Cependant il dut ſes plus grands ſuccès & toute ſa renommée à des opérations navales, qui furent continuées avec la même activité, la même bravoure & la même intelligence, par les héritiers de ſon nom & de ſes états.

Ces corſaires n'attaquoient d'abord que les navires Indiens, Maures ou Arabes, qui n'avoient pas acheté d'eux un paſſe-port. Avec le tems, ils inſulterent le pavillon des Européens, qui ſe virent réduits à ne plus naviguer que ſous convoi. Cette précaution étoit très diſpendieuſe, & ſe trouva inſuffiſante. Les vaiſſeaux d'eſcorte furent ſouvent aſſaillis eux-mêmes, & pluſieurs fois enlevés à l'abordage.

Ces déprédations avoient duré cinquante ans, lorſqu'en 1722 les Anglois joignirent leurs forces à celle des Portugais, contre ces pirates. On réſolut de concert de détruire leur repaire. L'expédition fut hon-

teuſe & malheureuſe. Celle qui deux ans après fut entrepriſe par les Hollandois, avec ſept vaiſſeaux de guerre & deux galiotes à bombe, ne réuſſit pas mieux. Enfin le Maratte, à qui les Angrias refuſoient un tribut qu'ils lui avoient longtems payé, convint d'attaquer l'ennemi commun par terre, tandis que les Anglois l'attaqueroient par mer. Cette combinaiſon eut un ſuccès complet. La plupart des ports & des fortereſſes furent enlevés dans la campagne de 1755. Geriath, capitale de l'état, ſuccomba l'année ſuivante; & dans ſon tombeau fut enſeveli un empire, dont la proſpérité n'avoit jamais eu pour baſe que les calamités publiques. Malheureuſement de ſes débris s'augmenta la puiſſance des Marattes, qui n'étoit déja que trop redoutable.

XIX. Etat actuel des Marattes à la coté de Malabar.

Ce peuple, longtems réduit à ſes montagnes, s'eſt étendu peu-à-peu vers la mer, occupe aujourd'hui le vaſte eſpace qui eſt entre Surate & Goa, & menace également ces deux grandes villes. Il eſt célèbre à la côte de Coromandel, vers Delhy, & ſur le Gange, par ſes incurſions, par ſes brigandages; mais ſon point central, la maſſe de ſes forces & ſa demeure fixe, ſont au Malabar. L'eſprit de rapine qu'il porte dans les contrées qu'il ne fait que parcourir, il le perd dans les provinces qu'il a conquiſes.

Déja s'eſt amélioré le ſort des lieux qui furent ſi long-tems écraſés par la tyrannie des Portugais, & qui ont ſucceſſivement groſſi ſon domaine. Sa conduite eſt bien différente ſur les mers voiſines. Non-ſeulement il y pille les bâtimens trop foibles pour lui réſiſter, mais il accorde encore des aſyles aux pirates étrangers qui conſentent à partager avec lui leurs priſes.

XX. Révolutions arrivées à Surate. Suite de l'influence qu'y acquirent les Anglois.

Surate fut long-tems le ſeul port par lequel l'empire Mogol exportoit ſes manufactures, & recevoit ce qui étoit néceſſaire à ſa conſommation. Pour le contenir & pour le défendre, on imagina de conſtruire une citadelle, dont le commandant n'avoit aucune autorité ſur celui de la ville : on avoit même l'attention de choiſir deux gouverneurs, qui ne fuſſent pas de caractère à ſe réunir pour l'oppreſſion du commerce. Des circonſtances fâcheuſes donnerent naiſſance à un troiſieme pouvoir. Les mers des Indes étoient infeſtées de pirates qui interceptoient la navigation, & qui empêchoient les dévots Muſulmans de faire le voyage de la Mecque. Le Mogol crut que le chef d'une colonie de Cafres, qui s'étoit établie à Rajapour, ſeroit propre à arrêter le cours de ces brigandages, & il le choiſit pour ſon amiral. On lui aſſigna pour ſa ſolde an-

nuelle, trois laks de roupies, ou 720,000 livres. Cette ſomme n'ayant pas été exactement payée, l'amiral s'empara du château, & de ce fort il opprimoit la ville. Tout alors tomba dans la confuſion, & l'avarice des Marattes toujours inquiète devint plus vive que jamais. Depuis long-tems ces barbares, qui avoient étendu leurs uſurpations juſques aux portes de la place, recevoient le tiers des impoſitions, à condition qu'ils ne troubleroient pas le commerce qui ſe faiſoit dans l'intérieur des terres. Ils s'étoient contentés de cette contribution, tout le tems que la fortune ne leur avoit pas préſenté des faveurs plus conſidérables. Lorſqu'ils virent la fermentation des eſprits, ils ne douterent pas que dans ſa fureur quelqu'un des partis ne leur ouvrit les portes, & ils s'approcherent en force des murailles. Des négocians qui ſe voyoient tous les jours à la veille d'être dépouillés de leur fortune, appellerent les Anglois à leur ſecours en 1759, & les aiderent à s'emparer de la citadelle. L'avantage de la tenir ſous leur garde, ainſi que l'exercice de l'amirauté, furent aſſurés aux conquérans par la cour de Delhy, avec le revenu attaché aux deux poſtes. Cette révolution rendit quelque calme à Surate & à ſon Nabab, mais en les mettant dans une dépendance abſolue de la force qu'on avoit invoquée.

Ce ſuccès étendit l'ambition des agens de la compagnie Angloiſe. Ceux d'entre eux qui conduiſoient les affaires au Malabar, étoient rongés d'un dépit ſecret de n'avoir eu aucune part aux fortunes immenſes, qui s'étoient faites au Coromandel & dans le Bengale. Leurs avides regards qui depuis long-tems ſe portoient de tous les cotés, s'arrêterent enfin en 1771 ſur Barokia, grande ville ſituée à trente-cinq milles de l'embouchure de la rivière de Nerbedals qui ſe jette dans le golfe de Cambaie, & très-anciennement célèbre par la richeſſe de ſon ſol & par l'abondance de ſes manufactures. Les navires, même marchands, n'y peuvent monter qu'avec le ſecours de la marée, ni en deſcendre qu'au tems du reflux.

Cinq cents blancs & mille noirs partirent de Bombay, pour s'emparer de la place, ſous les prétextes les plus frivoles. L'expédition échoua par l'incapacité du chef qui en étoit chargé. Elle fut repriſe l'année ſuivante. Les aſſiégés enhardis par un premier ſuccès, & peut-être encore plus par une ancienne tradition qui leur promettoit que leur ville ne ſeroit jamais priſe, ſe défendirent aſſez long-tems; mais à la fin leurs murailles furent emportées d'aſſaut.

Durant tout le ſiège, la mère du Nabab n'avoit pas quitté ſon fils, bravant comme lui le ravage du canon & des bombes. Ils ſortirent

ſortirent enſemble de la place, lorſqu'elle ne fut plus tenable. On les pourſuivoit. *Allez*, dit cette héroïque femme au compagnon de ſa fuite, *allez chercher un aſyle & des ſecours chez vos alliés ; je retarderai la marche de nos ennemis & leur échapperai peut-être.* Se voyant ſerrée de trop près, on lui vit prendre le parti ſi ordinaire dans l'Indoſtan aux perſonnes de ſon ſexe qui ont conſervé leur poignard : elle ſe perça le cœur pour éviter de porter des fers. Son fils ne lui ſurvécut que peu.

Avant ſon déſaſtre, ce prince étoit obligé de donner aux Marattes les ſix dixiemes de ſon revenu qui ne paſſoit pas 1,680,000 livres. C'étoit comme poſſeſſeurs d'Amed-Abad, capitale du Guzurate, que ces barbares exigeoient un ſi grand tribut. Les Anglois ne ſe refuſerent pas ſeulement à cette humiliation, ils voulurent auſſi exercer des droits ſur la province entiere. Des prétentions ſi oppoſées furent une ſemence de diſcorde. Tout fut pacifié en 1776 par un traité, qui régla que les anciens uſurpateurs conſerveroient leurs conquêtes, mais que les nouveaux auroient la jouiſſance libre de Barokia, & qu'on ajouteroit à ſon territoire un territoire dont les impoſitions rendroient 720,000 livres.

Les Marattes paroiſſoient alors dans une ſituation qui ne leur permettoit pas d'eſpé-

rer un arrangement ſi favorable. L'union de ces brigands n'avoit jamais été altérée. Cette concorde leur avoit aſſuré une ſupériorité décidée ſur les autres puiſſances de l'Indoſtan, perpétuellement agitées par des troubles domeſtiques. Leurs premieres diviſions éclaterent en 1773. Le frere & le fils de leur dernier chef ſe diſputerent l'empire, & les ſujets diviſés prirent tous parti ſuivant leurs inclinations ou leurs intérêts.

Durant le cours de cette guerre civile, le Souba du Décan ſe remit en poſſeſſion des provinces que le malheur des tems l'avoit forcé d'abandonner à ces barbares. Hyder-Ali-kan, s'appropria la partie de leur territoire qui étoit le plus à ſa bienſéance. Les Anglois jugerent la circonſtance favorable pour s'emparer de Salſete, dont les Marattes avoient chaſſé les Portugais en 1740.

XXI. Deſcription de l'iſle de Salſete.

La conquête de cette iſle ſe trouva moins aiſée qu'on ne l'avoit eſpérée. La citadelle de Tanah, qui en faiſoit toute la force, fut défendue avec une intelligence, une opiniâtreté inconnue dans ces contrées. Sommé de ſe rendre, le gouverneur âgé de quatre-vingt-douze ans répondit fiérement: *Je n'ai pas été envoyé pour cela;* & il redoubla d'activité & de courage. Ce ne fut qu'après qu'il eut été tué, qu'après que

ſes braves compagnons eurent ſoutenu un aſſaut très-meurtrier depuis ſa mort, que les troupes Britanniques entrèrent dans la place, le 28 décembre 1774.

Alors ſeulement le vainqueur ſe trouva le maître d'un territoire, qui à la vérité n'a que vingt milles de long ſur quinze milles de large, mais qui eſt un des plus peuplés, des plus fertiles de l'Aſie. Au centre eſt la montagne de Keneri, remplie d'excavations vaſtes & profondes, toutes pratiquées dans le roc vif. Ce ſont des pagodes, rangées ordinairement de ſuite, mais quelquefois placées les unes au-deſſus des autres. Des figures & des inſcriptions taillées ou gravées ſur la pierre les ornent le plus ſouvent. On retrouve les mêmes ſingularités dans l'iſle d'Elephante, voiſine de Salſete.

Des ouvrages ſi étonnans ont été l'origine de beaucoup de fables. Le vulgaire croit qu'ils furent exécutés, il y a cinq cent mille ans, par des divinités d'un ordre inférieur. Quelques brames en font honneur au grand Alexandre, qu'ils ſe plaiſent à décorer de tout ce qui leur paroît au-deſſus des forces naturelles de l'homme. Il eſt raiſonnable d'eſpérer que les Anglois, auxquels nous devons déja tant de lumieres ſur l'Aſie, n'oublieront rien pour arriver à l'intelligence de ces monumens, qui peuvent jetter

un ſi grand jour ſur l'hiſtoire & ſur la religion des Indes. Ces ſoins leur ſeront d'autant plus faciles, que Salſete n'eſt ſéparée de Bombay que par un canal très-étroit.

XXII. Deſcription de l'isle de Bombay. Son état actuel & ſon importance.

Cette iſle, qui n'a guère que vingt ou vingt-cinq milles de circonférence, fut aſſez long-tems un objet d'horreur. Perſonne ne vouloit ſe fixer ſur un terrein ſi malſain, qu'il étoit paſſé en proverbe, que *deux mouſſons à Bombay étoient la vie d'un homme.* Les campagnes étoient alors remplies de bambous & de cocotiers; c'étoit avec du poiſſon pourri qu'on fumoit les arbres; des marais infects corrompoient les côtes. Ces principes de deſtruction auroient ſans doute dégoûté les Anglois de leurs colonies, s'ils n'y avoient été retenus par le meilleur port de l'Indoſtan, & le ſeul qui, avec celui de Goa, puiſſe recevoir des vaiſſeaux de ligne. Un avantage ſi particulier leur fit déſirer de pouvoir donner de la ſalubrité à l'air, & l'on y réuſſit aſſez aiſément, en ouvrant le pays, & en procurant de l'écoulement aux eaux. Alors ſe portèrent en foule dans cet établiſſement, les habitans des contrées voiſines, attirés par la douceur du gouvernement.

Jettez un coup-d'œil ſur le globe depuis l'origine des tems hiſtoriques, & vous ver-

rez les hommes pourſuivis par le malheur, s'arrêter où il leur eſt permis de reſpirer. N'eſt-il pas ſurprenant que la généralité & la conſtance de ce phénomene n'aient pas encore apris aux maîtres de la terre, que l'unique moyen de prévenir les émigrations, c'eſt de faire jouir leurs ſujets d'une ſituation aſſez douce pour les fixer dans la région qui les a vu naître?

On compte actuellement à Bombay près de cent mille habitans, dont ſept à huit mille ſont matelots. Quelques manufactures de ſoie & de coton en occupent un petit nombre. Comme les grandes productions ne pouvoient pas proſpérer ſur un roc vif, où le ſol a peu de profondeur, la multitude a tourné ſes ſoins vers la culture d'un excellent oignon, qui avec le poiſſon qu'on fait ſécher, eſt avantageuſement vendu dans les marchés les plus éloignés. Ces travaux ne s'exécutent pas avec l'indolence ſi générale ſous un ciel ardent. L'Indien s'eſt montré ſuſceptible d'émulation, & ſon caractère a été changé en quelque ſorte, par l'exemple des infatigables Parſis. Ces derniers ne ſont pas uniquement pêcheurs & agriculteurs. La conſtruction, l'équipement, l'expédition des navires, tout ce qui concerne la rade ou la navigation, eſt confié à leur activité, à leur induſtrie.

Avant 1759, les bâtimens expédiés d'Europe pour la mer Rouge, le golfe Perſique & le Malabar, abordoient généralement aux côtes où ils devoient dépoſer leur argent & leurs marchandiſes, où ils devoient trouver leur chargement. A cette époque, tous ſe ſont rendus, tous ſe ſont arrêtés à Bombay, où l'on réunit ſans frais les productions des contrées voiſines, depuis que la compagnie Angloiſe, revétue de la dignité d'amiral du Grand-Mogol, eſt obligée d'avoir une marine & une marine aſſez nombreuſe dans ces parages.

C'étoit une néceſſité que dans un pareil entrepôt, les chantiers, les navires & les négocians ſe multipliâſſent. Auſſi l'isle s'eſt-elle aſſez rapidement emparée de toute la navigation & d'une grande partie du commerce, que Surate, que les autres marchés voiſins avoient fait juſqu'alors dans les mers d'Aſie.

Il falloit donner de la ſtabilité à ces avantages. Pour y parvenir, on a entouré de fortifications le port qui eſt le mobile de tant d'opérations, & où doivent ſe radouber les eſcadres envoyées par la Grande-Bretagne ſur l'Océan Indien. Ces ouvrages ſont ſolidement conſtruits, & n'ont, dit-on, d'autre défaut que d'être trop étendus. Ils ont pour défenſeurs douze cents Européens & un beaucoup plus grand nombre de troupes Aſiatiques.

En 1773, le revenu de toutes les dépendances de Bombay montoit à 13,607,212 liv. 10 ſ. & leurs dépenſes à 12,711,150. liv. La ſituation de ces trop nombreuſes colonies a été ſûrement améliorée depuis cette époque, mais nous ne ſaurions aſſigner le terme de ces économies.

Les poſſeſſions des Anglois & des Marattes dans le Malabar, ſont trop mêlées, leurs intérêts trop opoſés, & leurs prétentions trop vaſtes, pour qu'un peu plutôt, un peu plus tard, les deux nations ne meſurent leurs forces. On ne peut pas dire à laquelle des deux puiſſances la victoire reſtera. Cet événement dépendra des circonſtances où elles ſe trouveront, des alliances qu'elles auront formées, & principalement des hommes d'état qui dirigeront leur politique, des généraux qui commanderont leurs armées. Voyons ſi la tranquillité eſt mieux établie ſur les côtes de Coromandel & d'Orixa, qui s'étendent depuis le cap Comorin, juſqu'au Gange.

XXIII. Etat de la côte de Coromandel à l'arrivée des Européens.

Les géographes & les hiſtoriens diſtinguent toujours ces deux contrées limitrophes, occupées par des peuples dont les habitudes & les monnoies ne ſe reſſemblent point. Ils different auſſi par le langage. Ceux d'Orixa

ont un idiôme particulier, tandis que leurs voiſins parlent généralement le Malabare. Cependant, comme le commerce qui ſe fait dans ces régions eſt à-peu-près le même, & qu'il s'y fait de la même maniere, nous les déſignerons ſous l'unique nom de Coromandel. Les deux côtes ont d'autres traits de reſſemblance. Sur l'une & ſur l'autre, les chaleurs ſont très-vives : mais depuis le commencement de juin juſqu'au milieu d'octobre, les vents de mer qui s'élevent à dix heures du matin & qui ſouffient juſque vers dix heures du ſoir, rendent le climat ſupportable. Il eſt encore plus rafraîchi dans les mois de juillet, & ſur-tout de novembre, par des pluies qu'on peut dire continuelles.

Cette immenſe plage eſt couverte, dans l'eſpace d'environ un mille, d'un ſable tout-à-fait ſtérile, où viennent ſe briſer avec violence les vagues de l'Océan Indien. Il n'y abordoit autrefois que des canots formés de planches légeres jointes & pour ainſi dire couſues avec du kaire. Les premiers Européens qui aborderent à ces rivages, voulurent employer des bâtimens plus grands & plus ſolides. Des malheurs répétés les guérirent de leur préſomption. Ils comprirent, avec le tems, que rien n'étoit plus raiſonnable que de ſe conformer à une pratique, qui ne

leur avoit d'abord paru digne que d'un peuple ſans lumières & ſans expérience.

Pluſiéurs raiſons firent d'abord négliger cette région, par les premiers Européens qui paſſerent aux Indes. Elle étoit ſéparée par des montagnes inacceſſibles du Malabar, où ces hardis navigateurs travailloient à s'établir. On n'y trouvoit pas les aromates & les épiceries qui fixoient principalement leur attention. Enfin les troubles civils en avoient banni la tranquillité, la ſûreté & l'induſtrie.

A cette époque, l'empire de Biſnagar, qui donnoit des loix à ce grand pays, s'écrouloit de toutes parts. Les premiers monarques de ce bel état, avoient dû leur pouvoir à leurs talens. On les voyoit à la tête de leurs armées pendant la guerre. Durant la paix, ils dirigeoient leurs conſeils, ils viſitoient leurs provinces, ils adminiſtroient la juſtice. La proſpérité les corrompit. Ils contracterent peu-à-peu l'habitude de ſe montrer rarement aux peuples, d'abandonner le ſoin des affaires à leurs généraux & à leurs miniſtres. Cette conduite, qui a par-tout amené la ruine des empires, préparoit la leur. Les gouverneurs de Viſapour, de Carnate, de Golconde, d'Orixa, ſe rendirent indépendans ſous le nom de rois. Ceux de Maduré, de Tanjaor, de Maiſſur, de Gingi, & quelques autres, uſurperent auſſi l'autorité ſou-

veraine, mais ſans quitter leur ancien titre de Naick. Cette grande révolution étoit encore récente, lorſque les Européens ſe montrèrent ſur la côte de Coromandel.

Le commerce avec l'étranger y étoit alors peu de choſe. Il ſe réduiſoit aux diamans de Golconde, qui étoient portés à Calicut, à Surate, & de-là à Ormuz ou à Suez, d'où ils ſe répandoient en Europe ou en Aſie. Mazulipatam, la ville la plus riche, la plus peuplée de ces contrées, étoit le ſeul marché qu'on connût pour les toiles. Dans une grande foire qui s'y tenoit tous les ans, elles étoient achetées par des bâtimens Arabes & Malais qui fréquentoient ſa rade, & par des caravanes qui y venoient de loin. Ces toiles avoient la même deſtination que les diamans.

XXIV. Comment les Européens ont établi leur commerce à la côte de Coromandel, & quelle extenſion ils lui ont donnée.

Le goût qu'on commençoit à prendre parmi nous pour les manufactures de Coromandel, inſpira la réſolution de s'y établir à toutes les nations Européennes, qui fréquentoient les mers des Indes. Elles n'en furent détournées, ni par la difficulté de faire arriver les marchandiſes de l'intérieur des terres, qui n'offroient pas un fleuve navigable, ni par la privation totale de ports, dans des mers qui ne ſont pas tenables une partie de l'année, ni par la ſtérilité des côtes, la plupart

incultes & inhabitées, ni par la tyrannie & l'inſtabilité du gouvernement. On penſa que l'induſtrie viendroit chercher l'argent, que le Pégu fourniroit des bois pour les édifices, & le Bengale des grains pour la ſubſiſtance, que neuf mois d'une navigation paiſible ſeroient plus que ſuffiſans pour les chargemens, qu'il n'y auroit qu'à ſe fortifier, pour ſe mettre à couvert des vexations des foibles deſpotes, qui opprimoient ces contrées.

Les premieres colonies furent établies ſur les bords de la mer. Quelques-unes dûrent leur origine à la force; la plupart ſe formerent du conſentement des ſouverains: toutes eurent un terrein très-reſſerré. Leurs limites étoient fixées par une haie de plantes épineuſes qui formoit toute leur défenſe. Avec le tems, on éleva des fortifications. La tranquillité quelles procuroient & la douceur du gouvernement, multiplierent en peu de tems le nombre des colons. L'éclat & l'indépendance de ces établiſſemens, bleſſerent plus d'une fois les princes dans les états deſquels ils s'étoient formés: mais leurs efforts pour les anéantir furent inutiles. Chaque colonie vit augmenter ſes proſpérités, ſelon la meſure des richeſſes & de l'intelligence de la nation qui l'avoit fondée.

Aucune des compagnies qui exercent leur privilège excluſif au-delà du cap de Bonne-

Eſpérance, n'entreprit le commerce des diamans. Il fut toujours abandonné aux négocians particuliers, & par degrés il tomba tout entier entre les mains des Anglois, ou des Juifs & des Arméniens, qui vivoient ſous leur protection. Aujourd'hui, ce grand objet de luxe & d'induſtrie eſt peu de choſe. Les révolutions arrivées dans l'Indoſtan, ont écarté les hommes de ces riches mines; & l'anarchie dans laquelle eſt plongé ce malheureux pays, ne permet pas d'eſpérer qu'ils s'en rapprochent. Toutes les ſpéculations de commerce à la côte de Coromandel, ſe réduiſent à l'achat des toiles de coton.

On y achete des toiles blanches, dont la fabrication n'eſt pas aſſez différente de la nôtre, pour que ſes détails puiſſent nous intéreſſer ou nous inſtruire. On y achete des toiles imprimées, dont les procédés, d'abord ſervilement copiés en Europe, ont été depuis ſimplifiés & perfectionnés par notre induſtrie. On y achete enfin des toiles peintes que nous n'avons pas entrepris d'imiter. Ceux qui croient que la cherté de notre main-d'œuvre nous a ſeule empêché d'adopter ce genre d'induſtrie, ſont dans l'erreur. La nature ne nous a pas donné les matieres qui entrent dans la compoſition de ces brillantes & ineffaçables couleurs, qui ſont le principal mé-

rite des ouvrages des Indes: elle nous a ſur-tout refuſé les eaux néceſſaires pour les mettre heureuſement en œuvre.

Les Indiens ne ſuivent pas par-tout la même méthode pour peindre leurs toiles, ſoit qu'il y ait des pratiques minutieuſes particulieres à certaines provinces, ſoit que les différens ſols produiſent des drogues différentes, propres aux mêmes uſages.

Ce ſeroit abuſer de la patience de nos lecteurs, que de leur tracer la marche lente & pénible des Indiens dans l'art de peindre leurs toiles. On diroit qu'ils le doivent plutôt à leur antiquité, qu'à la fécondité de leur génie. Ce qui ſemble autoriſer cette conjecture, c'eſt qu'ils ſe ſont arrêtés dans la carriere des arts, ſans y avoir avancé d'un ſeul pas depuis pluſieurs ſiecles; tandis que nous l'avons parcourue avec une rapidité extrême, & que nous voyons avec une émulation pleine de confiance l'intervalle immenſe qui nous ſépare encore du terme. A ne conſidérer même que le peu d'invention des Indiens, on ſeroit tenté de croire que depuis un tems immémorial ils ont reçu les arts qu'ils cultivent de quelque peuple plus induſtrieux: mais quand on réfléchit que ces arts ont un rapport excluſif avec les matieres, les gommes, les couleurs, les productions de l'In-

de, on ne peut s'empêcher de voir qu'ils y ſont nés.

Une choſe qui pourroit ſuprendre, c'eſt la modicité du prix des toiles où l'on fait entrer toutes les couleurs. Elle ne coûtent guere plus que celles où il n'en entre que deux ou trois. Mais il faut obſerver que les marchands du pays vendent à la fois, à toutes les compagnies, une quantité conſidérable de toiles, & que dans les aſſortimens qu'ils fourniſſent, on ne leur demande qu'une petite quantité de toiles peintes en toutes couleurs, parce qu'elles ne ſont pas fort recherchées en Europe.

Quoique toute la partie de l'Indoſtan, qui s'étend depuis le cap Comorin juſqu'au Gange, offre quelques toiles de toutes les eſpèces, on peut dire que les belles ſe fabriquent dans la partie orientale, les communes au milieu, & les groſſieres à la partie la plus occidentale. On trouve des manufactures dans les colonies Européennes & ſur la côte. Elles deviennent plus abondantes à cinq ou ſix lieues de la mer, où le coton eſt plus beau & plus cultivé, où les vivres ſont à meilleur marché. On y fait des achats, qu'on pouſſe trente & quarante lieues dans les terres. Des marchands Indiens, établis dans nos comptoirs, ſont toujours chargés de ces opératations

On convient avec eux de la quantité &

de la qualité des marchandiſes qu'on veut. On en regle le prix ſur des échantillons, & on leur donne en paſſant le contrat, le quart ou le tiers de l'argent qu'elles doivent coûter. Cet arrangement tire ſon origine de la néceſſité où ils ſont eux-mêmes de faire, par le miniſtere de leurs aſſociés ou de leurs agens répandus par-tout, des avances aux ouvriers, de les ſurveiller pour la ſûreté de ces fonds, & d'en diminuer ſucceſſivement la maſſe, en retirant des ateliers tout ce qui eſt fini. Sans ces précautions, l'Europe ne recevroit jamais ce qu'elle demande. Les tiſſerands fabriquent, à la vérité, pour leur compte ce qui ſert à la conſommation intérieure. Ces entrepriſes qui n'exigent qu'un foible capital & un capital qui rentre toutes les ſemaines, ſont rarement au-deſſus des facultés du plus grand nombre : mais peu d'entre eux ont des moyens ſuffiſans pour exécuter ſans ſecours les toiles fines deſtinées à l'exportation, & ceux qui le pourroient ne ſe le permettroient pas, dans la crainte bien fondée des exactions trop ordinaires ſous un gouvernement ſi oppreſſeur.

Les compagnies qui ont de la fortune ou de la conduite, ont toujours dans leurs établiſſemens une année de fonds d'avance. Cette méthode leur aſſure, pour le tems le plus convenable, la quantité de mar-

chandiſes dont elles ont beſoin, & de la qualité qu'elles les deſirent. D'ailleurs leurs ouvriers, leurs marchands, qui ne ſont pas un inſtant ſans occupation, ne les abandonnent jamais.

Les nations qui manquent d'argent & de crédit, ne peuvent commencer leurs opérations de commerce qu'à l'arrivée de leurs vaiſſeaux. Elles n'ont que cinq ou ſix mois, au plus, pour l'exécution des ordres qu'on leur envoie d'Europe. Les marchandiſes ſont fabriquées, examinées avec précipitation; on eſt même réduit à en recevoir qu'on connoît pour mauvaiſes, & qu'on auroit rebutées dans un autre tems. La néceſſité de compléter les cargaiſons, & d'expédier les bâtimens avant le tems des ouragans, ne permet pas d'être difficile.

On ſe tromperoit en penſant qu'on pourroit déterminer les entrepreneurs du pays à faire fabriquer pour leur compte, dans l'eſpérance de vendre avec un bénéfice convenable à la compagnie à laquelle ils ſont attachés. Outre qu'ils ne ſont pas la plupart aſſez riches pour former un projet ſi vaſte, ils ne ſeroient pas ſûrs d'y trouver leur profit. Si des événemens imprévus empêchoient la compagnie qui les occupe de faire ſes armemens ordinaires, ces marchands n'auroient nuls débouchés pour leurs toiles. L'Indien, dont le vêtement

par ſa forme exige d'autres largeurs, d'autres longeurs que celles des toiles fabriquées pour nous, n'en voudroit pas; & les autres compagnies Européennes ſe trouvent pourvues ou aſſurées de tout ce que l'étendue de leur commerce demande, & de tout ce que leurs facultés leur permettent d'acheter. La voie des emprunts, imaginée pour lever cet embarras, n'a été, ni ne pouvoit être utile.

C'eſt un uſage immémorial dans l'Indoſtan, que tout citoyen qui emprunte donne un titre écrit à ſon créancier. Cet acte n'eſt admis en juſtice, qu'autant qu'il eſt ſigné de trois témoins, & qu'il porte le jour, le mois, l'année de l'engagement, avec le taux de l'intérêt auquel il a été contracté. Lorſque le débiteur manque à ſes obligations, il peut être arrêté par le prêteur lui même. Jamais il n'eſt enfermé, parce qu'on eſt bien aſſuré qu'il ne prendra pas la fuite. Il ne ſe permettroit pas même de manger, ſans en avoir obtenu la permiſſion de ſon créancier.

Les Indiens diſtinguent trois ſortes d'intérêts; l'un qui eſt péché, l'autre qui n'eſt ni péché ni vertu, un troiſieme qui eſt vertu; c'eſt leur leur langage. L'intérêt, qui eſt péché, eſt de quatre pour cent par mois; l'intérêt qui n'eſt ni péché ni vertu, eſt de deux pour cent par mois; l'intérêt qui eſt vertu, eſt d'un pour cent par

mois. Le dernier eſt à leurs yeux un acte de bienfaiſance qui n'appartient qu'aux ames les plus héroïques. Quoique ce traitement ſoit celui qu'obtiennent les nations Européennes, qui ſont réduites à emprunter, on ſent bien qu'elles ne peuvent profiter de cette facilité, ſans courir à leur ruine.

Le commerce extérieur du Coromandel n'eſt point dans les mains des naturels du pays. Seulement dans la partie occidentale il y a des Mahométans, connus ſous le nom de Choulias, qui font à Naour & à Porto-Novo, des expéditions pour Achem, pour Mergui, pour Siam, pour la côte de l'Eſt. Outre les bâtimens aſſez conſidérables qu'ils emploient dans ces voyages, ils ont de moindres embarcations pour le cabotage de la côte, pour Ceylan, pour la pêche des perles. Les Indiens de Mazulipatam, emploient leur induſtrie d'une autre maniere. Ils font venir du Bengale des toiles blanches, qu'ils teignent ou qu'ils impriment, & vont les vendre avec un bénéfice de trente-cinq ou quarante pour cent, dans les lieux même d'où ils les ont tirées.

A l'exception de ces liaiſons, qui ſont bien peu de choſe, toutes les affaires ont paſſé aux Européens, qui n'ont pour aſſociés que quelques Banians, quelques Arméniens, fixés dans leurs établiſſemens. On peut évaluer à trois mille cinq cents

balles, la quantité de toiles qu'on tire du Coromandel pour les différentes échelles de l'Inde. Les Francois en portent huit cents au Malabar, à Moka, à l'iſle de France. Les Anglois, douze cents à Bombay, au Malabar, à Sumatra & aux Philippines. Les Hollandois, quinze cents à leurs divers établiſſemens. A l'exception de cinq cents balles deſtinées pour Manille, qui coûtent chacune 2400 livres, les autres ſont compoſées de marchandiſes ſi communes, que leur valeur primitive ne s'éleve pas au-deſſus de 720 livres. Ainſi la totalité des trois mille cinq cents balles ne paſſe pas 3,360,000 liv.

Le Coromandel fournit à l'Europe neuf mille cinq cents balles, huit cents par les Danois, deux mille cinq cents par les François, trois mille par les Anglois, trois mille deux cents par les Hollandois. Parmi ces toiles, il s'en trouve une aſſez grande quantité de teintes en bleu ou de rayées en rouge & bleu, propres pour la traite des Noirs. Les autres ſont de belles bétilles, des indiennes peintes, des mouchoirs de Mazulipatam ou de Paliacate. L'expérience prouve que l'une dans l'autre, chacune des neuf mille cinq cents balles ne coûte que 960 liv. c'eſt donc 8,1600,000 livres qu'elles doivent rendre aux atteliers dont elles ſortent.

Ni l'Europe ni l'Aſie ne paient entiérement avec des métaux. Nous donnons en échange, des draps, du fer, du plomb, du cuivre, du corail & quelques autres articles moins conſidérables. L'Aſie, de ſon coté, donne des épiceries, du riz, du ſucre, du bled, des dattes. Tous ces objets réunis peuvent monter à 4,800,000 liv. Il réſulte de ce calcul que le Coromandel reçoit en argent 6,720,000 liv.

XXV. Poſſeſſions angloiſes à la côte de Coromandel.

L'Angleterre qui a acquis ſur cette côte la même ſupériorité qu'elle a priſe ailleurs, y a formé pluſieurs établiſſemens.

Divicoté ſe préſente le premier. Ce fut le colonel Lawence qui s'en empara, en 1749. Des confédérations politiques déterminerent le roi de Tanjaor à céder ce qu'on lui avoit pris, & à y ajouter un territoire de trois milles de circonférence. La place paſſa en 1758 ſous la domination Françoiſe, mais pour rentrer bientôt après, ſans fortifications, ſous le joug des premiers conquérans. Ils ſe flattoient d'en faire un poſte important. C'étoit une opinion aſſez généralement reçue que le Colram, qui baigne ſes murs, pouvoit être mis en état de recevoir de grands vaiſſeaux. La côte de Coromandel n'auroit plus été ſans port; & la puiſſance en poſſeſſion de la ſeule rade qui s'y ſeroit trouvée, auroit eu un puiſſant

moyen de guerre & de commerce dont auroient été privées les nations rivales. Il faut que des obſtacles imprévus aient rendu le projet impraticable, puiſque ce poſte a été abandonné & remis à un fermier pour une redevance de quarante-cinq à cinquante mille livres.

Les Anglois acheterent en 1686 Goudelour, avec un territoire de huit milles le long de la côte, & de quatre milles dans l'intérieur des terres. Cette acquiſition, qu'ils avoient obtenue d'un prince Indien, pour la ſomme de 741,500 livres, leur fut aſſurée par les Mogols, qui s'emparerent du Carnate peu de tems après. Faiſant réflexion dans la ſuite que la place, qu'ils avoient trouvée toute établie, étoit à plus d'un mille de la mer, & qu'on pouvoit lui couper les ſecours qui lui ſeroient deſtinés, ils bâtirent à une portée de canon la fortereſſe de Saint-David, à l'entrée d'une riviere & ſur le bord de l'Océan Indien. Il s'eſt élevé dans la ſuite trois aldées, qui avec la ville & la fortereſſe forment une population de ſoxante mille ames. Leur occupation eſt de teindre en bleu, ou de peindre les toiles qui viennent de l'intérieur des terres, & de fabriquer pour quinze cents mille francs des plus beaux baſins de l'univers. Le ravage que les François porterent, en 1758, dans cet établiſſement, & la deſtruction de ſes fortifications, ne lui

firent qu'un mal paſſager. Son activité paroît même augmentée, quoiqu'on n'ait pas rebâti Saint-David, & qu'on ſe ſoit contenté de mettre Goudelour en état de faire une médiocre réſiſtance. Un revenu de 144,000 liv. couvre tous les frais que peut occaſionner cette colonie. Mazulipatam préſente des utilités d'un autre genre.

Cette ville, ſituée à l'embouchure du Kriſna, ſert de port aux provinces qui formoient autrefois le royaume de Golconde, & à d'autres contrées avec qui elle entretient un commerce facile par de très-beaux chemins & par la riviere. C'étoit anciennement le marché le plus actif, le plus peuplé, le plus riche de l'Indoſtan. Les grands établiſſemens que formerent ſucceſſivement les Européens ſur la côte de Coromandel, lui firent beaucoup perdre de ſon importance. Il parut poſſible aux François de lui redonner quelque choſe de ſon premier éclat, & ils s'en rendirent les maîtres en 1750. Neuf ans après, elle paſſa de leurs mains dans celles de l'Angleterre, qui en eſt encore en poſſeſſon.

Ces derniers ſouverains n'ont pas réuſſi & ne réuſſiront jamais à rendre Mazulipatam ce qu'il étoit très-anciennement, mais leurs efforts n'ont pas été tout-à-fait perdus. Comme les plantes qui ſervent à la teinture des toiles ſont plus abondantes & de meilleure qualité ſur ſon territoire que par-tout

ailleurs, on eſt parvenu à reſſuſciter quelques manufactures, & à en étendre d'autres. Cependant cette acquiſition ſera toujours moins utile aux Anglois par les marchandiſes qu'ils y acheteront, que par celles qu'ils y pourront vendre. De tems immémorial, les peuples de l'intérieur venoient en caravanes ſe pourvoir de ſel ſur cette côte. Ils y accourent aujourd'hui de plus loin & en plus grand nombre que jamais, & emportent avec cette denrée d'abſolue néceſſité, beaucoup de lainages, beaucoup d'autres ouvrages de l'induſtrie Européenne. Ce mouvement, qui a procuré aux douanes une augmentation conſidérable, croîtra néceſſairement, à moins qu'il ne ſoit arrêté par quelqu'une de ces révolutions qui changent ſi ſouvent & ſi cruellement la face de cette riche partie du globe.

La Grande-Bretagne y poſſede encore les provinces de Condavir, de Moutafanagar, d'Elour, de Ragimendri & de Chicakol, qui s'étendent ſix cents milles ſur la côte, & qui s'enfoncent depuis trente juſqu'à quatre-vingt-dix milles dans les terres. Les François, qui ſe les étoient fait céder durant leur courte proſpérité, les perdirent à l'époque de leurs imprudences & de leurs malheurs. Elles redevinrent, mais pour peu de tems, une portion de la ſoubahie du Décan dont on les avoit comme arrachées.

En 1766, il fallut les céder aux Anglois, dont l'inſatiable ambition étoit ſoutenue par des intrigues adroitement conduites & par des forces redoutables. On reſpecta les colonies que les nations rivales avoient formées dans ce grand eſpace : mais Vizagapatam & les autres comptoirs du peuple dominateur, reçurent une activité nouvelle, & on en augmenta le nombre. Le pays ſortit un peu de l'état d'anarchie où une foule de petits tyrans le tenoient plongé. Il donne 9,000,000 liv. de revenu, dont on ne rend que 2,025,000 liv. au prince Indien qui en a été dépouillé. Ses exportations ſont actuellement cinq fois plus conſidérables qu'elles ne l'étoient il y a dix années.

La maſſe du travail augmente à meſure que les Zémindars, qui n'étoient originairement que des fermiers, ſont dépouillés de l'autorité abſolue qu'ils avoient uſurpée durant les troubles de leur patrie ; à meſure qu'on les réduit à l'impoſſibilité de ſe faire mutuellement la guerre, à meſure que les diſtricts ſoumis à leur juriſdiction ſouffrent moins de leurs vexations. Les proſpérités ſeroient plus rapides & plus éclatantes, ſi le gouvernement Anglois vouloit préſerver des inondations du Kriſna & du Guadavery un territoire immenſe qu'ils couvrent ſix mois de l'année, ſi ces eaux étoient ſagement diſtribuées pour l'arroſement des campagnes,

pagnes, ſi ces deux fleuves étoient joints par un canal de navigation. Les anciens Indiens eurent l'idée de ces travaux. Peut-être même furent-ils commencés. Les gens éclairés les jugent au moins peu diſpendieux & très-praticables.

Mais combien ſeroit vain l'eſpoir de cette amélioration ! On ne craindra pas d'être accuſé d'injuſtice en ſoupçonnant que la compagnie s'occupe bien davantage de l'acquiſition de l'Orixa, province qui s'étend ſur les bords de la mer depuis ſes poſſeſſions de Golconde juſqu'aux rives du Gange, qui lui ſont également ſoumiſes.

Avant 1736, cette contrée faiſoit partie du Bengale. A cette époque les Marattes s'en emparerent, & ils en ſont encore les maîtres. Ils reſpecterent les comptoirs Européens & s'établirent dans l'intérieur des terres. C'eſt Naagapour qui eſt leur capitale. Quarante mille chevaux compoſent leurs forces militaires. Leurs peuples s'occupent ſpécialement à filer du coton qu'ils vont vendre ſur la côte. Un ſi grand démembrement du riche empire qu'ils ont conquis dans cette partie du globe, déplaît aux Anglois, & leur ambition eſt de l'y rejoindre.

Quoi qu'il en ſoit, les marchandiſes achetées ou fabriquées dans les établiſſemens formés par cette nation entre le cap

Comorin & le Gange, ſont toutes réunies à Madras.

Cette ville fut bâtie il y a plus d'un ſiecle, par Guillaume Langhorne, dans le pays d'Arcate & ſur le bord de la mer. Comme il la plaça dans un terrein ſablonneux, tout-à-fait aride, & entiérement privé d'eau potable, qu'il faut aller puiſer à plus d'un mille, on chercha les raiſons qui pouvoient l'avoir déterminé à ce mauvais choix. Ses amis prétendirent qu'il avoit eſpéré, ce qui eſt en effet arrivé, d'attirer à lui tout le commerce de Saint-Thomé, & ſes ennemis l'accuſerent de n'avoir pas voulu s'éloigner d'une maîtreſſe qu'il avoit dans cette colonie Portugaiſe.

Madras eſt diviſé en ville blanche & en ville noire. La premiere, plus connue en Europe ſous le nom de Fort Saint-George, n'eſt habitée que par les Anglois. Elle n'eut pendant long-tems que peu & de mauvaiſes fortifications: mais on y a ajouté depuis peu des ouvrages conſidérables. La ville noire, autrefois entierement ouverte, a été après 1767 entourée d'une bonne muraille & d'un large foſſé rempli d'eau. Cette précaution & la ruine de Pondicheri y ont réuni trois cent mille hommes, Juifs, Arméniens, Maures ou Indiens.

A un mille de ce grand établiſſement eſt Chepauk, où la cour du nabab d'Arcate eſt fixée depuis 1769.

Le territoire de Madras n'étoit rien anciennement. Il s'étend actuellement cinquante milles à l'Oueſt, cinquante milles au Nord, & cinquante milles au Sud. On voit ſur ce vaſte eſpace des manufactures conſidérables qui augmentent chaque jour, des cultures aſſez variées qui deviennent de jour en jour plus floriſſantes. Ces travaux occupent cent mille ames.

Ces conceſſions furent le prix du plan que les Anglois avoient formé de donner le Carnate à Mahmet-Ali-kan, des combats qu'ils avoient livrés pour le maintenir dans le poſte où ils l'avoient élevé, du bonheur qu'ils avoient eu de détruire la puiſſance Françoiſe, toujours diſpoſée à renverſer leur ouvrage.

L'heureux nabab ne tarda pas à recueillir le fruit de ſa reconnoiſſance. Pour leur intérêt & pour le ſien, ſes protecteurs entreprirent de reculer les bornes de ſon autorité & de ſes états. Avant que le gouvernement Mogol eût dégénéré en anarchie, pluſieurs princes Indiens, pluſieurs princes Maures devoient faire paſſer leurs tributs au Carnate, qui lui-même devoit les verſer dans le tréſor de l'Empire. Depuis que tous les reſſorts s'étoient relâchés, cette double obligation n'étoit plus remplie. Les Anglois affermirent l'indépendance du pays qu'ils regardoient comme leur apanage : mais ils voulurent que les provinces qui lui avoient été

ſubordonnées rentrâſſent dans leurs premiers liens. Les plus foibles obéirent. D'autres plus puiſſantes oſerent réſiſter. Elles furent aſſervies.

Ces moyens réunis ont formé à Mahmet-Ali-kan une domination très-étendue & un revenu de 31,500,000 livres. Il ne cede de cette ſomme que 9,000,000 livres aux Anglois, chargés de la défenſe de ſes forteresſes & de ſes états; de ſorte qu'il lui reſte 22,500,000 livres pour ſes dépenſes perſonnelles & pour ſon gouvernement civil.

La compagnie Angloiſe avoit ſur la côte de Coromandel des poſſeſſions précieuſes, dix-huit mille Cipayes bien diſciplinés & trois mille cinq cents hommes de troupes blanches. Elle diſpoſoit librement de toutes les forces du Carnate. La ſeule nation Européenne qui auroit pu lui donner de l'ombrage, étoit écraſée. La jouiſſance paiſible de tant d'avantages lui paroiſſoit aſſurée, lorſqu'en 1767, elle ſe vit attaquée par Hyder-Ali-kan, ſoldat de fortune, qui après avoir appris de nous l'art militaire, avoit fait de grandes conquêtes, & s'étoit rendu maître du Mayſſor. Cet aventurier, hardi & actif, à la tête de la meilleure armée qu'eût jamais commandée un général Indien, entra fiérement dans les contrées que la valeur Britannique étoit chargée de défendre. La guerre ſe tourna en ruſes, comme le vouloit

ce génie artificieux. L'expérience lui ayant appris à redouter l'infanterie & l'artillerie deſtinées à le combattre, il ſe refuſa le plus qu'il lui fut poſſible à des actions régulieres, & ſe contenta de roder autour de ſon ennemi, de le harceler, d'enlever ſes fourrageurs, de lui couper les vivres, tandis que ſa cavalerie ravageoit les campagnes, pilloit les provinces, portoit la déſolation juſqu'aux portes de Madras. Ces calamités firent deſirer aux Anglois un accommodement, & ils réuſſirent à l'obtenir après deux ans d'une guerre deſtructive & peu honorable.

Depuis cette époque, la compagnie a eu pour principe d'empêcher qu'Hyder-Aly-kan, les Marattes, & le ſouba du Décan, les trois principales puiſſances de la péninſule, ne fiſſent des conquêtes ou ne formaſſent entre elles une union étroite. Tant que cette politique lui réuſſira, elle conſervera ſa prépondérance ſur la côte de Coromandel: mais il lui faudra augmenter ſon revenu, qui en 1773 ne s'élevoit pas au-deſſus de 24,196,680 l. ou diminuer ſes dépenſes qui à la même époque étoient de 26,397,585 livres. Ce ne ſera qu'après ce changement qu'elle ſera en état de protéger efficacement ſes établiſſemens de Sumatra.

XXVI. Etabliſſement Anglois dans l'iſle de Sumatra.

Quoique cette iſle très-étendue eût vu ſes rades fréquentées par les Anglois depuis

leur arrivée aux Indes, ce ne fut qu'en 1688 qu'elle reçut une colonie de cette nation. Les navigateurs expédiés de Madras avoient ordre de placer le comptoir à Indapoura, la partie du pays la plus abondante en or ; mais le deſtin en décida autrement. Les vents ayant pouſſé les navires à Bencouli, on jugea devoir s'y fixer.

Les deux peuples firent d'abord leurs échanges avec beaucoup de franchiſe & de confiance. Cette harmonie ne dura pas long-tems. Bientôt les agens de la compagnie ſe livrerent à cet eſprit de rapine & de tyrannie, que les Européens portent ſi généralement en Aſie. Des nuages s'éleverent entre eux & les naturels du pays. Ils groſſirent peu-à-peu. L'animoſité étoit déja extrême, lorſqu'on vit ſortir comme de deſſous terre, à deux lieues de la ville, les fondemens d'une fortereſſe. A cet aſpect, les habitans de Bencouli prennent les armes. Toute la contrée ſe joint à eux. Les magaſins ſont brûlés, & les Anglois réduits à s'embarquer précipitamment. Leur proſcription ne fut pas longue. On les rappella, & ils tirerent de leur déſaſtre l'avantage d'achever ſans contradiction le fort Marlborough.

Leur tranquillité n'y fut plus troublée juſqu'en 1759. A cette époque, les François le prirent & le détruiſirent avec tous les bâtimens civils & militaires. Le butin fut très-

peu de choſe, parce que tout ce qui pouvoit être de quelque valeur avoit été détourné à tems. Avant même la fin des hoſtilités, les Anglois rentrerent dans cette poſſeſſion; mais ils n'en releverent pas les ouvrages. Alors le fort Marlborough ſortit de la dépendance où il avoit été juſqu'alors de Madras, & forma une direction particuliere.

Les Chinois, les Malais & les eſclaves amenés du Mozambique, forment la population de l'établiſſement Anglois. Quatre cents Européens & quelques Cipayes le défendent. Tout le commerce qui s'y fait appartient aux négocians libres, à l'exception de celui du poivre. La compagnie en tire annuellement quinze cents tonneaux, qu'elle obtient à un prix exceſſivement borné. La moitié de ce produit eſt porté dans la la Grande-Bretagne par un ſeul bâtiment; le reſte s'embarque ſur deux navires expédiés d'Europe, qui le portent à la Chine où on le vend avec avantage. En 1773, le revenu de ce comptoir s'élevoit à 4,982,895 livres, & ſes dépenſes à 3,165,480 livres.

XXVII. Vûes des Anglois ſur Balambangan. Leur expulſion de cette iſle.

Cette colonie n'eſt pas jugée aſſez utile. Auſſi devoit-elle être abandonnée, mais ſeulement après le ſucces d'un grand projet qu'on méditoit. Depuis long-tems les An-

glois deſiroient une poſſeſſion qui pût devenir un entrepôt, où les marchandiſes, les denrées de la Chine & des iſles orientales, ſeroient échangées contre les denrées, les marchandiſes de l'Indoſtan & de l'Europe. Leur plan étoit d'en faire le marché le plus conſidérable de l'Aſie. L'iſle de Balambangan, ſituée à la pointe ſeptentrionale de Bornéo, leur parut propre à remplir leurs vues, & le roi de Solon la leur abandonna en 1766. Ils y arborerent leur pavillon l'année ſuivante; mais ce ne fut qu'en 1772 qu'ils formerent leur établiſſement.

Quelques commis, trois cents ſoldats blancs ou noirs, un vaiſſeau & deux petits bâtimens, tels furent les premiers matériaux d'un édifice, qui devoit avec le tems s'élever à une hauteur immenſe. Malheureuſement les chefs ſe brouillerent; le peu de troupes qui avoit échappé à des maladies deſtructives fut trop diſperſé; les navires allerent ouvrir le commerce avec les états voiſins. Dans ces circonſtances fâcheuſes, le nouveau comptoir fut attaqué, pris & détruit.

Les Anglois ignorent encore, ou feignent d'ignorer d'où vint un acte de violence qui leur coûta 9,000,000 livres. Leurs ſoupçons ont paru ſe porter ſucceſſivement ſur les Hollandois, toujours alarmés pour les Moluques; ſur les Eſpagnols, qui pouvoient

craindre pour les Philippines ; ſur les barbares des parages voiſins, dont la liberté ſembloit menacée : quelquefois même ſur une conſpiration de tous ces ennemis, qui avoient uni leurs haines & leurs intérêts. De quelque main que ſoit parti un trait inattendu, le mal n'eſt pas ſans remede. La nation Britannique pourra retrouver à Queda, ſur une autre partie du continent de Malaca, ou dans quelqu'une des nombreuſes iſles répandues dans ce détroit, ce qu'elle a perdu à Balambangan. Si des obſtacles trop puiſſans rendoient encore une fois ſes efforts inutiles, elle trouveroit cent motifs de conſolation dans le Bengale.

XXVIII. Révolutions arrivées dans le Bengale.

C'eſt une vaſte contrée de l'Aſie, bornée à l'Orient par le royaume d'Asham & d'Aracan ; au couchant, par pluſieurs provinces du Grand-Mogol ; au Nord, par des rochers affreux ; au Midi, par la mer. Elle s'étend ſur les deux rives du Gange, qui ſe forme de diverſes ſources dans le Thibet, erre quelque tems dans le Caucaſe, & entre dans l'Inde en traverſant les montagnes qui ſont ſur la frontiere. Cette riviere, après avoir formé dans ſon cours un grand nombre d'iſles vaſtes, fertiles & bien peuplées, va ſe perdre dans l'Océan par pluſieurs embouchures, dont il n'y a que deux de connues & de fréquentées.

Dans le haut de ce fleuve, il y avoit autrefois une ville nommée Palybothra. Elle étoit si ancienne, que Diodore de Sicile ne craignoit pas d'assurer qu'elle avoit été bâtie par cet Hercule, à qui les Grecs attribuoient tout ce qui s'étoit fait de grand & de prodigieux dans le monde. Ses richesses, du tems de Pline, étoient célebres dans l'univers entier. On la regardoit comme le marché général des peuples qui étoient situés endeçà & au-delà du fleuve qui baignoit ses murs.

L'histoire des révolutions dont le Bengale a été le théâtre, est mêlée de tant de fables, qu'il ne faut pas s'en occuper. On y entrevoit seulement que cet empire a été tantôt plus, tantôt moins étendu; qu'il a eu des périodes heureux & des périodes malheureux; qu'il forma tour-à-tour un seul royaume & plusieurs états. Un seul maître lui donnoit des loix, lorsqu'un despote plus puissant, Egbar, grand-pere d'Aurengzeb, en entreprit la conquête. Il la commença en 1590, & elle étoit finie en 1595. Depuis cette époque, le Bengale n'a pas cessé de reconnoître les Mogols pour ses souverains. Le gouverneur chargé de le régir, tenoit d'abord sa cour à Raja-Mahol; il la transféra dans la suite à Daca. Depuis 1717, elle est à Moxudabad, grande ville située dans les terres à deux lieues de Cassimbazar. Plusieurs

nababs, pluſieurs rajas ſont ſubordonnés à ce vice-roi, nommé Souba.

Ce furent long-tems les fils du Grand-Mogol qui occuperent ce poſte important. Ils abuſerent ſi ſouvent, pour troubler l'empire, des forces & des richeſſes dont ils diſpoſoient, qu'on crut devoir les confier à des hommes moins accrédités & plus dépendans. Les nouveaux gouverneurs ne firent pas, à la vérité, trembler la cour de Delhy, mais ils ſe montrerent peu exacts à envoyer au tréſor royal les tributs qu'ils recueilloient. Ce déſordre augmenta encore après l'expédition de Kouli-kan, & les choſes furent portées ſi loin, que l'empereur, qui étoit hors d'état de payer aux Marattes ce qu'il leur devoit, les autoriſa en 1740 à l'aller chercher eux-mêmes dans le Bengale. Ces brigands partagés en trois armées ravagerent ce beau pays pendant dix ans, & n'en ſortirent qu'après s'être fait donner des ſommes immenſes.

XXIX. Mœurs anciennes des Indiens retrouvées dans le Biſnapore.

Dans tous ces mouvemens, le gouvernement deſpotique, qui eſt malheureuſement celui de toute l'Inde, s'eſt maintenu dans le Bengale; mais auſſi un petit diſtrict qui y avoit conſervé ſon indépendance, la conſerve encore. Ce canton fortuné, qui peut avoir cent ſoixante milles d'étendue, ſe

nomme Biſnapore. Il eſt conduit de tems immémorial par un brame Rajepoute. C'eſt là qu'on retrouve ſans altération la pureté & l'équité de l'ancien ſyſtème politique des Indiens. On a vu juſqu'ici avec trop d'indifférence ce gouvernement unique, le plus beau monument & le plus intéreſſant qu'il y ait dans le monde. Il ne nous reſte des anciens peuples que de l'airain & des marbres, qui ne parlent qu'à l'imagination & à la conjecture, interprètes peu fideles des mœurs & des uſages qui ne ſont plus. Le philoſophe tranſporté dans le Biſnapore, ſe trouveroit tout-à-coup témoin de la vie que menoient il y a pluſieurs milliers d'années les premiers habitans de l'Inde; il converſeroit avec eux; il ſuivroit les progrès de cette nation, qui fut célebre, pour ainſi dire, au ſortir du berceau; il verroit ſe former un gouvernement, qui n'ayant pour baſe que des préjugés heureux, que des mœurs ſimples & pures, que la douceur des peuples, que la bonne-foi des chefs, a ſurvécu à cette foule innombrable de légiſlations qui n'ont fait que paroître ſur la terre avec les générations qu'elles ont tourmentées. Plus ſolide, plus durable que ces édifices politiques, qui formés par l'impoſture & l'enthouſiaſme ſont les fléaux du genre-humain, & deſtinés à périr avec les folles opinions qui les ont élevés; le gouvernement de Biſnapore, ou-

vrage de l'attention qu'on a donnée à l'ordre & aux loix de la nature, s'eſt établi, s'eſt maintenu ſur des principes qui ne changent point, & n'a pas ſouffert plus d'altération que ces mêmes principes. La poſition ſinguliere de cette contrée, a conſervé ſes habitans dans leur bonheur primitif & dans la douceur de leur caractere, en les garantiſſant du danger d'être conquis, ou de tremper leurs mains dans le ſang des hommes. La nature les a environnés d'eaux prêtes à inonder leurs poſſeſſions ; il ne faut pour cela qu'ouvrir les écluſes des rivieres. Les armées envoyées pour les réduire ont été ſi ſouvent noyées, qu'on a renoncé au projet de les aſſervir. On a pris le parti de ſe contenter d'une apparence de ſoumiſſion.

La liberté & la propriété ſont ſacrées dans le Biſnapore. On n'y entend parler ni de vol particulier, ni de vol public. Un voyageur, quel qu'il ſoit, n'y eſt pas plutôt entré, qu'il fixe l'attention des loix, qui ſe chargent de ſa ſûreté. On lui donne gratuitement des guides, qui le conduiſent d'un lieu à un autre, & qui répondent de ſa perſonne & de ſes effets. Lorſqu'il change de conducteur, les nouveaux donnent à ceux qu'ils relevent une atteſtation de leur conduite, qui eſt enrégiſtrée & envoyée enſuite au raja. Tout le tems qu'il eſt ſur le territoire, il eſt nourri & voituré avec ſes marchandiſes aux dépens

de l'état, à moins qu'il ne demande la permiſſion de ſéjourner plus de trois jours dans la même place. Il eſt alors obligé de payer ſa dépenſe, s'il n'eſt pas retenu par quelque maladie, ou par un autre accident forcé. Cette bienfaiſance pour des étrangers, eſt la ſuite du vif intérêt que les citoyens prennent les uns aux autres. Ils ſont ſi éloignés de ſe nuire, que celui qui trouve une bourſe ou quelqu'autre effet de prix, les ſuſpend au premier arbre, & en avertit le corps-de-garde le plus prochain, qui l'annonce au public au ſon du tambour. Ces principes de probité ſont ſi généralement reçus, qu'ils dirigent juſqu'aux opérations du gouvernement. De ſept à huit millions qu'il reçoit annuellement, ſans que la culture ni l'induſtrie en ſouffrent, ce qui n'eſt pas conſommé par les dépenſes indiſpenſables de l'état, eſt employé à ſon amélioration. Le raja peut ſe livrer à des ſoins ſi humains, parce qu'il ne donne aux Mogols que le tribut qu'il juge à propos, & lorſqu'il le juge à propos.

Lecteurs, dont les ames ſenſibles viennent de s'épanouir de joie au récit des mœurs ſimples & de la ſageſſe du gouvernement de Biſnapore, vous, qui fatigués des vices & des déſordres de votre contrée, vous êtes ſans doute expatriés plus d'une fois par la penſée, pour devenir les témoins de la vertu & partager le bonheur de ce recoin du

Bengale, c'eſt avec regret que je vais peut-être détruire la plus douce des illuſions, & répandre de l'amertume dans vos cœurs. Mais la vérité m'y contraint. Hélas! ce Biſnapore & tout ce que je vous en ai raconté, pourroit bien n'être qu'une fable.

Je vous entends. Vous vous écriez avec douleur: Une fable? quoi! il n'y a donc que le mal qu'on dit de l'homme qui ſoit vrai! Il n'y a que ſa miſere & ſa méchanceté qui ne puiſſent être conteſtées! Cet être né pour la vertu, dont il s'efforceroit inutilement d'étouffer le germe qu'il a reçu, qu'il ne bleſſe jamais ſans remords, & qu'il eſt forcé de reſpecter lors même qu'elle l'afflige ou l'humilie, eſt donc méchant par-tout. Cet être qui ſoupire ſans ceſſe après le bonheur, la baſe de ſes vrais devoirs, eſt donc malheureux par-tout. Par-tout il gémit ſous des maîtres impitoyables. Par-tout il tourmente ſes égaux, & il en eſt tourmenté. Par-tout l'éducation le corrompt, & le préjugé l'empoiſonne en naiſſant. Par-tout il eſt livré à l'ambition, à l'amour de la gloire, à la paſſion de l'or, aux mêmes bourreaux qui ſe relaient pour nous déchirer, nous leurs triſtes victimes, qu'elles n'abandonnent qu'au bord du tombeau. Quoi! le crime s'eſt emparé de toute la terre! Ah! laiſſez du moins à l'Innocence cette étroite enceinte

ſur laquelle vous avez attaché nos regards, & que notre imagination, franchiſſant l'intervalle immenſe qui nous en ſépare, ſe plaiſoit à parcourir.

La peine que vous avez éprouvée, je l'ai reſſentie, lecteur. Vos réflexions, je les ai faites, lorſque je me ſuis trouvé entre deux autorités preſque d'un poids égal, l'une pour, l'autre contre l'exiſtence du Biſnapore. Nous avons en notre faveur le témoignage d'un voyageur Anglois, qui a demeuré trente ans dans le Bengale. Le témoignage oppoſé eſt d'un voyageur de la même nation, qui a fait auſſi un ſéjour aſſez long dans cette contrée. Voyez, choiſiſſez.

XXX. Productions, manufactures, exportations du Bengale.

Quoique le reſte du Bengale ſoit bien éloigné de la felicité réelle ou fabuleuſe du Biſnapore, il ne laiſſe pas d'être la province la plus riche & la plus peuplée de l'empire Mogol. Indépendamment de ſes conſommations, qui néceſſairement ſont conſidérables, il ſe fait des exportations immenſes. Une partie des marchandiſes va dans l'intérieur des terres. Il paſſe dans le Thibet des toiles auxquelles on joint du fer & des draps apportés d'Europe. Les habitans de ces montagnes viennent les chercher eux-mêmes à Patna, & les paient avec du muſc & de la rhubarbe.

Le muſc eſt une production particuliere au Thibet. Il ſe forme dans un petit ſac de la groſſeur d'un œuf de poule, qui croît en forme de veſſie ſous le ventre d'une eſpece de chevreuil, entre le nombril & les parties naturelles. Ce n'eſt dans ſon origine qu'un ſang putride, qui ſe coagule dans le ſac de l'animal. La plus groſſe veſſie, ne produit qu'une demie once de muſc. Son odeur eſt naturellement ſi forte, que dans l'uſage ordinaire il faut néceſſairement la tempérer en y mêlant des parfums plus doux. Pour groſſir leurs profits, les chaſſeurs avoient imaginé d'ôter des veſſies une partie du muſc, & de remplir ce vuide avec du foie & du ſang coagulé de l'animal, hachés enſemble. Le gouvernement, qui vouloit arrêter ces mélanges frauduleux, ordonna que toutes les veſſies, avant que d'être couſues, ſeroient viſitées par des inſpecteurs qui les fermeroient eux-mêmes, & les ſcelleroient du ſceau royal. Cette précaution a empêché les ſupercheries qui altéroient la qualité du muſc, mais non celles qui en augmentoient le poids. On ouvre ſubtilement les veſſies, pour y faire couler quelques particules de plomb.

Le commerce du Thibet n'eſt rien en comparaiſon de celui que le Bengale fait avec Agra, Delhy, les provinces voiſines de ces ſuperbes capitales. On leur porte du ſel, du ſucre, de l'opium, de la ſoie, des ſoieries,

une infinité de toiles, des mouſſelines en particulier. Ces objets réunis montoient autrefois à plus de quarante millions par an. Une ſomme ſi conſidérable ne paſſoit pas ſur les bords du Gange : mais elle y faiſoit reſter une ſomme à-peu-près égale qui en ſeroit ſortie pour payer les tributs, ou pour d'autres uſages. Depuis que les lieutenans du Mogol ſe ſont rendus comme indépendans, depuis qu'ils ne lui envoient de ſes revenus que ce qu'ils veulent bien lui accorder, le luxe de la cour eſt fort diminué, & la branche d'exportation dont on vient de parler, n'eſt plus ſi forte.

Le commerce maritime du Bengale, exercé par les naturels du pays, n'a pas éprouvé la même diminution, mais auſſi n'avoit-il pas autant d'étendue. On peut le diviſer en deux branches, dont le Catek fait la meilleure partie.

Le Catek eſt un diſtrict aſſez étendu, un peu au-deſſous de l'embouchure la plus occidentale du Gange. Balaſſor, ſitué ſur une riviere navigable, lui ſert de port. La navigation pour les Maldives, que l'intempérie du climat a forcé les Anglois & les François d'abandonner, s'eſt concentrée dans cette rade. On y charge pour ces isles du riz, de groſſes toiles, quelques ſoieries; & l'on y reçoit en échange des cauris, qui ſervent de monnoie dans le Bengale, & qui ſont vendus aux Européens.

Les habitans du Catek, & quelques autres peuples du bas Gange, ont des liaiſons plus conſidérables avec le pays d'Asham. Ce royaume, qu'on croit avoir fait autrefois partie du Bengale, & qui n'en eſt ſéparé que par une riviere qui ſe jette dans le Gange, devroit être plus connu, s'il étoit vrai, comme on l'aſſure, que l'invention de la poudre à canon lui eſt due, qu'elle a paſſé d'Asham au Pégu, & du Pégu à la Chine. Ses mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, auroient ajouté à ſa célébrité, ſi elles euſſent été bien exploitées. Au milieu de ces richeſſes dont il faiſoit peu d'uſage, le ſel, dont il ſentoit un beſoin très-vif, lui manquoit. On étoit réduit à ce qu'on pouvoit s'en procurer par la décoction de quelques plantes.

Au commencement du ſiecle, quelques brames de Bengale allerent porter leurs ſuperſtitions à Asham, où on avoit le bonheur de ne ſuivre que la religion naturelle. Ils perſuaderent à ce peuple, qu'il ſeroit plus agréable à Brama, s'il ſubſtituoit le ſel pur & ſain de la mer, à ce qui lui en tenoit lieu. Le ſouverain conſentit à le recevoir, à condition que le commerce excluſif en ſeroit dans ſes mains, qu'il ne pourroit être porté que par des Bengalis, & que les bateaux qui le conduiroient s'arrêteroient à la frontiere du royaume. C'eſt ainſi que ſe ſont introduites toutes ces religions factices, par l'intérêt &

pour l'intérêt des prêtres qui les prêchoient, & des rois qui les recevoient. Depuis cet arrangement, il va tous les ans du Gange à Asham une quarantaine de petits bâtimens, dont les cargaisons de sel donnent près de deux cents pour cent de bénéfice. On reçoit en paiement un peu d'or & un peu d'argent, de l'ivoire, du musc, du bois d'aigle, de la gomme-lacque, & surtout de la soie.

Cette soie, unique en son espece, n'exige aucun soin. Elle vient sur des arbres où les vers naissent, se nourrissent, font toutes leurs métamorphoses. L'habitant n'a que la peine de la ramasser. Les cocons oubliés, renouvellent la semence. Pendant qu'elle se développe, l'arbre pousse de nouvelles feuilles, qui servent successivement à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions se répetent douze fois dans l'année, mais moins utilement dans les tems de pluie que dans les tems secs. Les étoffes fabriquées avec cette soie, ont beaucoup de lustre & peu de durée.

A la réserve de ces deux branches de navigation, que des raisons particulieres ont conservées aux naturels du pays, les Bengalis se sont vus ravir toutes les autres par les Européens, & il étoit impossible que ce fût autrement. Comment un peuple foible, circonspect, opprimé, ne voguant que lentement, le long des côtes, avec de très-petits bâti-

mens, auroit-il pu lutter avec ſuccès contre ces étrangers, d'un caractére entreprenant, jouiſſant des prérogatives particulieres dans le Gange même & ſur toutes les autres plages, bravant l'élément des tempêtes ſur de grands vaiſſeaux ? Mais dans une région qui refuſe généralement ce qu'exige la conſtruction des navires, quelles reſſources a-t-on imaginées ? les chantiers du Pégu.

Le Pégu eſt ſitué ſur le golfe de Bengale, entre les royaumes d'Aracan & de Siam. Les révolutions, ſi fréquentes dans tous les empires deſpotiques de l'Aſie, s'y ſont répétées plus ſouvent qu'ailleurs. On l'a vu alternativement le centre d'une grande puiſſance, & la province de pluſieurs états qui ne l'égaloient pas en étendue. Il eſt aujourd'hui dans la dépendance d'Ava, où les Arméniens ſeuls achètent tout ce que le Pégu fournit de topazes, de ſaphirs, d'amétiſtes & de rubis.

Le ſeul port du Pégu où il ſoit permis d'aborder, s'appelle Syriam. Les Portugais en furent aſſez long-tems les maîtres. Il avoit alors un éclat qui diſparut avec les proſpérités de cette nation brillante. On le vit ſe ranimer, lorſque les Européens établis dans le Bengale imaginerent d'y faire conſtruire les nombreux bâtimens qu'exigeoit l'étendue de leurs liaiſons maritimes : mais les matériaux qui y étoient employés s'étant trouvés de mauvaiſe qualité, il fallut y renoncer,

& la rade retomba encore dans l'obſcurité. Tout s'y réduit aujourd'hui à l'échange de quelques toiles communes, des rives du Gange ou de la côte de Coromandel, contre de la cire, du bois, de l'étain & de l'ivoire.

Une branche plus conſidérable du commerce que les Européens du Bengale font avec le reſte de l'Inde, c'eſt celui de l'opium. L'opium eſt le produit du pavot blanc des jardins, dont toutes les parties rendent un ſuc laiteux. Cette plante qui périt tous les ans, a des feuilles oblongues, ſinuées, de couleur de vert de mer, diſpoſées alternativement ſur une tige liſſe, peu rameuſe, & de trois pieds de hauteur. Chaque rameau eſt preſque nu, terminé par une ſeule fleur aſſez grande, compoſée d'un calice à deux feuilles, quatre pétales blancs ou roſes, & beaucoup d'étamines attachées ſous le piſtil qu'elle entourent. Cleui-ci devient une coque ou tête ſphérique, garnie d'un chapiteau rayonné & rempli d'un nombre prodigieux de ſemences arrondies, blanches & huileuſes. Lorſque le pavot eſt dans la force de ſa ſeve & que la tête commence à groſſir, on lui fait une ou pluſieurs inciſions d'où découlent quelques larmes de la liqueur laiteuſe quelle contient, & que l'on recueille lorſqu'elle eſt figée. L'opération ſe répéte juſqu'à trois fois; mais le produit va toujours en diminuant, pour la quantité & pour la

qualité. Après que l'opium a été recueilli, on l'humecte & on le pétrit avec de l'eau ou du miel, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance, la viscosité, & l'éclat de la poix bien préparée. On le réduit en petits pains. On estime celui qui est un peu mou, qui obéit sous le doigt, qui est inflammable, d'une couleur brune & noirâtre, d'une odeur forte & puante. Celui qui est sec, friable, brûlé, mêlé de terre & de sable, doit être rejetté. Selon les différentes préparations qu'on lui donne, & les doses qu'on en prend, il assoupit, il procure des idées agréables, ou il rend furieux.

Le méconium, ou opium commun, se prépare en exprimant les têtes déja incisées. Le suc qui en sort, mêlé avec les larmes les moins belles, est pétri, arrosé d'eau & figuré en pains que l'on apporte en Europe. Comme il est souvent mélangé, on le purifie avant de l'employer.

La province de Bahar, est le pays de l'univers où le pavot est le plus cultivé. Ses campagnes en sont couvertes. Indépendamment de l'opium qui va dans les terres, il en sort tous les ans par mer six cents mille livres pesant. Cet opium n'est pas raffiné, comme celui de Syrie & de Perse, dont nous nous servons en Europe. Ce n'est qu'une pâte sans préparation, qui fait dix fois moins d'effet que l'autre.

Les peuples qui sont à l'Est de l'Inde ont

tous le goût le plus vif pour l'opium. Vainement les loix de la Chine ont condamné au feu les vaiſſeaux qui en porteroient dans l'empire, les maiſons qui le recevroient ; la conſommation n'en a pas été moins forte. Elle eſt encore plus conſidérable à Malaca, à Borneo, dans les Moluques, à Java, à Macaſſar, à Sumatra, dans toutes les iſles de cet archipel immenſe. Ces Inſulaires le fument avec le tabac. Ceux d'entre eux qui veulent tenter quelque action déſeſpérée, s'enivrent de cette fumée. Dans leur ivreſſe, ils ſe jettent ſur le premier objet qui ſe préſente, ſur un homme qu'ils n'ont jamais vu, comme ſur l'ennemi le plus implacable. Ces atrocités n'ont pas convaincu les Hollandois, maîtres des lieux où l'opium a de plus dangereuſes influences, de l'obligation d'en arrêter ou même d'en borner l'uſage. Plutôt que de ſe priver du bénéfice très-conſidérable que ſa vente leur procuroit, ils ont autoriſé tous les citoyens à maſſacrer ceux de ces furieux qui courroient les rues avec des armes. Ainſi certaines légiſlations introduiſent ou nourriſſent des paſſions ou des opinions dangereuſes, & quand on a donné ces maladies aux peuples, on ne ſait d'autre remède que la mort ou les ſupplices.

Les Anglois, qui prennent à cet odieux commerce autant de part qu'il leur eſt poſſible, ont d'autres branches qui leur ſont plus parti-

particulieres. Ils portent à la côte de Coromandel du riz & du ſucre, qui leur ſont payés avec des métaux. Ils portent au Malabar des toiles qu'ils échangent contre des épiceries, & à Surate des ſoies qu'ils échangent contre du coton. Ils portent du riz, de la gommelacque, des toileries dans le golfe Perſique, d'où ils retirent des fruits ſecs, de l'eau roſe & ſur-tout de l'or. Ils portent des cargaiſons riches & variées à la mer Rouge qui ne fournit guère de l'argent. Toutes ces liaiſons avec les différentes échelles de l'Inde font entrer chaque année vingt-cinq à trente millions dans le Bengale.

Quoique ce commerce paſſe par les mains des Européens & ſe faſſe ſous leur pavillon, il n'eſt pas tout entier pour leur compte. A la vérité les Mogols, communément bornés aux places du gouvernement, prennent rarement intérêt dans ces armemens : mais les Arméniens, qui depuis les révolutions de Perſe ſe ſont fixés ſur les bords du Gange, où ils ne faiſoient autrefois que des voyages, y placent volontiers leurs capitaux. Les fonds des Indiens y ſont encore plus conſidérables. L'impoſſibilité où ſont les naturels du pays de jouir de leurs richeſſes, ſous un gouvernement oppreſſeur, ne les empêche pas de travailler continuellement à les augmenter. Comme ils courroient trop de riſque à faire le négoce à découvert, ils ſont réduits à

chercher des voies détournées. Dès qu'il arrive un Européen, les Gentils qui ſe connoiſſent mieux en hommes qu'on ne penſe, l'étudient, & s'ils lui trouvent de l'économie, de l'activité, de l'intelligence, ils s'offrent à lui pour courtiers & pour caiſſiers, ils lui prêtent ou lui font trouver de l'argent à la groſſe ou à l'intérêt. Cet intérêt, qui eſt ordinairement de neuf pour cent au moins, devient plus fort lorſqu'on eſt réduit à emprunter des Chetz.

C'eſt une famille d'Indiens, puiſſante de tems immémorial ſur le Gange. Ses richeſſes ont mis long-tems dans ſes mains la banque de la cour, la ferme générale du pays & la direction des monnoies, qu'elle frappe tous les ans d'un nouveau coin, pour renouveller tous les ans les bénéfices de cette opération. Tant de moyens réunis, l'ont miſe en état de prêter à la fois au gouvernement, quarante, ſoixante, & juſqu'à cent millions. Lorſqu'on n'a pas pu ou voulu les lui rendre, il lui a été permis de ſe dédommager en opprimant les peuples. Une fortune ſi prodigieuſe & ſi ſoutenue dans le centre de la tyrannie, au milieu des révolutions, paroît incroyable. Il n'eſt pas poſſible de comprendre, comment cet édifice a pu s'élever, comment ſur-tout il a pu durer. Pour débrouiller ce myſtère, il faut ſavoir que cette famille a toujours eu une influence décidée

à la cour de Delhy, que les nababs, les rajas de Bengale ſe ſont mis dans ſa dépendance, que ce qui entoure le ſouba lui a été couſtamment vendu, que le ſouba lui-même s'eſt ſoutenu ou a été précipité par les intrigues de cette famille. Ajoutons que ſes membres, ſes tréſors étant diſperſés, il n'a jamais été poſſible de lui faire qu'un demi-mal, qui lui auroit laiſſé plus de reſſources qu'il n'en falloit pour pouſſer ſa vengeance aux derniers excès. Son deſpotiſme s'étendit juſque ſur les Européens qui avoient formé des comptoirs dans cette région. Ils ſe préſenterent d'eux-mêmes au joug, en empruntant de ces avides financiers des ſommes immenſes à un intérêt apparent de dix pour cent, mais en effet de plus de douze, par la différence des monnoies qu'on en recevoit, & de celles qu'il leur falloit rendre.

Les Portugais, qui aborderent au Bengale long-tems avant les autres navigateurs de l'Europe, s'établirent à Chatigan, port ſitué ſur la frontiere d'Aracan, non loin de la branche la plus orientale du Gange. Les Hollandois, qui ſans ſe commettre avec des ennemis alors redoutables vouloient avoir part à leur fortune, chercherent la rade qui ſans nuire à leur projet, les expoſoit le moins aux hoſtilités. En 1603 ils jetterent les yeux ſur Balaſſor, & tous leurs rivaux, plutôt par imagination que par des combinaiſon bien

raiſonnées, ſuivirent cet exemple. L'expérience apprit à ces négocians qu'il leur convenoient de ſe rapprocher des différens marchés d'où ſortoient leurs riches cargaiſons; & ils remonterent le bras du Gange, qui après s'être ſéparé du corps du fleuve à Morchia, ſe perd dans l'Océan ſous le nom de riviere d'Ougly. Le gouvernement du pays leur permit de placer des loges dans tous les lieux abondans en manufactures; il leur accorda même très-imprudemment la liberté d'élever des fortifications ſur les bords de cette riviere.

En la remontant, on trouve d'abord l'établiſſement Anglois de Calcutta, où l'air eſt mal ſain & l'ancrage très-peu ſûr. Malgré ces inconvéniens, cette ville où la liberté & la ſûreté avoient ſucceſſivement attiré beaucoup de riches négocians, Arméniens, Maures & Indiens, a vu ſa population s'élever à ſix cents mille ames dans les derniers tems. Du coté de terre elle ſeroit abſolument ouverte aux ennemis, s'il en exiſtoit ou s'ils étoient à craindre: mais le fort Williams, qui n'en eſt éloigné que d'un demi-mille, la défendroit contre des forces arrivées d'Europe pour l'attaquer ou pour la bombarder. C'eſt un octogone régulier, avec huit baſtions, pluſieurs contreſcarpes & quelques demi-lunes, ſans glacis ni chemin couvert. Le foſſé de cette

place, dont la conſtruction a coûté plus de vingt millions, peut avoir cent ſoixante pieds de large ſur dix-huit de profondeur.

Six lieues au-deſſus, ſe voit Frédéric Nagor, fondé en 1756 par les Danois, pour remplacer une colonie ancienne, où ils n'avoient pu ſe ſoutenir. Cet établiſſement n'a encore acquis aucune conſiſtance, & tout porte à croire qu'il ne ſera jamais grand choſe.

Chandernagor, ſitué deux lieues & demie plus haut, appartient aux François. Il a l'inconvénient d'être un peu dominé du coté de l'Oueſt: mais ſon port eſt excellent, & l'air y eſt auſſi pur qu'il puiſſe l'être ſur les bords du Gange. Toutes les fois qu'on veut élever des édifices qui doivent avoir de la ſolidité, il faut, comme dans tout le reſte du Bengale, bâtir ſur pilotis, parce qu'il eſt impoſſible de creuſer la terre ſans trouver l'eau à trois ou quatre pieds. On voit ſur ſon territoire, qui n'a guere qu'une lieue de circonférence, quelques manufactures, que la perſécution y a pouſſées comme dans les autres comptoirs Européens.

A un mille de Chandernagor, eſt Chinchura, plus connu ſous le nom d'Ougly, parce qu'il eſt ſitué près des fauxbourgs de cette ville, autrefois célebre. Les Hollandois n'y ont de propriété que celle de leur

fort. Les habitations dont il eſt environné dépendent du gouvernement du pays, qui ſouvent s'y fait ſentir par ſes extorſions. Un autre inconvénient de cet établiſſement, c'eſt qu'un banc de ſable empêche que les vaiſſeaux ne puiſſent y arriver : ils s'arrêtent vingt milles au-deſſous de Calcutta, à Fulta, ce qui multiplie les frais d'adminiſtration.

Les Portugais avoient autrefois établi leur commerce à Bandel, à quatre-vingts lieues de l'embouchure du Gange, & à un quart de lieu au-deſſus d'Ougly. On y voit encore leur pavillon, avec un petit nombre de miſérables, qui ont oublié leur patrie après en avoir été oubliés.

Si l'on excepte les mois d'octobre, de novembre & de décembre, où des ouragans fréquens, preſque continuels, rendent le golfe de Bengale impraticable, les vaiſſeaux Européens peuvent entrer le reſte de l'année dans le Gange. Ceux qui veulent remonter ce fleuve, reconnoiſſent auparant la Pointe des Palmiers. Ils y ſont reçus par des pilotes de leur nation, fixés à Balaſſor. L'argent qu'ils portent eſt mis dans des chaloupes nommées bots, du port de ſoixante à cent tonneaux, qui vont toujours devant les navires. Ils arrivent par un canal étroit, entre deux bancs de ſable, dans la riviere d'Ougly. Ils s'arrêtoient autrefois à Coulpy : mais avec le

tems ils ont oſé braver les courans, les bancs mouvans & élevés qui ſembloient fermer la navigation du fleuve, & ils ſe ſont rendus à leur deſtination reſpective. Cette audace a été ſuivie de pluſieurs naufrages, dont le nombre a diminué à meſure qu'on a acquis de l'expérience, & que l'eſprit d'obſervation s'eſt étendu. Il faut eſpérer que l'exemple de l'amiral Watſon, qui avec un vaiſſeau de ſoixante-dix canons, eſt remonté juſqu'à Chandernagor, ne ſera pas perdu. Si l'on en ſait profiter, on épargnera beaucoup de tems, de ſoins & de dépenſes.

Outre cette grande navigation, il y en a une autre pour faire arriver les marchandiſes, des lieux mêmes qui les produiſent, au chef-lieu de chaque compagnie. De petites flottes, compoſées de quatre-vingt, cent bateaux, ou même davantage, ſervent à cet uſage. Juſqu'à ces derniers tems on y plaçoit des ſoldats noirs ou blancs, néceſſaires pour réprimer l'avidité inſatiable des nababs & des rajas, qu'on trouvoit ſur la route. Ce qu'on tire du haut Gange, de Patna, de Caſſimbazar, deſcend par la riviere d'Ougly. Les marchandiſes des autres branches du fleuve, toutes navigables dans l'intérieur des terres, & communiquant les unes aux autres, ſurtout vers le bas du Gange, entrent dans la riviere d'Ougly par Rangafoula &

Baratola, à quinze ou vingt lieues de la mer. Elles remontent de-là, au principal établiſſement de chaque nation.

Il ſort du Bengale pour l'Europe du muſc, de la lacque, du bois rouge, du poivre, des cauris, quelques autres articles peu conſidérables qui y ont été portés d'ailleurs. Ceux qui lui ſont propres, ſont le borax, le ſalpêtre, la ſoie & les ſoieries, les mouſſelines, & cent eſpeces de toiles différentes.

Le borax, qui ſe trouve dans la province de Patna, eſt une ſubſtance ſaline, que les chymiſtes Européens ont vainement tenté de contrefaire. Quelques-uns d'entr'eux le regardent comme un ſel alkali, qui ſe trouve tout formé dans cette riche partie de l'Indoſtan; d'autres veulent qu'il ſoit le produit des volcans ou des incendies ſouterreins.

Quoi qu'il en ſoit, le borax ſert très-utilement dans le travail des métaux, dont il facilite la fuſion & la purification. Convertie promptement en verre par l'action du feu, cette ſubſtance ſe charge des parties étrangeres avec leſquelles ces métaux ſont combinés, & les réduit en ſcories. Le borax eſt même d'une néceſſité indiſpenſable pour les eſſais des mines, & pour la ſoudure des métaux. Il n'y a que les Hollandois qui ſachent le purifier. Ce ſecret leur fut apporté, dit-on, par quelques familles Vénitiennes, qui allerent chercher dans les

Provinces-Unies une liberté qu'elles ne trouvoient pas ſous le joug de leur ariſtocratie.

Le ſalpêtre vient auſſi de Patna. Il eſt tiré d'une argile tantôt noire, tantôt blanchâtre, & quelquefois rouſſe. On la rafine en creuſant une grande foſſe, dans laquelle on met cette terre nitreuſe, qu'on détrempe de beaucoup d'eau, & qu'on remue, juſqu'à ce qu'elle ſoit devenue une bouillie liquide. L'eau en ayant tiré tous les ſels, & la matiere la plus épaiſſe s'étant précipitée au fond, on prend les parties les plus fluides, qu'on verſe dans une autre foſſe plus petite que la premiere. Cette matiere s'étant de nouveau purifiée, on enleve le plus clair qui ſurnage, & qui forme une eau toute nitreuſe. On la fait bouillir dans des chaudieres, on l'écume à meſure qu'elle cuit, & l'on en tire au bout de quelques heures un ſel de nitre infiniment ſupérieur à celui qu'on trouve ailleurs. Les Européens en exportent pour les beſoins de leurs colonies d'Aſie, ou de leurs métropoles, environ dix millions peſant. La livre s'achete ſur les lieux troiſſols au plus, & nous eſt revendue dix ſols au moins.

Caſſimbazar, qui s'eſt enrichi de la ruine de Malde, & de Rajamohol, eſt le marché général de la ſoie de Bengale, & c'eſt ſon territoire qui en fournit la plus grande partie. Les vers y ſont éléves & nourris

comme ailleurs: mais la chaleur du climat les y fait éclorre & proſpérer tous les mois de l'année. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de ſoie pure, de coton & de ſoie. Les premieres ſe conſomment la plupart à Delhy, ou dans nos régions ſeptentrionales; les autres habillent pluſieurs contrées de l'Aſie. A l'égard de la ſoie en nature, on pouvoit évaluer autrefois à trois ou quatre cents milliers ce que l'Europe en employoit dans ſes manufactures: mais depuis quelques années, les Anglois en portent une grande quantité pour leur uſage & pour celui des autres nations. En général, elle eſt très-commune, mal filée, & ne prend nul éclat dans la teinture. On ne peut guere l'employer que pour la trame, dans les étoffes brochées.

Le coton a plus de perfection. Il eſt propre à tout. On l'emploie utilement dans cent eſpèces de toiles, qui ſont conſommées ſur le globe entier. Celle qui eſt d'un uſage plus univerſel, & qui eſt plus particuliere au Bengale, c'eſt la mouſſeline unie, rayée, ou brodée. La fabrication en eſt facile dans la ſaiſon pluvieuſe, parce qu'alors les matieres prêtent plus & caſſent moins. Durant le reſte de l'année, les tiſſerands remplacent, autant qu'il eſt poſſible, cette humidité de l'air, par des vaſes d'eau qu'ils ne manquent jamais de mettre ſous leurs métiers

Quoique les atteliers d'où ſortent les toiles ſoient répandus dans la majeure partie du Bengale, Daca peut en être regardé comme le marché général. Juſqu'à ces derniers tems, Delhy & Moxudabad en tiroient les toiles néceſſaires à leur conſommation. Chacune des deux cours y entretenoit un agent, chargé de les faire fabriquer. Il avoit une autorité indépendante du magiſtrat ſur tous les ouvriers dont l'induſtrie avoit quelque rapport à l'objet de ſa commiſſion. C'étoit un malheur pour eux de paroître trop habiles, parce qu'on les forçoit à ne travailler que pour le gouvernement, qui les payoit mal & les tenoit dans une ſorte de captivité. Lorſque les caprices de la tyrannie étoient ſatisfaits, il étoit permis aux Européens, aux autres étrangers, aux régnicoles, de commencer leurs achats: encore étoient-ils obligés d'employer des courtiers établis par le miniſtere, & auſſi corrompus que lui. Ces gênes & ces rigueurs étouffoient l'induſtrie, fille de la néceſſité, mais compagne de la liberté.

Les révolutions qui ont donné de nouveaux ſouverains au Bengale, ont dû introduire d'autres maximes. Cependant nous ne voyons pas que les ouvrages qui en arrivent, ſoient moins imparfaits qu'ils l'étoient avant cette époque. Ne ſe pourroit-il pas que ceux qui les fabriquent n'euſſent pas

réellement changé de condition ? En ceſſant d'être les eſclaves de leurs nababs, peut-être ont-ils reçu des chaînes tout auſſi peſantes.

Vingt millions payoient, il n'y a que peu d'années, tous les achats faits dans le Bengale par les nations Européennes. Leur fer, leur plomb, leur cuivre, leurs étoffes de laine, les épiceries des Hollandois, couvroient à-peu-près le tiers de ces valeurs: on ſoldoit le reſte avec de l'argent. Depuis que les Anglois ſe ſont rendus maîtres de cette riche contrée, elle a vu augmenter ſes exportations, & diminuer ſa recette; parce que les conquérans ont enlevé une plus grande quantité de marchandiſes, & qu'ils ont trouvé dans les revenus du pays de quoi les payer. On peut préſumer que cette révolution dans le commerce de Bengale n'eſt pas à ſon terme, & qu'elle aura tôt ou tard des ſuites & des effets plus conſidérables.

XXXI. Quelle idée il faut ſe former de la colonie Angloiſe de Sainte-Hélene.

Pour entretenir ſes liaiſons avec cette vaſte région & ſes autres établiſſemens d'Aſie, la compagnie Angloiſe a formé un lieu de relâche à Sainte-Hélene. Cette iſle, qui n'a qu'environ vingt-huit milles de circonférence, eſt ſituée au milieu de l'Océan Atlantique, à quatre cents lieues des côtes d'Afrique, & à ſix cents de celles d'Amérique. C'eſt un amas informe de rochers &

de montagnes, où l'on trouve à chaque pas les traces évidentes d'un volcan éteint. Il fut découvert en 1602 par les Portugais, qui le dédaignerent. Les Hollandois y formerent dans la ſuite un petit établiſſement: mais ils en furent chaſſés par les Anglois qui y ſont fixés depuis 1673.

Sur ce ſol ſtérile & ſauvage, s'eſt formée ſucceſſivement une population de vingt mille hommes, libres ou eſclaves. Il y naît, ainſi qu'au cap de Bonne-Eſpérance, un beaucoup plus grand nombre de filles que de mâles. S'il étoit prouvé, par des calculs exacts, que la nature ſuit la même marche dans tous les pays chauds, cette connoiſſance donneroit la raiſon des mœurs publiques & des uſages domeſtiques des peuples qui les habitent.

A l'exception du pêcher, aucun des arbres fruitiers portés de nos contrées à Ste. Hélene n'a proſpéré. La vigne n'a pas eu une deſtinée plus heureuſe. Les légumes ont été conſtamment la proie des inſectes. Peu de grains échappent aux ſouris. Il a fallu ſe borner à l'éducation des bêtes à corne, & ce n'eſt même qu'après en avoir vu périr un grand nombre, qu'on eſt parvenu à les multiplier.

Le climat dévoroit les diverſes eſpèces de gramen que ſemoit le cultivateur. On imagina de planter des arbuſtes, qui ne

craignoient ni la chaleur ni la ſéchereſſe, & bientôt naquit à leur ombre un gazon frais & ſain. Cette herbe cependant n'a jamais pû nourrir à la fois plus de trois mille bœufs, nombre inſuffiſant pour les beſoins de l'habitant & des navigateurs. Pour obtenir ce qui manque, il ſuffiroit peut-être de recourir aux prairies artificielles, que des voyageurs intelligens trouvent praticables dans l'état actuel des choſes: mais ce moyen ſera difficilement employé, à moins que le monopole ne ſe détache des meilleurs terreins qu'on a réſervés en apparence pour ſon ſervice, & réellement pour l'utilité ou les fantaiſies de ſes employés.

Les maiſons qui entourent le port, jettées comme au haſard, donnent plutôt l'idée d'un camp que d'une ville. Les fortifications qui les entourent ſont peu conſidérables, & la garniſon chargée de le défendre n'eſt que de cinq cents ſoldats, tous mécontens de leur ſituation. La colonie n'a que peu de rafraîchiſſemens & quelques bœufs à donner aux navires, en échange des denrées & des marchandiſes qu'ils lui portent d'Europe & d'Aſie. Auſſi le poiſſon eſt-il la nourriture ordinaire des noirs, & entre-t-il pour beaucoup dans celle des blancs.

Telle eſt, dans la plus exacte vérité, l'état de Sainte-Hélene, où relâchent tous les bâtimens qui reviennent des Indes en An-

gleterre, & où en tems de guerre ils trouvent des vaiſſeaux d'eſcorte. Les vents & les courans en écartent même ceux qui vont d'Angleterre aux Indes. Pluſieurs d'entre eux, pour éviter les inconvéniens d'un ſi long voyage fait ſans s'arrêter, relâchent au cap de Bonne-Eſpérance : les autres, particuliérement ceux qui ſont deſtinés pour le Malabar, vont prendre des rafraîchiſſemens aux iſles de Comore.

XXXII. A quel uſage les Anglois font ſervir les isles de Comore.

Ces iſles, ſituées dans le canal de Mozambique, entre la côte de Zanguebar & Madagaſcar, ſont au nombre de quatre. Comore qui eſt la principale, & qui a donné ſon nom à ce petit archipel, eſt peu connue. Les Portugais, qui dans leurs premieres expéditions la découvrirent, y firent tellement déteſter par leurs cruautés le nom des Européens, que tous ceux qui ont oſé s'y montrer depuis ont été ou maſſacrés ou fort mal reçus : auſſi l'a-t-on entiérement perdue de vue. Celles de Mayotte & de Moely ne ſont pas plus fréquentées, parce que les approches en ſont difficiles, & que le mouillage n'y eſt pas ſûr. Les Anglois ne relâchent qu'à l'iſle d'Anjouan.

C'eſt-là que la nature, dans une étendue de trente lieues de contour, étale toute ſa richeſſe avec toute ſa ſimplicité. Des co-

teaux toujours verts, des vallées toujours riantes, y forment par-tout des payſages variés & délicieux. Trente mille habitans, diſtribués en ſoixante-treize villages, en partagent les productions. Leur langue eſt l'arabe; leur religion, un mahométiſme fort corrompu. On leur trouve des principes de morale plus épurés qu'ils ne le ſont communément dans cette partie du globe. L'habitude qu'ils ont contractée de vivre de lait & de végétaux, leur a donné une averſion inſurmontable pour le travail. De cette pareſſe eſt né un certain air de grandeur, qui conſiſte, pour les gens diſtingués, à laiſſer croître exceſſivement leurs ongles. Pour ſe faire une beauté de cette négligence, ils les teignent d'un rouge tirant ſur le jaune, que leur fournit un arbriſſeau.

Ce peuple né pour l'indolence, a perdu la liberté qu'il étoit ſans doute venu chercher d'un continent voiſin, dont il doit être originaire. Un négociant Arabe, il n'y a pas un ſiecle, ayant tué au Mozambique un gentilhomme Portugais, ſe jetta dans un bateau que le haſard conduiſit à Anjouan. Cet étranger ſe ſervit ſi bien de la ſupériorité de ſes lumieres, & du ſecours de quelques-uns de ſes compatriotes, qu'il s'empara d'une autorité abſolue que ſon petit-fils exerce encore aujour-

d'hui. Cette révolution dans le gouvernement, ne diminua rien de la liberté & de la ſûreté que trouvoient les Anglois qui abordoient dans l'iſle. Ils continuoient à mettre paiſiblement leurs malades à terre; où la ſalubrité de l'air, l'excellence des fruits, des vivres & de l'eau, les rétabliſſoient bientôt. Seulement on fut réduit à payer plus cher les proviſions dont on avoit beſoin, & voici pourquoi.

Les Arabes ont pris la route d'une iſle où régnoit un Arabe. Ils y ont porté le goût des manufactures des Indes, & comme des cauris, des noix de coco, & les autres denrées qu'ils y prenoient en échange, ne ſuffiſoient pas pour payer ce luxe, les Inſulaires ont été réduits à exiger de l'argent pour leurs bœufs, leurs volailles, qu'ils livroient auparavant pour des grains de verre, & d'autres bagatelles d'un auſſi vil prix. Cette nouveauté n'a pas cependant dégoûté les Anglois d'un lieu de relâche, qui n'a d'autre défaut que celui d'être trop éloigné de nos parages.

XXXIII. La compagnie Angloiſe a abandonné aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde.

Un pareil inconvénient ne pouvoit pas empêcher la compagnie Angloiſe de donner une grande extenſion à ſon commerce. Celui qu'on peut faire au-delà du cap de Bonne-Eſpérance & d'un port de l'Inde à l'au-

tre, ne l'occupa pas long-tems. Elle fut de bonne heure assez éclairée pour comprendre que cette navigation ne lui convenoit pas. Ses agens l'entreprirent, de son aveu, pour leur propre compte ; & tous les Anglois furent invités à le partager, sous la condition qu'ils fourniroient une caution de 45,000 livres, qui garantiroit leur sagesse. Pour faciliter & accélérer des succès qui devoient un jour augmenter les siens, la compagnie encouragea ces négocians, en prenant part à leurs expéditions, en leur cédant des intérêts dans ses propres armemens, souvent même en se chargeant de leurs marchandises pour un fret modique. Cette conduite généreuse, inspirée par un esprit national si opposé en tout au caractere du monopole, donna promptement de l'activité, de la force, de la considération aux colonies Angloises.

Le commerce particulier a augmenté avec les prospérités de la puissance qui lui sert d'appui, & a contribué à son tour à lui donner plus de solidité. Il emploie actuellement de très-grands capitaux & occupe environ deux cents bâtimens, depuis cinquante jusqu'à deux cents tonneaux, tous montés par des matelots Indiens. Le nombre s'en seroit accru davantage, si la compagnie n'avoit exigé dans tous ses comptoirs un droit de cinq pour cent sur toutes les

marchandiſes du commerce libre, & un droit de huit & demi pour cent ſur toutes les remiſes que les agens de ce trafic voudroient faire paſſer dans la métropole. Lorſque ſes beſoins ne la forcerent pas à ſe relâcher de ce dernier arrangement, ces fonds particuliers furent livrés aux autres négocians Européens, ou aux officiers Anglois, qui n'étant pas proprement attachés à la compagnie, pouvoient travailler pour eux en naviguant pour elle.

XXXIV. Gênes que la compagnie a éprouvées dans ſon commerce. Fonds qu'elle y a mis. Etendue qu'elle lui a donnée.

Si le monopole vexoit les particuliers, il étoit gêné à ſon tour par des loix fiſcales. Ses navires ont dû faire toujours leur retour dans une rade Angloiſe, & ceux qui portoient des marchandiſes prohibées, dans le port de Londres. Par un réglement bizarre, indigne d'un peuple commerçant & dont il falloit s'écarter ſans ceſſe, il ne lui étoit permis d'envoyer en argent aux Indes que 6,750,000 livres. On l'obligeoit à exporter en marchandiſes du pays le dixieme de ce qu'elle faiſoit partir en métaux. Tous les produits de l'Aſie qui étoient conſommés par la nation, devoient au tréſor public vingt-cinq pour cent, & quelques-uns beaucoup davantage.

Quoique l'ignorance ou la capacité des ad-

miniſtrateurs, la paix ou la guerre, les ſuccès ou les malheurs de la métropole, l'indifférence ou la paſſion de l'Europe pour les manufactures des Indes, le plus ou le moins de concurrence des autres nations, aient beaucoup influé dans le nombre & l'utilité des expéditions de la compagnie, on peut dire que ſon commerce s'eſt étendu & a proſpéré à meſure que ſes capitaux ont augmenté. Ils ne furent d'abord que de 1,620,000 livres. Ce foible fonds s'accrut avec le tems, & par la partie des bénéfices qu'on ne partageoit pas, & par les ſommes plus ou moins conſidérables qu'y ajoutoient ſucceſſivement de nouveaux aſſociés. Il étoit monté à 8,322,547 livres 10 ſols, lorſqu'en 1676 les intéreſſés jugerent plus ſage de le doubler, que d'ordonner une immenſe répartition que leurs proſpérités permettoient de faire. Ce capital augmenta encore, lorſque les deux compagnies, qui s'étoient fait une guerre ſi deſtructive, unirent leurs richeſſes, leurs projets & leurs eſpérances. Il fut depuis porté à 67,500,000 livres.

Avec ces fonds étoient achetées les denrées & les marchandiſes que fourniſſent ſi abondamment les Indes. La conſommation s'en faiſoit dans la Grande-Bretagne, dans ſes comptoirs d'Afrique, dans ſes colonies du nouveau-monde, & dans pluſieurs con-

trées de l'Europe. Le thé devint avec le tems un des grands objets de ce commerce.

Les lords Arlington & Oſſori l'introduiſirent en Angleterre. Ils y en apporterent de Hollande en 1666, & leurs femmes le mirent à la mode chez les perſonnes de leur rang. La livre peſant ſe vendoit alors près de ſoixante-dix livres à Londres, quoiqu'elle n'en eût coûté que trois ou quatre à Batavia. Ce prix, qui ne diminua que très-lentement, n'empêcha pas que le goût de cette boiſſon ne fît des progrès. Cependant, elle ne devint d'un uſage commun que vers 1715. Alors ſeulement on commença à prendre du thé vert: car juſqu'à cette époque on n'avoit connu que le thé bouy. Depuis, la paſſion pour cette feuille aſiatique eſt devenue générale. Peut-être cette manie n'eſt-elle pas ſans inconvénient: mais on ne ſauroit nier que la nation ne lui doive plus de ſobriété que n'en avoient pu obtenir les loix les plus ſéveres, les déclamations éloquentes des orateurs chrétiens, les meilleurs traités de morale.

Il fut porté de la Chine en 1766, ſix millions peſant de thé par les Anglois, quatre millions cinq cents mille livres par les Hollandois, deux millions quatre cents mille livres par les Suédois, autant par les Danois, & deux millions cent mille livres par les François. Ces quantités réunies for-

moient un total de dix-ſept millions quatre cents mille livres. La préférence que la plupart des peuples donnent au chocolat, au café, à d'autres boiſſons, des obſervations ſuivies avec ſoin pendant pluſieurs années, des calculs les plus exacts qu'il ſoit poſſible de faire dans des matieres ſi compliquées, tout nous décide à penſer que la conſommation de l'Europe entiere ne s'élevoit pas alors au-deſſus de cinq millions quatre cents mille livres. En ce cas, celle de la Grande-Bretagne devoit être de douze millions.

On comptoit à cette époque deux millions d'hommes dans la métropole & un million dans les colonies, qui faiſoient un uſage habituel du thé. Chacun en conſommoit environ quatre livres par an, & la livre, en y comprenant les droits, étoit vendue l'une dans l'autre ſix livres dix ſols. Suivant ce calcul, le prix de cette denrée ſe ſeroit élevé à ſoixante-douze millions; mais il n'en étoit pas tout-à-fait ainſi, parce que la moitié entroit en fraude, & coûtoit beaucoup moins à la nation.

La guerre de la Grande-Bretagne avec le Nord de l'Amérique, a forcé la compagnie de diminuer ſes importations de thé. Son commerce n'en a cependant pas ſouffert. Le vuide a été rempli par une plus grande quantité de ſoie que la Chine & le Bengale lui ont fournie, & par l'extenſion qu'elle a

donnée aux ventes qu'elle faiſoit ordinairement des productions, des manufactures du Coromandel & du Malabar. Après tout, ſa principale reſſource a été la conquête aſſez récente du Bengale.

XXXV. Conquête du Bengale. Comment & par qui elle a été faite.

Cette révolution prodigieuſe, qui a influé d'une maniere ſi ſenſible, & ſur la deſtinée des habitans de cette partie de l'Aſie, & ſur le commerce que les nations Européennes font dans ces climats, a-t-elle été l'effet & le réſultat d'une ſuite de combinaiſons politiques? Eſt-ce encore un de ces événemens, dont la prudence ait droit de s'enorgueillir? Non: le haſard ſeul en a décidé; & les circonſtances qui ont ouvert aux Anglois cette carriere de gloire & de puiſſance, loin de leur promettre les ſuccès qu'ils ont eus, ſembloient au contraire leur annoncer les revers les plus funeſtes.

Depuis quelque tems il s'étoit introduit dans ces contrées, un uſage pernicieux. Tout gouverneur de quelque établiſſement Européen, ſe permettoit de donner aſyle aux naturels du pays, qui craignoient des vexations ou des châtimens. Les ſommes, ſouvent très-conſidérables, qu'il recevoit pour prix de ſa protection, lui faiſoient fermer les yeux ſur le danger auquel il expoſoit les intérêts de ſes commettans. Un des princi-

paux officiers du Bengale, qui connoiſſoit cette reſſource, ſe réfugia chez les Anglois à Calcutta, pour ſe ſouſtraire aux peines que ſes infidélités avoient méritées. Il fut accueilli. Le ſouba offenſé, comme il devoit l'être, ſe mit à la tête de ſon armée, attaqua la place, & s'en empara. Il fit jetter la garniſon dans un cachot étroit, où elle fut étouffée en douze heures. Il n'en reſta que vingt-trois hommes. Ces malheureux offrirent de grandes ſommes à la garde qui étoit à la porte de leur priſon, pour qu'on fît avertir le prince de leur ſituation. Leurs cris, leurs gémiſſemens, l'apprenoient au peuple qui en étoit touché, mais perſonne ne vouloit aller parler au deſpote. IL DORT, diſoit-on aux Anglois mourans ; & il n'y avoit pas peut-être un ſeul homme dans le Bengale qui penſât que pour ſauver la vie à cent-cinquante infortunés, il fallût ôter un moment de ſommeil au tyran.

Qu'eſt-ce donc qu'un tyran ? ou plutôt qu'eſt-ce qu'un peuple accoutumé au joug de la tyrannie ? Eſt-ce le reſpect, eſt-ce la crainte qui le tient courbé? Si c'eſt la crainte, le tyran eſt donc plus redoutable que les dieux, à qui l'homme adreſſe ſa priere ou ſa plainte dans les tems de la nuit ou dans les heures du jour. Si c'eſt le reſpect, on peut donc amener l'homme juſqu'à reſpecter les auteurs de ſa miſere, prodige que la ſuperſtition

perſtition ſeule peut opérer. Qu'eſt-ce qui vous étonne le plus, ou de la férocité du nabab qui dort, ou de la baſſeſſe de celui qui n'oſe le réveiller ?

L'amiral Watſon, qui étoit arrivé depuis peu dans l'Inde avec une eſcadre, & le colonel Clive, qui s'étoit ſi fort diſtingué dans la guerre du Carnate, ne tarderent pas à venger leur nation. Ils ramaſſerent les Anglois diſperſés & fugitifs ; ils remonterent le Gange, dans le mois de décembre 1756, reprirent Calcutta, s'emparerent de pluſieurs autres places, & remporterent enfin une victoire compléte ſur le ſouba.

Un ſuccès ſi étendu & ſi rapide devient en quelque ſorte inconcevable, lorſqu'on penſe que c'étoit avec un corps de cinq cents hommes que les Anglois luttoient ainſi contre toutes les forces du Bengale : mais s'ils dûrent en partie leurs avantages à la ſupériorité de leur diſcipline & à l'aſcendant marqué que les Européens ont dans les combats ſur les nations Indiennes, ils furent encore ſervis plus utilement par l'ambition des chefs, par la cupidité des miniſtres, & par la nature d'un gouvernement qui n'a d'autres reſſorts que l'intérêt du moment & la crainte. C'eſt du concours de ces diverſes circonſtances qu'ils ſurent profiter dans cette premiere entrepriſe, & dans toutes celles qui la ſuivirent. Le ſouba étoit

déteſté de ſes peuples, comme le ſont preſque toujours les deſpotes; ſes principaux officiers vendoient leur crédit aux Anglois; il fut trahi à la tête de ſon armée, dont la plus grande partie refuſa de combattre, & il tomba lui-même au pouvoir de ſes ennemis, qui le firent étrangler en priſon.

Ils diſpoſerent de la ſoubabie en faveur de Jaffer-Ali-kan, chef de la conſpiration. Il céda à la compagnie quelques provinces; & il lui accorda tous les privileges, toutes les exemptions, toutes les faveurs auxquelles elle pouvoit prétendre. Mais bientôt las du joug qu'il s'étoit impoſé, il chercha ſourdement les moyens de s'en affranchir. Ses deſſeins furent pénétrés, & il fut arrêté au milieu de ſa propre capitale.

Koſſim-Ali-kan, ſon gendre, fut proclamé à ſa place. Il avoit acheté cette uſurpation par des ſommes immenſes. Mais il n'en jouit pas long-tems. Impatient du joug, comme l'avoit été ſon prédéceſſeur, il ſe montra indocile, & refuſa de recevoir la loi. Auſſitôt la guerre ſe rallume. Ce même Jaffer-Ali-kan, que les Anglois tenoient priſonnier, eſt proclamé de nouveau ſouba du Bengale. On marche contre Koſſim-Ali-kan; on parvient à corrompre ſes généraux; il eſt trahi & entiérement défait, trop heureux en perdant ſes états de ſauver les immenſes richeſſes qu'il avoit accumulées.

Au milieu de cette révolution, Koſſim-Ali-kan ne perdit pas l'eſpoir de la vengeance. Il alla porter ſon reſſentiment & ſes tréſors chez le nabab de Bénarès, premier viſir de l'empire Mogol. Ce nabab & tous les princes voiſins ſe réunirent contre l'ennemi commun : mais ce n'étoit plus à une poignée d'Européens, venue de la côte de Coromandel, qu'ils avoient à faire, c'étoit à toutes les forces du Bengale, que les Anglois tenoient ſous leur puiſſance. Fiers de leurs ſuccès, ils n'attendirent point qu'on vînt les attaquer ; ils marcherent les premiers au-devant de cette ligue formidable, & ils marcherent avec la confiance que leur inſpiroit Clive, ce général dont le nom ſembloit être devenu le garant de la victoire. Cependant, Clive ne voulut rien haſarder. Une partie de la campagne ſe paſſa en négociations : mais enfin les richeſſes que les Anglois avoient déja tirées du Bengale, ſervirent à leur aſſurer encore de nouvelles conquêtes. Les chefs de l'armée Indienne furent corrompus, & lorſque le nabab de Bénarès voulut engager une action, il fut entraîné par la fuite des ſiens, ſans même avoir pu combattre.

Cette victoire livra le pays de Bénarès aux Anglois, & il ſembloit que rien ne pût les empêcher de réunir cette ſouveraineté à celle du Bengale. Mais, ſoit modération, ſoit prudence, ils ſe contenterent de lever huit mil-

tens de contribution, & ils offrirent la paix au nabab à des conditions qui devoient le mettre dans l'impuiſſance de leur nuire, mais qu'il étoit encore trop heureux d'accepter, pour rentrer dans ſes états.

Parmi ſes déſaſtres, Koſſim-Ali-kan trouva encore le moyen de ſauver une partie de ſes tréſors, & il ſe retira chez les Seiks, peuples ſitués aux environs de Delhy, d'où il chercha à ſe faire des alliés & à ſuſciter des ennemis aux Anglois.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient dans le Bengale, l'empereur Mogol, chaſſé de Delhy par les Patanes, qui avoient proclamé ſon fils à ſa place, erroit de province en province, cherchant un aſyle dans ſes propres états, & demandant vainement du ſecours à tous ſes vaſſaux. Abandonné de ſes ſujets, trahi par ſes alliés, ſans appui, ſans armée, il fut frappé de la puiſſance des Anglois, & il implora leur protection. Ils lui promirent de le conduire à Delhy, & de le rétablir ſur ſon trône; mais ils commencerent par ſe faire céder d'avance le Bengale en toute ſouveraineté. Cette ceſſion fut faite par un acte authentique, & revétu de toutes les formalités uſitées dans l'empire Mogol.

Les Anglois munis de ce titre, qui légitimoit en quelque ſorte leur uſurpation aux yeux des peuples, oublierent bientôt leurs promeſſes. Ils firent entendre à l'empereur,

que les circonſtances ne leur permettoient pas de ſe livrer à une pareille entrepriſe, qu'il falloit attendre des tems plus heureux, & ils lui aſſignerent une réſidence & un revenu pour y ſubſiſter. Alors l'empire Mogol ſe trouva partagé entre deux empereurs; l'un, qui étoit reconnu dans les différentes contrées de l'Inde, où la compagnie Angloiſe avoit des établiſſemens & de l'autorité; l'autre, qui l'étoit dans les provinces qui environnent Delhy, & dans les pays où cette compagnie n'avoit point d'influence.

Les Anglois ainſi devenus ſouverains du Bengale, crurent devoir conſerver l'image des formes anciennes, dans un pays où elles ont le plus grand pouvoir, & peut-être le ſeul pouvoir qui ſoit ſûr & durable. C'étoit ſous le nom d'un ſouba qu'ils gouvernoient ce royaume, & qu'ils en percevoient les revenus. Ce ſouba, qui étoit à leur nomination, à leurs gages, ſembloit donner des ordres. C'eſt de lui que paroiſſoient émanés les actes publics, les décrets qui avoient été réellement délibérés dans le conſeil de Calcutta; de maniere qu'après avoir changé de maîtres, ces peuples purent croire pendant long-tems qu'ils étoient encore courbés ſous le même joug.

Etrange indignité, de vouloir exercer des vexations ſans paroître injuſte, de vouloir retirer le fruit de ſes rapines & d'en rejetter

l'odieux ſur un autre, de ne pas rougir de la tyrannie, & de rougir du nom de tyran. Oh! combien l'homme eſt méchant, & combien l'homme le ſeroit davantage s'il pouvoit avoir la conviction que ſes forfaits ſeront ignorés, & qu'un innocent en ſubira l'ignominie & le châtiment!

La conquête du Bengale, dont les bornes ont été encore depuis reculées juſqu'aux monts entaſſés qui ſéparent le Thibet & la Tartarie de l'Indoſtan, ſans apporter aucun changement ſenſible à la forme extérieure de la compagnie Angloiſe, en a changé eſſentiellement l'objet. Ce n'eſt plus une ſociété commerçante; c'eſt une puiſſance territoriale qui exploite ſes revenus, à l'aide d'un commerce qui faiſoit autrefois toute ſon exiſtence, & qui malgré l'extenſion qu'il a reçu, n'eſt plus qu'un acceſſoire dans les combinaiſons de ſa grandeur actuelle.

XXXVI. Meſures priſes par les Anglois pour ſe maintenir dans le Bengale.

Les arrangemens imaginés pour donner de la ſtabilité à une ſituation ſi favorable, ſont peut-être les plus raiſonnables qu'il fût poſſible de faire. L'Angleterre a aujourd'hui dans l'Inde le fonds de neuf mille huit cents hommes de troupes Européennes; elle y a cinquante-quatre mille Cipayes, bien payés, bien armés, bien diſciplinés. Trois mille de

ces Européens, vingt-cinq mille de ces Cipayes ſont diſperſés ſur les bords du Gange.

Le corps le plus conſidérable de ces troupes a été placé à Bénarès, autrefois le berceau des ſciences Indiennes, & encore aujourd'hui la plus fameuſe académie de ces riches contrées, où l'avarice Européenne ne reſpecte rien. On a choiſi cette poſition, parce qu'elle a paru favorable pour arrêter les peuples belliqueux qui pourroient deſcendre des montagnes du Nord, & qu'en cas d'attaque il ſeroit moins ruineux de ſoutenir la guerre ſur un territoire étranger, que ſur celui dont on perçoit les revenus. Au Midi, l'on a occupé, autant qu'il étoit poſſible, tous les défilés par leſquels un ennemi actif & entreprenant pourroit chercher à pénétrer dans la province. Daca, qui en eſt le centre, voit ſous ſes murs une force conſidérable, toujours prête à voler par-tout où ſa préſence deviendroit néceſſaire. Tous les nababs, tous les rajas, qui dépendent de la ſoubabie de Bengale, ſont déſarmés, entourés d'eſpions pour découvrir les conſpirations, & de troupes pour les diſſiper.

En cas d'une révolution malheureuſe, qui réduiroit le conquérant à lever ſes quartiers & à abandonner ſes poſtes, on a conſtruit près de Calcutta le fort Williams, qui au beſoin ſerviroit d'aſyle à l'armée forcée de ſe replier, & qui lui donneroit le tems

d'attendre les ſecours néceſſaires pour recouvrer ſa ſupériorité.

Malgré la ſageſſe des précautions que les Anglois ont priſes, ils ne ſont & ils ne ſauroient être ſans inquiétude. La puiſſance Mogole peut s'affermir, & chercher à délivrer d'un joug étranger la plus belle de ſes provinces. On doit craindre que des nations barbares ne ſoient attirées de nouveau dans ce doux climat. Les princes diviſés mettront peut-être fin à leurs diſcordes, & ſe réuniront pour leur liberté commune. Il n'eſt pas impoſſible que les ſoldats Indiens, qui font actuellement la force de l'Anglois conquérant, tournent un jour contre lui les armes dont il leur a enſeigné l'uſage. Sa grandeur uniquement fondée ſur l'illuſion, peut même s'écrouler ſans qu'il ſoit chaſſé de ſa poſſeſſion. Perſonne n'ignore que les Marattes jettent toujours leurs regards ſur ce beau pays, & le menacent continuellement d'une irruption. Si l'on ne réuſſit pas à détourner par la corruption ou par l'intrigue ce dangereux orage, le Bengale ſera pillé, ravagé, quelques meſures qu'on puiſſe prendre contre une cavalerie légere, dont la célérité eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut dire. Les courſes de ces brigands pourront ſe répéter, & il y aura alors néceſſairement moins de tributs & plus de dépenſe.

XXXVII. L'Angleterre peut-elle se flatter de voir continuer la prospérité du Bengale ?

Supposons cependant qu'aucun des malheurs que nous osons prévoir n'arrivera, est-il vraisemblable que les revenus du Bengale, qui en 1773 s'élevoient à 71,004,465 liv. mais dont le brigandage ou les dépenses nécessaires en absorboient 61,379,437 livres 10 sols, puissent rester toujours les mêmes ? Il doit être permis d'en douter. La compagnie Angloise ne porte plus d'argent dans le pays ; elle en tire même pour ses comptoirs. Ses agens font des fortunes incroyables, & les négocians particuliers d'assez grandes fortunes, dont ils vont jouir dans la métropole. Les autres nations Européennes trouvent dans les trésors de la puissance dominante, des facilités qui les dispensent d'introduire de nouveaux métaux. Toutes ces combinaisons ne doivent-elles pas former dans le numéraire de ces contrées un vuide, qui tôt ou tard se fera sentir dans le recouvrement des deniers publics ?

Cette époque s'éloigneroit sans doute, si les Anglois respectant les droits de l'humanité, écartoient enfin de ces contrées l'oppression sous laquelle elles gémissent depuis tant de siecles. Alors Calcutta, loin d'être un objet de terreur pour les peuples, deviendroit un tribunal toujours ouvert aux plaintes des malheureux, que la tyrannie

oſeroit pourſuivre. La propriété ſeroit ſi reſpectée, que l'or enſeveli depuis tant d'années ſortiroit des entrailles de la terre, pour remplir ſa deſtination. On encourageroit tellement l'agriculture & les manufactures, que les objets d'exportation deviendroient tous les jours plus conſidérables, & que la compagnie, en ſuivant de pareilles maximes, au lieu d'être réduite à diminuer les tributs qu'elle a trouvés établis, pourroit peut-être concilier leur augmentation avec l'aiſance univerſelle. Et qu'on ne diſe pas que ce plan eſt une chimere; la compagnie Angloiſe elle-même en a prouvé la poſſibilité.

La plupart des nations Européennes, qui ont acquis quelque territoire dans l'Inde, choiſiſſent pour leurs fermiers des naturels du pays, dont elles exigent des avances ſi conſidérables, que pour les payer ils ſont obligés d'emprunter à un intérêt exorbitant. L'état violent où ces fermiers avides ſe ſont mis volontairement, les réduit à la néceſſité d'exiger des habitans, auxquels ils ſous-louent quelques portions de terre, un prix ſi conſidérable, que ces malheureux abandonnent leurs aldées, & les abandonnent pour toujours. Le traitant, ruiné par cette fuite qui le rend inſolvable, eſt renvoyé pour faire place à un ſucceſſeur, qui a communément la même deſtinée; de ſorte

qu'il arrive le plus ſouvent qu'il n'y a de payé que les premieres avances, ou fort peu de choſe au-delà.

On avoit ſuivi une marche différente dans les poſſeſſions Angloiſes, à la côte de Coromandel. On avoit remarqué que les aldées étoient formées par pluſieurs familles, qui la plupart tenoient les unes aux autres; & cette obſervation avoit fait bannir l'uſage des fermiers. Chaque champ étoit taxé à une redevance annuelle, & le chef de la famille étoit caution pour ſes parens, pour ſes alliés. Cette méthode lioit les colons les uns aux autres, & leur donnoit la volonté, les moyens de ſe ſoutenir réciproquement. Telle étoit la cauſe qui avoit élevé les établiſſemens de cette nation au degré de proſpérité dont ils étoient ſuſceptibles; tandis que ceux de ſes rivaux languiſſoient ſans culture, ſans manufactures, & par conſéquent ſans population.

Pourquoi faut-il qu'une adminiſtration qui fait tant d'honneur à la raiſon & à l'humanité, ne ſe ſoit point étendue au-delà du petit territoire de Madras? Seroit-il donc vrai que la modération eſt une vertu uniquement attachée à la médiocrité? La compagnie Angloiſe avoit eu juſqu'à ces derniers tems une conduite ſupérieure à celle des autres compagnies. Ses agens, ſes facteurs étoient bien choiſis. Les princi-

paux étoient de jeunes gens de famille, qui ne craignoient point d'aller ſervir leur patrie au-delà des mers, de ces mers immenſes que la nation regarde comme une partie de ſon empire. La compagnie avoit vu le plus ſouvent le commerce en grand, & l'avoit preſque toujours fait comme une ſociété de vrais politiques, autant que comme une ſociété de négocians. Enfin, ſes marchands, ſes militaires avoient conſervé plus de mœurs, plus de diſcipline, plus de vigueur, que ceux des autres nations.

XXXVIII. Vexations & cruautés commiſes par les Anglois dans le Bengale.

Qui auroit imaginé que cette même compagnie, changeant tout-à-coup de conduite & de ſyſtème, en viendroit bientôt au point de faire regretter aux peuples du Bengale le deſpotiſme de leurs anciens maîtres? Cette funeſte révolution n'a été que trop prompte & trop réelle. Une tyrannie méthodique a ſuccédé à l'autorité arbitraire. Les exactions ſont devenues générales & régulieres; l'oppreſſion a été continuelle & abſolue. On a perfectionné l'art deſtructeur des monopoles; on en a inventé de nouveaux. En un mot, on a altéré, corrompu, toutes les ſources de la félicité publique.

Sous le gouvernement des empereurs Mogols, les ſoubas chargés de l'admini-

tration des revenus, étoient forcés par la nature des choſes d'en abandonner la perception aux nababs, aux paleagars, aux zemindars, qui les ſous-affermoient à d'autres Indiens, & ceux-ci à d'autres encore; de maniere que le produit de ces terres paſſoit & ſe perdoit en partie dans une multitude de mains intermédiaires, avant d'arriver dans le tréſor du ſouba, qui n'en rendoit lui-même qu'une très-petite portion à l'empereur. Cette adminiſtration vicieuſe à beaucoup d'égards, avoit du moins cela de favorable aux peuples, que les fermiers ne changeant point, le prix des fermes étoit toujours le même; parce que la moindre augmentation, en ébranlant cette chaîne où chacun trouvoit graduellement ſon profit, auroit infailliblement cauſé une révolte; reſſource terrible, mais la ſeule qui reſte en faveur de l'humanité, dans les pays opprimés par le deſpotiſme.

Peut-être qu'au milieu de cet ordre de choſes, il y avoit une foule d'injuſtices & de vexations particulieres. Mais du moins la perception des deniers publics ſe faiſant toujours ſur un taux fixe & modéré, l'émulation n'étoit point abſolument éteinte. Les cultivateurs, ſûrs de conſerver le produit de leur récolte, en payant exactement le prix de leur ferme ſecondoient par leur travail la fécondité du ſol. Les tiſſerands,

maîtres du prix de leurs ouvrages, libres de choiſir l'acheteur qui leur convenoit le mieux, s'attachoient à perfectionner & à étendre leurs manufactures. Les uns & les autres tranquilles ſur leur ſubſiſtance, ſe livroient avec joie aux plus doux penchans de la nature, au penchant dominant dans ces climats; & ils ne voyoient dans l'augmentation de leur famille, qu'un moyen d'augmenter leurs richeſſes. Telles ſont évidemment les cauſes de ce haut degré auquel l'induſtrie, l'agriculture & la population s'étoient élevées dans le Bengale. Il ſembloit qu'elles duſſent encore s'accroître ſous le gouvernement d'un peuple libre & ami de l'humanité. Mais la ſoif de l'or, la plus dévorante, la plus cruelle de toutes les paſſions, a produit une adminiſtration deſtructive.

Les Anglois, ſouverains du Bengale, peu contens de percevoir les revenus ſur le même pied que les anciens ſoubas, ont voulu tout-à-la-fois augmenter le produit des fermes, & s'en approprier le bénéfice. Pour remplir ce double objet, la compagnie Angloiſe, cette compagnie ſouveraine, eſt devenue la fermiere de ſon propre ſouba, c'eſt-à-dire, d'un eſclave auquel elle venoit de conférer ce vain titre, pour en impoſer plus ſûrement aux peuples. La ſuite de ce nouveau plan a été de dépouiller les fer-

miers, pour leur ſubſtituer des agens de la compagnie. Elle s'eſt encore emparée, toujours ſous le nom & en apparence pour le compte du ſouba, de la vente excluſive du ſel, du tabac, du bétel, objets de premiere néceſſité dans ces contrées. Il y a plus. Elle a fait créer en ſa faveur par ce même ſouba un privilege excluſif pour la vente du coton venant de l'étranger, afin de le porter à un prix exceſſif. Elle a fait augmenter les douanes, & elle a fini par faire publier un édit qui défend le commerce dans l'intérieur du Bengale à tout particulier Européen, & qui le permet aux ſeuls Anglois.

Quand on réfléchit à cette prohibition barbare, il ſemble qu'elle n'ait été imaginée que pour épuiſer tous les moyens de nuire à ce malheureux pays, dont la compagnie Angloiſe, pour ſon ſeul intérêt, auroit dû chercher la proſpérité. Au reſte, il eſt aiſé de voir que la cupidité perſonnelle des membres du conſeil de Calcutta a dicté cette loi honteuſe. Ils ont voulu s'aſſurer le produit de toutes les manufactures, pour forcer enſuite les négocians des autres nations, qui voudroient commercer d'Inde en Inde, à acheter d'eux ces objets à des prix exceſſifs, ou à renoncer à leurs entrepriſes.

Cependant, au milieu de cette tyrannie ſi contraire à l'avantage de leurs commettans, ces agens infidèles ont eſſayé de ſe

couvrir de l'apparence du zèle. Ils ont dit que dans la néceſſité de faire paſſer en Angleterre une quantité de marchandiſes proportionnée à l'étendue de ſon commerce, la concurrence des particuliers nuiſoit aux achats de la compagnie.

C'eſt ſous le même prétexte, & pour étendre indirectement l'excluſif juſqu'aux autres compagnies, en paroiſſant reſpecter leurs droits, qu'ils ont commandé dans ces dernieres années plus de marchandiſes que le Bengale n'en pouvoit fournir. Il a été défendu en même tems aux tiſſerands de travailler pour les autres nations, juſqu'à ce que les ordres de la compagnie Angloiſe fuſſent exécutés. Ainſi, ces ouvriers n'ayant plus la liberté de choiſir entre pluſieurs acheteurs, ont été forcés de livrer le fruit de leur travail, pour le prix qu'on a bien voulu leur en donner.

Et dans quelle monnoie encore les a-t-on payés ? C'eſt ici que la raiſon ſe confond, & qu'on cherche en vain des excuſes ou des prétextes. Les Anglois, vainqueurs du Bengale, poſſeſſeurs des tréſors immenſes que la fécondité du ſol & l'induſtrie des habitans y avoient raſſemblés, oſérent ſe permettre d'altérer le titre des eſpèces. Ils donnerent l'exemple de cette lâcheté, inconnue aux deſpotes de l'Aſie, & c'eſt par cet acte déshonorant qu'ils annoncerent

leur ſouveraineté aux peuples. Il eſt vrai qu'une opération ſi contraire à la foi du commerce & à la foi publique, ne put ſe ſoutenir long-tems. La compagnie elle-même en reſſentit les pernicieux effets, & il fut réſolu de retirer toutes les eſpèces fauſſes pour y ſubſtituer une monnoie parfaitement ſemblable à celle qui avoit eu toujours cours dans ces contrées. Mais voyons de quelle maniere ſe fit cet échange ſi néceſſaire.

On avoit frappé en roupies d'or environ quinze millions, valeur nominale, mais qui ne repréſentoient effectivement que neuf millions, parce qu'on y avoit mêlé quatre dixiemes d'alliage, & même quelque choſe de plus. Il fut enjoint à tous ceux qui ſe trouveroient avoir de ces roupies d'or de faux-aloi, de les rapporter au tréſor de Calcutta, où on les rembourſeroit en roupies d'argent. Mais au lieu de dix roupies & demie d'argent que chaque roupie d'or devoit valoir, ſuivant ſa dénomination, on n'en donna que ſix; de maniere que l'alliage fut définitivement en pure perte pour le propriétaire.

Une oppreſſion ſi générale devoit néceſſairement être accompagnée de violence: auſſi fallut-il recourir ſouvent à la force des armes pour faire exécuter les ordres du conſeil de Calcutta. On ne ſe borna pas à

en faire uſage contre les Indiens. Le tumulte & l'appareil de la guerre ſe renouvellerent de toutes parts, dans le ſein même de la paix. Les Européens furent auſſi expoſés à des actes d'hoſtilité, & particuliérement les François, qui malgré leur abaiſſement & leur foibleſſe excitoient encore la jalouſie de leurs anciens rivaux.

Si au tableau des vexations publiques nous ajoutions celui des exactions particulieres, on verroit preſque par-tout les agens de la compagnie percevant les tributs pour elle avec une extrême rigueur, & levant des contributions pour eux avec la derniere cruauté. On les verroit portant l'inquiſition dans toutes les familles, ſur toutes les fortunes, dépouiller indifféremment l'artiſan & le laboureur, ſouvent faire un crime à un homme & le punir de n'être pas aſſez riche. On les verroit vendant leur faveur & leur crédit, pour opprimer l'innocent ou pour ſauver le coupable. On verroit à la ſuite de ces excès, l'abattement gagnant tous les eſprits, le déſeſpoir s'emparant de tous les cœurs, & l'un & l'autre arrêtant par-tout les progrès & l'activité du commerce, de la culture, de la population.

On croira ſans doute après ces détails, qu'il étoit impoſſible que le Bengale eût encore à redouter de nouveaux malheurs. Cependant, comme ſi les élémens d'accord avec

les hommes euſſent voulu réunir à la fois, & ſur un même peuple, toutes les calamités qui déſolent ſucceſſivement l'univers, une ſéchereſſe, dont il n'y avoit jamais eu d'exemple dans ces climats, vint préparer une famine épouvantable dans le pays de la terre le plus fertile.

Il y a deux récoltes dans le Bengale, l'une en avril, l'autre en octobre. La premiere, qu'on appelle la petite récolte, eſt formée par des menus grains; la ſeconde, déſignée ſous le nom de grande récolte, conſiſte uniquement en riz. Ce ſont les pluies, qui commencent régulierement au mois d'août & finiſſent au milieu d'octobre, qui ſont la ſource de ces productions diverſes; & c'eſt la ſéchereſſe arrivée en 1769, dans la ſaiſon où l'on attendoit les pluies, qui fit manquer la grande récolte de 1769, & la petite récolte de 1770. Le riz qui croît ſur les montagnes ſouffrit peu, il eſt vrai, de ce dérangement des ſaiſons: mais il s'en falloit beaucoup qu'il fût en aſſez grande quantité pour nourrir tous les habitans de cette contrée. Les Anglois d'ailleurs occupés d'avance à aſſurer leur ſubſiſtance & celle de leurs Cipayes, ne manquerent pas de faire enfermer dans leurs magaſins une partie de cette récolte, déja inſuffiſante.

On les accuſa d'avoir abuſé de cette précaution néceſſaire, pour exercer le plus

odieux, le plus criminel des monopoles. Il ſe peut bien que cette maniere horrible de s'enrichir tentât quelques particuliers : mais que les principaux agens de la compagnie, que le conſeil de Calcutta eût adopté, eût ordonné cette opération deſtructive, que pour gagner quelques millions de roupies à la compagnie, il dévouât froidement des millions d'hommes à la mort, & à la mort la plus cruelle, non, nous ne le croirons jamais. Nous oſons même dire que cela eſt impoſſible, parce qu'une pareille atrocité ne ſauroit entrer tout à la fois dans la tête & dans le cœur de pluſieurs hommes, qui déliberent & qui agiſſent pour les intérêts des autres.

Cependant le fléau ne tarda pas à ſe faire ſentir dans toute l'étendue du Bengale. Le riz, qui ne valoit communément qu'un ſol les trois livres, augmenta graduellement au point de ſe vendre juſqu'à quatre ſols la livre. Il valut même juſqu'à cinq ou ſix ſols : encore n'y en avoit-il que dans les lieux où les Européens avoient pris ſoin d'en ramaſſer pour leurs beſoins.

Dans cette diſette, les malheureux Indiens, ſans moyen, ſans reſſource, périſſoient tous les jours par milliers, faute de pouvoir ſe procurer la moindre nourriture. On les voyoit dans leurs aldées, le long des chemins, au milieu de nos colonies Européen-

nes, pâles, défaits, exténués, déchirés par la faim, les uns couchés par terre & attendant la mort, les autres se traînant avec peine pour chercher quelques alimens autour d'eux, & embrassant les pieds des Européens en les suppliant de les recevoir pour esclaves.

Qu'à ce tableau, qui fait frémir l'humanité, l'on ajoute d'autres objets également affligeans pour elle; que l'imagination se les exagère, s'il est possible; que l'on se représente encore des enfans abandonnés, d'autres expirans sur le sein de leurs mères, partout des morts & des mourans, par-tout les gémissemens de la douleur & les larmes du désespoir; & l'on aura une foible idée du spectable horrible qu'offrit le Bengale pendant six semaines.

Durant tout ce tems, le Gange fut couvert de cadavres; les campagnes & les chemins en furent jonchés; des exhalaisons infectes remplirent l'air; les maladies se multiplierent. Peu s'en fallut qu'un fléau succédant à l'antre, la peste n'enlevât le reste des habitans de ce malheureux royaume. Il paroît, suivant des calculs assez généralement avoués, que la famine en fit périr un quart, c'est-à-dire, environ trois millions.

Mais ce qu'il y eut de vraiment remarquable, ce qui caractérise la douceur, ou plutôt l'inertie morale & physique de ces peuples,

c'eſt qu'au milieu de ce fléau terrible, cette multitude d'hommes preſſés par le plus impérieux de tous les beſoins, reſta dans une inaction abſolue, & ne tenta rien pour ſa propre conſervation. Tous les Européens, les Anglois ſur-tout, avoient des magaſins, & ces magaſins furent reſpectés. Les maiſons particulieres le furent également. Aucune révolte, point de meurtres, pas la moindre violence. Les malheureux Indiens, livrés à un déſeſpoir tranquille, ſe bornoient à implorer des ſecours qu'ils n'obtenoient pas, & ils attendoient paiſiblement la mort.

Que l'on ſe figure maintenant une ſemblable calamité affligeant une partie de l'Europe. Quel déſordre ! Quelle fureur ! Que d'atrocités ! Que de crimes ! Comme on verroit nos Européens ſe diſputer leur ſubſiſtance un poignard à la main, ſe chercher, ſe fuir, s'égorger impitoyablement les uns les autres ! Comme on les verroit tournant enſuite leur rage contre eux-mêmes, déchirer, dévorer leurs propres membres, & dans leur déſeſpoir aveugle, fouler aux pieds l'autorité, la raiſon & la nature !

Si les Anglois avoient eu de pareils événemens à redouter de la part des peuples du Bengale, peut-être que cette famine eût été moins générale & moins meurtriere. Car ſi nous avons cru devoir rejetter loin d'eux toute accuſation de monopole, nous n'entre-

prendrons pas de les défendre ſur le reproche de négligence & d'inſenſibilité. Et dans quelle circonſtance mériterent-ils ce reproche ? C'eſt dans le moment où ils avoient à choiſir entre la vie & la mort de pluſieurs millions d'hommes. Il ſemble que dans une pareille alternative, l'amour de l'humanité, ce ſentiment inné dans tous les cœurs, eût dû leur inſpirer des reſſources.

" Eh quoi ! auroient pu leur crier les
„ infortunés expirant ſous leurs yeux, ce
„ n'eſt donc que pour nous opprimer
„ que vous êtes féconds en moyens ? Les
„ tréſors immenſes qu'une longue ſuite de
„ ſiecles avoient accumulés dans cette con-
„ trée, vous en avez fait votre proie ; vous
„ les avez tranſportés dans votre patrie ;
„ vous avez augmenté les tributs ; vous les
„ faites percevoir par vos agens ; vous êtes
„ les maîtres de notre commerce intérieur ;
„ vous faites ſeuls le commerce du dehors.
„ Vos nombreux vaiſſeaux chargés des pro-
„ ductions de notre induſtrie & de notre
„ ſol, vont enrichir vos comptoirs & vos co-
„ lonies. Toutes ces choſes, vous les or-
„ donnez, vous les exécutez pour votre ſeul
„ avantage. Mais qu'avez-vous fait pour
„ notre conſervation ? Quelles meſures avez-
„ vous priſes pour éloigner de nous le fléau
„ qui nous menaçoit ? Privés de toute auto-
„ rité, dépouillés de nos biens, accablés

„ ſous un pouvoir terrible, nous n'avons
„ pu que lever les mains vers vous, pour
„ implorer votre aſſiſtance. Vous avez en-
„ tendu nos gémiſſemens, vous avez vu la
„ famine s'avancer à grands pas; alors, vous
„ vous étes éveillés; vous avez moiſſonné
„ le peu de ſubſiſtances échappées à la ſtéri-
„ lité; vous en avez rempli vos magaſins;
„ vous les avez diſtribuées à vos ſoldats. Et
„ nous, triſtes jouets de votre cupidité,
„ malheureux tour-à-tour, & par votre ty-
„ rannie, & par votre indifférence, vous
„ nous traitez comme des eſclaves, tant que
„ vous nous ſuppoſez des richeſſes; & quand
„ nous n'avons plus que des beſoins, vous
„ ne nous regardez pas même comme des
„ hommes. De quoi nous ſert-il que l'ad-
„ miniſtration des forces publiques ſoit tou-
„ te entiere dans vos mains? Où ſont ces
„ loix & ces mœurs dont vous étes ſi fiers?
„ Quel eſt donc ce gouvernement dont vous
„ nous vantez la ſageſſe? Avez-vous arrêté
„ l'exportation prodigieuſe de vos négocians
„ particuliers? Avez-vous changé la deſti-
„ nation de vos vaiſſeaux? Ont-ils parcou-
„ ru les mers qui nous environnent, pour
„ y chercher des ſubſiſtances? En avez-vous
„ demandé aux contrées voiſines? Ah!
„ pourquoi le ciel a-t-il permis que vous
„ ayez briſé la chaîne qui nous attachoit à
„ nos anciens ſouverains? Moins avides &

„ plus

„ plus humains que vous, ils auroient ap-
„ pellé l'abondance de toutes les parties de
„ l'Aſie ; ils auroient facilité les communi-
„ cations ; ils auroient prodigué leurs tré-
„ ſors ; ils auroient cru s'enrichir en con-
„ ſervant leurs ſujets „.

Cette derniere réflexion du moins étoit de nature à faire impreſſion ſur les Anglois, en ſuppoſant même que par un effet de la corruption tout ſentiment d'humanité fût éteint dans leur cœur. La ſtérilité avoit été annoncée par la ſéchereſſe ; & l'on ne ſauroit douter que, ſi au lieu de penſer uniquement à eux & de demeurer dans l'inaction pour tout le reſte, ils euſſent pris dès les premiers momens toutes les précautions qui étoient en leur pouvoir, ils ne fuſſent parvenus à ſauver la vie à la plupart de ceux qui la perdirent.

Il faut en convenir ; la corruption à laquelle les Anglois ſe livrerent dès les premiers momens de leur puiſſance, l'oppreſſion qui en fut la ſuite, les abus qui ſe multiplioient de jour en jour, l'oubli profond de tous les principes, tout cela forme un contraſte révoltant avec leur conduite paſſée dans l'Inde, avec la conſtitution actuelle de leur gouvernement en Europe. Mais cette eſpece de problême moral ſe réſoudra facilement, ſi l'on conſidere avec attention l'effet naturel des événemens & des circonſtances.

Dominateurs ſans contradiction dans un empire où ils n'étoient que négocians, il étoit bien difficile que les Anglois n'abuſaſſent pas de leur pouvoir. Dans l'éloignement de ſa patrie, l'on n'eſt plus retenu par la crainte de rougir aux yeux de ſes concitoyens. Dans un climat chaud, où le corps perd de ſa vigueur, l'ame doit perdre de ſa force. Dans un pays où la nature & les uſages conduiſent à la molleſſe, on s'y laiſſe entraîner. Dans des contrées où l'on eſt venu pour s'enrichir, on oublie aiſément d'être juſte.

Peut-être cependant qu'au milieu d'une poſition ſi périlleuſe, les Anglois auroient conſervé du moins quelque apparence de modération & de vertu, s'ils euſſent été retenus par le frein des loix : mais il n'en exiſtoit aucune qui pût les diriger ou les contraindre. Les réglemens faits par la compagnie pour l'exploitation de ſon commerce, ne s'appliquoient point à ce nouvel ordre de choſes ; & le gouvernement Anglois ne conſidérant la conquête du Bengale que comme un moyen d'augmenter numérairement les revenus de la Grande-Bretagne, avoit abandonné, pour 9,000,000 par an, la deſtinée de douze millions d'hommes.

Ces malheureuſes victimes d'une inſatiable cupidité furent accablées de tous les fléaux que la tyrannie peut raſſembler, & le

corps qui ordonnoit ou qui ſouffroit tant de forfaits, n'en fut pas moins menacé d'une ruine totale. Elle alloit être conſommée, lorſqu'en 1773 l'autorité vint à ſon ſecours, & le mit en état de faire face aux engagemens téméraires qu'il avoit contractés. Mais le parlement ordonna que tous les détails d'une adminiſtration ſi corrompue ſeroient mis ſous ſes yeux, que les abus multipliés & crians qu'on avoit commis ſeroient publiquement dévoilés, que les droits d'un peuple entier ſeroient peſés dans la balance de la liberté & de la juſtice.

" Oui, vous remplirez notre attente, légiſlateurs auguſtes! Vous rendrez à l'humanité ſes droits; vous mettrez un frein à la cupidité; vous briſerez le joug de la tyrannie. L'autorité inébranlable des loix prendra par-tout la place d'une adminiſtration purement arbitraire. A l'aſpect de cette autorité, le monopole, ce tyran de l'induſtrie, diſparoîtra pour jamais. Les entraves que l'intérêt particulier a miſes au commerce, vous les ferez céder à l'intérêt général.

„ Vous ne vous bornerez pas à cette réforme momentanée. Vous porterez vos vues vers l'avenir; vous calculerez l'influence du climat, le danger des circon-

„ ſtances, la contagion de l'exemple, & vous
„ en préviendrez les effets. Des hommes
„ choiſis, ſans liaiſons, ſans paſſions, dans
„ ces contrées éloignées, partiront du ſein
„ de la métropole pour aller parcourir ces
„ provinces, pour écouter les plaintes, pour
„ étouffer les abus, pour réparer les injuſti-
„ ces, en un mot, pour maintenir & pour
„ reſſerrer les liens de l'ordre dans toutes les
„ parties.

„ En exécutant ce plan ſalutaire, vous
„ aurez beaucoup fait ſans doute pour le
„ bonheur de ces peuples; mais vous n'au-
„ rez point aſſez fait pour votre gloire. Il
„ vous reſtera un préjugé à vaincre, & cette
„ victoire eſt digne de vous. Oſez faire jouir
„ vos nouveaux ſujets des douceurs de la
„ propriété. Partagez-leur les campagnes
„ qui les ont vu naître; ils apprendront à
„ les cultiver pour eux. Enchaînés par ce
„ bienfait, plus encore qu'ils ne l'étoient par
„ la crainte, ils paieront avec joie des tri-
„ buts qui ſeront impoſés avec modération.
„ Ils inſtruiront leurs enfans à chérir, à ad-
„ mirer votre gouvernement, & les généra-
„ tions ſucceſſives ſe tranſmettront, avec
„ leurs héritages, les ſentimens de leur féli-
„ cité & de leur reconnoiſſance.

" Alors, les amis de l'humanité applau-

„ diront à vos ſuccès ; ils ſe livreront à l'eſ-
„ pérance de voir renaître la proſpérité
„ ſur un ſol que la nature embellit, &
„ que le deſpotiſme n'a ceſſé de ravager.
„ Il leur ſera doux de penſer, que les ca-
„ lamités qui affligeoient ces riches con-
„ trées, en ſeront écartées pour jamais. Ils
„ vous pardonneront des uſurpations qui
„ n'ont dépouillé que des tyrans, & ils vous
„ inviteront à de nouvelles conquêtes, en
„ voyant l'influence de votre conſtitution
„ ſublime s'étendre juſqu'aux extrémités
„ de l'Aſie, pour y faire éclorre la liberté,
„ la propriété, le bonheur „.

XXXIX. Meſures priſes par le gouvernement & par la compagnie elle-même, pour faire finir les déprédations de tous les genres.

Ces eſpérances fondées ſur la haute opinion que devoit inſpirer la législation Britannique, furent-elles enfin réaliſées? On en jugera.

D'abord, pour prévenir une banqueroute inévitable, & dont le contre-coup ſe ſeroit étendu au loin, le gouvernement permit que la compagnie empruntât 31,500,000 livres, à un intérêt de quatre pour cent. Cette ſomme a été ſucceſſivement rembourſée, & le dernier paiement a été fait au mois de décembre 1776.

Le parlement déchargea enſuite la compagnie du tribut annuel de 9,000,000 liv. que depuis 1769 elle payoit au fiſc. L'époque du renouvellement de cette contribution ne fut pas fixée. On arrêta ſeulement que les intéreſſés ne pourroient pas toucher un dividende de plus de huit pour cent, ſans partager le ſurplus avec le gouvernement.

Le ſort des intéreſſés occupa auſſi l'autorité. Le commerce des Indes étoit mal connu, & conduit ſur des principes très-variables dans le dernier ſiecle. Il arrivoit delà que dans quelques circonſtances, on y faiſoit d'énormes bénéfices, & d'autres fois d'aſſez grandes pertes. Les répartitions que recevoient les actionnaires, ſuivoient le cours de ces irrégularités. Avec le tems, elles ſe rapprocherent davantage, mais ſans être jamais égales. En 1708, le dividende n'étoit que de cinq pour cent. On le porta à huit en 1709, & à neuf en 1710. Il fut de dix les onze années ſuivantes, & de huit ſeulement depuis 1721 juſqu'en 1731. De 1731 à 1743 il ne paſſa pas ſept pour cent. De 1743 à 1756, il s'éleva à huit, mais pour retomber à ſix depuis 1756 juſqu'en 1766. En 1767, il monta à dix & augmenta de deux ſucceſſivement les années ſuivantes. En 1771, on le pouſſa

juſqu'à douze & demi : mais dix-huit mois mois après, le parlement le reduiſit à ſix, pied ſur lequel il devoit reſter juſqu'au paiement de l'emprunt de 31,500,000. liv. La compagnie ayant rempli cet engagement, hauſſa ſon dividende à ſept, & enſuite à huit, lorſqu'elle eut éteint la moitié de ſa dette, connue ſous le titre de billets d'engagement, & qui étoit de 67, 500, 000. livres.

Depuis l'origine de la compagnie, les intéreſſés avoient toujours choiſi chaque année vingt-quatre d'entr'eux, pour conduire leurs affaires. Quoique ces agens puſſent être réélus juſqu'à trois fois de ſuite, & que les plus accrédités réuſſiſſent aſſez ſouvent à ſe procurer cet avantage, ils étoient dans une trop grande dépendance de leurs commettans pour former des plans bien ſuivis, & avoir une conduite courageuſe. Le parlement ordonna que dans la ſuite tout directeur le ſeroit quatre ans, & que le quart de la direction ſeroit renouvellé chaque année.

La confuſion qui régnoit dans les délibérations, donna l'idée d'un autre réglement. Juſqu'alors les aſſemblées publiques avoient été tumultueuſes, parce que le droit d'opiner appartenoit à tout poſſeſſeur de 11,250

livres. On arrêta que dans la ſuite, le ſuffrage ne ſeroit accordé qu'à ceux qui auroient le double de cette ſomme. Ils furent même aſtreints à affirmer, ſous ſerment, qu'ils étoient véritablement propriétaires de ce capital, & qu'ils l'étoient depuis un an entier.

Le gouvernement avoit, diſoit-on, des vues ultérieures. Il ſe propoſoit de réduire le nombre des directeurs à quinze, de porter leurs appointemens de 22,500 livres à 45,000 livres, & de les affranchir de la ſurveillance des actionnaires. Si ce plan, qui devoit donner une ſi grande influence au miniſtere, a été réellement formé, il faut que des circonſtances imprévues en aient empêché l'exécution.

Indépendamment des changemens ordonnés par le parlement, la compagnie fit elle-même un arrangement d'une utilité ſenſible.

Ce grand corps conçut dès ſon origine l'ambition d'avoir une marine. Elle n'exiſtoit plus lorſqu'il reprit ſon commerce, au tems du protectorat. Preſſé alors de jouir, il ſe détermina à ſe ſervir des bâtimens particuliers, & ce qu'il avoit fait par néceſſité, il le continua depuis par économie. Des

négocians lui frétoient des vaiſſeaux, tout équipés, tout avitaillés, pour porter dans l'Inde & pour en raporter le nombre de tonneaux dont on étoit convenu. Le tems qu'ils devoient s'arrêter dans le lieu de leur deſtination, étoit toujours fixé. Ceux auxquels on n'y pouvoit pas donner de cargaiſon, étoient communément occupés par quelque marchand libre, qui ſe chargeoit volontiers du dédommagement dû à l'armateur. Ils devoient être expédiés les premiers, l'année ſuivante, afin que leurs agrès ne s'uſaſſent pas trop. Dans un cas de néceſſité, la compagnie leur en fourniſſoit de ſes magaſins; mais elle ſe les faiſoit payer au prix ſtipulé, de cinquante pour cent de bénéfice.

Les bâtimens employés à cette navigation, portoient depuis ſix cents juſqu'à huit cents tonneaux. La compagnie n'y prenoit, à leur départ que la place dont elle avoit beſoin pour ſon fer, ſon plomb, ſon cuivre, ſes étoffes de laine & des vins de Madere, les ſeules marchandiſes qu'elle envoyât aux Indes. Les propriétaires pouvoient remplir ce qui reſtoit d'eſpace dans le navire, des vivres néceſſaires pour un ſi grand voyage, & de tous les objets dont le corps qu'ils ſervoient ne faiſoit pas commerce. Au retour, ils avoient auſſi le droit de diſpoſer de l'eſ-

pace de trente tonneaux que par leur contrat, ils n'avoient pas cédé. Ils étoient même autorisés à y placer les mêmes choses que recevoit la compagnie, mais avec l'obligation de lui payer trente pour cent de la valeur de ces marchandises.

Ce droit en 1773 fut réduit à la moitié, dans l'espérance que cette faveur engageroit les armateurs & leurs agens à mieux remplir leurs obligations, & qu'elle feroit cesser les importations frauduleuses. Le nouvel arrangement n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendoit, la compagnie a pris enfin le parti de s'approprier toute la capacité des bâtimens. Depuis cette résolution, elle importe la même quantité de marchandises sur un plus petit nombre de vaisseaux, & fait annuellement une économie de 2,250,000 livres. En 1777 elle n'a expédié que quarante-cinq navires, formant trente-trois mille cent soixante & un tonneaux, & montée par quatre mille cinq cents hommes d'équipage.

Le chirurgien de chaque bâtiment arrivé des Indes, reçoit outre ses appointemens, vingt-quatre livres de gratification pour chacun des individus qu'il ramene en Europe. On a pensé avec raison que ce chirurgien, mieux récompensé, prendroit

plus de ſoin de ceux qu'on lui confioit, & que la vie d'un matelot valoit mieux qu'une guinée. Si le même uſage ne s'eſt pas établi ailleurs, c'eſt qu'on y eſtime plus le chirurgien, ou qu'on y fait moins de cas de l'homme.

La réforme introduite en Europe dans le régime de la compagnie, étoit ſage & néceſſaire: mais c'étoit ſur-tout aux Indes que l'humanité, que la juſtice, que la politique étoient outragées. Ces terribles vérités n'échapperent pas au gouvernement, & l'on va voir quels moyens il imagina pour rétablir l'ordre.

Les membres les plus hardis ou les plus ambitieux de l'adminiſtration, penſoient qu'il falloit engager le corps légiſlatif à décider que les acquiſitions territoriales faites en Aſie n'appartenoient pas à la compagnie, mais à la nation, qui s'en mettroit en poſſeſſion ſans retardement. Ce ſyſtème, de quelques raiſonnemens qu'on l'eût étayé, auroit été ſûrement rejetté. Les citoyens les moins éclairés auroient vu que cet ordre de choſes devoit donner trop d'influence à la couronne; il auroit alarmé juſqu'à ces ames vénales qui juſqu'alors avoient été les plus favorables à l'autorité royale.

Le parlement crut donc devoir ſe borner

à établir pour le Bengale un conſeil ſuprême compoſé de cinq membres, dont les places, à meſure qu'elles deviendroient vacantes, ſeroient remplies par la compagnie, mais avec l'approbation du monarque. L'adminiſtration abſolue de toutes les provinces conquiſes dans cette région, fut déférée à ce conſeil. Sa juriſdiction s'étend même ſur toutes les autres contrées de l'Inde où les Anglois ont des poſſeſſions. Ceux qui y exercent l'autorité ne peuvent faire, ſans ſon aveu, ni la guerre, ni la paix, ni aucun traité avec les princes du pays. Il doit obéir aux ordres qui lui viennent de la direction, qui de ſon coté eſt obligée de remettre au miniſtere toutes les informations qu'elle reçoit. Quoique les opération du commerce ne ſoient pas aſſujetties à ſon inſpection, il en eſt réellement l'arbitre, parce qu'ayant ſeul la diſpoſition des revenus publics, il peut à ſon gré accorder ou refuſer des avances.

Après avoir mis les rives du Gange ſous une forme de gouvernement plus ſupportable, il fallut s'occuper du ſoin de punir ou même de prévenir les atrocités, qui ſouilloient de plus en plus cette riche partie de l'Aſie. On permit que dans les autres établiſſemens la juſtice civile & cri-

minelle continuât à être rendue par les principaux agens de la compagnie ; mais il fut créé par le parlement, pour le Bengale, un tribunal compoſé de quatre magiſtrats, dont la nomination appartient au trône, & dont les arrêts ne peuvent être caſſés que par le roi en ſon conſeil privé. Tout commerce eſt interdit à ces juges, ainſi qu'aux membres du conſeil ſuprême. Pour les conſoler de cette privation, on leur a aſſigné des honoraires, trop conſidérables au gré des actionnaires, obligés de les payer ſans les avoir ni réglés ni accordés.

Un abus & un grand abus s'étoit introduit aux Indes. On y élevoit de tous cotés des fortifications ſans néceſſité, quelquefois même ſans une utilité apparente. C'étoit la cupidité ſeule des agens de la compagnie qui décidoit de ces conſtructions. Elles avoient coûté plus de cent millions en très-peu d'années. La direction arrêta ce déſordre affreux, en réglant ſagement la ſomme qu'on pourroit employer dans la ſuite à ce genre de dépenſe.

L'eſprit d'ordre s'étendit au recouvrement des revenus publics, à la ſolde des troupes, à la marine militaire, aux opérations du commerce, à tous les objets d'adminiſtration.

Le Grand-Mogol s'étoit réfugié dans le Bengale. On lui avoit aſſigné une penſion de 6,240,000 livres pour ſa ſubſiſtance. Il fut replacé ſur le trône par les Marattes, & les Anglois ſe virent déchargés d'une eſpece de tribut qu'ils ne ſupportoient pas ſans impatience, depuis qu'ils n'avoient plus beſoin de ce foible appui. Le haſard ne les ſervit pas ſi heureuſement pour dépouiller le ſouba de cette contrée, & cependant ils réduiſirent à 7,680,000 livres le revenu de 12,720,060 livres, que par le traité de 1765 ils s'étoient obligés de lui faire. Son ſucceſſeur fut même borné en 1771 à 3,840,000 livres, ſous prétexte qu'il étoit mineur. Il doit s'attendre encore à une nouvelle diminution, parce qu'on n'emploie plus ſon nom, dont juſqu'en 1772 on avoit cru devoir ſe ſervir dans tous les actes de ſouveraineté.

Il étoit impoſſible que toutes ces réformes ne comblâſſent le précipice que la préſomption, la négligence, les factions, le brigandage, les délires de tous les genres avoient creuſé à la compagnie. On jugera à quel point ſa ſituation s'eſt améliorée.

XL. Situation actuelle de la compagnie.

Au 31 janvier 1774 ce corps dont les proſpérités apparentes étonnoient l'univers

entier, n'avoit que 255,240,742 livres 10 ſols. Il devoit 250,847,842 livres 10 ſols. La balance n'étoit donc en ſa faveur que de 4,392,900 livres.

Son capital, au 31 janvier 1776, étoit de 256,518,067 livres 10 ſols, & ſa dette de 195,248,655 livres. Sa richeſſe étoit par conſéquent augmentée en deux ans de 46,876,512 liv. 10 ſols.

Il a depuis rembourſé 11,506,680 liv. qui reſtoient dues de l'emprunt de 31,500,000 liv. Il a retiré pour 11,250,000 livres de ſes billets d'engagement. Il a éteint pluſieurs dettes anciennement contractées aux Indes, de ſorte qu'au 31 janvier 1778, la compagnie avoit la diſpoſition entiérement libre de 102,708,112 livres 10 ſols, ſans compter ſes magaſins, ſes navires, ſes fortifications, tout ce qui ſervoit à l'exploitation de ſes divers établiſſemens.

Cette proſpérité augmentera à meſure que l'immenſe territoire acquis par les Anglois aux Indes ſera mieux régi. En 1773, ces poſſeſſions rendoient 113,791,252 liv. 10 ſols : mais les frais de perception en abſorboient 81,153,652 livres 20 ſols. A cette époque, le produit net ſe réduiſoit à 32,660,100 livres. Il s'eſt accru graduelle-

ment, parce que quelques déſordres ont été attaqués avec ſuccès; il augmentera encore, parce qu'il reſte beaucoup de déſordres à détruire.

L'extenſion qu'a pris le commerce ſera une nouvelle ſource de fortune. La vente de 1772 fut de 79,214,872 livres 10 ſols. Celle de 1773 de 71,992,552 livres 10 ſols. Celle de 1774 de 82,665,405 livres. Celle 1775 de 78,627,712 livres 10 ſols. Celle de 1776 de 74,400,457 livres 10 ſols.

Ajoutez à ces grandes opérations de la compagnie, la ſomme de 11,250,000 livres, à laquelle on évalue les marchandiſes qui arrivent tous les ans clandeſtinement des Indes. Ajoutez-y 4,500,000 livres pour les diamans. Ajoutez-y les fonds plus ou moins étendus, mais toujours très-conſidérables, dont les Anglois répandus dans les différens comptoirs d'Aſie ont fourni la valeur aux nations étrangeres. Ajoutez-y les richeſſes que ces négocians emportent eux-mêmes à la fin de leur carriere, pour en jouir dans le ſein de leur patrie. Obſervez que ces vaſtes ſpéculations, qui rendent tributaires de la grande-Bretagne tous les peuples de l'Afrique, de l'Europe & de l'Amérique, ne font ſortir annuellement de cet empire pour les Indes, que 2,250,000 li-

vres, tout au plus 3,375,000 livres; & vous aurez une idée des avantages immenſes que ces colonies ſi éloignées procurent à leurs heureux poſſeſſeurs.

XLI. Le privilege de la compagnie ſera-t-il renouvellé ?

En 1780 doit expirer le privilege excluſif de la compagnie. Sera-t-il renouvellé ? Tout paroît l'annoncer. Après s'être aſſuré de la majeure partie du produit des conquêtes, le gouvernement livrera de nouveau ces régions au génie oppreſſeur du monopole.

„ Malheureux Indiens ! tâchez de vous
„ accoutumer à vos fers. En vain on avoit
„ porté vos ſupplications au miniſtere, au
„ ſénat, au peuple. Le miniſtere ne penſe
„ qu'à lui ; le ſénat eſt en délire ; la portion
„ ſage du peuple eſt muette, ou parle en
„ vain. L'avide & féroce aſſociation de com-
„ merçans qui a cauſé vos malheurs, les
„ aggrave & en jouit tranquillement. Bri-
„ gands privilégiés, vous qui tenez depuis
„ ſi long-tems une grande partie du globe
„ ſous les chaînes de la prohibition, & qui
„ l'avez condamné à une éternelle pau-
„ vreté, cette tyrannie ne vous ſuffiſoit-
„ elle pas ? Falloit-il l'aggraver par des for-
„ faits qui rendiſſent exécrable le nom de
„ votre patrie ?

„ Qu'ai-je dit, votre patrie ! Eſt-ce que
„ vous en avez une? Mais ſi la voix de l'in-
„ térêt particulier eſt la ſeule à laquelle
„ votre oreille puiſſe s'ouvrir, écoutez-la
„ donc. C'eſt elle qui vous crie par ma bou-
„ che: Vous vous perdez, vous vous per-
„ dez, vous dis-je. Votre tyrannie touche
„ à ſa fin. Après l'uſage monſtrueux que
„ vous avez fait de votre autorité, renou-
„ vellée ou non, elle finira. Croyez-vous
„ que la nation, dont il faudra que la dé-
„ mence & l'ivreſſe finiſſent, ne vous de-
„ mandera pas compte de vos vexations?
„ que la perte de vos criminelles richeſſes
„ & peut-être l'effuſion de votre ſang im-
„ pur, n'expieront pas vos forfaits? Si vous
„ vous en promettez l'oubli, vous vous
„ trompez. Le ſpectacle de tant de vaſtes
„ contrées, pillées, ravagées, réduites à la
„ plus cruelle ſervitude, reparoîtra. La
„ terre couvre les cadavres de trois mil-
„ lions d'hommes que vous avez laiſſé ou
„ fait périr: mais ils ſeront exhumés, ils de-
„ manderont vengeance au ciel & à la terre,
„ & ils l'obtiendront. Le tems & les circon-
„ ſtances n'auront que ſuſpendu votre châ-
„ timent. Oui, je vois arriver le tems de
„ votre rappel & de votre terreur. Je vous
„ vois traîner dans les cachots que vous
„ méritez. Je vous en vois ſortir. Je vous

„ vois pâles & tremblans devant vos Juges.
„ J'entends les cris d'un peuple furieux raſ-
„ ſemblé autour de leurs tribunaux. Le diſ-
„ cours de l'orateur intimidé eſt interrompu.
„ La pudeur & la crainte l'ont ſaiſi ; il a
„ abandonné votre défenſe ; la confiſcation
„ de vos biens, l'arrêt de votre mort ſont
„ prononcés. Peut-être vous ſouriez de
„ mépris à ma menace. Vous vous êtes per-
„ ſuadés que celui qui peut jetter des maſſes
„ d'or dans la balance de la juſtice, la fait
„ pencher à ſon gré. Peut-être même vous
„ promettez-vous que la nation corrompue,
„ en prorogeant votre octroi, s'avouera
„ coupable des crimes que vous avez com-
„ mis, & complice de ceux que vous com-
„ mettriez encore. ”

Non, non ; il faut que tôt ou tard juſtice ſoit faite. S'il en arrivoit autrement, je m'adreſſerois à la populace ; je lui dirois : Peuples, dont les rugiſſemens ont fait trembler tant de fois vos maîtres, qu'attendez-vous ? pour quel moment réſervez-vous vos flambeaux & les pierres qui pavent vos rues ? Arrachez-les..... Mais les citoyens honnêtes, s'il en reſte quelques-uns, s'éleveront enfin. On verra que l'eſprit du monopole eſt petit & cruel. On verra qu'il eſt inſenſible au bien public. On verra qu'il n'eſt contenu ni par le blâme préſent ni

par le blâme à venir. On verra qu'il n'apperçoit rien au-delà du moment. On verra que dans ſon délire il a prononcé cet arrêt, & qu'il l'a prononcé dans tous les tems & chez toutes les nations :

„ Périſſe mon pays, périſſe la contrée où „ je commande, périſſe le citoyen & l'é- „ tranger, périſſe mon aſſocié, pourvu que „ je m'enrichiſſe de ſa dépouille. Tous les „ lieux de l'univers me ſont égaux. Lorſque „ j'aurai dévaſté, ſucé, exténué une ré- „ gion, il en reſtera toujours une autre „ où je pourrai porter mon or & en jouir „ en paix. "

Fin du troiſieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ETABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPE'ENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE QUATRIEME.

Voyages, établiſſemens, guerres & commerce des François dans les Indes Orientales.

EN commençant cet ouvrage, je fis le ſerment d'être vrai, & juſqu'ici j'ai la conſcience de ne l'avoir pas oublié. Puiſſe ma main ſe deſſécher, s'il arrivoit que par une prédilection qui n'eſt que trop commune, je m'en

impoſâſſe à moi-même & aux autres ſur les fautes de ma nation. Je n'atténuerai ni le bien ni le mal que nos ancêtres ont fait; & ce ſont les Portugais, les Hollandois, les Anglois même que j'atteſterai de mon impartialité. Qu'ils me liſent & me jugent. S'ils découvrent que je me ſois relâché avec les François de la ſévérité avec laquelle je les ai traités, je conſens qu'ils me rangent au nombre des flatteurs, qui depuis deux mille ans ont empoiſonné les peuples & leurs ſouverains; qu'ils ajoutent mes volumes à la multitude des monumens de la baſſeſſe dans le même genre; qu'ils me ſoupçonnent d'avoir ouvert l'entrée de mon ame à la terreur ou aux eſpérances. Je m'abandonne à tout leur mépris.

I. Anciennes révolutions du commerce de France.

Les anciens Gaulois, preſque toujours en guerre les uns avec les autres, n'avoient entre eux d'autre communication que celle qui peut convenir à des peuples ſauvages, dont les beſoins ſont toujours très-bornés. Leurs liaiſons au-dehors étoient encore plus reſſerrées. Quelques navigateurs de Vannes portoient dans la Grande-Bretagne de la poterie, qu'ils échangeoient contre des chiens, des eſclaves, de l'étain & des fourrures. Ceux de ces objets qui ne trouvoient pas des acheteurs dans la Gaule même, paſſoient

à Marſeille, où ils étoient payés avec des vins, des étoffes, des épiceries, que les négocians de l'Italie ou de la Grece y avoient apportés.

Ce genre de trafic ne s'étendoit pas à tous les Gaulois. On voit dans Céſar que les habitans de la Belgique avoient proſcrit chez eux les productions étrangeres, comme capables de corrompre les mœurs: ils penſoient que leur ſol étoit aſſez fertile pour ſuffire à tous leurs beſoins. La police des Celtes & des Aquitains étoit moins rigide. Pour être en état de payer les marchandiſes que leur offroit la Méditerranée, & dont la paſſion devenoit tous les jours plus vive, ces peuples ſe livrerent à un travail dont ils ne s'étoient pas aviſés juſqu'alors: ils ramaſſerent avec ſoin les paillettes d'or que pluſieurs de leurs rivieres charioient avec leurs ſables.

Quoique les Romains n'aimaſſent ni n'eſtimaſſent le commerce, il devint néceſſairement plus conſidérable dans la Gaule, après qu'ils l'eurent ſoumiſe, & en quelque ſorte policée. On vit ſe former des ports de mer à Arles, à Narbonne, à Bordeaux, dans d'autres lieux encore. Il fut conſtruit de toutes parts de grandes & magnifiques voies, dont les débris nous cauſent encore de l'étonne-

ment. Toutes les rivieres navigables eurent des compagnies de marchands, auxquelles on avoit accordé de grands privileges, & qui ſous le nom général de *Nautes*, étoient les agens, les reſſorts d'un mouvement continuel.

Les invaſions des Francs & des autres barbares, arrêterent cette activité naiſſante. Elle ne reprit pas même ſon cours, lorſque ces brigands ſe furent affermis dans leurs conquêtes. A leur férocité ſuccéda une aveugle paſſion des richeſſes. Pour la ſatisfaire, on eut recours à tous les genres de vexation. Un bateau qui arrivoit à une ville, devoit payer un droit pour ſon entrée, un droit pour le ſalut, un droit pour le pont, un droit pour approcher du bord, un droit d'ancrage, un droit pour la liberté de décharger, un droit pour le lieu où il devoit placer ſes marchandiſes. Les voitures de terre n'étoient pas traitées plus favorablement. Des commis répandus par-tout, les accabloient de tyrannies intolérables. Ces excès furent pouſſés au point, que quelquefois le prix des effets conduits au marché, n'étoit pas ſuffiſant pour payer les frais préliminaires à la vente. Un découragement univerſel devenoit la ſuite néceſſaire de pareils déſordres.

Bientôt il n'y eut plus d'induſtrie, de manufactures, que dans le cloître. Les moines n'étoient

n'étoient pas alors des hommes corrompus par l'oiſiveté, par l'intrigue & par la débauche. Des ſoins utiles rempliſſoient tous les inſtans d'une vie édifiante & retirée. Les plus humbles, les plus robuſtes d'entre eux, partageoient avec leurs ſerfs les travaux de l'agriculture. Ceux à qui la nature avoit donné ou moins de force, ou plus d'intelligence, recueilloient dans des atteliers les arts fugitifs abandonnés. Les uns & les autres ſervoient, dans le ſilence & la retraite, une patrie, dont leurs ſucceſſeurs n'ont jamais ceſſé de dévorer la ſubſtance & de troubler la tranquillité.

Quand ces ſolitaires n'auroient employé aucune des voies iniques qui les ont conduits au degré d'opulence que nous leur voyons & qui nous indigne, il falloit qu'ils y arrivaſſent avec le tems. C'étoit une des ſuites néceſſaires de leur régime. Les fondateurs des Monaſteres ne penſerent point à une des conſéquences aſſez ſimples de l'auſtérité qu'ils impoſoient aux moines, je veux dire, un accroiſſement de richeſſe, dont il eſt impoſſible de fixer la limite, du moment où le revenu excede la dépenſe d'une année commune. Cette dépenſe reſtant toujours la même, & ne ſubiſſant de variation que celle des circonſtances qui font hauſſer ou baiſſer le prix des denrées, ce ſurplus du revenu s'entaſſant continuellement, quelque

foible qu'on le ſuppoſe, doit à la longue former une grande maſſe. Les loix prohibitives, publiées contre les gens de mainmorte, peuvent donc rallentir, mais ne peuvent jamais arrêter les progrès de l'opulence monaſtique. Il n'en eſt pas ainſi des familles des citoyens, qui ne ſont aſſujettis à aucune regle. Un fils diſſipateur ſuccede à un pere avare. Les dépenſes ne ſont jamais les mêmes. Ou la fortune s'éboule, ou elle ſe refait. Ceux qui dicterent les conſtitutions religieuſes, ne ſe propoſerent que de faire des ſaints, & ils tendirent plus directement & plus ſûrement à faire des riches.

Dagobert réveilla un peu les eſprits au ſeptieme ſiecle. Auſſi-tot on vit accourir aux foires nouvellement établies, les Saxons avec l'étain & le plomb de l'Angleterre, les Juifs avec des bijoux & des vaſes d'argent ou d'or, les Eſclavons avec tous les métaux du Nord, les Lombards, les Provençaux, les Eſpagnols, avec les marchandiſes de leur pays, & celles qui leur arrivoient d'Afrique, d'Egypte & de Syrie; les négocians de toutes les provinces du royaume, avec ce que pouvoit fournir leur ſol & leur induſtrie. Malheureuſement cette proſpérité fut courte. Elle diſparut ſous les rois fainéans, pour renaître ſous Charlemagne.

Ce prince, que l'hiſtoire pourroit placer ans flatterie à coté des plus grands hommes, 'il n'eût pas été quelquefois un vainqueur anguinaire & un tyran perſécuteur, parut uivre les traces de ces premiers Romains, ue les travaux champêtres délaſſoient des ıtigues de la guerre. Il s'occupa du ſoin de es vaſtes domaines, avec une ſuite & une ıtelligence qu'on attendroit à peine du par- iculier le plus appliqué. Tous les grands de état ſe livrerent, à ſon exemple, à l'agri- ulture, & aux arts qui la précedent ou qui ı ſuivent. Dès-lors les François eurent eaucoup de productions à échanger, & ne facilité extrême à les faire circuler ans l'immenſe empire qui recevoit leurs)ix.

Une ſituation ſi floriſſante, offrit un nou- el attrait au penchant qu'avoient les Nor- ıands à la piraterie. Ces barbares, accou- ımés à chercher dans le pillage les biens que ur ſol ne pouvoit pas leur procurer, ſorti- ent en foule de leur âpre climat, pour amaſ- r du butin. Ils ſe jetterent ſur toutes les ôtes, mais plus avidement ſur celles de rance, qui leur offroient une plus riche roie. Ce qu'ils commirent de ravages, ce u'ils ſe permirent de cruautés, ce qu'ils llumerent d'incendies pendant un ſiecle ntier dans ces fertiles provinces, ne ſe eut imaginer ſans horreur. Durant ce

funeſte période, on ne ſongeoit qu'à éviter l'eſclavage ou la mort. Il n'y avoit point de communication entre les peuples, & il n'y avoit point par conſéquent de commerce.

Cependant les ſeigneurs chargés de l'adminiſtration des provinces, s'en étoient inſenſiblement rendus les maîtres, & avoient réuſſi à rendre leur autorité héréditaire. Ils n'avoient pas rompu tout lien avec le chef de l'empire; mais ſous le nom modeſte de vaſſaux, ils n'étoient guere moins redoutables à l'état, que les rois voiſins de ſes frontieres. On les confirma dans leurs uſurpations, à l'époque mémorable qui fit paſſer le ſceptre de la famille de Charlemagne dans celle des Capets. Dès-lors il n'y eut plus d'aſſemblée nationale, plus de tribunaux, plus de loix, plus de gouvernement. Dans cette confuſion meurtriere, le glaive tenoit lieu de juſtice, & ceux des citoyens qui n'étoient pas encore ſerfs, furent obligés de le devenir, pour acheter la protection d'un chef en état de les défendre.

Il étoit impoſſible que le commerce proſpérât ſous les chaînes de l'eſclavage, & au milieu des troubles continuels qu'enfantoit la plus cruelle des anarchies. L'induſtrie ne ſe plaît qu'à l'ombre de la paix: elle craint ſur-tout la ſervitude. Le génie s'éteint lorſqu'il eſt ſans eſpérance, ſans émulation; &

n'y a ni eſpérance, ni émulation où il n'y point de propriété. Rien ne fait mieux l'éoge de la liberté, & ne prouve mieux les roits de l'homme, que l'impoſſibilité de traailler avec ſuccès pour enrichir des maîtres arbares.

Aucun des rois de France ne ſoupçonna ette importante vérité : mais la jalouſie l'une autorité ſans ceſſe gênée ſuppléa au éfaut de lumieres. Ils travaillerent à donıer un frein à ces tyrans ſubalternes, qui n ruinant leurs malheureux vaſſaux, perétuoient les calamités de la monarchie. aint Louis fut le premier qui fit entrer lans le ſyſtême du gouvernement, le commerce, qui juſqu'alors n'avoit été que l'ourrage du haſard & des circonſtances. Il lui louna des loix conſtantes : il dreſſa luinême des ſtatuts, qui ont ſervi de modele ı ceux qu'on a faits depuis.

Ces premiers pas conduiſirent à de plus grandes opérations. Il exiſtoit depuis bien ong-tems une défenſe formelle de tranſporer hors du royaume aucune de ſes denrées. La culture étoit découragée par cette aveugle prohibition. Le ſage monarque abattit des barrieres ſi funeſtes. Il eſpéra avec raiſon que la liberté des exportations feroit rentrer dans l'état, les tréſors que ſon imprudente expédition d'Aſie en avoit fait ſortir.

Des événemens politiques ſeconderent ces vues ſalutaires. Juſqu'à Saint Louis, les rois avoient eu peu de ports ſur l'Océan, aucun ſur la Méditerranée. Les côtes ſeptentrionales étoient partagées entre les comtes de Flandres, les ducs de Bourgogne, de Normandie & de Bretagne : le reſte avoit ſubi le joug Anglois. Les côtes méridionales appartenoient aux comtes de Toulouſe, aux rois de Majorque, d'Arragon & de Caſtille. Par cette diſpoſition des choſes, les provinces de l'intérieur ne pouvoient que très-difficilement s'ouvrir une communication libre avec les marchés étrangers. La réunion du comté de Toulouſe à la couronne leva ce puiſſant obſtacle, du moins pour une partie du territoire dont elle jouiſſoit.

Philippe, fils de Saint Louis, pour mettre de plus en plus à profit cette eſpece de conquête, voulut attirer à Niſmes, ville de ſa dépendance, une partie du commerce fixé à Montpellier, qui appartenoit au roi d'Arragon. Les privileges qu'il accorda, produiſirent l'effet qu'il en attendoit : mais on ne tarda pas à s'appercevoir que ce n'étoit pas un ſi grand bonheur. Les Italiens remplirent la France d'épiceries, de parfums, de ſoieries, de toutes les riches étoffes de l'Orient. Les arts n'étoient pas aſſez avancés dans le royaume pour donner leurs ouvrages en échange, & les produits de l'agri-

ulture ne ſuffiſoient pas pour payer tant l'objets de luxe. Une conſommation ſi chere n'auroit pu ſe ſoutenir qu'avec des métaux, & la nation, quoiqu'une des moins pauvres de l'Europe, en avoit fort peu, ſurtout depuis les croiſades.

Philippe-le-bel démêla ces vérités. Il réuſſit à donner aux travaux champêtres aſſez d'accroiſſement pour payer les importations étrangeres, en même tems qu'il en diminuoit la quantité, par l'établiſſement de nouvelles manufactures, & par le degré de perfection où il éleva les anciennes. Sous ce regne, le miniſtere entreprit pour la premiere fois de guider la main de l'artiſte, de diriger ſes ouvrages. La largeur, la qualité, l'apprêt des draps furent fixés. On défendit la ſortie des laines, que les nations voiſines venoient acheter pour les mettre en œuvre. C'etoit ce que dans ces ſiecles d'ignorance on pouvoit faire de moins déraiſonnable.

Depuis cette époque, le progrès des arts fut proportionné à la décadence de la tyrannie féodale. Cependant le goût des François ne commença à ſe former que durant leurs expéditions en Italie. Gênes, Veniſe, Florence, leur offrirent mille objets nouveaux qui les éblouirent. L'auſtérité que maintenoit Anne de Bretagne, ſous les regnes de Charles VIII & de Louis XII, empêcha d'abord les conquérans de ſe livrer à l'at-

trait qu'ils ſe ſentoient pour l'imitation. Mais auſſi-tôt que François I eut appellé les femmes à la cour, auſſi-tôt que Catherine de Médicis eut paſſé les Alpes, les grands affecterent une magnificence inconnue depuis la fondation de la monarchie. La nation entiere ſe laiſſa entraîner à ce luxe ſéduiſant, & ce fut une néceſſité que les manufactures ſe perfectionnaſſent.

Depuis Henri II juſqu'à Henri IV, les guerres civiles, les mépriſables querelles de religion, l'ignorance du gouvernement, l'eſprit de finance qui commençoit à s'introduire dans le conſeil, la barbare & dévorante cupidité des gens d'affaires, à qui la protection donnoit un nouvel eſſor; toutes ces cauſes retarderent les progrès de l'induſtrie, & ne purent la détruire. Elle reparut avec éclat ſous le miniſtere économe de Sully. On la vit preſque s'anéantir ſous ceux de Richelieu & de Mazarin, livrés tous deux aux traitans, occupés, l'un de ſa domination & de ſes vengeances, l'autre d'intrigues & de brigandages.

II. Premiers voyages des François aux Indes.

Aucun roi de France n'avoit penſé ſérieuſement aux avantages que pouvoit procurer le commerce des Indes, & l'éclat qu'il donnoit aux autres nations n'avoit pas réveillé l'émulation des François. Ils conſommoient plus de productions orientales que les autres

peuples, ils étoient auſſi favorablement ſitués pour les aller chercher à leur ſource, & ils ſe bornoient à payer à l'activité étrangere une induſtrie qu'il ne tenoit qu'à eux de partager. A la vérité, quelques négocians de Rouen avoient haſardé en 1503 un foible armement: mais Gonneville, qui le commandoit, fut accueilli au cap de Bonne-Eſpérance par de violentes tempêtes, qui le jetterent ſur des côtes inconnues d'où il eut bien de la peine à regagner l'Europe.

En 1601 une ſociété formée en Bretagne expédia deux navires, pour prendre part, s'il étoit poſſible, aux richeſſes de l'Orient, que les Portugais, les Anglois & les Hollandois ſe diſputoient. Pyrard qui les commandoit, arriva aux Maldives, & ne revit ſa patrie qu'après dix ans d'une navigation malheureuſe.

Une nouvelle compagnie, dont Girard le Flamand étoit le chef, fit partir de Normandie en 1616 & en 1619 quelques vaiſſeaux pour l'iſle de Java. Ils en revinrent avec des cargaiſons ſuffiſantes pour dédommager les intéreſſés, mais trop foibles pour les encourager à de nouvelles entrepriſes.

Le capitaine Reginon voyant cet octroi inutile expiré en 1633, engagea deux ans après pluſieurs négocians de Dieppe à entrer dans une carriere, qui pouvoit donner de grandes richeſſes à quiconque ſauroit la par-

avec intelligence. La fortune trahit les efforts des nouveaux aventuriers. L'unique fruit de ces expéditions répétées, fut une haute opinion de Madagascar, mépriſé juſqu'alors par les Portugais, par les Hollandois & par les Anglois, qui n'y avoient trouvé aucun des objets qui les attiroient dans l'Orient.

L'idée avantageuſe que les François avoient priſe de cette iſle, donna en 1642 naiſſance à une compagnie, qui vouloit y former un grand établiſſement pour aſſurer à ſes vaiſſeaux la facilité d'aller plus loin. Son octroi devoit durer vingt ans : mais les cruautés, les perfidies, les infidélités de ſes agens, ne lui permirent pas de fournir ſa carriere entiere. Ses capitaux étoient conſommés, & elle n'avoit pour prix de ſes dépenſes que quatre ou cinq bourgades, ſituées ſur la côte, conſtruites de planches, couvertes de feuilles, entourées de pieux, & décorées du nom impoſant de forts, parce qu'on y voyoit quelques batteries. Les défenſeurs de ces miſérables habitations étoient réduits à une centaine de brigands, qui par leur tyrannie ajoutoient tous les jours à la haîne qu'on avoit jurée à leur nation. Quelques diſtricts abandonnés par les naturels du pays, quelques cantons plus étendus, dont la violence arrachoit un tribut en denrées, c'étoient tous les avantages qu'on avoit obtenus.

Le maréchal de la Meilleraie s'empara de ces débris, & conçut le deſſein de relever pour ſon utilité particuliere une entrepriſe ſi mal conduite. Il y réuſſit ſi peu que ſa propriété ne fut vendue vingt mille francs, & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit valoir.

III. On établit en France une compagnie pour les Indes. Encouragemens accordés à cette ſociété.

Enfin Colbert entreprit en 1664 de donner le commerce des Indes à la France. Cette liaiſon avec l'Aſie préſentoit de grands inconvéniens. Elle ne pouvoit guere procurer que des objets de luxe; elle retardoit le progrès des arts qu'on travailloit à établir ſi heureuſement; elle ne procuroit que peu de débouchés aux denrées, aux manufactures nationales; elle devoit occaſionner une grande exportation de métaux. Des conſidérations de cette importance étoient bien propres à faire balancer un adminiſtrateur, dont les travaux n'avoient pour but que d'étendre l'induſtrie, que de multiplier les richeſſes du royaume. Mais à l'exemple des autres peuples de l'Europe, les François montroient un goût décidé pour les ſuperfluités de l'Orient. On penſa qu'il ſeroit plus utile, plus honorable même de les aller chercher, à travers un océan immenſe, que de les recevoir de ſes rivaux, peut-être de ſes ennemis.

La maniere de fournir cette carriere étoit toute tracée. Il étoit alors ſi généralement reçu qu'un privilege excluſif pouvoit ſeul conduire des opérations ſi délicates & ſi compliquées, que le ſpéculateur le plus hardi ne ſe ſeroit pas permis un doute. Il fut donc créé une compagnie avec tous les privileges dont jouiſſoient celles de Hollande & d'Angleterre. On alla même plus loin. Colbert conſidérant qu'il y a naturellement pour les grandes entrepriſes de commerce une confiance dans les républiques qui ne ſe trouve pas dans les monarchies, eut recours à tous les expédiens propres à la faire naître.

Le privilege excluſif fut accordé pour cinquante ans, afin que la compagnie fut enhardie à former de grands établiſſemens dont elle auroit le tems de recueillir le fruit.

Tous les étrangers qui y prendroient un intérêt de vingt mille livres devenoient régnicoles, ſans avoir beſoin de ſe faire naturaliſer.

Au même prix, les officiers, à quelques corps qu'ils fuſſent attachés, étoient diſpenſés de réſidence, ſans rien perdre des droits & des gages de leurs places.

Ce qui devoit ſervir à la conſtruction, à l'armement, à l'avitaillement des vaiſſeaux, étoit déchargé de tous les droits d'entrée & de ſortie, ainſi que des droits de l'amirauté.

L'état s'obligeoit à payer cinquante francs par tonneau des marchandiſes qu'on porteroit de France aux Indes, & ſoixante-quinze livres pour chaque tonneau qu'on en rapporteroit.

On s'engageoit à ſoutenir les établiſſemens de la compagnie par la force des armes, à eſcorter ſes convois & ſes retours, par des eſcadres auſſi nombreuſes que les circonſtances l'exigeroient.

La paſſion dominante de la nation fut intéreſſée à cet établiſſement. On promit des honneurs & des titres héréditaires à tous ceux qui ſe diſtingueroient au ſerviee de la compagnie.

Comme le commerce ne faiſoit que de naître en France, & qu'il étoit hors d'état de fournir les quinze millions qui devoient former le fond de la nouvelle ſociété, le miniſtère s'engagea à en prêter juſqu'à trois. Les grands, les magiſtrats, les citoyens de tous les ordres, furent invités à prendre part au reſte. La nation jalouſe de plaire à ſon prince, qui ne l'avoit pas encore écraſée du poids de ſa fauſſe grandeur, s'y porta avec un empreſſement extrême.

Madagaſcar fut encore deſtiné à être le berceau de la nouvelle aſſociation. Les malheurs répétés qu'on y avoit éprouvés n'empêcherent pas de penſer, que c'étoit la meilleure baſe pour le vaſte édifice qu'on travail-

loit à élever. Pour juger ſainement de ces vues, il faut prendre de cette isle célèbre la connoiſſance la plus approfondie qu'il ſera poſſible.

IV. Les François forment des colonies à Madagaſcar. Deſcription de cette isle.

Madagaſcar, ſéparé du continent de l'Afrique, par le canal de Mozambique, eſt ſitué à l'entrée de l'océan Indien, entre le douzieme & le vingt-cinquieme degrés de latitude, entre le ſoixante-deuxieme & le ſoixante-dixieme de longitude. Il a trois cents trente-ſix lieues de long, cent-vingt dans ſa plus grande largeur, & environ huit cents de circonférence.

Les côtes de cette grande isle ſont généralement mal-ſaines. Ce malheur tient à des cauſes phyſiques qu'on pourroit changer. La terre que nous habitons n'eſt devenue ſalubre que par les travaux de l'homme. Dans ſon origine, elle étoit couverte de forêts & de marécages qui corrompoient l'air. C'eſt l'état actuel de Madagaſcar. Les pluies, comme dans les autres pays ſitués entre les Tropiques, y ont des tems marqués. Elles forment des rivieres, qui cherchant à ſe dégorger dans l'Océan trouvent leur embouchure fermée par des ſables, que le mouvement de la mer y a pouſſés durant la ſaiſon ſèche, c'eſt-à-dire, lorſque les eaux n'avoient pas aſſez de volume & de viteſſe pour

ſe faire jour. Arrêtées par cette barriere, elles refluent dans la plaine, y ſont quelque tems ſtagnantes, & rempliſſent l'horizon d'exhalaiſons meurtrieres, juſqu'à ce que ſurmontant l'obſtacle qui les retenoit, elles ſe ménagent enfin une iſſue. Ce ſyſtème paroîtra d'une vérité ſenſible, ſi l'on fait attention que les côtes ne ſont mal-ſaines que dans la mouſſon pluvieuſe que la colonne d'air corrompu ne s'étend jamais bien loin que le ciel eſt toujours pur dans l'intérieur des terres, & que le rivage eſt conſtamment ſalubre dans tous les lieux où par des circonſtances locales le cours des rivieres eſt libre ſans interruption.

Par quelque vent que le navigateur arrive à Madagaſcar, il n'apperçoit qu'un ſable aride. Cette ſtérilité finit à une ou deux lieues. Dans le reſte de l'isle, la nature toujours en végétation, produit ſeule dans les forêts ou ſur les terres découvertes, le coton, l'indigo, le chanvre, le miel, le poivre blanc, le ſagou, les bananes, le chou caraïbe, le ravenſera, épicerie trop peu connue, mille plantes nutritives étrangeres à nos climats. Tout eſt rempli de palmiers, de cocotiers, d'orangers, d'arbres gommiers, de bois propres à la conſtruction & à tous les arts. Il n'y a proprement de culture à Madagaſcar que celle du riz. On arrache le jonc qui croît dans les marais. La ſemence y eſt jettée à la volée. Des

troupeaux les traverſent enſuite, & par leur piétinement enfoncent le grain dans la terre. Le reſte eſt abandonné au haſard. Une autre eſpece de riz eſt cultivée dans la ſaiſon des pluies ſur les montagnes avec la même négligence. Ces contrées ne ſont pas fécondées par les ſueurs de l'homme. La fertilité du ſol & des eaux bienfaiſantes y doivent tenir lieu de tous les travaux.

Des bœufs, des moutons, des porcs, des chèvres paiſſent jour & nuit dans les prairies ſans ceſſe renaiſſantes que la nature a formées à Madagaſcar. On n'y voit ni chevaux, ni buffles, ni chameaux, ni aucune eſpece de bêtes de charge ou de monture, quoique tout annonce qu'elles y duſſent proſpérer.

On a cru trop légérement que l'or & l'argent étoient des productions de l'isle. Mais il eſt prouvé que non loin de la baie d'Antongil, il ſe trouve des mines de cuivre aſſez abondantes, & des mines d'un fer très-pur dans l'intérieur des terres.

L'origine des Madecaſſes ſe perd, comme celles de la plupart des peuples, dans des fables extravagantes. Sont-ils indigènes? ont-ils été tranſplantés? C'eſt vraiſemblablement ce qui ne ſera jamais éclairci. Cependant on ne peut s'empêcher de penſer qu'ils ne ſont pas tous ſortis d'une ſouche commune, quand on réfléchir aux différentes formes qui les diſtinguent.

Cette variété tient ſans doute à la formation générale des isles. Toutes ont été liées à quelque continent dans des tems antérieurs à l'origine de la navigation, & en ont été ſéparées par ces bouleverſemens qui ne ſe renouvellent que trop ſouvent. Si la rupture a été ſubite, l'isle ne vous offrira qu'une ſeule race d'hommes. Si les contrées adjacentes ont été menacées long-tems avant le déchirement, alors le péril mit les différens peuples en mouvement. Chacun courut en tumulte vers le lieu où il ſe promettoit quelque ſécurité. Cependant le terrible phénomène s'exécuta, & l'eſpace entouré d'eaux renferma des races qui n'avoient ni la même couleur, ni la même ſtature, ni la même langue.

Tout porte à croire qu'il en a été ainſi à Madagaſcar. A l'Oueſt de l'isle, on trouve un peuple appellé Quimoſſe, qui n'a communément que quatre pieds, & qui ne s'éléve jamais à plus de quatre pieds quatre pouces. On le croit réduit à quinze mille ames. Il devoit être plus nombreux, avant la guerre meurtrière & malheureuſe qui lui fit quitter ſes premier foyers. Forcé de s'expatrier, il ſe refugia dans une vallée très-fertile & entourée de hauteurs eſcarpées, où il vit ſans communication avec ſes voiſins. Lorſque ſes anciens vainqueurs ſe réuniſſent pour l'attaquer dans cette poſition heureuſe, il lâche

un grand nombre de bœufs ſur la croupe de ſes montagnes. Les aſſaillans, qui n'avoient que ce butin en vue, s'emparent des troupeaux & quittent les armes, pour les reprendre lorſqu'ils peuvent encore réuſſir à formes une confédération, aſſez puiſſante pour déterminer les Quimoſſes à acheter de nouveau la paix.

Cet expédient, qui convient aux foibles & timides Quimoſſes, ne conviendroit nullement à une nation puiſſante. Le ſouverain ou le miniſtre puſillanime qui achète la paix invite ſon ennemi à la guerre, & le fortifie de tout l'argent qu'il lui accorde & dont il s'affoiblit. C'eſt un mauvais politique, qui ſe conduit comme s'il ne lui reſtoit que quelques années à vivre, & qui ſe ſoucie fort peu de ce que l'empire deviendra après ſa mort.

Madagaſcar eſt diviſé en pluſieurs peuplades, plus ou moins nombreuſes, mais indépendantes les unes des autres. Chacune de ces foibles aſſociations habite un canton qui lui eſt propre, & ſe gouverne elle-même par ſes uſages. Un chef, tantôt électif, tantôt héréditaire, & quelquefois uſurpateur, y jouit d'une aſſez grande autorité. Cependant il ne peut entreprendre la guerre que de l'aveu des principaux membres de l'état, ni la ſoutenir qu'avec les contributions & les efforts volontaires de ſes peuples.

Le dépouillement des champs enſemencés,

le vol des troupeaux, l'enlèvement des femmes & des enfans, telles ſont les ſources ordinaires de leurs diviſions. Ces peuples agreſtes ſont tourmentés de la rage de jouir par l'injuſtice & la violence, auſſi vivement que les nations les plus policées. Leurs hoſtilités ne ſont pas meurtrieres, mais les priſonniers deviennent toujours eſclaves.

On n'a pas à Madagaſcar une idée fort étendue de ce droit de propriété, d'où dérivent le goût du travail, le motif de la défenſe & la ſoumiſſion au gouvernement. Auſſi les peuples y montrent-ils peu d'attachement pour les lieux qui les ont vu naître. Des raiſons de mécontentement, de convenance ou de néceſſité, leur font aiſément quitter leur demeure pour une autre contrée plus abondante ou plus éloignée de leurs ennemis. Souvent même par pure inconſtance un Madecaſſe ſe choiſit une autre partie, pour en changer encore lorſqu'il aura un nouveau caprice, ou qu'il craindra quelque châtiment pour un acte de fureur ou pour un larcin. Il eſt aſſuré de trouver par-tout des terres à cultiver. Jamais elles ne ſont partagées. C'eſt ordinairement la commune qui les enſemence & qui en partage enſuite les productions. Ainſi le droit civil eſt peu de choſe dans ces régions: mais le droit politique y eſt encore moins étendu.

Quoique les Madecaſſes admettent confu-

ſément la doctrine, ſi répandue, des deux principes, ils n'ont point de culte. Ils ne ſoupçonnent pas l'exiſtence d'une autre vie, & cependant ils croient aux revenans: mais doit-on chercher des idées mieux liées parmi des barbares, qu'on n'en trouve chez les nations les plus éclairées? Le plus funeſte de leurs préjugés, eſt celui qui a établi des jours heureux & malheureux. On fait inhumainement mourir les enfans nés ſous des auſpices peu favorables. C'eſt une erreur cruelle qui empêche ou détruit la population.

Peu de nations ſupportent la douleur & les événemens fâcheux avec autant de patience que les Madecaſſes. La vue même de la mort, dont l'éducation ne les a pas accoutumés à redouter les ſuites, ne les trouble pas. Ils attendent avec une réſignation qu'on a peine à comprendre, le moment de leur deſtruction, ſi déſeſpérant pour nous. C'eſt, peut-être une conſolation pour eux, d'avoir la certitude qu'ils ne ſeront pas oubliés lorſqu'ils auront ceſſé d'exiſter. Le reſpect pour les ancêtres eſt pouſſé très-loin dans ces régions ſauvages. Il eſt ordinaire d'y voir des hommes de tous les âges aller pleurer ſur le tombeau de leurs pères, & leur demander des conſeils dans les actions les plus intéreſſantes de la vie.

Ces Inſulaires robuſtes & aſſez bien faits, n'ont pas la même indifférence pour le pré-

ſent que pour l'avenir. Comme ils ne ſont jamais gênés dans leurs goûts par le frein de la morale ou de la religion, ni par cette police éclairée qui arrête les penchans de l'homme pour établir l'ordre de la ſociété, ils ſont tout entiers à leurs paſſions. Ils aiment avec tranſport les fêtes, le chant, la danſe, les liqueurs fortes, & ſur-tout les femmes. Tous les inſtans d'une vie oiſive, ſédentaire & abondante, s'écoulent dans les plaiſirs des ſens, refuſés par la nature aux ſauvage du Nord, qui épuiſent leurs facultés phyſiques dans la recherche des alimens néceſſaires à leur miſérable & précaire exiſtence. Outre la compagne qu'ils épouſent en cérémonie, les Madecaſſes prennent autant de concubines qu'ils peuvent en avoir. Le divorce eſt commun chez eux, quoique rien n'y ſoit plus rare que la jalouſie. La plupart ſe tiennent même honorés d'avoir des enfans adultérins, quand ils ſont de race blanche. L'illuſtration de l'origine fait paſſer ſur l'irrégularité de la naiſſance.

On apperçoit un commencement de lumiere & d'induſtrie chez ces peuples. Avec de la ſoie, du coton, du fil d'écorce d'arbre, ils fabriquent quelques étoffes. L'art de fondre & de forger le fer ne leur eſt pas entiérement inconnu. Leurs poteries ſont aſſez agréables. Dans pluſieurs cantons, ils pratiquent la maniere de peindre la parole par le

moyen de l'écriture. Ils ont même des livres d'hiſtoire, de médecine, d'aſtrologie, ſous la garde de leurs *Ombis*, qu'on a pris mal-à-propos pour des prêtres, & qui ne ſont réellement que des impoſteurs, qui ſe diſent & peut-être ſe croient ſorciers. Ces connoiſſances, plus répandues à l'Oueſt que dans le reſte de l'iſle, y ont été portées par les Arabes, qui de tems immémorial y viennent trafiquer.

On a calomnié les Madecaſſes lorſque ſur un petit nombre d'actes iſolés d'emportement & de rage, commis dans l'accès de quelque paſſion violente, on n'a pas craint d'accuſer la nation entiere de férocité. Ils ſont naturellement ſociables, vifs, gais, vains, & même reconnoiſſans. Tous les voyageurs, qui ont pénétré dans l'intérieur de l'isle, y ont été accueillis, ſecourus dans leurs beſoins, traités comme des hommes, comme des freres. Sur les côtes, où la défiance eſt communément plus grande, les navigateurs n'ont que rarement éprouvé des violences & des perfidies. Vingt-quatre familles Arabes, qui très-anciennement avoient uſurpé l'empire dans la province d'Anoſſi, en ont long-tems joui ſans trouble, & l'ont perdu en 1771, ſans être ni chaſſées, ni maſſacrées, ni opprimées. Enfin la langue de ces Inſulaires ſe prête aiſement à l'expreſſion des ſentimens les plus tendres, & c'eſt un préjugé

très-favorable de la douceur de leurs mœurs & de leur ſociabilité.

V. Conduite des François à Madagaſcar. Ce qu'ils pouvoient & devoient y faire.

Tel étoit Madagaſcar, lorſqu'en 1665 il y arriva quatre vaiſſeaux François. Le corps qui les avoit expédiés étoit réſolu à former un établiſſement ſolide dans cette iſle. Ce projet étoit ſage, & l'exécution n'en devoit pas être fort coûteuſe.

Toutes les colonies que les Européens ont établies en Amérique pour en obtenir des productions, ou au cap de Bonne-Eſpérance, dans les iſles de France, de Bourbon, de Sainte-Hélene, pour l'exploitation de leur commerce aux Indes, ont exigé des dépenſes énormes, un très-longtems & des travaux conſidérables. Pluſieurs de ces régions étoient entiérement déſertes, & l'on ne voyoit dans les autres que des habitans qu'il n'étoit pas poſſible de rendre utiles. Madagaſcar offroit au contraire un ſol naturellement fertile, & un peuple nombreux, docile, intelligent, qui n'avoit beſoin que d'inſtruction pour ſeconder efficacement les vues qu'on ſe propoſoit.

Ces Inſulaires étoient fatigués de l'état de guerre & d'anarchie où ils vivoient continuellement. Ils ſoupiroient après une police qui pût les faire jouir de la paix, de la liberté. Des diſpoſitions ſi favorables ne per-

mettoient pas de douter qu'ils ſe prêtaſſent facilement aux efforts qu'on voudroit faire pour leur civiliſation.

Rien n'étoit plus aiſé que de la rendre très-avantageuſe. Avec des ſoins ſuivis, Madagaſcar devoit produire beaucoup de denrées convenables pour les Indes, pour la Perſe, pour l'Arabie, & pour le continent de l'Afrique. En y attirant quelques Indiens & quelques Chinois, on y auroit naturaliſé tous les arts, toutes les cultures de l'Aſie. Il étoit facile d'y conſtruire des navires, parce que les matériaux s'y trouvoient de bonne qualité & en abondance ; de les armer même, parce que les hommes s'y montroient propres à la navigation. Toutes ces innovations auroient eu une ſolidité que les conquêtes des Européens n'auront pas aux Indes, où les naturels du pays ne prendront jamais nos loix, nos mœurs, notre culte, ni par conſéquent cette diſpoſition favorable qui attache les peuples à une domination nouvelle.

Une ſi heureuſe révolution ne devoit pas être l'ouvrage de la violence. Un peuple brute, nombreux & brave, n'auroit pas préſenté ſes mains aux fers dont une poignée de féroces étrangers auroient voulu le charger. C'étoit par la voie douce de la perſuaſion, c'étoit par l'appât ſi ſéduiſant du bonheur, c'étoit par l'attrait d'une vie tranquille,

quille, c'étoit par les avantages de notre police, par les jouiſſances de notre induſtrie, par la ſupériorité de notre génie, qu'il falloit amener l'iſle entiere à un but également utile aux deux nations.

La légiſlation qu'il convenoit de donner à ces peuples, devoit être aſſortie à leurs mœurs, à leur caractere, à leur climat. Elle devoit s'éloigner en tout de celle de l'Europe, corrompue & compliquée par la barbarie des coutumes féodales. Quelque ſimple qu'elle fût, les points divers n'en pouvoient être propoſés que ſucceſſivement, & à meſure que l'eſprit de la nation ſe ſeroit éclairé, qu'il ſe ſeroit étendu. Peut-être même n'auroit-il pas fallu ſonger à y amener les hommes dont l'âge auroit fortifié les habitudes; peut-être auroit-il fallu s'attacher uniquement aux jeunes gens, qui formés par nos inſtitutions ſeroient devenus avec le tems des miſſionnaires politiques, qui auroient multiplié les proſélytes du gouvernement.

Le mariage des filles Madécaſſes avec les colons François, auroit encore plus avancé le grand ſyſtême de la civiliſation. Ce lien ſi cher & ſi ſenſible auroit éteint ces diſtinctions odieuſes qui nourriſſent des haines éternelles, & qui ſéparent à jamais des peuples habitant la même région, vivant ſous les mêmes loix.

Il eût été contre toute juſtice, contre toute politique, de prendre arbitrairement des terres pour y placer les nouvelles familles. On auroit demandé à la nation aſſemblée celles qui n'auroient pas été occupées, & pour aſſurer plus de conſiſtance à l'acquiſition, le gouvernement en auroit donné un prix qui pût plaire à ces Inſulaires. Ces champs, légitimement acquis, auroient eu pour la premiere fois des maîtres. Le droit de propriété ſe ſeroit établi de proche en proche. Avec le tems, toutes les peuplades de Madagaſcar auroient librement adopté une innovation, dont aucun préjugé ne peut obſcurcir les avantages.

Plus les colonies qu'il s'agiſſoit de fonder à Madagaſcar pouvoient réunir de genres d'utilité, mieux il falloit choiſir les ſituations propres à les faire éclorre, à les multiplier, à les vivifier, à les conſerver. Indépendamment d'un établiſſement qu'il étoit peut-être convenable de placer dans l'intérieur de l'iſle, pour obtenir de bonne heure la confiance des Madecaſſes, il étoit indiſpenſable d'en former quatre ſur les côtes. L'un à la baie de Saint-Auguſtin, qui auroit ouvert une communication facile au continent d'Afrique; le ſecond à Louquez, où une chaleur vive & continue devoit faire proſpérer toutes les plantes de l'Inde; le troiſieme au fort Dauphin, qu'une tempé-

rature douce & ſaine rendoit propre au bled & à la plupart des productions de l'Europe ; le quatrieme enfin à Tametave, la contrée la plus fertile, la plus peuplée, la plus cultivée du pays. Cette derniere poſition méritoit même d'être choiſie pour être le chef-lieu de la colonie, & voici pourquoi.

Il n'y a point de port connu à Madagaſcar. C'eſt une erreur de croire qu'il ſeroit poſſible d'en former un au fort Dauphin, en élevant un môle ſur des récifs qui s'avancent dans la mer. Les travaux d'une ſi grande entrepriſe ne ſeroient pas ſeulement immenſes, la dépenſe en ſeroit encore inutile. Jamais un môle ne mettoit à l'abri des ouragans les vaiſſeaux que les montagnes elles-mêmes n'en garantiſſent pas. D'ailleurs ce port factice, ouvert en partie à la fureur des vagues, auroit néceſſairement peu d'étendue. Les navires n'y auroient point de chaſſe. Un ſeul démarré les feroit tous échouer, & ils périroient ſans reſſource ſur une côte où la mer eſt toujours agitée, où les ſables ſont mouvans par-tout.

Il n'en eſt pas ainſi à Tametave. La baie débarraſſée de cette incommode barre qui s'étend ſur toute la côte de l'Eſt de Madagaſcar, eſt très-ſpacieuſe. Le mouillage y eſt bon. Les vaiſſeaux y ſont à l'abri des plus fortes briſes. Le débarquement y eſt

facile. Il ſuffiroit de faire creuſer l'eſpace d'une lieue & demie la grande riviere qui s'y jette, pour faire arriver les plus gros bâtimens à l'étang de Noſſe-Bé, où la nature a formé un excellent port. Au milieu eſt une iſle, dont l'air eſt très-pur & dont la défenſe ſeroit aiſée. Cette poſition a cela d'heureux, qu'avec quelques précautions on en pourroit fermer l'entrée aux eſcadres ennemies.

Tels étoient les avantages que la compagnie de France pouvoit retirer de Madagaſcar. La conduite de ſes agens ruina malheureuſement ces brillantes eſpérances. Ils détournerent ſans pudeur une parties des fonds dont ils avoient l'adminiſtration; ils conſumerent en dépenſes folles ou inutiles des ſommes plus conſidérables; ils ſe rendirent également odieux, & aux Eurppéens dont ils devoient encourager les travaux, & aux naturels du pays qu'il falloit gagner par la douceur & par des bienfaits. Les crimes & les malheurs ſe multiplierent à un tel excès, qu'en 1670 les aſſociés crurent devoir remettre au gouvernement une poſſeſſion qu'ils tenoient de lui. Le changement de domination n'amena pas un meilleur eſprit. La plupart des François qui étoient reſtés dans l'iſle furent maſſacrés deux ans après. Ceux qui avoient échappé à cette mémorable boucherie, s'éloignerent

pour toujours d'une terre qui étoit moins ſouillée par leur ſang que par leurs forfaits.

La cour de Verſailles a jetté de loin en loin quelques regards ſur Madagaſcar, mais ſans en ſentir jamais vivement le prix. Il falloit que cette puiſſance perdît tout ſon commerce, toute ſa conſidération dans l'Inde, pour ſe pénétrer de l'importance d'une iſle dont la poſſeſſion lui auroit vraiſemblablement épargné ces calamités. Depuis cette funeſte époque, on l'a vue occupée du deſir de s'y établir. Les deux tentatives de 1770 & 1773, ne doivent pas l'avoir découragée, parce qu'elles ont été faites ſans plan, ſans moyens, & qu'au lieu d'y employer le ſuperflu des habitans de Bourbon, hommes pacifiques, ſages & acclimatés, on n'y a envoyé que des vagabonds ramaſſés dans les boues de l'Europe. Des meſures plus ſages & mieux combinées la conduiront ſûrement au but qu'elle ſe propoſe. Ce n'eſt pas ſeulement la politique qui veut qu'on ſe roidiſſe contre les difficultés inſéparables de cette entrepriſe. L'humanité doit parler plus haut, plus énergiquement encore que l'intérêt.

Quelle gloire ce ſeroit pour la France de retirer un peuple nombreux des horreurs de la barbarie: de lui donner des mœurs honnêtes, une police exacte, des loix ſa-

ges, une religion bienfaiſante, des arts utiles & agréables; de l'élever au rang des nations inſtruites & civiliſées! Hommes d'état, puiſſent les vœux de la philoſophie, puiſſent les vœux d'un citoyen aller juſqu'à vous! S'il eſt beau de changer la face du monde pour faire des heureux, ſi l'honneur qui en revient appartient à ceux qui tiennent les rênes des empires, ſachez qu'ils ſont comptables à leur ſiecle & aux générations futures, non-ſeulement de tout le mal qu'ils font, mais de tout le bien qu'ils pourroient faire & qu'ils ne font pas. Vous êtes jaloux d'une véritable gloire parmi vos contemporains, & quelle plus grande gloire que celle que je vous propoſe? Vous deſirez que votre nom s'immortaliſe: ſongez que les monumens élevés en bronze ſont plus ou moins rapidement détruits par le tems. Confiez le ſoin de votre réputation à des êtres qui ſe perpétueront, en ſe régénérant. Le marbre eſt muet, l'homme parle. Faites-le donc parler de vous avec éloge. Si la corruption s'introduit dans la légiſlation ſage que vous aurez inſtituée, c'eſt alors que vous ſerez véritablement révérés. C'eſt alors qu'on reviendra ſur le ſiecle où vous exiſtates, & qu'on donnera des larmes à votre mémoire. Je vous promets les pleurs de l'admiration pendant votre vie, & les

pleurs du regret, de longs ſiecles après votre mort.

La compagnie des Indes n'avoit pas des deſſeins ſi élevés, lorſqu'elle jugea en 1670 qu'il lui convenoit d'abandonner Madagaſcar. A cette époque, ſes vaiſſeaux prirent directement la route des Indes. Par les intrigues de Marcara, né à Iſpahan, mais attaché au ſervice de France, on obtint la liberté d'établir des comptoirs ſur diverſes côtes de la péninſule. On tenta même d'avoir part au commerce du Japon. Colbert offroit de n'y envoyer que des proteſtans: mais les artifices des Hollandois firent refuſer aux François l'entrée de cet empire, comme ils l'avoient fait refuſer aux Anglois.

VI. Les François font de Surate le centre de leur commerce. Idée du Guzurate, où cette ville eſt ſituée.

Surate avoit été choiſie pour être le centre de toutes les affaires que la compagnie devoit faire dans ces régions. C'étoit de cette ville principale du Guzurate que devoient partir les ordres pour les établiſſemens ſubalternes; c'étoit-là que devoient ſe réunir les différentes marchandiſes deſtinées pour pour l'Europe.

Le Guzurate forme une preſqu'iſle entre l'Indus & le Malabar. Il a ſoixante milles de long ſur une largeur preſque égale. Les montagnes d'Arva le ſéparent du royaume d'Agra. L'Indoſtan n'a pas de province où

le ſol ſoit auſſi fertile, mieux arroſé, & coupé par un plus grand nombre de rivieres. On deſireroit qu'un vent du Sud, des plus violens, n'en embraſât pas le climat trois mois chaque année. Cette contrée jouiſſoit déja de grands avantages, lorſqu'une colonie étrangere vint encore augmenter ſes proſpérités.

Dans le ſeptieme ſiecle, le dernier roi de Perſe, de la dynaſtie des Sanaſides, fut détrôné par les Mahométans. Pluſieurs de ſes ſujets, mécontens du peuple vainqueur, ſe réfugierent dans le Koheſtan, d'où cent ans après, ils deſcendirent à l'isle d'Ormuz. Bientôt ils firent voile pour l'Inde, & aborderent heureuſement à Diu. Peu ſatisfaits encore de cet aſyle, ils ſe rembarquerent, & les flots les pouſſerent ſur une plage riante, entre Daman & Baçaïm. Le prince qui donnoit des loix à ce canton, ne conſentit à les recevoir qu'à condition qu'ils dévoileroient les myſteres de leur croyance, qu'ils quitteroient leurs armes, qu'ils parleroient l'idiôme du pays, qu'ils feroient paroître leurs femmes en public ſans voile, & qu'ils célébreroient leurs mariages à l'entrée de la nuit, ſelon la pratique généralement reçue. Comme ces ſtipulations n'avoient rien de contraire au culte qu'ils profeſſoient, les réfugiés les accepterent ſans difficulté.

L'habitude du travail, contractée & perpétuée par une heureuſe néceſſité, les fit proſpérer. Aſſez ſages pour ne ſe mêler ni du gouvernement ni de la guerre, ils jouirent d'une paix profonde au milieu des révolutions. Cette circonſpection & une grande aiſance augmenterent beaucoup leur nombre. Ils formerent toujours, ſous le nom de Parſis, un peuple ſéparé, par l'attention qu'ils eurent de ne point ſe mêler avec les Indiens, & par l'attachement aux principes religieux qui leur avoient fait quitter leur patrie. Ce ſont ceux de Zoroaſtre : mais un peu altérés par le tems, par l'ignorance & par l'avidité des prêtres.

L'induſtrie, l'activité de ces nouveaux habitans, ſe communiquerent à la nation hoſpitaliere qui les avoit ſi ſagement accueillis. Le ſucre, le bled, l'indigo, d'autres productions furent naturaliſés ſur un ſol que des rizieres avoient juſqu'alors principalement couvert. On multiplia, on varia, on perfectionna les fruits & les troupeaux. Les campagnes de l'Inde offrirent, pour la premiere fois, ces haies, ces enclos, ces autres agrémens utiles & champêtres qui embelliſſent ou enrichiſſent quelques-unes de nos contrées. Les atteliers firent les mêmes progrès que les cultures. Le coton prit de plus belles formes, & la ſoie fut enfin miſe en œuvre dans la province. L'accroiſſement

des ſubſiſtances, des travaux, de la population, étendit avec le tems les relations extérieures.

L'éclat que jettoit le Guzurate excita l'ambition de deux puiſſances redoutables. Tandis que les Portugais le preſſoient du coté de la mer par les ravages qu'ils faiſoient, par les victoires qu'ils remportient, par la conquête de Diu, regardé avec raiſon comme le boulevart du royaume, les Mogols, déja maîtres du Nord de l'Inde, & qui brûloient d'avancer vers les contrées méridionales où étoient le commerce & les richeſſes, le menaçoient dans le continent.

Badur, Patane de nation, qui gouvernoit alors le Guzurate, ſentit l'impoſſibilité de réſiſter à la fois à deux ennemis ſi acharnés. Il crut avoir moins à craindre d'un peuple dont les forces étoient ſéparées de ſes états, par des mers immenſes, que d'une nation puiſſamment établie aux frontieres de ſes provinces. Cette conſidération le reconcilia avec les Portugais. Les ſacrifices qu'il leur fit, les déterminerent même à joindre leurs troupes aux ſiennes contre Akebar, dont ils ne redoutoient guere moins que lui l'activité & le courage.

Cette alliance déconcerta des hommes qui avoient compté n'avoir affaire qu'à des Indiens. Ils ne pouvoient ſe réſoudre à combattre des Européens qui paſſoient pour in-

vincibles. Les naturels du pays, encore pleins de l'effroi que ces conquérans leur avoient cauſé, les peignoient aux ſoldats Mogols comme des hommes deſcendus du ciel ou ſortis des eaux, d'une eſpece infiniment ſupérieure aux Aſiatiques en valeur, en génie & en connoiſſances. Déja l'armée ſaiſie de frayeur preſſoit ſes généraux de la ramener à Delhy, lorſqu'Akebar, convaincu qu'un prince qui entreprend une grande conquête doit lui-même commander ſes troupes, vole à ſon camp. Il ne craint pas d'aſſurer ſes troupes qu'elles battront un peuple amolli par le luxe, les richeſſes, les délices, les chaleurs des Indes, & que la gloire de purger l'Aſie de cette poignée de brigands leur eſt réſervée. L'armée raſſurée applaudit à l'empereur, & marche avec confiance. La bataille s'engage. Les Portugais mal ſecondés par leurs alliés, ſont enveloppés & taillés en pieces. Badur s'enfuit & diſparoit pour toujours. Toutes les villes du Guzurate s'empreſſent d'ouvrir leurs portes au vainqueur. Ce beau royaume devient en 1565 une province du vaſte empire, qui doit bientôt envahir tout l'Indoſtan.

Le gouvernement Mogol, qui étoit alors dans ſa force, fit jouir le Guzurate de plus de tranquillité qu'il n'en avoit eu. Cette ſécurité donna une nouvelle impulſion à tous les eſprits. Toutes les facultés ſe dévelop-

perent, & l'on vit tous les genres d'induſtrie acquérir une perfection juſqu'alors inconnue. Il falloit un entrepôt où ſe réuniſſent tant de richeſſes, & ce fut Surate qui ſe mit en poſſeſſion de cette utile prérogative.

VII. Commencemens & progrès de Surate.

Au commencement du treizieme ſiecle, ce n'étoit encore qu'un vil hameau, formé par des cabanes de pêcheurs, ſur la riviere de Tapti, à quelques milles de l'Océan. L'avantage de ſa poſition y attira quelques ouvriers & quelques marchands. Ils furent pillés trois ou quatre fois par des pirates, & ce fut pour arrêter ces incurſions deſtructives, que fut conſtruite en 1524 une fortereſſe. La place acquit, à cette époque, une importance qui avoit beaucoup augmenté, lorſque les Mogols s'en rendirent maîtres. Comme c'étoit la ſeule ville maritime qui eût alors ſubi leur joug, ils contracterent l'habitude de s'y pourvoir de toutes leurs conſommations de luxe. De leur coté, les Européens qui n'avoient aucun des grands établiſſemens qu'ils ont formés depuis dans le Bengale & au Coromandel, y achetoient la plupart des marchandiſes des Indes. Elles s'y trouvoient toutes raſſemblées par l'attention qu'avoit eu Surate de former une marine ſupérieure à celle de ſes voiſins.

Ses vaiſſeaux, qui duroient des ſiecles,

étoient la plupart de mille ou douze cents tonneaux. Ils étoient conſtruits d'un bois très-dur qu'on appelle teck. Loin de lancer les bâtimens à l'eau par des apprêts coûteux & des machines compliquées, on introduiſoit dans le chantier, comme nous l'avons pratiqué depuis, la marée qui les enlevoit. Les cordages faits de bourre de cocotier, étoient plus rudes, moins maniables que les nôtres, mais ils avoient autant ou plus de ſolidité. Si leurs voiles de coton n'étoient ni auſſi fortes ni auſſi durables que celles de lin & de chanvre, elles ſe plioient avec plus de facilité, & ſe déchiroient plus rarement. Au lieu de poix, ils employoient la gomme d'un arbre nommé damar, qui valoit autant ou mieux. La capacité de leurs officiers, quoique médiocre, étoit ſuffiſante pour les mers, pour les ſaiſons où ils naviguoient. A l'égard de leurs matelots, communément nommés laſcars, les Européens les ont trouvés bons pour les voyages d'Inde en Inde. On s'en eſt même quelquefois ſervi ſans inconvénient, pour ramener dans nos parages orageux, des navires qui avoient perdu leurs équipages.

Nous ſoupçonnions à peine que le commerce pût avoir des principes, & ils étoient connus, pratiqués, dans cette partie de l'Aſie. On y trouvoit de l'argent à bas prix, & des lettres de change pour tous les marchés

des Indes. Les assurances pour les navigations les plus éloignées, y étoient d'une ressource très-usitée. Il régnoit tant de bonne foi, que les sacs étiquetés & cachetés par les banquiers circuloient des années entieres, sans être ni comptés, ni pesés. Les fortunes étoient proportionnées à cette facilité de s'enrichir par l'industrie. Celles de cinq à six millions n'étoient pas rares, & il y en avoit de plus considérables.

VIII. Mœurs des habitans de Surate.

Elles étoient la plupart entre les mains des Banians. Ces négocians étoient renommés pour leur franchise. Quelques momens leur suffisoient pour terminer les affaires les plus importantes. Elles se traitoient généralement dans les bazards. Celui qui vouloit vendre annonçoit, en peu de mots & à voix basse, la valeur de sa marchandise. On lui répondoit en mettant une main dans la sienne, sous quelque voile. L'acheteur marquoit par le nombre des doigts qu'il plioit ou qu'il étendoit, ce qu'il prétendoit diminuer du prix démandé, & le plus souvent le marché se trouvoit conclu, sans qu'on eût proféré une parole. Pour le ratifier, les contractans se prenoient une seconde fois la main, & un accord fait avec cette simplicité étoit toujours inviolable. Si, ce qui étoit infiniment rare, il survenoit des difficultés, ces hommes sages conservoient

dans les diſcuſſions les plus compliquées, une égalité & une politeſſe dont nous ne nous formerions pas aiſément l'idée.

Leurs enfans qui aſſiſtoient à tous les marchés, ſe formoient de bonne heure à ces mœurs paiſibles. A peine avoient-ils une lueur de raiſon, qu'ils étoient initiés dans tous les myſteres du commerce. Il étoit ordinaire d'en voir de dix ou douze ans en état de remplacer leur pere. Quel contraſte, quelle diſtance de cette éducation à celle que nos enfans reçoivent, & cependant quelle différence entre les lumieres des Indiens & les progrès de nos connoiſſances!

Les Banians qui avoient quelques eſclaves Abyſſins, ce qui étoit rare chez des hommes ſi doux, les traitoient avec une humanité qui doit nous paroître bien ſinguliere. Ils les élevoient comme s'ils euſſent été de leur famille, les formoient aux affaires, leur avançoient des fonds, ne les laiſſoient pas ſeulement jouir des bénéfices, mais leur permettoient même d'en diſpoſer en faveur de leurs deſcendans, lorſqu'ils en avoient.

La dépenſe des Banians ne répondoit pas à leur fortune. Réduits par principes de religion à ſe priver de viandes & de liqueurs ſpiritueuſes, ils ne vivoient que de fruits & de quelques ragoûts ſimples. On ne les voyoit s'écarter de cette économie que pour l'établiſſement de leurs enfans. Dans cette

occaſion unique, tout étoit prodigué pour le feſtin, pour la muſique, la danſe, les feux d'artifice. Leur ambition étoit de pouvoir ſe vanter de la dépenſe que leur avoient coûté ces noces. Elle montoit quelquefois à cent mille écus.

Leurs femmes mêmes, avoient du goût pour ces mœurs ſimples. Leur unique gloire étoit de plaire à leurs époux. Peut-être la grande vénération qu'elles avoient pour le lien conjugal, venoit-elle de l'uſage où l'on étoit de les engager dès l'âge de plus tendre. Ce ſentiment étoit à leurs yeux le point le plus ſacré de leur religion. Jamais elles ne ſe permettoient le plus court entretien avec des étrangers. Moins de réſerve n'auroit pas ſuffi à des maris, qui ne pouvoient revenir de leur étonnement, quand on leur parloit de la familiarité qui régnoit en Europe entre les deux ſexes. Ceux qui leur aſſuroient que des manieres ſi libres n'avoient aucune influence ſur la conduite, ne les perſuadoient pas. Ils répondoient, en ſecouant la tête, par un de leurs proverbes, qui ſignifie que *ſi l'on approche le beurre trop près du feu, il eſt bien difficile de l'empêcher de fondre.*

Les Parſis, avec d'autres uſages, avoient un caractere encore plus reſpectable. C'étoient des hommes robuſtes, bien faits & infatigables. Ils étoient propres à tous les travaux, mais ils excelloient ſur-tout dans

la conſtruction des vaiſſeaux & dans l'agriculture. Telles étoient leur douceur & leur droiture, qu'on ne les cita jamais devant le magiſtrat pour aucun acte de violence ou quelque engagement de mauvaiſe foi. La ſérénité de leur ame ſe peignoit ſur tous leurs traits, dans tous leurs regards, & une gaieté douce animoit toujours leur converſation. La poéſie rimée les charmoit, & rarement parloit-ils, même dans les affaires les plus ſérieuſes, autrement qu'en vers. Ils n'avoient point de temple : mais tous les matins & tous les ſoirs, ils s'aſſembloient ſur ſur le grand chemin ou auprès d'une fontaine, pour adorer le ſoleil levant, le ſoleil couchant. La vue même du plus petit feu interrompoit toutes leurs occupations, & élevoit leur ame tendre à la contemplation de cet aſtre bienfaiſant. Au lieu de brûler les cadavres de leurs morts, comme les Indiens, ils les dépoſoient dans des tours extrêmement élevées, où ils ſervoient de pâture aux oiſeaux de proie. Leur prédilection pour les ſectateurs de leur religion, ne les empêchoit pas d'être ſenſibles au malheur de tous les hommes : ils les ſecouroient avec généroſité, & leur pitié s'étendoit juſqu'aux animaux. Une de leurs plus grandes paſſions étoit d'acheter des eſclaves, de leur donner une éducation ſoignée, & de les rende enſuite à la liberté. Leur nombre,

leur union & leurs richeſſes, les rendirent quelquefois ſuſpects au gouvernement: mais ces préjugés ne tinrent jamais long-tems contre la conduite paiſible & meſurée de ce bon peuple. On ne pouvoit le blâmer que d'une ſaleté dégoûtante, ſous les apparences d'une propreté recherchée, & de l'uſage trop fréquent d'une boiſſon enivrante, qui lui étoit particuliere. Tels étoient les Parſis à leur arrivée aux Indes, tels ils ſe conſerverent au milieu des révolutions qui bouleverſerent ſi ſouvent l'aſyle qu'ils avoient choiſi, & tels ils ſont encore.

Combien les Mogols s'éloignoient de ces mœurs pures & auſteres! Ces Mahométans ne ſe virent pas plutôt en poſſeſſion de Surate, qu'ils s'y embarquerent en foule pour aller viſiter la Mecque. Beaucoup de ces pélerins s'arrêtoient au port avant le voyage, un plus grand nombre à leur retour. Les commodités, qui étoient plus multipliées dans cette fameuſe cité que dans le reſte de l'empire, y fixerent même pluſieurs des plus opulens. Leurs jours s'écouloient dans l'inaction ou dans les plaiſirs. Le ſoin d'arquer leurs ſourcils, d'arranger leur barbe, de peindre leurs ongles & l'intérieur de leurs mains, emportoit une partie de la matinée. Le reſte du tems étoit employé à monter à cheval, à fumer, à boire du café, à ſe parfumer, à ſe coucher ſur des lits de roſe, à entendre des hiſtoires

fabuleuſes, & à cultiver le pavot, eſpece d'exercice qui avoit pour eux de puiſſans attraits.

Les fêtes que ces hommes voluptueux ſe donnoient ſouvent, pour prévenir l'ennui d'une vie trop monotone, commençoient par une profuſion étonnante de rafraîchiſſemens, de ſucreries, de parfums les plus exquis. Des tours de force ou d'adreſſe, exécutés ordinairement par des Bengalis, ſuivoient ces amuſemens tranquilles. Ils étoient remplacés par une muſique, que des oreilles délicates auroient peut-être réprouvée, mais qui étoit du goût de ces Orientaux. La nuit, qu'ouvroient des feux d'artifice d'une lumiere plus tendre que les nôtres, étoit occupée par des danſeuſes, dont les bandes ſe ſuccédoient plus ou moins ſouvent, ſuivant le rang ou la richeſſe de ceux qui les appelloient. Lorſque la ſatiété des plaiſirs invitoit au repos, on faiſoit entrer un eſpece de violon, qui par des ſons doux, uniformes & ſouvent répétés, provoquoit au ſommeil. Les plus corrompus alloient ſe jetter dans les bras d'un jeune eſclave Abyſſin, & employoient des moyens connus dans ces contrées pour prolonger cette jouiſſance infâme.

Jamais les femmes n'étoient admiſes à ces divertiſſemens: mais elles appelloient auſſi des danſeuſes & ſe procuroient d'autres di-

ſtractions. La préférence que leurs maris donnoient généralement à des courtiſannes, étouffoit dans leur cœur tout ſentiment d'affection pour eux, & par conſéquent de jalouſie entre elles. Auſſi vivoient-elles dans union une aſſez étroite. C'étoit au point de ſe réjouir, lorſqu'on leur annonçoit une nouvelle compagne, parce que c'étoit une augmentation de ſociété. Cependant elles avoient un grande influence dans les affaires importantes, & un Mogol ſe décidoit preſque toujours par le conſeil de ſon harem. Celles de ſes épouſes qui n'avoient point d'enfans, ſortoient aſſez ſouvent pour viſiter les parens de leur ſexe. Les autres auroient pu jouir de la même liberté, ſi elles n'avoient préféré l'honneur de leurs fils, ſingulierement attaché à l'opinion qu'on a de la ſageſſe de leurs mères. Elles les élevoient elles-mêmes avec beaucoup de ſoin & de tendreſſe, & ne s'en ſéparoient jamais, pas même lorſqu'ils quittoient la maiſon paternelle.

Si la magnificence & les commodités pouvoient remplacer l'amour, les harems auroient été les demeures les plus délicieuſes. Tout ce qui pouvoit procurer des ſenſations agréables, étoit prodigué dans ces retraites impénétrables pour des hommes. L'orgueil des Mogols avoit même réglé que les femmes qui y ſeroient admiſes en viſite, recevroient la premiere fois des préſens très-riches, &

toujours un accueil accompagné des voluptés propres à ces climats. Les Européennes, dont la familiarité avec l'autre ſexe choquoit les préjugés Aſiatiques, & que pour cette raiſon on croyoit d'une tribu très-inférieure, eurent rarement la liberté de pénétrer dans cette eſpece de ſanctuaire. Une d'elles, fort connue en Angleterre par ſes talens, par ſes graces & par ſon eſprit d'obſervation, fut diſtinguée des autres. Les préférences qu'on accordoit à madame Draper, la mirent à portée de tout voir, de tout examiner. Elle ne trouva pas à ces malheureuſes créatures, qui vivoient empriſonnées, cet air dédaigneux ou embarraſſé, que le peu de développement de leurs facultés auroit pu leur donner. Leurs manieres lui parurent franches & aiſées. Quelque choſe de naïf & de touchant diſtinguoit leur converſation.

Quoique les autres nations établies à Surate n'outrâſſent pas, comme les Mogols, tous les genres de volupté, elles ne laiſſoient pas d'avoir des jouiſſances. Dans une ville où les édifices publics manquoient généralement de goût & de ſymmétrie, les maiſons particulieres n'avoient, à la vérité, aucune apparence: mais on voyoit dans toutes celles des hommes riches, des jardins remplis des plus belles fleurs, des ſouterrains pratiqués contre les chaleurs étouffantes d'une partie de l'année, des ſallons où jailliſſoient

dans des baſſins de marbre, des fontaines dont la fraîcheur & le murmure invitoient à un doux ſommeil,

Une des pratiques les plus univerſelles, étoit de ſe baigner, & après le bain, de ſe faire maſſer ou pétrir, ſi l'on peut s'exprimer ainſi. Cette opération donnoit du reſſort aux différentes parties du corps, & une circulation facile à ſes fluides. On ſe croyoit preſque un nouvel être, après l'avoir éprouvée. L'eſpece d'harmonie qu'elle rétabliſſoit dans toute la machine, étoit une ſorte d'ivreſſe, ſource féconde des ſenſations les plus délicieuſes. Cet uſage étoit, dit-on, paſſé de la Chine aux Indes; & quelques épigrammes de Martial, quelques déclamations de Séneque paroiſſent indiquer qu'il n'étoit pas inconnu aux Romains, dans le tems où ils raffinoient ſur tous les plaiſirs, comme les tyrans qui mirent aux fers ces maîtres du monde, raffinerent dans la ſuite ſur tous les ſupplices.

IX. Portrait des Balliadères, plus voluptueuſes à Surate que dans le reſte de l'Inde.

Surate offroit un autre plaiſir plus piquant peut-être. C'étoit celui que procuroient ſes danſeuſes ou *Balliadères*, nom que les Européens leur ont toujours donné d'après les Portugais.

Elles étoit réunies en troupes dans des ſéminaires de volupté. Les ſociétés de cette

eſpece les mieux compoſées, ſont conſacrées aux pagodes riches & fréquentées. Leur deſtination eſt de danſer dans les temples aux grandes ſolemnités, & de ſervir aux plaiſirs des brames. Ces prêtres, qui n'ont pas fait le vœu artificieux & impoſteur de renoncer à tout pour mieux jouir de tout, aiment mieux avoir des femmes qui leur appartiennent, que de corrompre à la fois le célibat & le mariage. Il n'attentent pas aux droits d'autrui par l'adultère : mais ils ſont jaloux des danſeuſes, dont ils partagent & le culte & les vœux avec leurs dieux, juſqu'à ne permettre jamais ſans répugnance qu'elles aillent amuſer les rois & les grands.

On ignore comment cette inſtitution ſinguliere s'eſt formée. Il eſt vraiſemblable qu'un brame qui avoit ſa concubine ou ſa femme, s'aſſocia d'abord avec un autre brame, qui avoit auſſi ſa concubine ou ſa femme ; mais qu'à la longue le mélange d'un grand nombre de brames & de femmes occaſionna tant d'infidélités, que les femmes devinrent communes entre tous ces prêtres. Réuniſſez dans un ſeul cloître des célibataires des deux ſexes, & vous ne tarderez pas à voir naître la communauté des hommes & des femmes.

Il eſt vraiſemblable qu'au moyen de cette communauté d'hommes & de femmes, la jalouſie s'éteignit, & que les femmes virent ſans peine le nombre de leurs ſemblables ſe

multiplier, & les hommes le nombre des brames s'accroître. C'étoit moins une rivalité qu'une conquête nouvelle.

Il eſt vraiſemblable que pour pallier aux peuples le ſcandale d'une vie ſi licencieuſe, toutes ces femmes furent conſacrées au ſervice des autels. Il ne l'eſt pas moins que les peuples ſe prêterent d'autant plus volontiers à cette eſpece de ſuperſtition, qu'elle renfermoit dans une ſeule enceinte les deſirs effrénés d'une troupe de moines, & mettoit ainſi leurs femmes & leurs filles à l'abri de la ſéduction.

Il eſt vraiſemblable qu'en attachant un caractère ſacré à ces eſpeces de courtiſanes, les parens virent ſans répugnance leurs plus belles filles, entraînées par cette vocation, quitter la maiſon paternelle pour entrer dans ce ſéminaire, d'où les femmes ſurannées pouvoient retourner ſans honte dans la ſociété: car il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux ne conſacre, aucune vertu qu'elle n'aviliſſe. La notion d'un être abſolu eſt entre les mains des prêtres qui en abuſent, une deſtruction de toute morale. Une choſe ne plaît pas aux dieux parce qu'elle eſt bonne, mais elle eſt bonne parce qu'elle plaît aux dieux.

Il ne reſtoit plus aux brames qu'un pas à faire pour porter l'inſtitut à ſa derniere perfection: c'étoit de perſuader aux peuples qu'il

qu'il étoit agréable aux dieux, honnête & ſaint, d'épouſer une balliadère de préférence à toute autre femme, & de faire ſolliciter comme une grace ſpéciale le reſte de leurs débauches.

Il eſt des troupes moins choiſies dans les grandes villes pour l'amuſement des hommes riches, & d'autres pour leurs femmes. De quelque religion, de quelque caſte qu'on ſoit, on peut les appeller. Il y a même de ces troupes ambulantes conduites par de vieilles femmes, qui d'éleves de ces ſortes de ſéminaires, en deviennent à la fin les directrices.

Par un contraſte bizarre, & dont l'effet eſt toujours choquant, ces belles filles traînent à leur ſuite un muſicien difforme & d'un âge avancé, dont l'emploi eſt de battre la meſure avec un inſtrument de cuivre, que nous avons depuis peu emprunté de Turcs pour ajouter à notre muſique militaire, & qui aux Indes ſe nomme *Tam.* Celui qui le tient répète continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par degrés à des convulſions affreuſes, tandis que les balliadères, échauffées par le deſir de plaire & par les odeurs dont elles ſont parfumées, finiſſent par être hors d'elles-mêmes.

Les danſes ſont preſque toutes des pantomimes d'amour. Le plan, le deſſein, les attitudes, les meſures, les ſons, & les ca-

dences de ces ballets, tout reſpire cette paſſion, tout en exprime les voluptés & les fureurs.

Tout conſpire au prodigieux ſuccès de ces femmes voluptueuſes, l'art & la richeſſe de leur parure, l'adreſſe qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs, épars ſur leurs épaules ou relevés en treſſes, ſont chargés de diamans & parſemés de fleurs. Des pierres précieuſes enrichiſſent leurs colliers & leurs braſſelets. Elles attachent même de bijoux à leurs narines, & des voyageurs atteſtent que cette parure, qui choque au premier coup-d'œil, eſt d'un agrément qui plaît, & relève tous les autres ornemens par le charme de la ſymmétrie, & d'un effet inexplicable, mais ſenſible avec le tems.

Rien n'égale ſur-tout leur attention à conſerver leur ſein, comme un des tréſors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de groſſir ou de ſe déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints enſemble & bouclés par derriere. Ces étuis ſont ſi polis & ſi ſouples, qu'ils ſe prêtent à tous les mouvemens du corps, ſans applatir, ſans offenſer le tiſſu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis eſt revétu d'une feuille d'or parſemée de brillans. C'eſt-là, ſans contredit, la parure la plus recherchée, la plus chère à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légéreté ſinguliere. Ce voi-

le qui couvre le ſein, n'en cache point les palpitations, les ſoupirs, les molles ondulations, il n'ôte rien à la volupté.

La plupart de ces danſeuſes croient ajouter à l'éclat de leur teint, à l'impreſſion de leurs regards, en formant autour de leurs yeux un cercle noir, qu'elles tracent avec une aiguille de tête teinte d'une poudre d'antimoine. Cette beauté d'emprunt, relevée par tous les poètes Orientaux, après avoir paru bizarre aux Européens, qui n'y étoient pas accoutumés, a fini par leur être agréable.

Cet art de plaire eſt toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des balliadères. On réſiſte difficilement à leur ſéduction. Elles obtiennent même la préférence ſur ces belles Cachemiriennes, qui rempliſſent les ſerrails de l'Indoſtan, comme les Géorgiennes & les Circaſſiennes peuplent ceux d'Iſpahan & de Conſtantinople. La modeſtie, ou plutôt la réſerve naturelle à de ſuperbes eſclaves ſéqueſtrées de la ſociété des hommes, ne peut balancer les preſtiges de ces courtiſanes exercées.

X. Etendue du commerce de Surate. Révolutions qu'il a éprouvées.

Nulle part elles n'étoient à la mode comme à Surate, la ville la plus riche, la plus peuplée de l'Inde. Elle commença à déchoir en 1664. Le fameux Sevagi la ſaccagea, & en emporta vingt-cinq à trente millions. Le

pillage eût été infiniment plus conſidérable, ſi les Anglois & les Hollandois n'avoient échappé au malheur public, par l'attention qu'ils avoient eue de fortifier leurs comptoirs, & ſi le château où l'on avoit retiré tout ce qu'on avoit de plus précieux, n'eût été hors d'inſulte. Cette perte inſpira des précautions. On entoura la ville de murs, pour prévenir un pareil déſaſtre. Il étoit réparé, lorſque les Anglois arrêterent en 1686, par une coupable & honteuſe avidité, tous les bâtimens que Surate expédioit pour différentes mers. Ce brigandage, qui dura trois ans, détourna de ce fameux entrepôt la plupart des branches de commerce qui ne lui appartenoient pas en propre. Il fut preſque réduit à ſes richeſſeſſes naturelles.

D'autres pirates ont depuis infeſté ſes parages, & troublé à diverſes repriſes ſes expéditions. Ses caravanes même, qui tranſportoient les marchandiſes à Agra, à Delhy, dans tout l'empire, n'ont pas été toujours reſpectées par les ſujets des rajas indépendans, qu'on trouve ſur différentes routes. On avoit imaginé autrefois un moyen ſingulier pour la ſûreté de ces caravanes : c'étoit de les mettre ſous la protection d'une femme ou d'un enfant, d'une race ſacrée chez les peuples qu'on avoit à craindre. Lorſque ces brigands approchoient pour piller, le gardien menaçoit de ſe donner la mort.

s'ils perſiſtoient dans leur réſolution ; & ſi l'on ne cédoit pas à ſes remontrances, il ſe la donnoit effectivement. Les hommes irréligieux, que le reſpect pour un ſang révéré de leur nation n'avoit pas arrêtés, étoient excommuniés, dégradés, exclus de leur caſte. La crainte de ces peines rigoureuſes enchaînoit quelquefois l'avarice : mais depuis que tout eſt en combuſtion dans l'Indoſtan, aucune conſidération n'y peut éteindre la ſoif de l'or.

Malgré ces malheurs, Surate eſt encore une ville de grand commerce. Tout le Guzurate verſe dans ſes magaſins le produit de ſes innombrables manufactures. Une grande partie eſt tranſportée dans l'intérieur des terres ; le reſte paſſe, par le moyen d'une navigation ſuivie, dans toutes les parties du globe. Les marchandiſes les plus connues, ſont les douttis, groſſe toile écrue qui ſe conſomme en Perſe, en Arabie, en Abyſſinie, ſur la côte orientale de l'Afrique, & les toiles bleues qui ont la même deſtination, & que les Anglois & les Hollandois placent utilement dans leur commerce de Guinée.

Les toiles de Cambaie, à carreaux bleus & blancs, qui ſervent de mante en Arabie & en Turquie. Il y en a de groſſieres, il y en a de fines, il y en a même où l'on mêle de l'or, pour l'uſage des gens riches.

Les toiles blanches de Barokia, ſi connues

ſous le nom de Baftas. Comme elles ſont d'une fineſſe extrême, elles ſervent pour le caftan d'été des Turcs & des Perſans. L'eſpece de mouſſeline terminée par une raie d'or, dont ils font leurs turbans, ſe fabrique dans le même lieu.

Les toiles peintes d'Amadabad, dont les couleurs ſont auſſi vives, auſſi belles, auſſi durables, que celles de Coromandel; on s'en habille en Perſe, en Turquie, en Europe. Les gens riches de Java, de Sumatra, des Moluques, en font des pagnes & des couvertures.

Les gazes de Bairapour; les bleues ſervent en Perſe & en Turquie à l'habillement d'été des hommes du commun, & les rouges à celui des gens plus diſtingués. Les Juifs, à qui la Porte a interdit la couleur blanche, s'en ſervent pour leurs turbans.

Les étoffes mêlées de ſoie & de coton, unies, rayées, ſatinées, mêlées d'or & d'argent. Si leur prix n'étoit pas ſi conſidérable, elles pourroient plaire à l'Europe même, malgré la médiocrité de leurs deſſins, par la vivacité des couleurs, par la belle exécution des fleurs. Elles durent peu: mais c'eſt à quoi l'on ne regarde guere dans les ſerrails de Turquie & de Perſe, où s'en fait la conſommation.

Quelques étoffes purement de ſoie, appellées tapis. Ce ſont des pagnes de pluſieurs

couleurs, fort recherchées dans l'Eſt de l'Inde. Il s'en fabriqueroit davantage, ſi l'obligation d'y employer des matieres étrangeres, n'en augmentoit trop le prix.

Les chaales, draps très-légers, très-chauds & très-fins, fabriqués avec des laines de Cachemire. On les teint en différentes couleurs, & l'on y mêle des fleurs & des rayures. Ils ſervent à l'habillement d'hiver en Turquie, en Perſe, & dans les contrées de l'Inde où le froid ſe fait ſentir. On fait avec cette laine précieuſe des turbans d'une aune de large, & d'un peu plus de trois aunes de long, qui ſe vendent juſqu'à mille écus. Quoiqu'elle ſoit miſe quelquefois en œuvre à Surate, les plus beaux ouvrages ſortent de Cachemire même.

Indépendamment de la quantité prodigieuſe de coton que Surate emploie dans ſes manufactures, elle en envoie annuellement ſept ou huit mille balles au moins dans le Bengale. La Chine, la Perſe & l'Arabie réunies en reçoivent beaucoup davantage, lorſque la récolte eſt très-abondante. Si elle eſt médiocre, tout le ſuperflu va ſur le Gange, où le prix eſt toujours plus avantageux.

Quoique Surate reçoive en échange de ſes exportations, des porcelaines de la Chine, des ſoies de Bengale & de Perſe, des mâtures & du poivre de Malabar, des gommes, des dattes, des fruits ſecs, du cuivre, des perles de

Perſe, des parfums & des eſclaves d'Arabie, beaucoup d'épiceries des Hollandois, du fer, du plomb, des draps, de la cochenille, quelques clinquailleries des Anglois, la balance lui eſt ſi favorable, qu'il lui revient tous les ans en argent vingt-cinq ou vingt-ſix millions. Le profit augmenteroit de beaucoup, ſi la ſource des richeſſes de la cour de Delhy n'étoit pas détournée.

Cette balance cependant ne pourroit jamais redevenir auſſi conſidérable qu'elle l'étoit, lorſqu'en 1668 les François s'établirent à Surate. Leur chef ſe nommoit Caron. C'étoit un négociant d'origine Francoiſe, qui avoit vieilli au ſervice de la compagnie de Hollande. Hamilton raconte que cet habile homme, qui s'étoit rendu agréable à l'empereur du Japon, en avoit obtenu la permiſſion de bâtir dans l'isle où étoit le comptoir qu'il dirigeoit, une maiſon pour le compte de ſes maîtres. Ce bâtiment devint un château, ſans aucune défiance des naturels du pays, qui n'entendent rien aux fortifications. Ils ſurprirent des canons qu'on envoyoit de Batavia, & inſtruiſirent la cour de ce qui ſe paſſoit. Caron reçut ordre d'aller à Jedo rendre compte de ſa conduite. Comme il ne put alléguer rien de raiſonnable pour ſa juſtification, il fut traité avec beaucoup de ſévérité & de mépris. On lui arracha poil à poil la barbe; on lui mit un bonnet & un habit de

fou ; on l'exposa en cet état à la risée publique, & il fut chassé de l'empire. L'accueil qu'il reçut à Java acheva de le dégoûter des intérêts qu'il avoit embrassés ; & un motif de vengeance l'attacha à la compagnie Françoise, dont il devint l'agent.

XI. Entreprises des François sur l'isle de Ceylan & sur S. Thomé. Leur établissement à Pondichery.

Surate où on l'avoit fixé, ne rempliſſoit pas l'idée qu'il s'étoit formée d'un établissement principal. Il en trouvoit la position mauvaise. Il gémissoit d'être obligé d'acheter sa sûreté par des soumissions. Il voyoit du désavantage à négocier en concurrence avec des nations plus riches, plus instruites, plus accréditées. Il vouloit un port indépendant au centre de l'Inde, dans quelqu'un des lieux où croissent les épiceries, sans quoi il croyoit impossible qu'une compagnie pût se soutenir. La baie de Trinquemale dans l'isle de Ceylan lui parut réunir tous ces avantages, & il y conduisit une forte escadre qu'on lui avoit envoyée d'Europe sous les ordres de la Haye, & dont il devoit diriger les opérations. On crut, ou l'on feignit de croire qu'on pouvoit s'y fixer sans blesser les droits des Hollandois, dont la propriété n'avoit jamais été reconnue par le souverain de l'isle, avec qui l'on avoit un traité.

Tout cela pouvoit être vrai, mais l'événement n'en fut pas plus heureux. On publia un

projet qu'il falloit taire. On exécuta lentement une entrepriſe qu'il falloit bruſquer. On ſe laiſſa intimider par une flotte qui étoit hors d'état de combattre, & qui ne pouvoit pas avoir ordre de haſarder une action. La diſette & les maladies firent périr la majeure partie des équipages & des troupes de débarquement. On laiſſa quelques hommes dans un petit fort qu'on avoit bâti, & où ils furent bientôt réduits à ſe rendre. Avec le reſte on alla chercher des vivres à la côte de Coromandel. On n'en trouva ni chez les Danois de Trinquebar, ni ailleurs, & le déſeſpoir fit attaquer Saint-Thomé, où l'on fut averti qu'il régnoit une grande abondance.

Cette ville long-tems floriſſante avoit été bâtie il y avoit plus d'un ſiecle par les Portugais. Le roi de Golconde ayant conquis le Carnate, ne vit pas ſans chagrin dans des mains étrangeres une place de cette importance. Il la fit attaquer en 1662 par ſes généraux, qui s'en rendirent maîtres. Ses fortifications, quoique conſidérables & bien conſervées, n'arrêterent pas les François qui les emporterent d'aſſaut en 1672. Ils s'y virent bientôt inveſtis, & forcés deux ans après de ſe rendre, parce que les Hollandois qui étoient en guerre avec Louis XIV, joignirent leurs armes à celles des Indiens.

Ce dernier événement auroit achevé de rendre inutile la dépenſe que le gouverne-

ment avoit faite en faveur de la compagnie, ſi Martin n'avoit été du nombre des négocians envoyés ſur l'eſcadre de la Haye. Il recueillit les débris des colonies de Ceylan & de Saint-Thomé, & il en peupla la petite bourgade de Pondichery qu'on lui avoit nouvellement cédée, & qui devenoit une ville, lorſque la compagnie conçut les plus belles eſpérances d'un nouvel établiſſement qu'on eut occaſion de former dans l'Inde.

XII. Les François ſont appellés à Siam. Deſcription de ce royaume.

Quelques prêtres des miſſions étrangeres avoient prêché l'évangile à Siam. Ils s'y étoient fait aimer par leur morale & par leur conduite. Simples, doux, humains, ſans intrigue & ſans avarice, ils ne s'étoient rendus ſuſpects ni au gouvernement, ni aux peuples, ils leur avoient inſpiré du reſpect & de l'amour pour les François en général, pour Louis XIV en particulier.

Un Grec d'un eſprit inquiet & ambitieux, nommé Conſtantin Phaulcon, voyageant à Siam, avoit plu au prince, & en peu de tems il étoit parvenu à l'emploi de principal miniſtre, ou barcalon, charge à-peu-près ſemblable à celle de nos anciens maires du palais.

Phaulcon gouvernoit deſpotiquement le peuple & le roi. Ce prince étoit foible, valétudinaire & ſans poſtérité. Son miniſtre

forma le projet de lui ſuccéder, peut-être même celui de le détrôner. On ſait que ces entrepriſes ſont auſſi faciles & auſſi communes dans les pays ſoumis aux deſpotes, qu'elles ſont difficiles & rares dans les pays où le prince regne par la juſtice, dans les pays où ſon autorité a pour principes, pour meſure & pour regle, des loix fondamentales & immuables dont la garde eſt confiée à des corps de magiſtrature éclairés & nombreux. Là, les ennemis du ſouverain ſe montrent les ennemis de la nation. Là, ils ſe trouvent arrêtés dans leurs projets, par toutes les forces de la nation, parce qu'en s'élevant contre le chef de l'état, ils s'élevent contre les loix qui ſont les volontés communes & immuables de la nation.

Phaulcon imagina de faire ſervir les François à ſon projet, comme quelques ambitieux s'étoient ſervis auparavant d'une garde de ſix cents Japonois, qui avoient diſpoſé plus d'une fois de la couronne de Siam. Il envoya en 1684 des ambaſſadeurs en France pour y offrir l'alliance de ſon maître, des ports aux négocians François, & pour y demander des vaiſſeaux & des troupes.

La vanité faſtueuſe de Louis XIV tira un grand parti de cette ambaſſade. Les flatteurs de ce prince digne d'éloges, mais trop loué, lui perſuaderent que ſa gloire répandue dans le monde entier lui attiroit les hommages de

l'Orient. Il ne ſe borna pas à jouir de ces vains honneurs. Il voulut faire uſage des diſpoſitions du roi de Siam en faveur de la compagnie des Indes, & plus encore en faveur des miſſionnaires. Il fit partir une eſcadre ſur laquelle il y avoit plus de jéſuites que de négocians, & dans le traité qui fut conclu entre les deux rois, les ambaſſadeurs de France dirigés par le jéſuite Tachard, s'occuperent beaucoup plus de religion que de commerce.

La compagnie avoit cependant conçu les plus grandes eſpérances de l'établiſſement de Siam, & ces eſpérances étoient fondées.

Ce royaume, quoique coupé par une chaîne de montagnes qui va ſe réunir aux rochers de la Tartarie, eſt d'une fertilité ſi prodigieuſe, qu'une grande partie des terres cultivées y rend deux cents pour un. Il y en a même, qui ſans les travaux du laboureur, ſans le ſecours de la ſemence, prodiguent d'abondantes récoltes de riz. Moiſſonné comme il eſt venu, ſans ſoin & ſans attention, ce grain abandonné, pour ainſi dire, à la nature, tombe & meurt dans le champ où il eſt né, pour ſe reproduire dans les eaux du fleuve qui traverſe le royaume.

Peut-être n'y a-t-il point de contrée ſur la terre où les fruits ſoient en auſſi grande abondance, auſſi variés, auſſi ſains, que dans cette terre délicieuſe. Elle en a qui lui ſont

particuliers; & ceux qui lui ſont communs avec d'autres climats, ont un parfum, une ſaveur qu'on ne leur trouve point ailleurs.

La terre toujours chargée de ces tréſors ſans ceſſe renaiſſans, couvre encore ſous une légere ſuperficie des mines d'or, de cuivre, d'aiman, de fer, de plomb & de calin, cet étain ſi recherché dans toute l'Aſie.

Le deſpotiſme le plus affreux rend inutile tant d'avantages. Un prince corrompu par ſa puiſſance même, opprime du fond de ſon ſerrail par ſes caprices, ou laiſſe opprimer, par ſon indolence, les peuples qui lui ſont ſoumis. A Siam, il n'y a que des eſclaves & point de ſujets. Les hommes y ſont diviſés en trois claſſes. Ceux de la premiere compoſent la garde du monarque, cultivent ſes terres, travaillent aux atteliers de ſon palais. La ſeconde eſt deſtinée aux travaux publics, à la défenſe de l'état. Les derniers ſervent les magiſtrats, les miniſtres, les premiers officiers du royaume. Jamais un Siamois n'eſt élevé à un emploi diſtingué, qu'on ne lui donne un certain nombre de gens de corvée. Ainſi les gages des grandes places ſont bien payés à la cour de Siam, parce que ce n'eſt pas en argent, mais en hommes qui ne coûtent rien au prince. Ces malheureux ſont inſcrits dès l'âge de ſeize ans dans des regiſtres. A la premiere ſommation, chacun doit ſe rendre

au poſte qui lui eſt aſſigné, ſous peine d'être mis aux fers, ou condamné à la baſtonnade.

Dans un pays où les hommes doivent ſix mois de leur travail au gouvernement ſans être payés ni nourris, & travaillent les autres ſix mois pour gagner de quoi vivre toute l'année, dans un tel pays, la tyrannie doit s'étendre des perſonnes aux terres. Il n'y a point de propriété. Les fruits délicieux, qui ſont la richeſſe des jardins du monarque & des grands, ne croiſſent pas impunément chez les particuliers. Si les ſoldats envoyés pour la viſite des vergers, y trouvent quelque arbre dont les productions ſoient précieuſes, ils ne manquent jamais de le marquer pour la table du deſpote ou de ſes miniſtres. Le propriétaire en devient le gardien, & quand le tems de cueillir les fruits eſt arrivé, il en eſt reſponſable, ſous des peines ou des traitemens ſéveres.

C'eſt peu que les hommes y ſoient eſclaves de l'homme, ils le ſont même des bêtes. Le roi de Siam entretient un grand nombre d'éléphans. Ceux de ſon palais ſont traités avec des honneurs & des ſoins extraordinaires. Les moins diſtingués ont quinze eſclaves à leur ſervice, continuellement occupés à leur couper de l'herbe, des bananes, des cannes à ſucre. Ces animaux qui ne ſont d'aucune utilité réelle, flattent tellement l'orgueil du

prince, qu'il mesure plutôt sa puissance sur leur nombre, que sur celui de ses provinces. Sous prétexte de les bien nourrir, leurs conducteurs les font entrer dans les terres & dans les jardins pour les dévaster, à moins qu'on ne se rédime de cette vexation par des présens continuels. Personne n'oseroit fermer son champ aux éléphans du roi, dont plusieurs sont décorés de titres honorables & élevés aux premieres dignités de l'état.

Ces horreurs nous révoltent : mais avons-nous le droit de ne pas y ajouter foi, nous qui nous vantons de quelque philosophie & d'un gouvernement plus doux, & qui cependant vivons dans un empire, où le malheureux habitant de la campagne est jetté dans les fers, s'il ose faucher son pré ou traverser son champ pendant l'appariade ou la ponte des perdrix, où il est obligé de laisser ronger le bois de sa vigne par des lapins & ravager sa moisson par des biches, des cerfs, des sangliers, & où la loi l'enverroit aux galeres, s'il avoit eu la témérité de frapper du fouet ou du bâton un de ces animaux voraces ?

Tant d'especes de tyrannie font que les Siamois détestent leur patrie, quoiqu'ils la regardent comme le meilleur pays de la terre. La plupart se dérobent à l'oppression en fuyant dans les forêts, où ils menent une vie sauvage, cent fois préférable à celle des sociétés corrompues par le despotisme. Cette

déſertion eſt devenue ſi conſidérable, que depuis le port de Mergui juſqu'à Juthia, capitale de l'empire, on marche huit jours entiers ſans trouver la moindre population, dans des plaines immenſes, bien arroſées, dont le ſol eſt excellent, & où l'on découvre les traces d'une ancienne culture. Ce beau pays eſt abandonné aux tigres.

On y voyoit autrefois des hommes. Indépendamment des naturels du pays, il étoit couvert de colonies qu'y avoient ſucceſſivement formées toutes les nations ſituées à l'Eſt de l'Aſie. Cet empreſſement tiroit ſon origine du commerce immenſe qui s'y faiſoit. Tous les hiſtoriens atteſtent qu'au commencement du ſeizieme ſiecle, il arrivoit tous les ans un très-grand nombre de vaiſſeaux dans ſes rades. La tyrannie qui commença peu de tems après, anéantit ſucceſſivement les mines, les manufactures, l'agriculture. Avec elles diſparurent les négocians étrangers, les nationaux même. L'état tomba dans la confuſion & dans la langueur qui en eſt la ſuite. Les François, à leur arrivée, le trouverent parvenu à ce point de dégradation. Il étoit en général pauvre, ſans arts, ſoumis à un deſpote, qui voulant faire le commerce de ſes états ne pouvoit que l'anéantir. Le peu d'ornemens & de marchandiſes de luxe qui ſe conſommoient à la cour & chez les grands, étoient tirés du Japon. Les Siamois avoient

un reſpect extrême pour les Japonois, un goût excluſif pour leurs ouvrages.

XIII. Avantages que les François pouvoient tirer de Siam. Fautes qui les en privèrent.

Il étoit difficile de faire changer cette opinion, & il le falloit cependant pour donner quelque débit aux productions de l'induſtrie Françoiſe. Si quelque choſe pouvoit amener le changement, c'étoit la religion chrétienne que les prêtres des miſſions étrangeres avoient annoncée avec ſuccès : mais les jéſuites trop livrés à Phaulcon qui devenoit odieux, & abuſant de leur faveur à la cour, ſe firent haïr, & cette haîne retomba ſur leur religion. Des égliſes furent bâties avant qu'il y eût des Chrétiens. On fonda des maiſons religieuſes, & on révolta ainſi le peuple & les Talapoins. Ce ſont des moines, les uns ſolitaires, les autres intriguans. Ils prêchent au peuple les dogmes & la morale de Sommonacodom. Ce légiſlateur des Siamois fut long-tems honoré comme un ſage, & il à été honoré depuis comme un dieu, ou comme une émanation de la divinité, un fils de dieu. Il n'y a pas de merveille qu'ils n'en racontent. Il vivoit avec un grain de riz par jour. Il arracha un de ſes yeux pour le donner à un pauvre auquel il n'avoit rien à donner. Une autre fois il donna ſa femme. Il commandoit aux aſtres, aux rivieres, aux montagnes : mais il avoit un

frere qui le contrarioit beaucoup dans ſes projets de faire du bien aux hommes. Dieu le vengea, & crucifia lui-même ce malheureux frere. Cette fable avoit indiſpoſé les Siamois contre la religion d'un Dieu crucifié ; & ils ne pouvoient révérer Jéſus-Chriſt, parce qu'il étoit mort du même genre de ſupplice que le frere de Sommonacodom.

S'il n'étoit pas poſſible de porter des marchandiſes à Siam, on pouvoit travailler à en inſpirer peu-à-peu le goût, préparer un grand commerce dans le pays même, & ſe ſervir de celui qu'on trouvoit en ce moment, pour ouvrir des liaiſons avec tout l'Orient. La ſituation du royaume entre deux golfes, où il occupe cent ſoixante lieues de côte ſur l'un, & environ deux cents ſur l'autre, auroit ouvert la navigation de toutes les mers de cette partie de l'univers. La fortereſſe de Bankok, bâtie à l'embouchure du Menan, qu'on avoit remiſe aux François, étoit un excellent entrepôt pour toutes les opérations qu'on auroit voulu faire à la Chine, aux Philippines, dans tout l'Eſt de l'Inde. Le port de Mergui, le principal de l'état, & l'un des meilleurs d'Aſie qu'on leur avoit auſſi cédé, leur donnoit de grandes facilités pour la côte de Coromandel, ſur-tout pour le Bengale. Il leur aſſuroit une communication avantageuſe avec les royaumes de Pegu, d'Ava, d'Aracan, de Lagos, pays plus barbares en-

core que Siam, mais où l'on trouve les plus beaux rubis de la terre, & de la poudre d'or. Tous ces états offrent, de même que Siam, l'arbre d'où découle cette gomme précieuse avec laquelle les Chinois & les Japonois compoſent leur vernis, & quiconque poſſédera le commerce de cette denrée, en fera un très-lucratif à la Chine & au Japon.

Outre l'avantage de trouver de bons établiſſemens tout formés, qui ne coûtoient rien à la compagnie, & qui pouvoient mettre dans ſes mains une grande partie du commerce de l'Orient, elle auroit pu tirer de Siam pour l'Europe de l'ivoire, du bois de teinture ſemblable à celui qu'on coupe à la baie de Campêche, beaucoup de caffé, cette quantité de peaux de buffle & de daim qu'y alloient chercher autrefois les Hollandois. On auroit pu y cultiver le poivre, & peut-être d'autres épiceries qu'on n'y recueilloit point, parce qu'on en ignoroit la culture, & que le malheureux habitant de Siam indifférent à tout ne réuſſiſſoit à rien.

Les François ne s'occuperent point de ces objets. Les facteurs de la compagnie, les officiers, les troupes, les jéſuites n'entendoient rien au commerce: ils ne ſongeoient qu'aux converſions, & à ſe rendre les maîtres. Enfin, après avoir mal ſecouru Phaulcon au moment où il vouloit exécuter ſes deſſeins, ils furent entraînés dans ſa chute,

& les fortereſſes de Mergui & de Bankok, défendues par des garniſons Françoiſes, furent repriſes par le plus lâche de tous les peuples.

XIV. Vues des François ſur le Tonquin & la Cochinchine. Deſcription de ces deux contrées.

Pendant le peu de tems que les François furent établis à Siam, la compagnie chercha à s'introduire au Tonquin. Elle ſe flattoit de pouvoir négocier avec ſûreté, avec utilité, chez une nation que les Chinois avoient pris ſoin d'inſtruire il y avoit environ ſept ſiecles. Le théiſme y domine. C'eſt la religion de Confucius, dont les dogmes & les livres y ſont révérés plus qu'à la Chine même. Mais il n'y a pas, comme à la Chine, le même accord les entre les principes du gouvernement, la religion, les loix, l'opinion & les rites. Auſſi, quoique le Tonquin ait le même légiſlateur, il s'en faut bien qu'il ait les mêmes mœurs. Il n'a ni ce reſpect pour les parens, ni cet amour pour le prince, ni ces égards réciproques, ni ces vertus ſociales qui regnent à la Chine. Il n'en a point le bon ordre, la police, l'induſtrie & l'activité.

Cette nation, livrée à une pareſſe exceſſive, à une volupté ſans goût & ſans délicateſſe, vit dans une défiance continuelle de ſes ſouverains & des étrangers, ſoit qu'il y ait dans ſon caractere un fond d'inquiétude,

ſoit que ſon humeur ſéditieuſe vienne de ce que la morale des Chinois, qui a éclairé le peuple, n'a pas rendu le gouvernement meilleur. Quel que ſoit le cours des lumieres, qu'elles aillent de la nation au gouvernement, ou du gouvernement à la nation, il faut toujours que l'un & l'autre ſe perfectionnent à la fois & de concert, ſans quoi les états ſont expoſés aux plus grandes révolutions. Auſſi dans le Tonquin voit-on un choc continuel des eunuques qui gouvernent, & des peuples qui portent impatiemment le joug. Tout languit, tout dépérit au milieu de ces diſſenſions, & le mal doit empirer juſqu'à ce que les ſujets aient forcé leurs maîtres à s'éclairer, ou que les maîtres aient achevé d'abrutir leurs ſujets. Les Portugais, les Hollandois qui avoient eſſayé de former quelques liaiſons au Tonquin, s'étoient vus forcés d'y renoncer. Les François ne furent pas plus heureux. Il n'y a eu depuis entre les Européens que quelques négocians particuliers de Madras, qui aient ſuivi, abandonné & repris cette navigation. Ils partagent avec les Chinois l'exportation du cuivre & des ſoies communes, les ſeules marchandiſes de quelque importance que fourniſſe le pays.

La Cochinchine étoit trop voiſine de Siam pour ne pas attirer auſſi l'attention des François, & il eſt vraiſemblable qu'ils auroient

cherché à s'y fixer, s'ils avoient eu la ſagacité de prévoir ce que cet état naiſſant devoit devenir un jour. L'Europe doit à un voyageur philoſophe le peu qu'elle ſait avec certitude de ce beau pays. Voici à quoi ces connoiſſances ſe réduiſent.

Lorſque les François arriverent dans ces contrées éloignées, il n'y avoit pas plus d'un demi-ſiecle qu'un prince du Tonquin fuyant devant ſon ſouverain qui le pourſuivoit comme un rebelle, avoit franchi, avec ſes ſoldats & ſes partiſans, le fleuve qui ſert de barriere entre le Tonquin & la Cochinchine. Les fugitifs aguerris & policés, chaſſerent bientôt des habitans épars, qui erroient ſans ſociété policée, ſans forme de gouvernement civil, & ſans autres loix que celles de l'intérêt mutuel & ſenſible qu'ils avoient à ne point ſe nuire réciproquement. Ils y fonderent un empire ſur la culture & la propriété. Le riz étoit la nourriture la plus facile & la plus abondante : il eut les premiers ſoins des nouveaux colons. La mer & les rivieres attirerent des habitans ſur leurs bords, par une profuſion d'excellent poiſſon. On éleva des animaux domeſtiques, les uns pour s'en nourrir, les autres pour s'en aider au travail. On cultiva les arbres les plus néceſſaires, tels que le cotonnier, pour ſe vétir. Les montagnes & les forêts, qu'il n'étoit pas poſſible de défricher, donnerent

du gibier, des métaux, des gommes, des parfums & des bois admirables. Ces productions ſervirent de matériaux, de moyens & d'objets de commerce, On conſtruiſit les cent galeres qui défendent conſtamment les côtes du royaume.

Tous ces avantages de la nature & de la ſociété étoient dignes d'un peuple qui a les mœurs douces, un caractere humain, dont il eſt en partie redevable aux femmes, ſoit que l'aſcendant de ce ſexe tienne à ſa beauté, ou que ce ſoit un effet particulier de ſon aſſiduité au travail & de ſon intelligence pour les affaires. En général, dans le commencement de ſociétés, les femmes ſont les premieres à ſe policer. Leur foibleſſe même, & leur vie ſédentaire, plus occupée de détails variés & de petits ſoins, leur donnent plutôt ces lumieres & cette expérience, ces attachemens domeſtiques, qui ſont les premiers inſtrumens & les liens les plus forts de la ſociabilité. C'eſt peut-être pour cela qu'on voit chez pluſieurs peuples ſauvages les femmes chargées des premiers objets de l'adminiſtration civile, qui ſont une ſuite de l'économie domeſtique. Tant que l'état n'eſt qu'une eſpèce de ménage, elles gouvernent l'un & l'autre. C'eſt alors ſans doute que les peuples ſont le plus heureux, ſur-tout quand ils vivent ſous un climat où la nature n'a preſque rien laiſſé à faire aux hommes.

Tel

Tel eſt celui qu'habitent les Cochinchinois. Auſſi ce peuple goûte-t-il dans l'imperfection de ſa police un bonheur qu'on ne ſauroit trop lui envier dans le progrès d'une ſociété plus avancée. Il ne connoît ni voleurs, ni mendians. Tout le monde a droit d'y vivre ou dans ſon champ ou chez autrui. Un voyageur entre dans une maiſon de la peuplade où il ſe trouve, s'aſſied à table, mange, boit, ſe retire, ſans invitation, ſans remerciement, ſans queſtion. C'eſt un homme; dès-lors il eſt ami, parent de la maiſon. Fût-il d'un pays étranger, on le regarderoit avec plus de curioſité; mais il ſeroit reçu avec la même bonté.

Ce ſont les ſuites & les reſtes du gouvernement des ſix premiers rois de la Cochinchine, & du contrat ſocial qui ſe fit entre la nation & ſon conducteur, avant de paſſer fleuve qui ſépare les Cochinchinois du Tonrquin. C'étoient des hommes les de l'oppreſſion. Ils prévirent un malheur qu'ils avoient éprouvé, & voulurent ſe prémunir contre les abus de l'autorité, qui d'elle-même tranſgreſſe ſes limites. Leur chef qui leur avoit donné l'exemple & le courage de ſe révolter, leur promit un bonheur dont il vouloit jouir lui-même, celui d'un gouvernement juſte, modéré, paternel. Il cultiva avec eux la terre où ils s'étoient ſauvés enſemble. Il ne leur demanda jamais qu'une ſeule rétribution

annuelle & volontaire, pour l'aider à défendre l'état contre le deſpote Tonquinois, qui les pourſuivit long-tems au-delà du fleuve qu'ils avoient mis entre eux & ſa tyrannie.

Ce contrat primitif a été religieuſement obſervé durant plus d'un ſiecle, ſous cinq ou ſix ſucceſſeurs de ce brave libérateur: mais il s'eſt enfin altéré & corrompu. Cet engagement réciproque & ſolemnel ſe renouvelle encore tous les ans, à la face du ciel & de la terre, dans une aſſemblée générale de la nation, qui ſe tient en plein champ, où le plus ancien préſide, où le roi n'aſſiſte que comme un particulier. Ce prince honore & protege encore l'agriculture, mais ſans donner l'exemple du labourage, comme ſes ancêtres. En parlant de ſes ſujets, il dit encore: *Ce ſont mes enfans*; mais ils ne le ſont plus. Ses courtiſans ſe ſont appellés ſes eſclaves, & lui ont donné le titre faſtueux & ſacrilege de *roi du ciel*. Dès ce moment, les hommes n'ont dû être devant lui que des inſectes rampans ſur la terre. L'or qu'il a fait déterrer dans les mines, a deſſéché l'agriculture. Il a mépriſé le toît ſimple & modeſte de ſes peres; il a voulu un palais. On en a creuſé l'enceinte, d'une lieue de circonférence. Des milliers de canons autour des murailles de ce palais, le rendent redoutable au peuple. On n'y voit plus qu'un deſpote. Bientôt on ne le verra plus ſans doute; & l'invi-

ſibilité qui caractériſe la majeſté des rois de l'Orient, fera ſuccéder le tyran au pere de la nation.

La découverte de l'or a naturellement amené celle des impôts, & le nom d'adminiſtration des finances ne tardera pas à remplacer celui de législation civile, & de contrat ſocial. Les tributs ne ſont plus des offrandes volontaires, mais des exactions par contrainte. Des hommes adroits vont ſurprendre au palais du roi le privilege de piller les provinces. Avec de l'or, ils achetent à la fois le droit du crime & de l'impunité : ils corrompent les courtiſans, ſe dérobent aux magiſtrats, & vexent les laboureurs. Déja les grands chemins offrent aux voyageurs des villages abandonnés par leurs habitans, & des terres négligées. Le *roi du ciel*, ſemblable aux dieux d'Epicure, laiſſe tomber les fléaux & les calamités ſur les campagnes. Il ignore & les maux & les larmes de ſes peuples. Bientôt on les verra dans le néant, où ſont enſevelis les ſauvages qui leur céderent leur territoire. Ainſi périſſent, ainſi périront les nations gouvernées par le deſpotiſme. Si la Cochinchine rentre dans le chaos dont elle eſt ſortie il y a environ cent cinquante ans, elle deviendra indifférente aux navigateurs qui fréquentent ſes ports. Les Chinois, qui ſont en poſſeſſion d'y faire le principal commerce, en ti-

rent aujourd'hui en échange des marchandiſes qu'ils y portent, des bois de menuiſerie, des bois pour la charpente des maiſons & la conſtruction des vaiſſeaux.

Une immenſe quantité de ſucre, le brut à quatre livres, le blanc à huit, & à dix le ſucre candi.

De la ſoie de bonne qualité, des ſatins agréables, & du pitre, filament d'un arbre reſſemblant au bananier, qu'ils mêlent en fraude dans leurs manufactures.

Du thé noir & mauvais, qui ſert à la conſommation du peuple.

De la cannelle ſi parfaite, qu'on la paie trois ou quatre fois plus cher que celle de Ceylan. Il y en a peu, elle ne croît que ſur une montagne toujours entourée de gardes.

Du poivre excellent, & du fer ſi pur, qu'on le forge ſortant de la mine, ſans le faire fondre.

De l'or, au titre de vingt-trois karats. Il y eſt plus abondant que dans aucune autre contrée de l'Orient.

Du bois d'aigle, qui eſt plus ou moins parfait, ſelon qu'il eſt plus ou moins réſineux. Les morceaux qui contiennent le plus de cette réſine, ſont communément tirés du cœur de l'arbre ou de ſa racine. On les nomme calunbac, & ils ſont toujours vendus au poids de l'or aux Chinois, qui les regardent comme le premier des cordiaux. On les con-

ſerve avec un ſoin extrême dans des boëtes d'étain pour qu'ils ne ſéchent pas. Quand on veut les employer, on les broie ſur un marbre, avec des liquides convenables aux différentes maladies qu'on éprouve. Le bois d'aigle inférieur, qui ſe vend au moins cent francs la livre, eſt porté en Perſe, en Turquie & en Arabie. On l'y emploie à parfumer les habits, & même dans les grandes occaſions, les appartemens, en y mêlant de l'ambre. Il a encore une autre deſtination. C'eſt un uſage chez ces peuples, que ceux qui reçoivent une viſite de quel qu'un auquel on veut témoigner de la conſidération, lui préſentent à fumer; ſuit le café, accompagné de confitures. Lorſque la converſation commence à languir, arrive le ſorbet, qui ſemble annoncer le départ. Dès que l'étranger ſe leve pour s'en aller, on lui préſente une caſſolette où brûle du bois d'aigle, dont on fait exhaler la fumée ſous ſa barbe, qu'on parfume d'eau de roſe.

Quoique les François, qui ne pouvoient guere porter que des draps, du plomb, de la poudre à canon & du ſoufre, à la Cochinchine, euſſent été réduits à y faire le commerce principalement avec de l'argent, il falloit le ſuivre en concurrence avec les Chinois. Les bénéfices qu'on auroit faits ſur les marchandiſes envoyées en Europe, ou qui ſe ſeroient vendues dans l'Inde, auroient

fait diſparoître cet inconvénient. Mais il n'eſt plus tems de revenir ſur ſes pas. La probité & la bonne-foi, qui ſont eſſentiellement la baſe d'un commerce actif & ſolide, diſparoiſſent de ces contrées autrefois ſi floriſſantes, à meſure que le gouvernement y devient arbitraire, & par conſéquent injuſte. Bientôt on ne verra pas dans leurs ports un plus grand nombre de navigateurs, que dans ceux des états voiſins dont on connoît à peine l'exiſtence.

Quoi qu'il en ſoit de ces obſervations, la compagnie Françoiſe chaſſée de Siam, & n'eſpérant point de s'établir aux extrémités de l'Aſie, commença de regretter ſon comptoir de Surate, où elle n'oſoit plus ſe montrer depuis qu'elle en étoit ſortie ſans payer ſes dettes. Elle avoit perdu le ſeul débouché qu'elle connût alors pour ſes draps, ſon plomb, ſon fer, & elle éprouvoit des embarras continuels dans l'achat des marchandiſes que demandoient les fantaiſies de la métropole, ou qu'exigeoient les beſoins des colonies. En faiſant face à ſes engagemens, elle eût pu recouvrer la liberté dont elle s'étoit privée. Le gouvernement Mogol, qui deſiroit une plus grande concurrence dans ſa rade, & qui auroit préféré les François aux Anglois, à qui la cour avoit vendu le privilege de ne payer aucun droit d'entrée, l'en preſſa ſouvent. Soit défaut de probité,

d'intelligence ou de moyens, elle n'effaça pas la honte dont elle s'étoit couverte. Toute ſon attention ſe bornoit à ſe fortifier à Pondichery, lorſqu'elle vit ſes projets arrêtés par une guerre ſanglante dont l'origine étoit éloignée.

XV. Les François perdent & reconvrent Pondichery, leur principal établiſſement.

Les barbares du Nord, qui avoient renverſé l'empire Romain, maître du monde, établirent une forme de gouvernement qui ne leur permit pas de pouſſer leurs conquêtes, & qui maintint chaque état dans ſes limites naturelles. La ruine des loix féodales, & les changemens qui en furent les ſuites néceſſaires, ſembloient annoncer, pour une ſeconde fois, l'établiſſement d'une ſorte de monarchie univerſelle; mais la puiſſance Autrichienne, affoiblie par la grandeur même de ſes poſſeſſions, & par la diſtance où elles étoient les unes des autres, ne réuſſit pas à renverſer les boulevards qui s'élevoient contre elle. Après un ſiecle de travaux, d'eſpérances & de revers, elle fut réduite à céder ſon rôle à une nation, que ſes forces, ſa poſition & ſon activité rendoient plus redoutable aux libertés de l'Europe. Richelieu & Mazarin commencerent cette révolution par leurs intrigues. Turenne & Condé l'acheverent par leurs victoires. Colbert l'affermit par la création des arts, & par tous les gen-

res d'induſtrie. Si Louis XIV, qu'on doit peut-être moins regarder comme le plus grand monarque de ſon ſiècle, que comme celui qui repréſenta ſur le trône avec le plus de dignité, eût voulu modérer l'uſage de ſa puiſſance & le ſentiment de ſa ſupériorité, il eſt difficile de prévoir juſqu'où il auroit pouſſé ſa fortune. Sa vanité nuiſit à ſon ambition. Après avoir plié ſes ſujets à ſes volontés, il voulut y aſſujettir ſes voiſins. Son orgueil lui ſuſcita plus d'ennemis, que ſon aſcendant & ſon génie ne pouvoient lui procurer d'alliés & de reſſources. Le goût qu'il ſembloit prendre aux flatteries de ſes panégyriſtes & de ſes courtiſans, qui lui promettoient l'empire univerſel, ſervit plus que l'étendue même de ſon pouvoir à faire naître la crainte d'une conquête & d'une ſervitude générales. Les pleurs & les ſatyres de ſes ſujets proteſtans diſperſés par un fanatiſme tyrannique, mirent le comble à la haîne que ſes ſuccès & l'abus de ſes proſpérités avoient inſpirée.

Le prince d'Orange, eſprit juſte, ferme, profond, doué de toutes les vertus que n'exclut pas l'ambition, devint le centre de tant de reſſentimens, qu'il fomentoit depuis long-tems par ſes négociations & ſes émiſſaires. La France fut attaquée par la plus formidable confédération dont l'hiſtoire ait

conſervé le ſouvenir, & la France fut partout & conſtamment triomphante.

Elle ne fut pas auſſi heureuſe en Aſie qu'en Europe. Les Hollandois eſſayerent d'abord de faire attaquer Pondichery par les naturels du pays, qui ne pouvoient être jamais contraints de le reſtituer. Le prince Indien, auquel ils s'adreſſerent, ne fut pas tenté par l'argent qu'on lui offrit, de ſe prêter à cette perfidie. *Les François*, répondit-il conſtamment, *ont acheté cette place, il ſeroit injuſte de les en déloger.* Ce que ce raja refuſoit de faire, fut exécuté par les Hollandois eux-mêmes. Ils aſſiégerent la place en 1693, & furent forcés de la rendre à la paix de Riſwick, en beaucoup meilleur état qu'ils ne l'avoient priſe.

Martin y fut placé de nouveau comme directeur, & y conduiſit les affaires de la compagnie avec la ſageſſe, l'intelligence & la probité qu'on attendoit de lui. Cet habile & vertueux négociant attira de nouveaux colons à Pondichery, & il leur en fit aimer le ſéjour par le bon ordre qu'il y fit régner, par ſa douceur & par ſa juſtice. Il ſut plaire aux princes voiſins, dont l'amitié étoit néceſſaire à une colonie foible & naiſſante. Il choiſit ou forma des ſujets excellens, qu'il envoya dans les différens marchés d'Aſie, & chez les différens princes. Il avoit perſuadé aux François, qu'étant arrivés les derniers

dans l'Inde, s'y trouvant ſans force, & n'y ayant aucune eſpérance d'être ſecourus par leur patrie, ils ne pouvoient y réuſſir qu'en y donnant une idée avantageuſe de leur caractere. Il leur fit perdre ce ton léger & mépriſant, qui rend ſi ſouvent leur nation inſupportable aux étrangers. Ils furent doux, modeſtes, appliqués. Ils furent ſe conduire ſelon le génie des peuples, & ſuivant les circonſtances. Ceux qui ne ſe bornoient pas aux emplois de la compagnie, répandus dans les différentes cours, y apprirent à connoître les lieux où ſe fabriquoient les plus belles étoffes, les entrepôts des marchandiſes les plus précieuſes, & enfin tous les détails du commerce intérieur de chaque pays.

Préparer de loin des ſuccès à la compagnie par l'opinion qu'il donnoit des François, par le ſoin de lui former des agens, par les connoiſſances qu'il faiſoit prendre, & par le bon ordre qu'il ſavoit maintenir dans Pondichery, où ſe rendoient de jour en jour de nouveaux habitans, c'étoit le ſeul ſervice que Martin pouvoit rendre, mais ce n'étoit pas aſſez pour donner de la vigueur à un corps atteint dès ſon berceau de maladies viſiblement mortelles.

XVI. Décadence de la compagnie de France. Cauſes de ſon dépériſſement.

Ses premieres opérations eurent pour but d'établir un grand empire à Madagaſcar. Un

ſeul armement y porta ſeize cents quatre-vingt-huit perſonnes, à qui on avoit fait eſpérer un climat délicieux, une fortune rapide, & qui n'y trouverent que la famine, la diſcorde & la mort.

Un commencement ſi ruineux dégoûta d'une entrepriſe à laquelle on ne s'étoit porté que par une eſpèce de mode, ou par complaiſance. Les actionnaires ne remplirent pas les obligation de leur ſouſcription avec l'exactitude néceſſaire dans les affaires de commerce. Le gouvernement, qui s'étoit engagé à prêter gratuitement le cinquieme des ſommes qui ſeroient verſées dans les caiſſes de la compagnie, & qui n'avoit dû y fournir juſqu'alors que deux millions, tira encore en 1668 deux millions du tréſor public, dans l'eſpérance de ſoutenir ſon ouvrage. Il pouſſa quelque tems après la généroſité plus loin, en donnant ce qui n'avoit été d'abord qu'avancé.

Ce ſacrifice de la part du miniſtere, n'empêcha pas que la compagnie ne ſe vît réduite à concentrer ſes opérations à Surate & à Pondichery. Il lui fallut abandonner ſes établiſſement de Bantam, de Rajapour, de Tilſeri, de Mazulipatam, de Bender-Abaſſi, de Siam. On ne peut douter que les comptoirs ne fuſſent trop multipliés, qu'il n'y en eût même pluſieurs de mal placés; mais ce ne furent pas ces raiſons qui les firent pro-

ſcrire. Il n'y eut que l'impuiſſance abſolue de les ſoutenir, qui les fit déſerter.

Bientôt après il fallut faire un pas de plus. En 1682, on permit également aux régnicoles & aux étrangers, de faire pendant cinq ans le commerce des Indes ſur les vaiſſeaux de la compagnie, en lui payant le fret dont on conviendroit, & à condition que les marchandiſes en retour ſeroient dépoſées dans ſes magaſins, vendues avec les ſiennes, & lui paieroient un droit de cinq pour cent. L'empreſſement du public à profiter des ces facilités fit tout eſpérer aux directeurs, de la multiplication des petits profits qu'on feroit continuellement ſans courir de riſque. Mais les actionnaires, moins touchés des avantages médiocres qu'ils retiroient de cet arrangement, que bleſſés des bénéfices conſidérables que faiſoient les négocians libres, obtinrent, au bout de deux ans, qu'il leur ſeroit permis de redonner à leur privilege toute ſon étendue.

Pour ſoutenir ce monopole avec quelque bienſéance, il falloit des fonds. En 1684, la compagnie fit ordonner par le gouvernement à tous les aſſociés, de donner, comme par ſupplément, le quart de la valeur de leur intérêt, ſous peine aux actionnaires qui ne fourniroient pas l'appel, de voir paſſer leurs droits entiers à ceux qui paieroient à leur place, après leur avoir rembourſé le

quart de leur capital. Soit humeur, ſoit raiſon, ſoit impuiſſance, un grand nombre de perſonnes ne nourrirent pas leurs actions, qui perdoient alors les trois quarts de leur prix originaire ; & à la honte de la nation, il ſe trouva des hommes aſſez barbares ou aſſez injuſtes, pour s'enrichir de ces dépouilles.

Un expédient ſi déshonorant mit en état d'expédier quelques vaiſſeaux pour l'Aſie, mais de nouveaux beſoins ſe firent bientôt ſentir. Cette ſituation cruelle, & qui empiroit ſans ceſſe, fit imaginer de redemander aux actionnaires en 1697, les répartitions de dix & de vingt pour cent, qui avoient été faites en 1687 & en 1691. Une propoſition ſi extraordinaire révolta tous les eſprits. Il fallut recourir à la voie déja uſée des emprunts. Plus on les multiplioit & plus ils devenoient onéreux, parce que le paiement étoit toujours moins aſſuré.

Comme la compagnie manquoit d'argent & de crédit, le vuide de ſa caiſſe la mettoit dans l'impoſſibilité de donner dans l'Inde des avances au marchand, qui ſans cet encouragement ne travaille pas & ne fait pas travailler. Cette impuiſſance réduiſoit à rien les ventes françoiſes. Il eſt prouvé que depuis 1664 juſqu'en 1684, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de vingt ans, elles ne s'éleverent pas en totalité au-deſſus de 9,100,000 livres.

A ces fautes s'étoient joints d'autres abus. La conduite des adminiſtrateurs, des agens de la compagnie, n'avoit été ni bien dirigée ni bien ſurveillée. On avoit pris ſur les capitaux, des dividendes qui ne devoient ſortir que des bénéfices. Le plus brillant & le moins heureux des regnes avoit ſervi de modele à une ſociété de négocians. On avoit abandonné à un corps particulier le commerce de la Chine, le plus facile, le plus ſûr, le plus avantageux de tous ceux qu'on peut faire dans l'Aſie.

La ſanglante guerre de 1689, ajouta aux calamités de la compagnie par les ſuccès même de la France. Des eſſaims de corſaires ſortis de différens ports du royaume, déſolerent par leur activité & par leur courage, le commerce de la Hollande & de l'Angleterre. Dans leurs innombrables priſes, ſe trouva une quantité prodigieuſe de marchandiſes des Indes : elles ſe répandirent à vil prix. La compagnie qui étoit forcée par cette concurrence de vendre à perte, chercha des tempéramens qui puſſent la tirer de ce précipice. Elle n'en imagina aucun qui pût ſe concilier avec l'intérêt des armateurs ; & le miniſtre ne jugea pas devoir ſacrifier des hommes utiles, à un corps qui depuis ſi long-tems le fatiguoit de ſes beſoins & de ſes murmures.

Après tout, la compagnie avoit bien

d'autres cauſes d'inquiétude. Les financiers lui avoient montré une haîne ouverte : ils la traverſoient, ils la gènoient continuellement. Appuyés par ces vils aſſociés qu'ils ont en tout tems à la cour, ils tenterent, ſous le ſpécieux prétexte de favoriſer les manufactures nationales, d'anéantir le commerce de l'Inde. Le gouvernement craignit d'abord de s'avilir, en prenant une conduite oppoſée aux principes de Colbert, & en révoquant les édits les plus ſolemnels : mais les traitans trouverent des expédiens pour rendre inutiles des privileges qu'on ne vouloit pas abolir, & ſans en être dépouillée la compagnie ceſſa d'en jouir.

On ſurchargea ſucceſſivement de droits tout ce qui venoit des Indes. Il ſe paſſoit rarement ſix mois, ſans qu'on vît paroître des réglemens qui autoriſoient, qui proſcrivoient l'uſage de ces marchandiſes. C'étoit un flux, un reflux continuel de contradictions dans une partie d'adminiſtration qui auroit exigé des principes réfléchis & invariables. Toutes ces variations firent penſer à l'Europe, que le commerce s'établiroit, ſe fixeroit difficilement dans un empire où tout dépend des caprices d'un miniſtre, & des intérêts de ceux qui gouvernent.

La conduite d'une adminiſtration ignorante & corrompue, la légéreté, l'impatience des actionnaires, la jalouſie inté-

reſſée de la finance, l'eſprit oppreſſeur du fiſc, d'autres cauſes encore avoient préparé la chute de la compagnie. Les malheurs de la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, précipiterent ſa ruine.

Toutes les reſſources étoient épuiſées. Les plus confians ne voyoient point de jour à faire le moindre armement. Il étoit d'ailleurs à craindre que ſi par un bonheur ineſpéré on réuſſiſſoit à expédier quelques foibles bâtimens, ils ne fuſſent arrêtés en Europe ou aux Indes, par des créanciers qui devoient être aigris des infidélités continuelles qu'ils éprouvoient. Ces puiſſans motifs déterminerent la compagnie en 1707 à conſentir que de riches négocians envoyaſſent leurs propres vaiſſeaux dans l'Inde, ſous la condition qu'elle retireroit quinze pour cent de bénéfice ſur les marchandiſes qu'ils rapporteroient, & qu'elle auroit le droit de prendre ſur ces navires l'intérêt que ſes facultés lui permettroient. Bientôt même on la vit réduite à céder l'exercice entier & excluſif de ſon privilege à quelques armateurs de Saint-Malo, mais ſous la réſerve du même indult, qui depuis quelques années lui conſervoit un reſte de vie.

Cette ſituation déſeſpérée ne l'empêcha pas de ſolliciter en 1714 le renouvellement de ſon privilege, qui alloit expirer, & dont elle avoit joui un demi-ſiecle. Quoiqu'elle

n'eût plus rien de ſon capital & que ſes dettes s'elevaſſent à dix millions, il lui fut accordé une prorogation de dix ans, par un miniſtere qui ne ſavoit pas ou ne vouloit pas voir qu'il y avoit à prendre des meſures plus raiſonnables. Ce nouvel arrangement fut traverſé par la plus incroyable révolution qui ſoit jamais arrivée dans les finances du royaume. La cauſe & les effets en ſeront mieux ſaiſis par ceux qui remonteront avec nous aux époques les plus reculées de la monarchie.

XVII. Révolutions arrivées dans les finances de la France depuis les premiers tems de la monarchie.

On ignore abſolument de quelle maniere les premiers Gaulois fourniſſoient aux différens beſoins des confédérations dont ils étoient membres. Sous la domination Romaine, leurs deſcendans donnerent pour toute contribution le cinquieme du fruit de leurs arbres, la dîme du produit de leurs moiſſons en nature.

L'invaſion des Francs fit diſparoître cet impôt, ſans le remplacer par d'autres. Pour fournir à ſes dépenſes particulieres & même aux beſoins publics, le ſouverain n'avoit de revenu que celui de ſes terres, qui étoient vaſtes & nombreuſes. On y voyoit des bois, des étangs, des haras, des troupeaux, des eſclaves, ſous la direction d'un adminiſtrateur actif, chargé de maintenir l'ordre, d'animer

les travaux, de faire naître l'abondance. La cour alloit vivre ſucceſſivement dans ces domaines, uniquement employés en productions utiles, & ce qu'elle ne conſommoit pas étoit vendu pour d'autres uſages. C'étoit le peuple qui fourniſſoit les charriots néceſſaires pour les voyages du prince, & les grands qui le logeoient & le nourriſſoient. On lui faiſoit à ſon départ un préſent plus ou moins conſidérable; & ce témoignage d'amour devint une impoſition, ſous le nom de droit de gîte, lorſque les chefs de l'état ſe dégoûterent d'une vie ſi errante. Avec ces foibles reſſources, & quelques ſecours toujours très-légers, que les aſſemblées de la nation accordoient rarement dans le champ de mars, les rois ne laiſſerent pas de bâtir de magnifiques égliſes, de fonder de riches évêchés, de repouſſer des ennemis puiſſans, de faire des conquêtes importantes.

Au commencement du huitieme ſiecle, le maire du palais, Charles Martel, jugea ces fonds inſuffiſans pour la défenſe du royaume violemment attaqué par les Sarrazins, redoutables par leur nombre, par leur valeur & par leurs victoires. Il parut à ce fameux dépoſitaire de l'autorité royale, qu'une guerre contre les infideles devoit être ſoutenue par des biens ſacrés, & ſans aucun de ces ménagemens auxquels il a fallu recourir depuis,

qui même ont été ſouvent employés ſans ſuccès, il s'empara des richeſſes eccléſiaſtiques qui étoient immenſes. Si le clergé ſe flatta que la paix le rétabliroit dans ſes poſſeſſions, les événemens trahirent ſes eſpérances. Les monarques reſterent les maîtres des plus riches évêchés, les grands des meilleures abbayes, & les ſimples gentilshommes des bénéfices moins conſidérables. Ce furent des fiefs qui obligeoient leurs poſſeſſeurs, ou ſi l'on veut leurs uſurpateurs, à un ſervice militaire proportionné à leur importance. On ne les tint d'abord qu'à vie : mais ils devinrent héréditaires dans la décadence de la famille de Charlemagne. Alors, ils entrerent dans la circulation, comme toutes les autres propriétés. On les donna, on les vendit, on les partagea. Une cure ſervoit ſouvent de dot à une jeune perſonne qui en affermoit la dîme & le caſuel.

Les premiers rois de la troiſieme race ſe laiſſerent perſuader qu'il étoit de leur religion & de leur juſtice de rendre au ſanctuaire ce qu'on lui avoit ravi. Le ſacrifice étoit d'autant plus grand, que ces princes ne pouvoient attendre aucun ſecours d'une nation morcelée qui ne s'aſſembloit plus ; qu'il ne leur reſtoit de leur ancien domaine que ce qui s'étoit trouvé ſitué dans l'enceinte du territoire borné, qui étoit reſté immédiatement ſoumis à leurs ordres lorſque le gouver-

nement étoit devenu totalement féodal. Ce furent les Juifs, qui le plus ſouvent remplirent le vuide que ces révolutions avoient occaſionné dans les caiſſes royales.

Trente-ſept ans après la mort du Meſſie, Titus attaqua & prit Jéruſalem. Il périt durant le ſiege des milliers de Juifs; un grand nombre furent faits eſclaves, & le reſte de la nation ſe diſperſa. Une partie paſſa dans les Gaules, où elle éprouva des traitemens divers, ſuivant le tems & les circonſtances.

Quelquefois les Juifs acheterent le droit de former dans l'état un peuple iſolé. Ils avoient alors des tribunaux particuliers, un ſceau qui leur étoit propre, des cimetieres hors les murs des villes, des ſynagogues où il ne leur étoit permis de prier qu'à voix baſſe, un ſigne ſur leurs habits qui ne permettoit pas de les méconnoître.

Si de tems en tems on vouloit les forcer de ſe faire chrétiens, plus ſouvent encore il leur étoit défendu de l'être. Un Juif qui changeoit de religion tomboit en forfaiture. Ses biens étoient confiſqués. On le dépouilloit de tout, parce qu'on perdoit pour l'avenir le droit de l'accabler de taxes.

Ordinairement on livroit la nation aux uſures de ces hommes pervers, mais dans quelques occaſions toute liaiſon avec eux étoit interdite. La loi défendoit de prendre

des Juifs pour domeſtiques, de tenir d'eux aucune ferme, d'accorder ſa confiance à leurs enfans.

On les accuſa ſouvent d'avoir empoiſonné les puits, d'avoir égorgé des enfans, d'avoir crucifié un homme le jour remarquable du ſaint vendredi. L'or, l'or ſeul pouvoit les juſtifier de tant d'atrocités, également deſtituées de vérité & de vraiſemblance.

La tyrannie leur donna ſouvent des fers. Leurs perſonnes, leurs biens, leurs meubles, tout appartenoit au ſeigneur du lieu où ils habitoient. Il pouvoit les pourſuivre s'ils changeoient de domicile, & le ſouverain lui-même n'avoit pas le droit de les retenir lorſqu'ils étoient réclamés. C'étoit un effet dans le commerce; on vendoit ces ſortes d'eſclaves avec la terre, ou même ſéparément, plus ou moins, ſelon qu'ils avoient des talens & de l'induſtrie.

Il arriva qu'on les obligeoit de ſe racheter. Ces ames baſſes auroient préféré une ſervitude qui ne les empêchoit pas de s'enrichir, à une indépendance qui devoit les dépouiller de leurs richeſſes: mais on ne leur laiſſoit pas la liberté du choix. Il falloit expirer dans les ſupplices, ou tirer des entrailles de la terre les tréſors qu'ils y avoient cachés.

Lorſque ces ſangſues inſatiables avoient

dévoré la ſubſtance de l'état entier, on leur faiſoit regorger leurs rapines, & on les chaſſoit. Pour obtenir la permiſſion de recommencer leurs brigandages, elles ſacrifioient une partie de l'or qu'elles avoient ſauvé de leur naufrage, & ſe ſervoient de l'autre pour regagner plus encore qu'on ne leur avoit ôté.

Quoique les barons euſſent tous plus ou moins de part aux vexations dont on accabloit les Juifs, les rois, dont cette nation perverſe dépendoit plus ſpécialement, en tiroient toujours le principal avantage. C'eſt avec cette funeſte & odieuſe reſſource, qu'ils ſoutinrent quelque tems une autorité foible & conteſtée. Dans la ſuite, l'abus des monnoies leur fournit de nouveaux ſecours.

Les gouvernemens anciens étoient bien éloignés de faire un profit ſur les monnoies. C'étoit toujours l'état qui faiſoit la dépenſe de leur fabrication. On ignore quelle eſt la nation qui perçut la premiere un droit ſur cet inſtrument univerſel d'échanges. Si la France donna ce funeſte exemple, les rois de la premiere & de la ſeconde race dûrent tirer peu d'avantage de cette pernicieuſe innovation, parce que les paiemens ſe faiſoient, comme chez les Romains, avec des métaux qu'on donnoit au poids, & que les eſpeces n'étoient connues que dans les détails du commerce. Cet uſage diminua beaucoup

dans la ſuite ; & les rois n'en furent que plus portés à augmenter un impôt qui leur devenoit de jour en jour plus avantageux. Ils allerent bientôt plus loin, & ils ſe permirent la plus grande des infidélités, celle d'altérer les monnoies au gré de leur caprice, ou ſelon leurs beſoins. C'étoient des refontes continuelles, c'étoient des alliages toujours impurs.

Ce fut avec ces odieux ſecours, avec le revenu d'un territoire exceſſivement borné, avec quelques fiefs qui devenoient vacans ou qu'on confiſquoit, avec des offrandes volontaires, & que pour cette raiſon on appelloit dons de *bénévolence*, avec quelques droits qu'on exerçoit ſur les barons, mais qui étoient plutôt des marques de ſupériorité que de vrais impôts, ce fut avec ces moyens que la couronne ſe ſoutint, qu'elle s'agrandit même, tout le tems qu'elle n'eut pour ennemis que des vaſſaux plus foibles qu'elle. Alors les guerres ne duroient que des ſemaines ; les armées n'étoient pas nombreuſes ; le ſervice ſe faiſoit gratuitement ; les dépenſes de la cour étoient ſi bornées, que juſqu'au funeſte règne de Charles VI, elles ne paſſerent jamais 94,000 livres.

Mais auſſi-tôt que l'épidémie des croiſades eut entraîné les François loin de leurs frontieres, auſſi-tôt que des ennemis étrangers ſe porterent en force ſur la France, il fallut

des fonds réguliers & conſidérables. Les rois auroient bien voulu ordonner eux-mêmes ces contributions. Plus d'une fois, ils le tentérent. La réclamation des gens éclairés les avertit de leurs uſurpations, & les révoltes des peuples les forcerent d'y renoncer. Il fallut reconnoître que cette autorité appartenoit à la nation aſſemblée, & n'appartenoit qu'à elle. Ils jurerent même à leur ſacre que ce droit ſacré, inaliénable, ſeroit à jamais reſpecté, & ce ſerment eut quelque force durant pluſieurs ſiecles.

Tout le tems que la couronne n'avoit eu d'autre revenu que le produit de ſon domaine, c'étoient ſes ſénéchaux, ſes baillis qui chacun dans leur département, étoient chargés du recouvrement des deniers publics, enſorte que l'autorité, la juſtice, & la finance ſe trouvoient réunies dans la même main. Il fallut établir un nouvel ordre de choſes, lorſque les impoſitions devinrent générales dans le royaume. Soit que les taxes portaſſent ſur la perſonne ou ſur les maiſons des citoyens, ſoit qu'on leur demandât le cinquieme ou le dixieme de leurs récoltes, le cinquantieme ou le centieme de leurs biens meubles & immeubles, ſoit qu'on fît d'autres combinaiſons plus ou moins heureuſes, c'étoit une néceſſité d'avoir des agens pour recueillir ces différens tributs; & le malheur de l'état voulut qu'on les allât chercher en Italie,

Italie, où l'art de preſſurer les peuples avoit déja fait des progrès immenſes.

Ces financiers connus ſous le nom de Lombards, ne tardèrent pas à montrer un génie fertile en inventions frauduleuſes. On eſſaya cent fois inutilement de mettre quelque frein à leur inſatiable cupidité. Un abus réprimé ſe trouvoit à l'inſtant remplacé par un abus d'un autre genre. Si l'autorité pourſuivoit quelquefois avec rigueur ces odieux brigands, ils trouvoient un appui certain dans des hommes puiſſans dont ils avoient acheté le crédit. A la fin cependant le déſordre fut pouſſé ſi loin, qu'aucune protection ne les put ſauver. On confiſqua les avances ruineuſes que ces pernicieux étrangers avoient faites au gouvernement & aux particuliers: on les dépouilla des immenſes tréſors qu'ils avoient entaſſés, & ils furent bannis du royaume, où jamais ils n'auroient dû être admis. Aprés leur expulſion, les états généraux, qui ordonnoient les ſubſides, ſe chargerent d'en faire la levée; & cet arrangement continua juſqu'à Charles VII, qui le premier ſe permit d'établir un impôt ſans le conſentement de la nation, & qui s'appropria le droit de les faire tous percevoir par ſes délégués.

Sous le règne de Louis XII, le revenu public, qui s'étoit accru par degrés, fut porté à 7,650,000 livres. Le marc d'argent valoit alors onze livres, & le marc d'or cent trente.

Cette ſomme repréſentoit trente-ſix de nos millions actuels.

A la mort de François I, le fiſc recevoit 15,730,000 livres. A quinze francs le mare d'argent & à cent ſoixante-cinq le marc d'or: c'étoit cinquante-ſix de nos millions. Sur cette ſomme, il falloit prélever 60,416 liv. 3 ſols 4 deniers pour les rentes perpétuelles créées par ce prince, & qui au denier douze repréſentoient un capital de 725,000 livres. C'étoit une innovation. Ce n'eſt pas que quelques-uns de ſes prédéceſſeurs n'euſſent connu la funeſte reſſource des emprunts, mais c'étoit toujours ſous la caution de leurs agens, l'état n'étoit jamais engagé.

Quarante ans de guerres civiles, de fanatiſme, de déprédations, de crimes & d'anarchie, plongerent les finances du royaume dans un déſordre dont il n'y avoit qu'un Sully qui pût les tirer. Ce miniſtre économe, éclairé, vertueux, appliqué, courageux, éteignit pour ſept millions de rentes, diminua les impoſitions de trois millions, & laiſſa à l'état vingt-ſix millions, grevés ſeulement de 6,025,666 livres 2 ſols 6 deniers de rente. Toutes charges déduites, il entroit donc vingt millions dans le tréſor royal; 15,500,000 livres ſuffiſoient pour les dépenſes publiques, & les réſerves étoient de 4,500,000 livres. L'argent valoit alors 22 livres le marc.

La retraite forcée de ce grand homme,

après la fin tragique du meilleur des rois, fut une calamité qu'il faut déplorer encore. La cour s'abandonna d'abord à des profusions qui n'avoient point d'exemple dans la monarchie, & les ministres formerent dans la suite, des entreprises, que les forces de la nation ne comportoient pas. Ce double principe d'une confusion certaine, ruina de nouveau le fisc. En 1661, les imposition monterert à 84,222,069 livres; mais les dettes absorboient 52,377,172 livres. Il ne restoit par conséquent pour les dépenses publiques que 31,844,924 livres somme évidemment insuffisante pour les besoins de l'état. Telle étoit la situation des finances, lorsque l'administration en fut confiée à Colbert.

Ce ministre, dont le nom est devenu si fameux chez toutes les nations, porta en 1683, qui fut la derniere année de sa vie, les revenus du monarque qu'il servoit à 116,873,476 liv. Les charges ne montoient qu'à 23,375,274 livres. Il entroit par conséquent dans les coffres du roi 93,498,202 livres. L'argent valoit alors 28 livres 10 sols 10 deniers le marc. On est réduit à regretter que la funeste passion de Louis XIV pour la guerre, que son goût désordonné pour toutes les dépenses qui avoient de l'éclat, aient privé la France d'une partie des avantages qu'elle pouvoit se promettre d'un si grand administrateur.

Après la mort de Colbert, les affaires retomberent dans le chaos d'où ſon application & ſes talens les avoient fait ſortir. La France jetta encore quelque éclat au-dehors, mais le dépériſſement de ſon intérieur devenoit tous les jours plus grand. Les finances, adminiſtrées ſans ordre & ſans principes, furent la proie d'une foule de traitans avides. Ils ſe rendirent néceſſaires par leurs brigandages même, & parvinrent à donner la loi au gouvernement. La confuſion, l'uſure, les mutations continuelles dans les monnoies, les réductions forcées d'intérêt, les aliénations du domaine & des impoſitions, des engagemens impoſſibles à tenir, la création des rentes & des charges, les privilèges, les exemptions de toute eſpece, cent maux plus ruineux les uns que les autres, furent la ſuite déplorable & inévitable des mauvaiſes adminiſtrations qui ſe ſuccéderent preſque ſans interruption.

Le diſcrédit devint bientôt univerſel. Les banqueroutes ſe multiplierent. L'argent diſparut. Le commerce fut anéanti. Les conſommations diminuerent. On négligea la culture des terres. Les ouvriers paſſerent chez l'étranger. Les peuple n'eut ni nourriture ni vétement. La nobleſſe fit la guerre ſans appointemens & engagea ſes poſſeſſions. Tous les ordres de l'état, accablés ſous le poids des taxes, manquoient du néceſſaire.

Les effets royaux étoient dans l'aviliſſement. Les contrats ſur l'Hôtel-de-Ville ne ſe vendoient que la moitié de leur valeur, & les papiers moins privilégiés perdoient infiniment davantage. Louis XIV ſur la fin de ſes jours, eut un beſoin preſſant de huit millions. Il fut obligé de les acheter par trente-deux millions de reſcriptions. C'étoit emprunter à quatre cents pour cent.

Une uſure ſi criante ne révoltoit pas. L'état avoit, il eſt vrai, 115,389,074 livres de revenu : mais les charges en emportoient 82,859,504 livres, & il ne reſtoit pour les dépenſes du gouvernement que 32,529,570 livres à 30 livres 10 ſols 6 deniers le marc. Encore tous ces fonds étoient-ils conſommés d'avance pour plus de trois années.

Tel étoit le déſordre des affaires, lorſque le premier ſeptembre 1715, le duc d'Orléans prit les rênes du gouvernement. Les vrais amis de ce grand prince deſiroient qu'il aſſemblât les états généraux. C'étoit un moyen infaillible de conſerver, d'augmenter même la faveur publique, alors ouvertement déclarée pour lui. Quelques meſures qu'eût priſes la nation pour ſortir de l'état de criſe, où les diſſipations du règne précédent l'avoient précipitée, on n'auroit pu lui rien imputer. Philippe ſe prêtoit ſans effort à cet expédient. Malheureuſement, les perfides confidens qui avoient uſurpé trop d'empire ſur ſes pen-

ſées, réprouverent un projet où leurs intérêts particuliers ne ſe trouvoient pas. Il fut abandonné.

Alors quelques grands, révoltés du deſpotiſme ſous lequel gémiſſoit la France, & ne voyant point de jour à l'ébranler, eurent l'idée, d'une banqueroute entiere, qu'ils croyoient propre à tempérer l'excès du pouvoir abſolu. La maniere dont ils la concevoient, étoit ſinguliere.

Dans leur plan, la couronne n'eſt pas élective, elle n'eſt pas héréditaire. C'eſt un fidéicommis, fait par la nation entiere à une maiſon, pour en jouir de mâle en mâle, d'aîné en aîné, tant que la famille exiſtera. D'après ce principe, un roi de Frace ne tient rien de celui auquel il ſuccède. Il arrive à ſon tour au trône, en vertu du droit que lui donne ſa naiſſance, & nullement par repréſentation. Dès-lors, les engagemens de ſes prédéceſſeurs ne le lient pas. La loi primordiale qui lui donne le ſceptre, veut que la ſubſtitution ſoit pure, franche, libre de toute obligation.

Ces hommes hardis vouloient qu'un édit des plus ſolemnels conſacrât aux yeux de l'Europe des maximes qui leur paroiſſoient inconteſtables, & les conſéquences déciſives qu'ils en tiroient. Ils penſoient que la connoiſſance de ces vérités détourneroit les étrangers & les citoyens de prêter leurs ca-

pitaux, à un gouvernement qui ne pourroit donner aucune ſolidité à leurs créances. La cour devoit dès-lors être réduite à ſes revenus. Quelques conſidérables qu'ils fuſſent, c'étoit une néceſſité que les caprices des ſouverains s'arrêtaſſent, que les entrepriſes diſpendieuſes des miniſtres devinſſent moins longues & plus rares; que les favoris & les maîtreſſes miſſent quelques bornes à leur inſatiable cupidité.

Sans adopter une politique qui leur paroiſſoit devoir mener les princes à la tyrannie, quelques adminiſtrateurs opinoient à décharger la couronne de ſes dettes, quelle que fût leur origine. Leur cœur ne ſoutenoit pas le cruel ſpectacle d'une nation aimable, aigrie par les vexations de tous les genres qu'elle avoit éprouvées pendant quarante ans, qui ſuccomboit ſous l'énorme fardeau de ſa miſère actuelle, qui étoit déſeſpérée de prévoir que l'avenir, cette grande reſſource des infortunés, ne porteroit aucun ſoulagement à ſes maux & les aggraveroit peut-être. Les créanciers de l'état, qui ne faiſoient pas la millieme partie des citoyens, qui n'étoient connus la plupart que par leurs rapines, dont les plus honnêtes devoient une partie de leur aiſance au fiſc, intéreſſoient moins ces adminiſtrateurs. Dans la fâcheuſe néceſſité d'immoler une partie de la nation à l'autre,

c'étoit les prêteurs qu'ils opinoient à ſacrifier.

Le régent, après quelques irréſolutions, ſe refuſa à une violence qu'il jugeoit d'avoir imprimer une tache ineffaçable ſur ſon adminiſtration. Il préféra un examen ſévère des engagemens publics, à une banqueroute flétriſſante dont il croyoit pouvoir éviter l'éclat.

Un bureau de réviſion, établi le 7 décembre 1715, réduiſit ſix cents millions d'effets au porteur à deux cents cinquante millions de billets d'état; & cependant après cette opération, la dette nationale s'élevoit à 2,062,138,001 livres.

L'énormité de ces engagemens fit adopter au mois de mars 1716, l'idée d'une chambre de juſtice, deſtinée à pourſuivre ceux qui avoient cauſé la miſère publique, ou qui en avoient profité. Cette inquiſition ne fit que mettre au grand jour l'incapacité des miniſtres qui avoient conduit les finances, les ruſes des traitans qui les avoient englouties, la baſſeſſe des courtiſans qui vendoient leur crédit à qui vouloit l'acheter. Les bons eſprits furent affermis, par cette nouvelle expérience, dans l'horreur qu'ils avoient toujours eue pour un tribunal pareil. Il avilit la dignité du prince qui manque à ſes engagemens, & met ſous les yeux des peuples les vices d'une adminiſtration ignorante & corrompue; il anéantit les droits du citoyen,

qui ne doit compte de ſes actions qu'à la loi ; il fait pâlir tous les hommes riches, que leur fortune, bien ou mal acquiſe, déſigne à la proſcription ; il encourage les délateurs qui marquent du doigt à la tyrannie, ceux qu'il eſt avantageux de ruiner : il eſt compoſé de ſangſues impitoyables, qui voient des criminels par-tout où ils ſoupçonnent de l'opulence ; il épargne des brigands qui ſavent ſe mutiler à propos, pour dépouiller les ames honnêtes, défendues ſeulement par leur innocence ; il ſacrifie les intérêts du fiſc aux fantaiſies de quelques favoris avides, débauchés & diſſipateurs.

Tous les reſſorts de l'état étoient ruinés avant qu'on eût eſſayé d'une reſſource qui portoit viſiblement l'empreinte des paſſions & du préjugé. La ſituation du corps politique devint encore plus déſeſpérée, après ce mouvement convulſif. Les membres de la république perdirent le peu qui leur reſtoit d'action & de vie. Il falloit ranimer le cadavre. Cette réſurrection n'étoit pas impoſſible, parce qu'on étoit généralement diſpoſé à ſe prêter à tous les remèdes. La difficulté étoit de n'en trouver que de bons. Le célèbre Law le tenta.

XVIII. Moyens imaginés par Law, pour tirer les finances de France du déſordre où elles ſont tombées. Part qu'à la compagnie à l'exécution de ſes projets.

Cet Ecoſſois étoit un de ces hommes à

projets, de ces empiriques d'état, qui promènent en Europe leurs talens & leur inquiétude. Il étoit grand calculateur, & ce qui paroît preſque incompatible, doué en même-tems d'une imagination vive & ardente. Ces rapports d'eſprit & de caractère plurent au régent, & bientôt le ſubjuguerent. Law promit de rétablir les finances, & fit aiſément goûter à ce prince, diſſipateur & ingénieux, un plan qui lui faiſoit eſpérer de l'argent & de la gloire. Voici quelles furent l'enchaînement & le réſultat de ſes opérations.

D'abord, il obtint d'établir à Paris, dans le cours de mai 1716, une banque, dont le fonds de ſix millions fut formé par douze cents actions, de mille écus chacune.

Il n'étoit pas permis à cette banque de faire le moindre emprunt. Tout commerce lui fut interdit, & ſes engagemens devoient être à vue. Chaque citoyen, chaque étranger y pouvoient dépoſer leur argent; & elle s'obligeoit à faire tous leurs paiemens, moyennant cinq ſols par trois mille livres. Ses billets, qu'elle livroit pour un gain modique, étoient acquittés dans toutes les provinces par les directeurs des monnoies qui étoient ſes correſpondans; & qui de leur coté tiroient ſur ſa caiſſe. Son papier étoit également reçu dans les principales places de l'Europe, au cours où ſe trouvoit le change, aux époques de l'échéance.

Les ſuccès du nouvel établiſſement confondirent les ennemis de ſon fondateur, ſur-paſſerent peut-être ſes eſperances. Son influence ſe fit ſentir des les premiers jours. Une circulation rapide de l'argent, qu'une défiance univerſelle retenoit dans l'inaction depuis ſi long-tems, redonna du mouvement à tout. Les arts, la culture, les ateliers furent ranimés. Les conſommations reprirent leur ancien cours. Les négocians, trouvant à cinq pour cent l'avance de leurs lettres de change en effets qui valoient des métaux, recommencerent leurs ſpéculations. Le cours de l'uſure fut arrêté, parce que les capitaliſtes ſe virent obligés de conſentir au même intérêt que prenoit la banque. Lorſque les étrangers purent compter ſur la nature des paiemens qu'ils auroient à faire, ils redemanderent des productions dont ils ſe privoient à regret. Au grand étonnement de toutes les nations, le change remonta à l'avantage de la France.

C'étoit beaucoup, mais ce n'étoit pas tout le bien poſſible & néceſſaire. Au mois de mars 1717, il fut arrêté que les billets de banque ſeroient reçus en paiement des impoſitions dans tous les bureaux, & qu'ils ſeroient acquittés à vue & ſans eſcompte par ceux qui étoient chargés du maniement des deniers publics. Par ce réglement important, on retenoit le produit des tributs dans

les provinces, on épargnoit au prince & à la nation la voiture de l'argent, & les circuits auſſi multipliés qu'inutiles, qu'il faiſoit entre les mains de diverstréſoriers. Cette opération, qui porta le crédit de la banque au plus haut période, ne fut pas moins utile au gouvernement. Ses recouvremens ne ſe firent pas ſeulement ſans ces violences, qui depuis ſi long-tems, décrioient l'adminiſtration & déſeſpéroient les peuples; il vit encore dans ſes revenus une augmentation continuelle & rapide, qui ne pouvoit pas manquer de changer un jour ſa ſituation.

Le ſpectacle ineſpéré de tant d'avantages, fit regarder Law comme un génie juſte, étendu, élevé, qui dédaignoit la fortune, qui aimoit la gloire, qui vouloit aller à la poſtérité par de grandes choſes. La reconnoiſſance le jugeoit digne des monumens publics les plus honorables. Cet étranger hardi & entreprenant profita d'une diſpoſition ſi favorable des eſprits, pour accélérer l'exécution d'un projet qui l'occupoit depuis très-long-tems.

Il obtint au mois d'août 1717 la permiſſion d'établir la compagnie d'Occident, dont les droits ſe bornerent d'abord au commerce excluſif de la Louyſiane, & des caſtors du Canada. Les privileges anciennement accordés pour le commerce d'Afrique, des Indes & de la Chine, ſe fondirent bientôt dans

la nouvelle ſociété. Son ambition étoit de rembourſer les dettes de l'état. Pour la mettre en état de ſuivre un ſi grand projet, le gouvernement lui accorda la vente du tabac, les monnoies, les recettes & les fermes générales.

Afin d'accélérer la révolution, Law voulut, le 4 décembre 1718, que la banque qu'il avoit établie deux ans auparavant, & qui ne confondant pas ſes intérêts avec ceux de l'état, avoit été d'une ſi grande utilité, fût convertie en banque royale. Ses billets tinrent lieu de monnoie entre les particuliers, & on les reçut en paiement dans toutes les caiſſes royales.

Les premieres opérations du nouveau ſyſtême ſubjuguerent toutes les imaginations. Les actions de la compagnie, achetées la plupart avec des billets d'état, & qui l'une dans l'autre ne coûtoient pas réellement cinq cents livres, valurent juſqu'à dix mille francs, payables en billets de banque. Le François, l'étranger, les gens les plus ſenſés vendoient leurs contrats, leurs terres, leurs bijoux, pour jouer un jeu ſi extraordinaire. L'or & l'argent tomberent dans le plus grand aviliſſement. On ne vouloit que du papier.

Il n'étoit peut-être pas impoſſible que cet enthouſiaſme ſe ſoutînt aſſez long-tems pour être de quelque utilité, ſi les vues de Law avoient été ſuivies. Ce calculateur, malgré

la hardieſſe de ſes principes, vouloit borner le nombre des actions, quoiqu'il ne pût être jamais forcé de les rembourſer : mais il étoit ſur-tout déterminé à ne pas répandre pour plus d'un milliard ou douze cents millions de billets de banque. On ſuppoſoit que c'étoit la maſſe du numéraire qui circuloit dans le royaume ; & il ſe flattoit d'en attirer par ſes opérations une aſſez grande quantité dans les coffres du roi, pour pouvoir faire face à ceux qui voudroient changer en métaux leur papier-monnoie. Un plan, dont le ſuccès étoit ſi peu vraiſemblable, fut encore dérangé par la conduite du régent.

Ce prince avoit reçu de la nature une pénétration vive, une mémoire rare, un ſens droit & juſte. Il dut au travail une éloquence noble, un diſcernement exquis, le goût & la pratique des arts. A la guerre, il montra une valeur brillante, & dans les affaires une dextérité pleine de franchiſe. Son caractere & les circonſtances le placerent dans des ſituations délicates, où il acquit une grande connoiſſance des hommes & une expérience prématurée. L'eſpèce de diſgrace où il vécut long-tems, lui donna des mœurs ſociales. Il étoit d'un accès facile. On n'avoit ni humeur, ni hauteur à craindre dans ſon commerce. Sa converſation étoit inſinuante, & ſes manieres remplies de grace.

Il eut de la bonté, ou du moins il en prenoit le maſque.

Tant de qualités aimables, tant de qualités eſtimables ne produiſirent pas les grands effets qu'on en pouvoit attendre. La foibleſſe de Philippe rendit inutiles à la nation tons ces avantages. Jamais il ne put prendre ſur lui de rien refuſer à ſes amis, à ſes ennemis, à ſes maîtreſſes, ſur-tout à Dubois, le plus corrompu, le plus corrupteur des hommes. Cette impuiſſance éclata ſinguliérement à l'époque du ſyſtême. Pour aſſouvir la cupidité de tous ceux qui avoient l'audace de ſe dire ou de ſe croire néceſſaires, il créa ſix cents vingt-quatre mille actions, dont la valeur s'éleva au-deſſus de ſix milliards, & en billets de banque pour la ſomme de 2,696,400,000 livres.

Une diſproportion ſi énorme entre le papier, & l'argent, ſeroit peut-être tolérable chez un peuple libre où elle ſe ſeroit formée par degrés. Les citoyens accoutumés à regarder la nation comme un corps permanent & indépendant, l'acceptent d'autant plus volontiers pour caution, qu'ils ont rarement une connoiſſance exacte de ſes facultés, & qu'ils ont de ſa juſtice une idée favorable, fondée ordinairement ſur l'expérience. Avec ce préjugé, le crédit y eſt ſouvent porté au-delà des reſſources & des ſûretés. Il n'en eſt pas ainſi dans les monarchies ab-

ſolues, dans celles ſur-tout qui ont ſouvent violé leurs engagemens. Si dans un inſtant de vertige, on leur accorde une confiance aveugle, c'eſt toujours pour peu de tems. Leur inſolvabilité frappe bientôt les yeux les moins clair voyans. La bonne-foi du monarque, l'hypotheque, les fonds, tout paroît imaginaire. Le créancier revenu de ſon premier éblouiſſement, revendique ſon argent avec une impatience proportionnée à ſes inquiétudes. L'hiſtoire du ſyſtême vient à l'appui de cette vérité.

Le deſir d'écarter ceux qui revenus les premiers de la folie générale, cherchoient à convertir leur papier en métaux, fit recourir à des expédiens, tels que les auroit propoſés l'ennemi le plus acharné de la nation. L'or fut proſcrit dans le commerce. Il fut défendu à tous les citoyens de garder chez eux plus de cinq cents livres en eſpèces. Un édit annonça pluſieurs diminutions ſucceſſives dans les monnoies. Ces tyranniques moyens n'arrêterent pas ſeulement les demandes ; ils réduiſirent encore quelques hommes timides à la cruelle néceſſité de porter à la banque de nouveaux fonds. Mais ce ſuccès paſſager ne cachoit pas même l'abîme creuſé ſi imprudemment.

Pour étayer un édifice qui crouloit de toutes parts, il fut arrêté que l'argent ſeroit porté à 82 livres 10 ſols le marc, que le bil-

let de banque ſeroit réduit à la moitié de ſa valeur, & l'action à cinq neuviemes. Ce rapprochement du papier & de l'argent étoit peut-être l'idée la moins déraiſonnable qu'il fût poſſible de ſuivre, dans la ſituation déſeſpérée où étoient les affaires. Elle acheva cependant de tout confondre. La conſternation fut univerſelle. Chacun penſa avoit perdu la moitié de ſon bien, & s'empreſſa de retirer le reſte. Les caiſſes étoient vuides, & il ſe trouva que les agioteurs n'avoient embraſſé que des chimeres. Alors diſparut Law, & avec lui l'eſpoir, aveuglement conçu, d'obtenir le rétabliſſement de la fortune publique par ſes lumieres. Tout tomba dans la confuſion.

Il ne paroiſſoit pas poſſible de débrouiller le chaos. Pour y parvenir, on créa le 26 janvier 1721 un tribunal, où les contrats de rente viagere & perpétuelle, les actions, les billets de banque, tous les papiers royaux, de quelque nature qu'ils fuſſent, devoient être dépoſés dans deux mois, & leur validité diſcutée enſuite.

On reconnut par cet examen, ſi célebre ſous le nom de *viſa*, qu'il avoit été livré à à la circulation pour 2,696,400,000 livres de billets de banque. Il en fut brûlé pour 707,327,460 livres qui ne furent pas admis à la liquidation. Les agioteurs furent condamnés à une reſtitution de 187,893,661

livres. D'autres opérations diminuerent encore la dette nationale. La machine politique commença à marcher; mais ſes mouvemens ne furent jamais faciles, ni même réguliers.

De quelque maniere que fuſſent depuis adminiſtrées les finances du royaume, elles ne ſe trouverent jamais ſuffiſantes pour les dépenſes qu'on ſe permettoit. C'eſt une vérité fâcheuſe dont nous avons la démonſtration ſous les yeux. Inutilement on multiplioit les impôts: les beſoins, les fantaiſies, les déprédations augmentoient encore davantage, & le fiſc s'obéroit toujours. A la mort de Louis XV le revenu public s'élevoit à 475,331,874 livres. Mais les engagemens, malgré cette foule de banqueroutes qu'on s'étoit permiſes, montoient à 190,858,531 livres. Il ne reſtoit donc de libre que 194,473,343 livres. Les dépenſes de l'état exigeoient 210,000,000 livres. C'étoit par conſéquent une vuide de 25,526,657 livres dans le tréſor de l'état.

La nation compte ſur un meilleur uſage du revenu public dans le nouveau regne. Ses eſpérances ont pour baſe l'amour de l'ordre, le dédain du faſte, l'eſprit de juſtice, ces autres vertus ſimples & modeſtes, qui parurent ſe raſſembler autour du trône lorſque Louis XVI y monta.

Jeune prince, toi qui as pu conſerver

l'horreur du vice & de la diſſipation, au milieu de la cour la plus diſſolue, & ſous le plus inepte des inſtituteurs, daigne m'écouter avec indulgence, parce que je ſuis un homme de bien & un tes meilleurs ſujets, parce que je n'ai aucune prétention à tes graces, & que le matin & le ſoir je leve des mains pures vers le ciel, pour le bonheur de l'eſpèce humaine & pour la proſpérité & la gloire de ton regne. La hardieſſe avec laquelle je te dirai des vérités que ton prédéceſſeur n'entendit jamais de la bouche de ſes flatteurs, & que tu n'entendras pas davantage de ceux qui t'entourent, eſt le plus grand éloge que je puiſſe faire de ton caractere.

Tu regnes ſur le plus bel empire de l'univers. Malgré la décadence où il eſt tombé, il n'y a aucun endroit de la terre où les arts & les ſciences ſe ſoutiennent avec autant de ſplendeur. Les nations voiſines ont beſoin de toi, & tu peux te paſſer d'elles. Si tes provinces jouiſſoient de la fécondité dont elles ſont ſuſceptibles, ſi tes troupes, ſans être beaucoup plus nombreuſes, étoient auſſi bien diſciplinées qu'elles peuvent l'être, ſi tes revenus, ſans s'accroître, étoient mieux adminiſtrés, ſi l'eſprit d'économie dirigeoit les dépenſes de tes miniſtres & celles de ton palais, ſi tes dettes étoient acquittées,

quelle puiſſance ſeroit auſſi formidable que la tienne?

Dis-moi, quel eſt le monarque qui commande à des ſujets auſſi patiens, auſſi fideles, auſſi affectionnés? Eſt-il une nation plus franche, plus active, plus induſtrieuſe? L'Europe entiere n'y a-t-elle pas pris cet eſprit ſocial, qui diſtingue ſi heureuſement notre âge des ſiecles qui l'ont précédé? Les hommes d'état de tous les pays n'ont-ils pas jugé ton empire inépuiſable? Toi-même, tu connoîtras toute l'étendue de ſes reſſources, ſi tu te dis ſans délai: je ſuis jeune, mais je veux le bien. La fermeté triomphe de tous les obſtacles. Qu'on me préſente un tableau fidele de ma ſituation: quel qu'il ſoit, je n'en ferai point effrayé. Tu as ordonné; je vais obéir. Ah! ſi tandis que je parlerai deux larmes s'échappent de tes yeux, nous ſommes ſauvés.

Lorſqu'un événement inattendu fit paſſer le ſceptre dans tes mains inexpérimentées, la marine françoiſe, un moment, un ſeul moment redoutable, avoit ceſſé d'exiſter. La foibleſſe, le déſordre & la corruption l'avoient replongée dans le néant, d'où elle étoit ſortie à l'époque la plus brillante de la monarchie. Elle n'avoit pu ni défendre nos poſſeſſions éloignées, ni préſerver nos côtes de l'invaſion & du pillage. Sur toutes les plages du globe, nos navigateurs, nos com-

merçans étoient expoſés à des avanies ruineuſes, & à des humiliations cent fois plus intolérables.

Les forces & les tréſors de la nation avoient été prodigués pour des intérêts étrangers, & peut-être oppoſés aux nôtres. Mais, qu'eſt-ce que l'or, qu'eſt-ce que le ſang en comparaiſon de l'honneur ! Nos armes, autrefois ſi redoutées, n'inſpiroient plus aucun effroi. A peine nous accordoit-on du courage.

Nos envoyés, qui ſi long-tems allerent moins négocier dans les autres cours, qu'y manifeſter les intentions, j'ai preſque dit les volontés de leur maître, nos envoyés étoient dédaignés. Les tranſactions les plus importantes y étoient conclues, ſans qu'on s'en fût expliqué avec eux. Des puiſſances alliées partageoient entre elles des empires à notre inſçu : à notre inſçu ! A-t-on jamais annoncé d'une maniere plus outrageante & moins équivoque, le peu de poids dont on nous comptoit dans la balance générale des affaires politiques de l'Europe? O ſplendeur, ô reſpect du nom François, qu'étois-tu devenu ?

Voilà, jeune ſouverain, ta poſition hors des limites de ton empire. Tu baiſſes les yeux, tu n'oſes la regarder. Au-dedans, elle n'eſt pas meilleure.

J'en atteſte cette continuité de banque-

routes exécutées d'année en année, de mois en mois, ſous le regne de tes prédéceſſeurs. C'eſt ainſi qu'on a conduit inſenſiblement à la derniere indigence, une multitude de ſujets, à qui l'on n'eut d'autre reproche à faire que d'avoir indiſcretement confié leur fortune à leurs ſouverains, & d'avoir ignoré la valeur de leur promeſſe ſacrée. On rougiroit de manquer à ſon ennemi, & les rois, les peres de la patrie, ne rougiſſent point de manquer auſſi cruellement, auſſi baſſement à leurs enfans! O proſtitution abominable de leurs ſermens! Encore ſi ces malheureuſes victimes pouvoient ſe conſoler par la néceſſité des circonſtances, par l'urgence toujours renaiſſante des beſoins publics: mais c'eſt après des années d'une longue paix, que ces perfidies ont été conſenties, ſans qu'on en vît d'autre motif que le pillage des finances, abandonnées à une foule de mains auſſi viles que rapaces. Vois-en la chaîne deſcendre du trône vers ſes premieres marches, & de-là s'étendre vers les derniers confins de la ſociété. Vois ce qui arrive lorſque le monarque ſépare ſes intérêts des intérêts de ſes peuples.

Jette les yeux ſur la capitale de ton empire, & tu y trouveras deux claſſes de citoyens. Les uns, regorgeant de richeſſes, étalent un luxe qui indigne ceux qu'il ne corrompt pas; les autres, plongés dans l'in-

digence, l'accroiſſent encore par le maſque d'une aiſance qui leur manque : car telle eſt la puiſſance de l'or, lorſqu'il eſt devenu le dieu d'une nation, qu'il ſupplée à tout talent, qu'il remplace toute vertu, qu'il faut avoir des richeſſes ou faire croire qu'on en a. Au milieu de ce ramas d'hommes diſſolus, tu verras quelques citoyens laborieux, honnêtes, économes, induſtrieux, à demi-proſcrits par des loix vicieuſes que l'intolérance a dictées, éloignés de toutes les fonctions publiques, toujours prêts à s'expatrier, parce qu'il ne leur eſt pas permis de s'enraciner par des propriétés, dans un état où ils exiſtent ſans honneur civil & ſans ſécurité.

Fixe tes regards ſur les provinces, où s'éteignent tous les genres d'induſtrie. Tu les verras ſuccombant ſous le fardeau des impoſitions, & ſous les vexations auſſi variées que cruelles de la nuée des ſatellites du traitant.

Abaiſſe-les enſuite ſur les campagnes & conſidere d'un œil ſec, ſi tu le peux, celui qui nous enrichit condamné à mourir de miſere, l'infortuné laboureur auquel il reſte à peine, des terres qu'il a cultivées, aſſez de paille pour couvrir ſa chaumiere & ſe faire un lit. Vois le concuſſionnaire protégé tourner auprès de ſa pauvre demeure, pour trouver dans l'apparence de quelque amé-

lioration à ſon triſte ſort, le prétexte de redoubler ſes extorſions. Vois des troupes d'hommes qui n'ont rien, quitter dès l'aurore leur habitation, & s'acheminer, eux, leurs femmes, leurs enfans, leurs beſtiaux, ſans ſalaire, ſans nourriture, à la confection des routes, dont l'avantage n'eſt que pour ceux qui poſſedent tout.

Je le vois. Ton ame ſenſible eſt accablée de douleur, & tu demandes, en ſoupirant, quel eſt le remede à tant de maux. On te le dira; tu te le diras à toi-même. Mais auparavant ſaches que le monarque qui n'a que des vertus pacifiques peut ſe faire aimer de ſes ſujets, mais qu'il n'y a que la force qui le faſſe reſpecter de ſes voiſins; que les rois n'ont point de parens, & que les pactes de famille ne durent qu'autant que les contractans y trouvent leur intérêt; qu'il y a encore moins de fonds à faire ſur ton alliance avec une maiſon artificieuſe, qui exige rigoureuſement l'obſervation des traités faits avec elle, ſans jamais manquer de prétextes pour en éluder les conditions, lorſqu'elles traverſent ſon agrandiſſement; qu'un roi, le ſeul homme qui ignore s'il a à ſes cotés un véritable ami, n'en a point hors de ſes états & ne doit compter que ſur lui-même; qu'un empire ne peut pas plus ſubſiſter ſans mœurs & ſans vertu, qu'une famille particuliere; qu'il s'avance comme elle à ſa ruine par les diſſipa-

diſſipations, & ne ſe peut relever comme elle que par l'économie; que le faſte n'ajoute rien à la majeſté du trône; qu'un de tes aïeux ne ſe montra jamais plus grand, que lorſque accompagné de quelques gardes qui lui étoient inutiles, plus ſimplement vétu qu'un de ſes ſujets, le dos appuyé contre un chêne, il écoutoit les plaintes & décidoit les différends; & que ton état ſortira de l'abîme creuſé par tes aïeux, ſi tu te réſous à conformer ta conduite à celle d'un particulier riche, mais obéré, & cependant aſſez honnête pour vouloir ſatisfaire aux engagemens inconſidérés de ſes peres, & aſſez juſte pour s'indigner de tous les moyens tyranniques & les rejetter.

Demande-toi pendant le jour, pendant la nuit, au milieu du tumulte de ta cour, dans le ſilence de ton cabinet, lorſque tu méditeras, & quel eſt l'inſtant où tu ne duſſes pas méditer ſur le bonheur de vingt-deux millions d'hommes que tu chéris, qui t'aiment, & qui preſſent par leurs vœux le moment de t'adorer, demande-toi ſi ton intention eſt de perpétuer les profuſions inſenſées de ton palais.

De garder cette multitude d'officiers, grands & ſubalternes, qui te dévorent.

D'éterniſer le diſpendieux entretien de tant de châteaux inutiles, & les énormes ſalaires de ceux qui les gouvernent.

De doubler, tripler les dépenſes de ta maiſon par des voyages non moins coûteux qu'inutiles.

De diſſiper en fêtes ſcandaleuſes la ſubſiſtance de ton peuple.

De permettre qu'on éleve ſous tes yeux des tables d'un jeu ruineux, ſource d'aviliſſement & de corruption.

D'épuiſer ton tréſor pour fournir au faſte des tiens, & leur continuer un état dont la magnificence ſoit l'émule de la tienne.

De ſouffrir que l'exemple d'un luxe perfide dérange la tête de nos femmes & faſſe le déſeſpoir de leurs époux.

De ſacrifier chaque jour à la nourriture de tes chevaux des ſubſiſtances, dont l'équivalent nourriroit pluſieurs milliers de tes ſujets qui meurent de faim & de miſere.

D'accorder à des membres qui ne ſont déja que trop gratifiés & à des militaires largement ſtipendiés pendant de longues années d'oiſiveté, des ſommes extraordinaires pour des opérations qui ſont de leur devoir, & que dans tout autre gouvernement que le tien, ils exécuteroient à leurs dépens.

De perſiſter dans l'infructueuſe poſſeſſion de domaines immenſes qui ne te rendent rien, & dont l'aliénation, en acquittant une partie de ta dette, accroîtroit & ton

revenu & la richeſſe de la nation. Celui à qui tout appartient comme ſouverain ne doit rien avoir comme particulier.

De te prêter à l'inſatiable avidité de tes courtiſans, & des courtiſans de tes proches.

De permettre que les grands, les magiſtrats, tous les hommes puiſſans ou protégés de ton empire, continuent d'écarter loin d'eux le fardeau de l'impôt pour le faire retomber ſur le peuple : eſpèce de concuſſion contre laquelle le gémiſſement des opprimés & les remontrances des hommes éclairés réclament inutilement & depuis ſi long-tems.

De confirmer dans un corps qui poſſede le quart des biens du royaume, le privilege abſurde de s'impoſer à ſa diſcrétion, & par l'épithete de gratuits qu'il ne rougit pas de donner à ſes ſubſides, de te ſignifier qu'il ne te doit rien, qu'il n'en a pas moins droit à ta protection & à tous les avantages de la ſociété, ſans en acquitter aucune des charges, & que tu n'en as aucun à ſa reconnoiſſance.

Lorſqu'à ces queſtions, tu auras fait toi-même les réponſes juſtes & vraies que ton ame ſenſible & royale t'inſpirera, agis en conſéquence. Sois ferme. Ne te laiſſe ébranler par aucune de ces repréſentations que la duplicité & l'intérêt perſonnel imagineront

pour t'arrêter, peut-être même pour t'inſpirer de l'effroi; & ſois ſûr d'être bientôt le plus honoré & le plus redoutable des potentats de la terre.

Oui, Louis XVI, tel eſt le ſort qui t'attend, & c'eſt dans la confiance que tu l'obtiendras, que je ſuis attaché à la vie. Il ne me reſte plus qu'un mot à te dire, mais il eſt important. C'eſt de regarder comme le plus dangereux des impoſteurs, comme l'ennemi le plus cruel de notre bonheur & de ta gloire, le flatteur impudent qui ne balancera pas à t'aſſoupir dans une tranquillité funeſte, ſoit en affoibliſſant à tes yeux la peinture affligeante de ta ſituation, ſoit en t'exagérant l'indécence, le danger, la difficulté de l'emploi des reſſources qui ſe préſenteront à ton eſprit.

Tu entendras murmurer autour de toi: *Cela ne ſe peut, & quand cela ſe pourroit, ce ſont des innovations.* Des innovations! Soit. Mais tant de découvertes dans les ſciences & dans les arts n'en ont-elles pas été? L'art de bien gouverner eſt-il donc le ſeul qu'on ne puiſſe perfectionner? L'aſſemblée des états d'une grande nation, le retour à la liberté primitive, l'exercice reſpectable des premiers actes de la juſtice naturelle, ſeroient-ce donc des innovations?

XIX. Situation de la compagnie des Indes, à la chute du ſyſtême.

A la chute du ſyſtême, le gouvernement abandonna à la compagnie des Indes le monopole du tabac, en paiement des quatre-vingt-dix millions qu'elle lui avoit prêtés; il lui accorda le privilege excluſif de toutes les loteries du royaume; il lui permit de convertir en rentes viageres ou tontines une partie de ſes actions. Ce qui en reſta ne paſſa pas le nombre de cinquante ſix mille, qui furent réduites par des événemens poſtérieurs à cinquante mille deux cents ſoixante-huit quatre dixiemes. Malheureuſement cette ſociété conſerva les privileges des différentes compagnies dont elle étoit formée, & cette prérogative ne ſervit pas à lui donner de la puiſſance & de la ſageſſe. Elle gêna la traite des nègres; elle arrêta les progrès des colonies à ſucre. La plupart de ſes privileges ne firent qu'autoriſer des monopoles odieux. Les pays les plus fertiles de la terre ne furent entre ſes mains ni peuplés, ni cultivés. L'eſprit de finance qui rétrécit les vues, comme l'eſprit de commerce les étend, s'empara de la compagnie, & ne la quitta plus. Les directeurs ne ſongerent qu'à tirer de l'argent des droits cédés en Amérique, en Afrique, en Aſie, à la compagnie. Elle devint une ſociété de fermiers, plutôt que de négocians. Si elle n'eût eu la probité de

payer les dettes accumulées depuis un ſiecle par la nation dans l'Inde, ſi elle n'eût eu la précaution de mettre Pondichery à l'abri de l'invaſion en l'entourant de murs, on ſe trouveroit réduit à l'impoſſibilité de louer aucune partie de ſon adminiſtration. Son commerce fut foible & précaire, juſqu'au moment où Orri fut chargé des finances du royaume.

XX. Succès éclatans de la compagnie. Quels ſont ceux de ſes agens qui les lui procurent.

Ce miniſtre, dont l'intégrité & le déſintéreſſement formoient le caractere, gâtoit ſes vertus par une rudeſſe qu'il juſtifioit d'une maniere peu honorable pour ſa nation. *Comment cela pourroit-il être autrement?* diſoit-il un jour à un de ſes amis qui lui reprochoit ſa brutalité: *ſur cent perſonnes que je vois par jour, cinquante me prennent pour un ſot, & cinquante pour un fripon?* Il avoit un frere nommé Fulvy, dont les principes étoient moins auſteres, mais qui avoit plus de liant & de capacité. Il lui confia le ſoin de la compagnie, qui devoit prendre néceſſairement de l'activité dans de telles mains.

Les deux freres, malgré les préjugés anciens & nouveaux, malgré l'horreur qu'on avoit pour un rejeton du ſyſtême, malgré l'autorité de la Sorbonne qui avoit déclaré le dividende des actions uſuraire, malgré l'aveuglement d'une nation aſſez crédule

pour n'être pas révoltée d'une déciſion ſi abſurde, réuſſirent à perſuader au cardinal de Fleury qu'il convenoit de protéger efficacement la compagnie des Indes. Ils engagerent même ce miniſtre, plus habile dans l'art de ménager les richeſſes que dans celui de les multiplier, à prodiguer les bienfaits du roi à cet établiſſement. Le ſoin d'en conduire le commerce & d'en augmenter les forces, fut enſuite confié à pluſieurs ſujets d'une capacité connue.

Dumas fut envoyé à Pondichery. Bientôt il obtint de la cour de Delhy la permiſſion de battre monnoie, privilege qui valut quatre à cinq cents mille francs par an. Il ſe fit céder le territoire de Karical, qui donna une part conſidérable dans le commerce du Tanjaour. Quelque tems après, cent mille Marattes firent une invaſion dans le Décan. Ils attaquerent le nabab d'Arcate, qui fut vaincu & tué. Sa famille & pluſieurs de ſes ſujets ſe réfugierent à Pondichery. On les reçut avec les égards qui étoient dus à des alliés malheureux. Ragogi Bouſſola, général du parti victorieux, demandoit qu'on les lui livrât. Il voulut même exiger douze cents mille livres, en vertu d'un tribut auquel il prétendoit que les François s'étoient anciennement ſoumis.

Dumas répondit que tant que les Mogols avoient été les maîtres de ces contrées, ils

avoient toujours traité les François avec la considération due à l'une des plus illustres nations du monde, & qu'elle se faisoit gloire de protéger à son tour ses bienfaiteurs; qu'il n'étoit pas dans le caractere de ce peuple magnanime d'abandonner une troupe de femmes, d'enfans, de malheureux sans défense, pour les voir égorger; que les fugitifs renfermés dans la ville étoient sous la protection de son roi, qui s'honoroit surtout de la qualité de protecteur des infortunés; que tout ce qu'il y avoit de François dans Pondichery perdroit volontiers la vie pour les défendre; qu'il lui en coûteroit la tête, si son souverain savoit qu'il eût seulement écouté la proposition d'une redevance. Il ajouta qu'il étoit disposé à défendre sa place jusqu'à la derniere extrémité, & que si la fortune lui étoit contraire, il s'en retourneroit en Europe sur ses vaisseaux. Que c'étoit à Ragogi à juger s'il lui convenoit d'exposer à une destruction entiere une armée, dont le plus grand bonheur devoit être de s'emparer d'un monceau de ruines.

Les Indiens n'étoient pas accoutumés à entendre parler les François avec tant de dignité. Cette fierté jetta le général des Marattes dans l'incertitude. Des négociations habilement conduites le déciderent à accorder la paix à Pondichery.

Tandis que Dumas donnoit des richeſſes & de la conſidération à la compagnie, le gouvernement envoya la Bourdonais à l'iſle de France.

Au tems de leurs premieres navigations aux Indes, les Portugais avoient découvert entre le dix-neuvieme & le vingtieme degrés de latitude, trois iſles, qu'ils appellerent Maſcarenhas, Cerné, & Rodrigue. Ils n'y trouverent, ni hommes, ni quadrupedes, & n'y formerent aucun établiſſement. La plus occidentale de ces iſles, qu'ils avoient nommée Maſcarenhas, eut vers l'an 1660 pour premiers habitans, ſept à huit François. Cinq ans après, vingt-deux de leurs concitoyens les joignirent. Le déſaſtre qui détruiſit la colonie de Madagaſcar, augmenta bientôt leur nombre. L'éducation des troupeaux fut la premiere reſſource de ces aventuriers, tranſplantés ſous un nouveau ciel. Ils cultiverent enſuite les grains de l'Europe, les fruits de l'Aſie & de l'Afrique, quelques végétaux propres à ce doux climat. La ſanté, l'aiſance, la liberté dont ils jouiſſoient, fixerent ſur leur territoire pluſieurs des navigateurs qui alloient y demander des rafraîchiſſemens & des ſubſiſtances. La population étendit l'induſtrie. En 1718, la découverte de quelques cafiers ſauvages fit imaginer de tirer d'Arabie pluſieurs pieds de café, qui multiplierent très-

heureuſement. La culture de cet arbre précieux, & tous les autres travaux pénibles, occuperent les eſclaves qu'on tiroit des côtes d'Afrique ou de Madagaſcar. Alors l'isle Maſcarenhas, qui avoit quitté ſon nom pour prendre celui de Bourbon, devint un objet important pour la compagnie. Malheureuſement la colonie n'avoit point de port.

Cet inconvénient tourna les yeux du miniſtère de Verſailles vers l'isle de Cerné où les Portugais, ſuivant leur méthode, avoient jetté quelques quadrupèdes & des volailles pour les beſoins de ceux de leurs navires que les circonſtances détermineroient à y relâcher. Les Hollandois qui s'y établirent depuis, l'abandonnerent en 1712, pour ne pas trop multiplier leurs poſſeſſions. Elle étoit déſerte lorſque les François y aborderent en 1720, & changerent ſon nom de Maurice en celui d'isle de France qu'elle porte encore.

Ses premiers colons vinrent de Bourbon. On les oublia pendant quinze ans. Ils ne formerent, pour ainſi dire, qu'un corps-de-garde, chargé d'arborer un pavillon qui apprît aux nations que cette iſle avoit un maître. La compagnie, long-tems incertaine, ſe décida enfin à la conſerver, & la Bourdonais fut chargé en 1735 de la rendre utile.

Cet homme, depuis ſi célébre, étoit né à

Saint-Malo. A dix ans il s'étoit embarqué. Aucune conſidération n'avoit interrompu ſes voyages, & dans preſque tous il avoit fait des choſes remarquables. Les Arabes & les Portugais, prêts à s'égorger à Moka, s'étoient rapprochés par ſa médiation. Sa valeur éclata dans la guerre de Mahé. Il étoit le premier des François qui eût imaginé d'armer dans les mers des Indes. On le connoiſſoit également propre à conſtruire des vaiſſeaux, à les conduire & à les défendre. Ses projets portoient l'empreinte du génie, & l'eſprit de détail qu'il avoit ſupérieurement, ne rétréciſſoit pas ſes vues. Les difficultés n'étonnoient jamais ſon ame, & il avoit le rare talent d'élever à ſa hauteur les hommes ſoumis à ſes ordres. Ses ennemis lui reprocherent une paſſion démeſurée pour les richeſſes, & il faut convenir qu'il n'étoit pas délicat ſur le choix des moyens qui pouvoient lui en procurer.

Dès que la Bourdonais fut arrivé à l'iſle de France, il chercha à la connoître. Son heureſe pénétration, ſon infatigable activité, abrégerent le travail. Dans peu on le vit occupé à inſpirer de l'émulation aux premiers colons de l'iſle, entiérement découragés par l'abandon où on les avoit laiſſés, à aſſujettir à un ordre rigoureux les brigands récemment arrivés de la métropole. Il fit cultiver le riz & le bled, pour la nourriture des Européens.

Le manioc, qu'il avoit porté du Bréſil, fut deſtiné à la ſubſiſtance des eſclaves. Madagaſcar devoit lui fournir la viande néceſſaire à la conſommation journaliere des navigateurs & des habitans, juſqu'à ce que les troupeaux qu'il en avoit tirés fuſſent aſſez multipliés pour remplacer ces ſecours étrangers. Un poſte qu'il avoit placé à la petite isle de Rodrigue, ne le laiſſoit pas manquer de tortues pour les malades. Bientôt les vaiſſeaux qui alloient aux Indes, trouverent les rafraîchiſſemens, les commodités néceſſaires après une longue navigation. Trois navires, dont l'un étoit de cinq cents tonneaux, ſortirent des arſenaux qu'il avoit élevés. Si le fondateur n'eut pas la conſolation de porter la colonie au degré de proſpérité dont elle étoit ſuſceptible, il eut du moins la gloire d'avoir découvert ce qu'elle pourroit devenir dans des mains habiles.

Cependant ces créations, quoique faites comme par magie, n'eurent pas l'approbation de ceux qu'elles intéreſſoient le plus. La Bourdonais fut réduit à ſe juſtifier. Un des directeurs lui demandoit un jour, comment il avoit ſi mal fait les affaires de la compagnie, & ſi bien les ſiennes. *C'eſt*, répondit-il, *que j'ai fait mes affaires ſelon mes lumieres, & celles de la compagnie d'après vos inſtructions.*

Par-tout les grands hommes ont fait plus

que les grands corps. Les peuples & les ſociétés ne ſont que les inſtrumens des hommes de génie : ce ſont eux qui ont fondé des états, des colonies. L'Eſpagne, le Portugal, la Hollande & l'Angleterre, doivent leurs conquêtes ou leurs établiſſemens des Indes à des navigateurs, des guerriers, ou des légiſlateurs d'une ame ſupérieure. La France ſurtout eſt plus redevable de ſa gloire à quelques heureux particuliers, qu'à ſon gouvernement. Un de ces ſujets rares venoit d'établir la puiſſance des François ſur deux isles importantes de l'Afrique ; un autre encore plus extraordinaire l'illuſtroit en Aſie, c'étoit Dupleix.

Il fut d'abord envoyé ſur les bords du Gange, où il avoit la direction de la colonie de Chandernagor. Cet établiſſement, quoique formé dans la région de l'univers la plus propre aux grandes entrepriſes de commerce, n'avoit fait que languir juſqu'au tems de ſon adminiſtration. La compagnie ne s'étoit pas trouvée en état d'y faire paſſer des fonds conſidérables, & ſes agens tranſplantés dans l'Inde ſans un commencement de fortune, n'avoient pu profiter de la liberté qu'on leur laiſſoit d'avancer leurs affaires particulieres. L'activité du nouveau gouverneur, qui apportoit des richeſſes conſidérables acquiſes par dix ans d'heureux travaux, ſe communiqua à tous les eſprits. Dans un pays qui

regorge d'argent, ils trouverent aiſément du crédit, lorſqu'ils commencerent à s'en montrer dignes. Chandernagor devint bientôt un ſujet d'étonnement pour ſes voiſins, & de jalouſie pour ſes rivaux. Dupleix, qui avoit aſſocié à ſes vaſtes ſpéculations les autres François, s'ouvrit des ſources de commerce dans tout le Mogol, & juſque dans le Thibet. En arrivant il n'avoit pas trouvé une chaloupe, & il arma juſqu'à quinze bâtimens à la fois. Ces vaiſſeaux négocioient d'Inde en Inde. Il en expédioit pour la mer Rouge, pour le golfe Perſique, pour Surate, pour Goa, pour les Maldives, pour Manille, pour toutes les mers où il étoit poſſible de faire un commerce avantageux.

Il y avoit douze ans que Dupleix ſoutenoit l'honneur du nom François dans le Gange, qu'il étendoit la fortune publique & les fortunes particulieres, lorſqu'en 1742 il fut appellé à Pondichery pour y prendre la direction générale des affaires de la compagnie dans l'Inde. Elles étoient alors plus floriſſantes qu'elles ne l'avoient jamais été, qu'elles ne l'ont été depuis, puiſque les retours de cette année s'élevèrent à vingt-quatre millions. Si l'on eût continué à ſe bien conduire, ſi l'on eût voulu prendre plus de confiances en deux hommes tels que Dupleix & la Bourdonais, il eſt vraiſemblable qu'on au-

roit acquis une puiſſance qui eût été difficilement détruite.

La Bourdonais prévoyoit alors une rupture entre l'Angleterre & la France, & il propoſa un projet qui devoit donner aux vaiſſeaux de ſa nation l'empire des mers de l'Aſie pendant toute la guerre. Convaincu que celle des deux nations qui ſeroit la premiere en armes dans l'Inde, auroit un avantage déciſif, il demanda une eſcadre qu'il conduiroit à l'isle de France, où il attendroit le commencement des hoſtilités. Alors il devoit partir de cette isle & aller croiſer dans le détroit de la Sonde, par lequel paſſent la plupart des vaiſſeaux qui vont à la Chine, & tous ceux qui en reviennent. Il y auroit intercepté les bâtimens Anglois, & ſauvé ceux de ſon pays. Il s'y ſeroit même emparé de la petite eſcadre que l'Angleterre envoya dans les mêmes parages, & maître des mers de l'Inde il y auroit ruiné tous les établiſſemens Anglois.

Le miniſtère approuva ce plan. On accorda à la Bourdonais cinq vaiſſeaux de guerre, & il mit à la voile.

A peine étoit-il parti, que les directeurs également bleſſés du myſtère qu'on leur avoit fait de la deſtination de l'eſcadre, de la dépenſe où elle les engageoit, des avantages qu'elle devoit procurer à un homme qu'ils ne trouvoient pas aſſez dépendant, renouvelle-

rent les cris qu'ils avoient déja pouſſés ſur l'inutilité de cet armement. Ils étoient ou paroiſſoient ſi perſuadés de la neutralité qui s'obſerveroit dans l'Inde entre les deux compagnies, qu'ils en convainquirent le miniſtère, dont la foibleſſe n'étoit plus encouragée, ni l'inexpérience éclairée depuis l'éloignement de la Bourdonais.

La cour de Verſailles ne vit pas qu'une puiſſance qui a pour baſe principale le commerce, ne pouvoit pas renoncer ſérieuſement à combattre ſur l'Océan Indien, & que ſi elle faiſoit ou écoutoit des propoſitions de neutralité, ce ne pouvoit être que dans la vue de gagner du tems. Elle ne vit pas que quand la convention auroit été faite de bonne-foi de part & d'autre, mille inconvéniens qu'il n'étoit pas poſſible de prévoir, devoient déranger une harmonie dont les accords étoient ſi fragiles. Elle ne vit pas que l'objet qu'on ſe propoſoit ne pouvoit jamais être qu'imparfaitement rempli, parce que la marine guerriere des deux nations n'étant pas liée par les traités des compagnies, attaqueroit dans les mers d'Europe les navires de ces ſociétés. Elle ne vit pas que dans les colonies même, les deux parties feroient des préparatifs pour n'être pas ſurpriſes; que ces précautions méneroient à une défiance réciproque, & la défiance à une rupture ouverte. Elle ne vit rien de tout cela, & l'eſcadre fut

rappellée. Les hoſtilités commencerent, & la priſe de preſque tous les bâtimens François qui naviguoient dans l'Inde, fit voir trop tard quelle avoit été la politique la plus judicieuſe.

La Bourdonais fut touché des fautes qui cauſoient le malheur de l'état, comme s'il les eût faites lui-même, & il ne ſongea qu'à les réparer. Sans magaſins, ſans vivres, ſans argent, il parvint par ſes ſoins & par ſa conſtance, à former une eſcadre, compoſée d'un vaiſſeau de ſoixante canons, & de cinq navires marchands armés en guerre. Il oſa attaquer l'eſcadre Angloiſe, il la battit, la pourſuivit, la força de quitter la côte de Coromandel, & alla aſſiéger & prendre Madras, la premiere des colonies Angloiſes. Le vainqueur ſe diſpoſoit à de nouvelles expéditions. Elles étoient ſûres & faciles : mais il ſe vit contrarié avec un acharnement qui coûta la perte de neuf millions cinquante-ſept mille livres, ſtipulées pour le rachat de la ville conquiſe, ſans compter les ſuccès qui devoient ſuivre cet événement.

La compagnie étoit alors gouvernée par deux commiſſaires du roi, brouillés irréconciliablement. Les directeurs, les ſubalternes avoient pris parti dans cette querelle, ſuivant leurs inclinations ou leurs intérêts. Les deux factions étoient extrêmement aigries l'une contre l'autre. Celle qui avoit fait ôter

à la Bourdonais ſon eſcadre, ne voyoit pas ſans chagrin qu'il eût trouvé des reſſources dans ſon génie, pour rendre inutiles les coups qu'on lui avoit portés. On a des raiſons pour croire qu'elle le pourſuivit dans l'Inde, & qu'elle verſa le poiſon de la jalouſie dans l'ame de Dupleix. Deux hommes faits pour s'eſtimer, pour s'aimer, pour illuſtrer le nom François, pour aller peut-être enſemble à la poſtérité, devinrent les vils inſtrumens d'une haîne qui leur étoit étrangere. Dupleix traverſa la Bourdonais, & lui fit perdre un tems précieux. Celui-ci, après avoir reſté trop tard ſur la côte de Coromandel, à attendre les ſecours qu'on avoit différés ſans néceſſité, vit ſon eſcadre ruinée par un coup de vent. La diviſion ſe mit dans ſes équipages. Tant de malheurs cauſés par les intrigues de Dupleix, forcèrent la Bourdonais à repaſſer en Europe, où un cachot affreux fut la récompenſe de ſes glorieux travaux, & le tombeau des eſpérances que la nation avoit fondées ſur ſes grands talens. Les Anglois délivrés dans l'Inde de cet ennemi redoutable, & fortifiés par de puiſſans ſecours; ſe virent en état d'attaquer à leur tour les François. Ils mirent le ſiege devant Pondichery.

Dupleix ſut réparer alors les torts qu'il avoit eus. Il défendit ſa place avec beaucoup de vigueur & d'intelligence; & après quarante-deux jours de tranchée ouverte, les

Anglois furent obligés de ſe retirer. Bientôt la nouvelle de la paix arriva, & les hoſtilités ceſſerent entre les compagnies des deux nations.

La priſe de Madras, le combat naval de la Bourdonais & la levée du ſiege de Pondichery, donnerent aux nations de l'Inde le plus grand reſpect pour les François. Ils furent pour ces régions, le premier peuple de l'Europe, la puiſſance principale.

Dupleix voulut faire uſage de cette diſpoſition des eſprits. Il s'occupa du ſoin de procurer à ſa nation des avantages ſolides & conſidérables. Pour juger ſainement de ſes projets, il faut avoir ſous les yeux un tableau de la ſituation où étoit alors l'Indoſtan.

XXI. Tableau de l'Indoſtan.

Cette belle & riche contrée tenta, ſi l'on veut s'en rapporter à des traditions incertaines, l'avidité des premiers conquérans du monde. Mais ſoit que Bacchus, Hercule, Séſoſtris, Darius, aient ou n'aient pas parcouru les armes à la main cette grande partie du globe, il eſt certain qu'elle fut pour les premiers Grecs un champ inépuiſable de fictions & de merveilles. Ces chimeres enchantoient tellement un peuple toujours crédule, parce qu'il fut toujours dominé par ſon imagination, qu'on ne s'en déſabuſa pas même dans les ſiecles les plus éclairés de la république.

En réduiſant les choſes à la vérité, l'on trouvera qu'un air pur, des alimens ſains, une grande frugalité, avoient de bonne-heure prodigieuſement multiplié les hommes dans l'Indoſtan. Ils connurent les loix, la police, les arts, lorſque le reſte de la terre étoit déſerte ou ſauvage. Des inſtitutions ſages & heureuſes préſerverent de la corruption ces peuples, qui paroiſſoient n'avoir qu'à jouir des bienfaits du ſol & du climat. Si de tems en tems les bonnes mœurs s'altéroient dans quelques cours, les trônes étoient auſſi-tôt renverſés, & lorſqu'Alexandre ſe montra dans ces régions, il y reſtoit fort peu de rois, il y avoit beaucoup de villes libres.

Un pays partagé en un infinité de petits états, populaires ou aſſervis, ne pouvoit pas oppoſer un front bien redoutable au héros de la Macédoine. Auſſi ſes progrès furent-ils rapides. Il auroit tout aſſervi, ſi la mort ne l'eût ſurpris au milieu de ſes triomphes.

En ſuivant le conquérant dans ſes expéditions, l'Indien Sandrocotus avoit appris la guerre. Cet homme, auquel ſes talens tenoient lieu de droits & de naiſſance, raſſembla une armée nombreuſe, & chaſſa les Macédoniens des provinces qu'ils avoient envahies. Libérateur de ſa patrie, il s'en rendit le maître, & réunit ſous ſes loix l'In-

doſtan entier. On ignore quelle fut la durée de ſon regne, quelle fut la durée de l'empire qu'il avoit fondé.

Au commencement du huitieme ſiecle, les Arabes ſe répandirent aux Indes, comme dans pluſieurs autres contrées de l'univers. Ils ſoumirent à leur domination quelques isles. Mais contens de négocier paiſiblement dans le continent, ils n'y formerent que peu d'établiſſemens.

Trois ſiecles après, des barbares de leur religion, ſortis du Khoraſſan & conduits par Mahmoud, attaquent l'Inde par le Nord, & pouſſent leurs brigandages juſqu'au Guzurate. Ils emportent de ces opulentes contrées d'immenſes dépouilles, qu'ils vont enfouir dans leurs incultes & miſérables déſerts.

Le ſouvenir de ces calamités n'étoit pas encore effacé, lorſque Gengiskan, qui avec ſes Tartares avoit ſubjugué la plus grande partie de l'Aſie, porta, vers l'an douze cents, ſes armes victorieuſes ſur les rives occidentales de l'Indus. On ignore quelle part ce conquérant & ſes deſcendans prirent aux affaires de l'Indoſtan. Il eſt vraiſemblable qu'elles ne les occuperent pas beaucoup, puiſqu'on voit peu de tems après les Patanes régner dans ce beau pays.

C'étoient des hommes agreſtes & féroces qui ſortis par bandes des montagnes du Kandahar, ſe répandirent dans les plus bel-

les provinces de l'Indoſtan, & y formerent ſucceſſivement pluſieurs dominations indépendantes les unes des autres.

Les Indiens avoient eu à peine le tems de ſe façonner à ce nouveau joug, qu'il leur fallut encore changer de maître. Tamerlan, ſorti de la grande Tartarie, & déja célebre par ſes cruautés & par ſes victoires, ſe montre à la fin du quatorzieme ſiecle au Nord de l'Indoſtan, avec une armée aguerrie, triomphante & infatigable. Il s'aſſure lui-même des provinces ſeptentrionales, & abandonne à ſes lieutenans le pillage des terres méridionales. On le croyoit déterminé à ſubjuguer l'Inde entiere, lorſque tout-à-coup il tourna ſes armes contre Bajazet, le vainquit, le détrôna, & ſe trouva par la réunion de toutes ſes conquêtes, le maître de l'eſpace immenſe qui s'étend depuis la délicieuſe Smirne juſqu'aux bords fortunés du Gange. Des guerres ſanglantes ſuivirent ſa mort. Ses riches dépouilles échapperent à ſa poſtérité. Babar, ſixieme deſcendant d'un de ſes enfans, conſerva ſeul ſon nom.

Ce jeune prince, élevé dans la molleſſe, régnoit à Samarcande, où ſon aieul avoit fini ſes jours. Les Tartares Usbecks le précipiterent du trône, & le forcerent de ſe réfugier dans le Cabuliſtan. Ranguildas, gouverneur de la province, l'accueillit & lui donna une armée.

" Ce n'eſt pas du coté du Nord où t'ap-
„ pelleroit la vengeance, que tu dois por-
„ ter tes pas, lui dit cet homme ſage. Des
„ ſoldats amollis par les délices des Indes,
„ n'attaqueront pas ſans témérité des guer-
„ riers célebres par leur courage & par leurs
„ victoires. Le ciel t'a conduit ſur les rives
„ de l'Indus, pour placer ſur ta tête une
„ des plus riches couronnes de l'univers.
„ Jette les yeux ſur l'Indoſtan. Cet empire,
„ déchiré par les guerres continuelles des
„ Indiens & des Patanes, attend un maî-
„ tre. C'eſt dans ces délicieuſes régions qu'il
„ faut former une nouvelle monarchie, &
„ te couvrir d'une gloire égale à celle du re-
„ doutable Tamerlan „.

Un conſeil ſi judicieux fit ſur l'eſprit de Babar une forte impreſſion. On traça ſans perdre de tems un plan d'uſurpation, qui fut ſuivi avec beaucoup de vivacité & d'intelligence. Le ſuccès le couronna. Les provinces ſeptentrionales, Delhy même, ſe ſoumirent après quelque réſiſtance. Un monarque fugitif eut l'honneur de fonder la puiſſance des Tartares Mogols, qui exiſte encore.

La conſervation de la conquête exigeoit un gouvernement. Celui que Babar trouva établi dans l'Inde, étoit un deſpotiſme purement civil, tempéré par les uſages, par les formes, par l'opinion; en un mot abſolu-

ment conforme au caractere de douceur que ces peuples doivent à l'influence du climat, & à l'influence plus puiſſante encore des opinions religieuſes. A cette conſtitution paiſible, Babar fit ſuccéder un deſpotiſme violent & militaire, tel qu'on devoit l'attendre d'une nation conquérante & barbare.

Si l'on peut s'en rapporter à l'autorité d'un des hommes le plus profondément verſés dans les traditions de l'Inde, Ranguildas fut longtems le témoin de la puiſſance du nouveau ſouverain. Il s'applaudiſſoit de ſon ouvrage. Le ſouvenir de ce qu'il avoit fait pour placer ſur le trône le fils de ſon maître rempliſſoit ſon ame d'une ſatisfaction vraie & ſans trouble. Un jour qu'il faiſoit ſa priere dans le temple, il entendit à coté de lui un Banian qui s'écrioit: " ô Dieu! tu vois les „ malheurs de mes freres. Nous ſommes la „ proie d'un jeune homme qui nous regarde comme un bien qu'il peut diſſiper & „ conſumer à ſon gré. Parmi les nombreux „ enfans qui t'implorent dans ces vaſtes „ contrées, un ſeul les opprime tous: venge-nous du tyran; venge-nous des traîtres qui l'ont porté ſur le trône, ſans examiner s'il étoit juſte „.

Ranguildas étonné, s'approcha du Banian, & lui dit: " ô toi qui maudis ma vieilleſſe, „ écoute. Si je ſuis coupable, c'eſt ma con„ ſcience qui m'a trompé. Lorſque j'ai ren-

„ du

„ du l'héritage au fils de mon ſouverain,
„ lorſque j'ai expoſé ma fortune & ma vie
„ pour établir ſon pouvoir, Dieu m'eſt té-
„ moin que j'ai cru me conformer à ſes ſa-
„ ges décrets, & qu'au moment où j'ai en-
„ tendu ta priere, je béniſſois encore le
„ ciel de m'avoir accordé les deux plus
„ grands biens des derniers jours, le repos
„ & la gloire „.

" La gloire, dit le Banian? Apprenez,
„ Ranguildas, qu'elle n'appartient qu'à la
„ la vertu, & non à des actions qui ſont
„ éclatantes ſans être utiles aux hommes.
„ Eh! quel bien avez-vous fait à l'Indoſtan,
„ quand vous avez couronné le deſcendant
„ d'un uſurpateur! Aviez-vous examiné s'il
„ feroit le bien, s'il auroit la volonté & le
„ courage d'être juſte? Vous lui avez, di-
„ tes-vous, rendu l'héritage de ſes peres,
„ comme ſi les hommes pouvoient être lé-
„ gués & poſſédés, ainſi que des terres &
„ des troupeaux. Ne prétendez pas à la
„ gloire, ô Ranguildas! ou ſi vous voulez
„ de la reconnoiſſance, allez la chercher
„ dans le cœur de Babar; il vous la doit.
„ Vous l'avez achetée aſſez cher par le bon-
„ heur de tout un peuple „.

Cependant, en appeſantiſſant le deſpo-
tiſme, Babar avoit voulu l'enchaîner lui-
même, & donner à ſes inſtitutions une telle
force, que ſes ſucceſſeurs, quoique abſolus,

fuſſent obligés d'être juſtes. Le prince devoit être le juge du peuple & l'arbitre de l'état. Mais ſon tribunal & ſon conſeil étoient dans la place publique. L'injuſtice & la tyrannie aiment à ſe renfermer dans l'ombre; elles ſe cachent à ceux qu'elles oppriment. Mais quand le monarque ne veut agir que ſous les yeux de ſes ſujets, c'eſt qu'il n'a que du bien à leur faire. Inſulter en face à des hommes raſſemblés, eſt une injure dont les tyrans même peuvent rougir.

Le principal appui de l'autorité, étoit un corps de quatre mille hommes, qui s'appelloient les premiers eſclaves du prince. C'eſt dans ce corps que l'on choiſiſſoit les Omrahs, c'eſt-à-dire, ceux qui entroient dans les conſeils de l'empereur, & à qui il donnoit des terres honorées de grands privileges. Ces ſortes de fiefs étoient toujours amovibles, & le prince héritoit de ceux qu'il en avoit rendus poſſeſſeurs. C'eſt à cette condition qu'étoient données toutes les grandes places: tant il paroît de la nature du deſpotiſme, de n'enrichir des eſclaves que pour les dépouiller.

Les places d'Omrahs n'en étoient pas moins briguées. C'étoit l'objet de l'ambition de quiconque aſpiroit à l'adminiſtration d'une province. Pour prévenir les projets d'élévation & d'indépendance que pouvoient former ces commandans, on mettoit auprès

d'eux des ſurveillans qui ne leur étoient ſoumis en rien, & qui étoient chargés d'examiner l'emploi qu'ils faiſoient des forces militaires, qu'on étoit obligé de leur confier pour tenir dans le reſpect les Indiens aſſujettis. Les places fortes étoient ſouvent entre les mains d'officiers qui ne rendoient compte qu'à la cour. Cette cour ſoupçonneuſe mandoit ſouvent ſon délégué, le retenoit ou le déplaçoit, ſelon les vues d'une politique changeante. Ces viciſſitudes étoient devenues ſi communes, qu'un nouveau gouverneur ſortant de Delhy, reſta ſur ſon éléphant, le viſage tourné vers la ville, *pour voir*, diſoit-il, *arriver ſon ſucceſſeur*.

Cependant la forme de l'adminiſtration n'étoit pas la même dans tout l'empire. Les Mogols avoient laiſſé pluſieurs princes Indiens en poſſeſſion de leurs ſouverainetés, & même avec pouvoir de les tranſmettre à leurs deſcendans. Ils gouvernoient ſelon les loix du pays, quoique relevant d'un nabab nommé par la cour. On ne leur impoſoit qu'un tribut & l'obligation de reſter ſoumis aux conditions accordées à leurs ancêtres, au tems de la conquête.

Il faut que la nation conquérante n'ait pas exercé de grands ravages, puiſqu'elle ne fait encore que le dixieme de la population de l'Inde. Il y a cent millions d'Indiens ſur dix millions de Tartares. Les deux peuples ne

ſe ſont point mélangés. Les Indiens ſeuls ſont cultivateurs & ouvriers. Eux ſeuls rempliſſent les campagnes & les manufactures. Les Mahométans ſont dans la capitale, à la cour, dans les grandes villes, dans les camps & dans les armées.

Il paroît qu'à l'époque où les Mogols entrerent dans l'Indoſtan, cette région n'étoit plus ce qu'elle avoit été. Les propriétés foncieres qui dans les tems reculés, avoient eu tant de ſtabilité dans les mains des particuliers, étoient devenues généralement la proie des dépoſitaires de l'autorité. Tous les champs étoient dans les mains des ſouverains Indiens ou Patanes, & l'on peut bien croire que des conquérans féroces, livrés à l'ignorance & à la cupidité, conſacrerent cet abus, qui eſt le dernier excès du pouvoir arbitraire. La portion des terres de l'empire, que les nouveaux ſouverains s'attribuerent, fut diviſée en grands gouvernemens qu'on appella ſoubabies. Les ſoubas, chargés de l'adminiſtration militaire & civile, le furent auſſi de la perception des revenus. Ils en confioient le ſoin aux nababs, qu'ils établirent dans l'étendue de leurs ſoubabies, & ceux-ci à des fermiers particuliers, qui furent chargés immédiatement de la culture des terres.

Au commencement de l'année, qui eſt fixé au mois de juin, les officiers du nabab

convenoient avec leurs fermiers d'un prix de bail. Il ſe faiſoit une eſpèce de contrat, appellé jamabandi, qui étoit dépoſé dans la chancellerie de la province; & ces fermiers alloient enſuite chacun dans leur diſtrict chercher des cultivateurs, auxquels ils faiſoient des avances aſſez conſidérables pour les mettre en état d'enſemencer les terres. Après la récolte, les fermiers remettoient le produit de leur bail aux officiers du nabab. Le nabab le faiſoit paſſer entre les mains du ſouba, & le ſouba le verſoit dans les tréſors de l'empereur. Les baux étoient ordinairement portés à la moitié du produit des terres; l'autre moitié ſervoit à couvrir les frais de culture, à enrichir les fermiers, & à nourrir les cultivateurs. Indépendamment des grains, qui ſont les récoltes principales, les autres productions de la terre ſe trouvoient enveloppées dans le même ſyſtème. Le bétel, le ſel, le tabac, étoient autant d'objets de ferme.

Il y avoit auſſi quelques douanes, quelques droits ſur les marchés publics, mais aucune impoſition perſonelle, aucune taxe ſur l'induſtrie. Il n'étoit pas venu dans la tête des deſpotes de demander quelque choſe à des hommes à qui on ne laiſſoit rien. Le tiſſerand renfermé dans ſon aldée travailloit ſans inquiétude, & diſpoſoit librement du fruit de ſon travail.

Cette facilité s'étendoit à toute eſpèce de mobilier. C'étoit véritablement la propriété des particuliers. Ils n'en devoient compte à perſonne. Ils pouvoient en diſpoſer de leur vivant, & après leur mort il paſſoit à leurs deſcendans. Les maiſons des aldées, celles des villes, & les jardins toujours peu conſidérables dont elles ſont ornées, formoient encore un objet de propriété particuliere. On en héritoit, & l'on pouvoit les vendre.

Dans le dernier cas, le vendeur & l'acheteur ſe rendoient devant le cothoal. Les conditions du marché étoient rédigées par écrit, & le cothoal appoſoit ſon ſceau au pied de l'acte, pour lui donner de l'authenticité.

La même formalité s'obſervoit à l'égard des eſclaves, c'eſt-à-dire, de ces hommes infortunés, qui preſſés par la miſere préféroient une ſervitude particuliere qui les faiſoit ſubſiſter, à l'état d'une ſervitude générale dans laquelle ils n'avoient aucun moyen de vivre. Ils ſe vendoient alors à prix d'argent, & l'acte de vente ſe paſſoit en préſence du cothoal, afin que la propriété du maître fût connue & inattaquable.

Le cothoal étoit une eſpèce d'officier public établi dans chaque aldée, pour y faire les fonctions de notaire. C'étoit devant lui que ſe paſſoit le petit nombre d'actes auxquels la nature d'un pareil gouvernement pouvoit

donner lieu. Un autre officier, du nom générique de gémidar, prononçoit ſur les conteſtations qui s'élevoient entre particuliers. Ses jugemens étoient preſque toujours définitifs, à moins qu'il ne s'agît de quelque objet important, & que la partie condamnée n'eût aſſez de fortune pour aller acheter un jugement différent à la cour du nabab. Le gémidar étoit auſſi chargé de la police. Il avoit le pouvoir d'infliger des peines légeres: mais lorſqu'il s'agiſſoit de quelque crime capital, le jugement en étoit réſervé au nabab, parce qu'à lui ſeul appartenoit le droit de prononcer la peine de mort.

Un tel gouvernement, qui n'étoit rien autre choſe qu'un deſpotiſme qui alloit en ſe ſubdiviſant depuis le trône juſqu'au dernier officier, ne pouvoit avoir d'autre reſſort qu'une force coactive toujours en action. Auſſi, dès que la ſaiſon des pluies étoit paſſée, le monarque quittoit ſa capitale & ſe rendoit dans ſon camp. Les nababs, les rajas, les principaux officiers étoient appellés autour de lui, & il parcouroit ainſi ſucceſſivement les provinces de l'empire, dans un appareil de guerre qui pourtant n'excluoit pas les ruſes de la politique. Souvent on ſe ſervoit d'un grand pour en opprimer un autre. Le rafinement le plus odieux du deſpotiſme, eſt de diviſer ſes eſclaves. Des délateurs, publiquement entretenus par le prince, ſo-

mentoient ces diviſions & répandoient des alarmes continuelles. Ces eſpions étoient toujours choiſis parmi les perſonnes du rang le plus diſtingué. La corruption eſt au comble, quand le pouvoir annoblit ce qui eſt vil.

Chaque année le Mogol recommençoit ſes courſes, plutôt en conquérant qu'en ſouverain, allant rendre la juſtice dans les provinces comme on y va pour les piller, & maintenant ſon autorité par les voies & l'appareil de la force, qui font que le gouvernement deſpotique n'eſt qu'une continuation de la guerre. Cette maniere de gouverner, quoique avec des formes légales, eſt bien dangereuſe pour un deſpote. Tant que les peuples n'éprouvent ſes injuſtices que par le canal des dépoſitaires de ſon autorité, ils ſe contentent de murmurer, en préſumant que le ſouverain les ignore & ne les ſouffriroit pas : mais lorſqu'il vient les conſacrer par ſa préſence & par ſes propres déciſions, il perd la confiance. L'illuſion ceſſe. C'étoit un dieu, c'eſt un imbécille ou un méchant.

Cependant les empereurs Mogols ont joui long-tems de l'idée ſuperſtitieuſe que la nation s'étoit formée de leur caractere ſacré. La magnificence extérieure, qui en impoſe au peuple plus que la juſtice, parce que les hommes ont une plus grande opinion de ce

qui les accable que de ce qui les ſert, la richeſſe faſtueuſe de la cour du prince & la pompe qui l'environnoit dans ſes voyages, nourriſſoient dans l'eſprit des peuples ces préjugés de l'ignorance ſervile, qui tremble devant les idoles qu'elle a faites. Ce qu'on raconte du luxe des plus brillantes cours de l'univers, n'approche pas de l'oſtentation du Mogol lorſqu'il ſe montroit à ſes ſujets. Les éléphans, autrefois ſi terribles à la guerre, & qui n'y ſeroient plus que des maſſes incommodes depuis que l'on combat avec la foudre, ces coloſſes de l'Orient inconnus à nos climats, donnent aux deſpotes de l'Aſie un air de grandeur dont nous n'avons pas l'idée. Les peuples ſe proſternent devant le monarque élevé majeſtueuſement ſur un trône d'or, reſplendiſſant de pierreries, porté par le ſuperbe animal qui s'avance à pas lents, fier de préſenter au reſpect de tant d'eſclaves le maître d'un grand empire. C'eſt ainſi qu'en éblouiſſant les hommes ou en les effrayant, les Mogols conſerverent & même étendirent leurs conquêtes. Aurengzeb les acheva, en ſe rendant maître de toute la péninſule. Tout l'Indoſtan, ſi l'on excepte une petite langue de terre ſur la côte de Malabar, ſe ſoumit à ce tyran ſuperſtitieux & barbare, teint du ſang de ſon pere, de ſes freres & de ſes neveux.

Ce deſpote exécrable avoit fait déteſter la puiſſance Mogole, mais il la ſoutint, & à ſa mort elle tomba pour ne plus ſe relever. L'incertitude du droit de ſucceſſion fut la premiere cauſe des troubles que l'on vit naître après lui, au commencement du dix-huitieme ſiecle. Il n'y avoit qu'une ſeule loi généralement reconnue, celle qui ordonnoit que le trône ne ſortiroit point de la famille de Tamerlan. D'ailleurs, chaque empereur pouvoit choiſir ſon ſucceſſeur, n'importe à quel degré de parenté. Ce droit indéfini étoit une ſource de diſcorde. De jeunes princes que leur naiſſance appelloit à régner, & qui ſe trouvoient ſouvent à la tête d'une province & d'une armée, ſoutenoient leurs prétentions les armes à la main, & ne reſpectoient guere les diſpoſitions d'un deſpote qui n'étoit plus. C'eſt ce qui arriva à la mort d'Aurengzeb. Sa magnifique dépouille fut enſanglantée. Dans ces convulſions du corps politique, les reſſorts qui contenoient une milice de douze cents mille hommes, ſe relâcherent. Chaque nabab ne ſongea plus qu'à ſe rendre indépendant, à étendre les contributions qu'on levoit ſur le peuple, & à diminuer les tributs qu'on envoyoit au tréſor de l'empereur. Rien ne fut plus réglé par la loi, & tout fut conduit par le caprice ou troublé par la violence.

L'éducation des jeunes princes ne promet-

toit aucun remede à tant de maux. Abandonnés aux femmes juſqu'à l'âge de ſept ans, imbus pendant leur adoleſcence de quelques préceptes religieux, ils alloient enſuite conſommer dans la molle oiſiveté d'un ſerrail, ces années de jeuneſſe & d'activité qui doiven former l'homme & l'inſtruire dans la ſcience de la vie. On les amolliſſoit, pour n'avoir pas à les craindre. Les conſpirations des enfans contre leurs peres étoient fréquentes. Une politique ſoupçonneuſe affoibliſſoit le caractere de ces jeunes gens, afin qu'ils ne fuſſent pas capables d'un crime. De-là cette penſée atroce d'un poète Oriental, que *les peres, pendant la vie de leurs fils, donnent toute leur tendreſſe à leurs petits-fils, parce qu'ils aiment en eux les ennemis de leurs ennemis.*

Les Mogols n'avoient plus rien de ces mœurs fortes qu'ils avoient apportées de leurs montagnes. Ceux d'entre eux qui parvenoient à quelque place importante, ou à de grandes richeſſes, changeoient de domicile ſuivant les ſaiſons. Dans ces retraites plus ou moins délicieuſes, ils n'occupoient que des maiſons bâties d'argille & de terre, mais dont l'intérieur reſpiroit toute la molleſſe Aſiatique, tout le faſte des cours les plus corrompues. Par-tout où les hommes ne peuvent élever une fortune ſtable, ni la tranſmettre à leurs deſcendans, ils ſe hâ-

tent de raſſembler toutes leurs jouiſſances dans le ſeul moment dont ils ſoient ſûrs. Ils épuiſent au milieu des parfums & des femmes, & tous les plaiſirs & tout leur être.

L'empire Mogol étoit dans cet état de foibleſſe, lorſqu'il fut attaqué en 1738 par le fameux Nadercha, plus connu parmi nous ſous le nom de Thamas Kouli-kan. Les innombrables milices de l'Inde ſe diſperſerent ſans réſiſtance devant cent mille Perſans, comme ces mêmes Perſans avoient été autrefois diſſipés devant trente mille Grecs inſtruits par Alexandre. Thamas entra victorieux dans Delhy, reçut les ſoumiſſions de Muhammet, permit à cet imbécille monarque de vivre & de régner, réunit à la Perſe les provinces qui étoient à ſa bienſéance, & ſe retira chargé d'un butin immenſe & des dépouilles de l'Indoſtan.

Muhammet, mépriſé par ſon vainqueur, le fut encore plus par ſes ſujets. Les grands ne voulurent plus relever du vaſſal d'un roi de Perſe. Les nababies devinrent indépendantes, & ne furent plus ſoumiſes qu'à un léger tribut. Inutilement l'empereur exigea qu'elles continuaſſent d'être amovibles. Chaque nabab employoit la force pour rendre ſa place héréditaire, & le fer décidoit de tout. La guerre ſe faiſoit continuellement

entre le maître & les ſujets, ſans être traitée de rébellion. Quiconque put payer un corps de troupes, prétendit à une ſouveraineté. La ſeule formalité qu'on obſervoit, c'étoit de contrefaire le ſeing de l'empereur dans un *firman* ou brevet d'inveſtiture. L'uſurpateur ſe le faiſoit apporter & le recevoit à genoux. Cette comédie étoit néceſſaire pour en impoſer au peuple, qui reſpectoit encore aſſez la famille de Tamerlan, pour vouloir que toute eſpece d'autorité parût au moins émaner d'elle.

Ainſi, la diſcorde, l'ambition, & l'anarchie déſoloient cette belle contrée de l'Indoſtan. Les crimes étoient d'autant plus aiſés à cacher, que les grands de l'empire étoient accoutumés à n'écrire jamais qu'en termes équivoques, & n'employoient que des agens obſcurs qu'ils déſavouoient quand il le falloit. L'aſſaſſinat & le poiſon devinrent des forfaits communs, qu'on enſeveliſſoit dans l'ombre de ces palais impénétrables, remplis de ſatellites prêts à tout oſer au moindre ſignal de leur maître.

Les troupes étrangeres appellées par les différens partis, mirent le comble au déſaſtre de ce malheureux pays. Elles en emportoient les richeſſes, ou forçoient les peuples à les enfouir. Ainſi diſparurent peu-à-peu ces tréſors amaſſés pendant tant de ſiecles. Le découragement devint général. La terre

ne fut plus cultivée, & les manufactures languirent. Les peuples ne vouloient plus travailler pour des étrangers déprédateurs ou pour des oppreſſeurs domeſtiques. La miſere & la famine ſe firent ſentir. Ces calamités qui dix depuis ans ravageoient les provinces de l'empire, alloient s'étendre juſqu'à la côte de Coromandel. Le ſage Nizam-Elmoulouk, ſouba du Décan, n'étoit plus. Sa prudence & ſes talens avoient fait fleurir la partie de l'Inde où il commandoit. Les négocians d'Europe craignirent que leur commerce ne tombât, lorſqu'il n'auroit plus cet abri. Contre ce danger, ils ne voyoient de reſſource que la propriété d'un terroir aſſez vaſte, pour contenir un nombre de manufacturiers ſuffiſant pour former leurs cargaiſons.

XXII. Moyens employés par les François pour ſe procurer de grandes poſſeſſions dans l'Inde.

Dupleix fut le premier qui vit la poſſibilité de réaliſer ce ſouhait. La guerre avoit amené à Pondichery des troupes nombreuſes, avec leſquelles il eſpéra de ſe procurer par des conquêtes rapides, des avantages plus conſidérables que les nations rivales n'en avoient obtenus par une conduite ſuivie & réfléchie.

Depuis long-tems il étudioit le caractere des Mogols, leurs intrigues, leurs intérêts politiques. Il avoit acquis ſur ces objets des

lumieres, qui auroient pu étonner dans un homme élevé à la cour de Delhy. Ces connoiſſances profondément combinées, l'avoient convaincu qu'il pouvoit ſe donner une influence principale dans les affaires de l'Indoſtan, peut-être en devenir l'arbitre. La trempe de ſon ame, qui le portoit à vouloir au-delà même de ce qu'il pouvoit, donnoit une nouvelle force à ces réflexions. Rien ne l'effrayoit dans le grand rôle qu'il ſe diſpoſoit à jouer à ſix mille lieues de ſa patrie. Inutilement voulut-on lui en faire craindre les dangers. Il n'étoit frappé que de l'avantage glorieux d'aſſurer à la France une domination nouvelle au milieu de l'Aſie, de la mettre en état par les revenus qui y ſeroient attachés de couvrir les frais de commerce & les dépenſes de ſouveraineté, de l'affranchir même du tribut que notre luxe paie à l'induſtrie des Indiens, en procurant au royaume des cargaiſons riches & nombreuſes, qui ne ſeroient achetées par aucune exportation d'argent, mais dont le fonds ſeroit fait par la ſurabondance des nouveaux revenus. Plein de ce grand projet, Dupleix ſaiſit avec empreſſement la premiere occaſion qui ſe préſenta de l'exécuter; & bientôt il oſa diſpoſer de la ſoubabie du Décan, de la nababie du Carnate, en faveur de deux hommes prêts à tous les ſacrifices qu'il exigeroit.

La ſoubabie du Décan eſt une vice-royauté compoſée de pluſieurs provinces, qui formoient autrefois des états indépendans. Elle s'étend depuis le cap Comorin juſqu'au Gange. Celui qui occupe cette grande place, a inſpection ſur tous les princes Indiens, ſur tous les gouverneurs Mogols qui ſont dans l'étendue de ſa juriſdiction, & c'eſt dans ſes mains que ſont dépoſées les contributions qui doivent enrichir le tréſor public. Il peut obliger ſes ſubalternes de le ſuivre dans toutes les expéditions militaires, qu'il juge à propos de faire dans les contrées ſoumiſes à ſes commandemens : mais ſans un ordre formel du chef de l'empire, il ne lui eſt pas permis de les conduire ſur un territoire étranger.

La ſoubabie de Décan étant devenue vacante en 1748, Dupleix, après une ſuite d'événemens & de révolutions, où la corruption des Mogols, la foibleſſe des Indiens, l'audace des François, ſe firent également remarquer, en mit en poſſeſſion au commencement de 1751 Salabetzingue, l'un des fils du dernier vice-roi. Ce ſuccès aſſuroit de grands avantages aux établiſſemens François répandus ſur la côte de Coromandel : mais l'importance de Pondichery parut exiger des ſoins plus particuliers. Cette ville ſituée dans le Carnate a des rapports ſi ſuivis & ſi immédiats avec le nabab de cette riche con-

trée, qu'on crut néceſſaire de procurer le gouvernement de la province à un homme, ſur l'affection & la dépendance duquel on pût compter. Le choix tomba ſur Chandaſaeb, connu par ſes intrigues, par ſes malheurs, par ſes faits de guerre, par un caractere ferme, & parent du dernier nabab.

Pour prix de leurs ſervices, les François ſe firent céder un territoire immenſe. A la tête de leurs acquiſitions étoit l'iſle de Scheringham, formée par deux branches du Caveri. Cette iſle longue & fertile doit ſon nom & ſa célébrité à une pagode qui eſt fortifiée, comme la plupart des grands édifices deſtinés au culte pulic. Le temple eſt entouré de ſept enclos quarrés, éloignés les uns des autres de trois-cents-cinquante pieds, & formés par des murs qui ont une aſſez grande élévation & une épaiſſeur proportionnée. L'autel eſt au centre. Un ſeul monument de cette eſpece, avec ſes fortifications, & les myſteres & les richeſſes qu'il renferme, eſt plus propre à maintenir, à perpétuer une religion, que la multiplicité des temples & des prêtres diſperſés dans les villes, avec les ſacrifices, les cérémonies, les prieres, les diſcours, qui par leur nombre, leur publicité, leur fréquente répétition, ſont expoſés au rebut des ſens fatigués, au mépris de la raiſon clair-voyante, à des profanations dangereuſes, ou à un oubli, à un

abandon que le clergé redoute encore plus que des ſacrileges. Les prêtres de l'Inde auſſi ſages que ceux de l'Egypte, ont la politique de ne laiſſer pénétrer aucun étranger dans la pagode de Scheringham. A travers les fables qui enveloppent l'hiſtoire de ce temple, il y a apparence qu'un philoſophe ſavant qui pourroit y être admis, trouveroit dans les emblèmes, la forme & la conſtruction de l'édifice, dans les pratiques ſuperſtitieuſes & les traditions particulieres à cette enceinte ſacrée, des ſources d'inſtruction & des lumieres ſur l'hiſtoire des ſiecles les plus reculés. Des pélerins de l'Indoſtan y viennent chercher l'abſolution de leurs péchés, & ne ſe préſentent jamais ſans une offrande proportionnée à leur fortune. Ces dons étoient encore ſi conſidérables au commencement du ſiecle, qu'ils faiſoient ſubſiſter dans les douceurs d'une vie oiſive & commode quarante mille perſonnes. Ces brames, malgré les gênes d'une aſſez grande ſubordination, étoient tellement ſatisfaits de leur ſituation, qu'ils quittoient rarement leur retraite pour ſe précipiter dans les intrigues & la politique.

Indépendamment des autres avantages que Scheringham offroit aux François, ils y trouvoient une poſition qui devoit leur donner une grande influence dans les pays voiſins, & un empire abſolu ſur le Tanjaour,

qu'ils étoient les maîtres de priver quand ils le voudroient des eaux néceſſaires pour la culture de ſes riz.

Karical & Pondichery virent augmenter chacune leur territoire, d'un eſpace de dix lieues & de quatre-vingts aldées. Si ces acquiſitions n'étoient pas auſſi conſidérables que celle de Scheringham pour l'influence dans les affaires générales, elles étoient bien plus avantageuſes au commerce.

Mais c'étoit encore peu de choſe, au prix du territoire qu'on gagnoit au Nord. Il embraſſoit le Condavir, Mazulipatnam, l'isle de Divy, & les quatre provinces de Moutafanagar, d'Elour, de Ragimendry, & de Chicakol. Des conceſſions de cette importance rendoient les François maîtres de la côte dans une étendue de ſix cents milles, & devoient leur donner des toiles ſupérieures à celles qui ſortent de l'Indoſtan. Il eſt vrai qu'ils ne devoient jouir des quatre provinces, qu'autant qu'ils entretiendroient au ſervice du ſouba le nombre de troupes dont on étoit convenu; mais cet engagement qui ne lioit que leur probité, ne les inquiétoit guère. Leur ambition dévoroit d'avance les tréſors accumulés dans ces vaſtes contrées depuis tant de ſiecles.

L'ambition des François & leurs projets de conquête alloient bien plus loin encore. Ils ſe propoſoient de ſe faire céder la capita-

le des colonies Portugaiſes, & de s'emparer du triangle qui eſt entre Mazulipatnam, Goa, & le cap Comorin.

En attendant que le tems fût venu de réaliſer ces brillantes chimeres, ils regardoient les honneurs qu'on prodiguoit perſonnellement à Dupleix, comme le préſage des plus grandes proſpérités. On n'ignore pas que toute colonie étrangere eſt plus ou moins odieuſe aux indigenes, qu'il eſt dans les principes d'une conduite judicieuſe de chercher à diminuer cette averſion, & que le plus puiſſant moyen pour arriver à ce but, eſt d'adopter, autant qu'il eſt poſſible, les uſages du pays où l'on veut vivre. Cette maxime généralement vraie, l'eſt ſur-tout dans les contrées où l'on penſe peu, & par conſéquent aux Indes.

Le penchant que le chef des François avoit pour le faſte Aſiatique, l'affermiſſoit encore plus dans ces principes. Auſſi fut-il comblé de joie, lorſqu'il ſe vit revêtu de la dignité de nabab. Ce titre le rendoit l'égal de ceux dont on avoit été réduit juſqu'alors à briguer la protection, & lui donnoit une grande facilité pour préparer les révolutions qu'il jugeroit convenables aux grands intérêts qui lui étoient confiés. Il eſpéra encore davantage du gouvernement qu'il obtint de toutes les poſſeſſions Mogoles, dans un eſpace preſqu'auſſi étendu que la France entiere. Tous

les revenus de ces riches contrées devoient être dépoſés dans ſes mains, ſans qu'il fût obligé d'en rendre compte qu'au ſouba même.

Quoique ces arrangemens faits par des marchands ne duſſent pas être agréables à la cour de Delhy, on craignit peu ſon reſſentiment. Privée des ſecours d'hommes & d'argent, que les ſoubas, les nababs, les rajas, ſes moindres prépoſés, ſe permettoient de lui refuſer, elle ſe voyoit aſſaillie de tous les cotés.

Les Rajeputes, deſcendans de ces Indiens que combattit Alexandre, chaſſés de leurs terres par les Mogols, ſe ſont réfugiés dans des montagnes preſqu'inacceſſibles. Des troubles continuels les mettent hors d'état de former des projets de conquête : mais dans les momens de repos que leur laiſſent leurs diſſenſions, ils font des incurſions qui fatiguent un empire épuiſé.

Les Patanes ſont des ennemis encore plus redoutables. Chaſſés par les Mogols de la plupart des trônes de l'Indoſtan, ils ſe ſont réfugiés au pied du mont Imaüs, qui eſt une branche du Caucaſe. Ce ſéjour a ſinguliérement changé leurs mœurs, & leur a donné une férocité de caractère qu'ils n'avoient pas ſous un ciel plus doux. La guerre eſt leur occupation la plus ordinaire. On les voit ſe ranger indifféremment ſous les étendards des

princes Indiens ou Mahométans ; mais leur docilité n'égale pas leur valeur. De quelque crime qu'ils ſe ſoient rendus coupables, il eſt dangereux de les en punir, parce que l'eſprit de vengeance les porte à l'aſſaſſinat quand ils ſont foibles, & à la révolte lorſque leur nombre peut les enhardir à des démarches audacieuſes. Depuis que la puiſſance dominante a perdu ſa force, la nation a ſecoué le joug. Ses généraux ont même, il y a peu d'années, pouſſé leurs ravages juſqu'à Delhy, qu'ils n'ont abandonné qu'après un affreux pillage.

Au nord de l'Indoſtan eſt une nation, qui quoique nouvelle, & même parce qu'elle eſt nouvelle, inſpire encore plus de terreur. Ces peuples, connus ſous le nom de Seiks, ont ſu ſe tirer des fers du deſpotiſme & de la ſuperſtition, quoiqu'entourés de nations eſclaves. On les dit ſectateurs d'un philoſophe du Thibet, qui leur donna des idées de liberté, & leur enſeigna le déiſme ſans aucun mélange de ſuperſtition. Ils ſe firent connoître au commencement du ſiecle : mais alors ils étoient moins regardés comme une nation que comme une ſecte. Durant les calamités de l'empire Mogol, leur nombre s'accrut conſidérablement par des apoſtats de toutes les religions, qui vinrent ſe joindre à eux & y chercher un aſyle contre les vexations & les fureurs de leurs tyrans. Pour être admis

dans cette ſociété, il ſuffit de jurer une haîne implacable à la monarchie. Il paſſe pour conſtant, que dans un temple eſt un autel ſur lequel eſt placé le code de leur législation, à coté duquel on voit un ſceptre & un poignard. Quatre veillards ſont élus, pour conſulter dans l'occaſion la loi, unique ſouverain de cette républiqne. Les Seiks poſſedent actuellement toute la province de Punjal, la plus grande partie du Moultan & du Sinde, les deux rives de l'Indus depuis Cachemire juſqu'à Talta, & tout le pays du coté de Delhy, depuis Lahor juſqu'à Sirhind. Ils peuvent mettre ſur pied une armée de ſoixante mille bons chevaux.

Mais de tous les ennemis du Mogol, il n'y en a pas d'auſſi dangereux que les Marattes. Ces peuples devenus depuis quelque tems ſi célèbres, occupoient, autant que l'obſcurité de leur origine de leur hiſtoire permet de le conjecturer, pluſieurs provinces de l'Indoſtan, d'où la crainte ou les armes des Mogols les chaſſèrent. Ils ſe réfugierent dans les montagnes qui s'étendent depuis Surate juſqu'à Goa, & y formerent pluſieurs peuplades qui avec le tems ſe fondirent dans un ſeul état, dont Sattarah fut long-tems & dont Ponah eſt maintenant la capitale. La plupart d'entre eux porterent bientôt le vice & la licence à tous les excès qu'on doit attendre d'un peuple ignorant, qui a ſecoué le

joug des préjugés ſans mettre à leur place de bonnes loix & des lumieres. Dégoûtés des occupations louables & paiſibles, ils ne reſpirerent que le brigandage. Cependant leurs rapines ſe bornoient à piller quelques villages, à détrouſſer quelques caravanes, lorſque le Coromandel preſſé par Aurengzeb les avertit de leurs forces, en implorant leur ſecours.

A cette époque on les vit ſortir de leurs rochers, ſur des chevaux petits & mal faits, mais robuſtes & accoutumés à une mauvaiſe nourriture, à des chemins impraticables, à des fatigues exceſſives. Un turban, une ceinture, un manteau, c'étoit tout l'équipage du cavalier Maratte. Ses proviſions ſe réduiſoient à un petit ſac de riz, & à une bouteille de cuir remplie d'eau. Il n'avoit pour armes qu'un ſabre d'une trempe excellente.

Malgré le ſecours de ces barbares, les princes Indiens furent forcés de ſubir le joug d'Aurengzeb: mais ce conquérant laſſé de lutter ſans ceſſe contre des troupes irrégulieres, qui portoient continuellement la deſtruction & le ravage dans les provinces nouvellement aſſervies, ſe détermina à un traité qui auroit été honteux, ſi la néceſſité, plus forte que les préjugés, les ſermens & les loix, ne l'avoit dicté. Il céda à perpétuité aux Marattes le droit de chotaye, ou la quatrieme partie des revenus du Décan, ſoubabie formée

de

de toutes les uſurpations qu'il avoit faites dans la péninſule.

Cette eſpeçe de tribut fut réguliérement payé, tant que vécut Aurengzeb. Après ſa mort, on le donna, on le refuſa, ſuivant qu'on étoit, ou qu'on n'étoit pas en force. Le ſoin de le lever attira les Marattes en corps d'armée, juſque dans les lieux les plus éloignés de leurs montagnes. Leur audace s'eſt accrue dans l'anarchie de l'Indoſtan. Ils ont fait trembler l'empire; ils en ont dépoſé les chefs; ils ont étendu leurs frontieres; ils ont accordé leur appui aux rajas, aux nababs, qui cherchoient à ſe rendre indépendans. Leur influence a été ſans bornes.

Tandis que la cour de Delhy luttoit avec déſavantage contre tant ennemis acharnés à ſa ruine, M. de Buſſy, qui avec un foible corps de François & une armée Indienne avoit conduit Salabetzingue à Aurengabad ſa capitale, s'occupoit avec ſuccés du ſoin de l'affermir ſur le trône où il l'avoit placé. L'imbécillité du prince, les conſpirations dont elle fut la cauſe, l'inquiétude des Marattes, les firmans qu'on avoit accordés à des rivaux, d'autres obſtacles traverſerent ſes vues ſans y rien changer. Il fit régner le protégé des François plus paiſiblement que les circonſtances ne permettoient de l'eſpérer, & il le maintint dans une indépendance abſolue du chef de l'empire.

La ſituation de Chandaſaeb, nommé à la nababie du Carnate, n'étoit pas ſi heureuſe. Les Anglois, toujours oppoſés aux François, lui avoient ſuſcité un rival nommé Mahmet-Ali-kan. Le nom de ces deux princes ſervoit de voile aux deux nations, pour ſe faire une guerre vive. Elles combattoient pour la gloire, pour la richeſſe, pour ſervir les paſſions de leurs chefs, Dupleix & Saunders. Le victoire paſſa ſouvent de l'un à l'aute camp. Les ſuccés auroient été moins variés, ſi le gouverneur de Madras eût eu plus de troupes, ou celui de Pondichery de meilleurs officiers. Tout portoit à douter lequel de ces deux hommes, à qui la nature avoit donné le même caractère d'inflexibilité, finiroit par donner la loi; mais on étoit bien aſſuré qu'aucun ne la recevroit, tout le tems qu'il lui reſteroit un ſoldat ou une roupie pour ſe ſoutenir. Cet épuiſement même, malgré leurs efforts exceſſifs, paroiſſoit fort éloigné, parce qu'ils trouvoient l'un & l'autre dans leur génie des reſſources que les plus habiles ne ſoupçonnoient pas. Il étoit manifeſte que les troubles ne ceſſeroient point dans le Carnate, à moins que la paix n'y arrivât d'Europe; & l'on pouvoit craindre que le feu concentré depuis ſix ans dans l'Inde, ne ſe communiquât au loin. Les miniſtres de France & d'Angleterre diſſipèrent ce danger, en ordonnant aux deux compagnies de ſe rapprocher. Elles firent un traité conditionnel qui

commença par ſuſpendre les hoſtilités dans les premiers jours de 1755, & qui devoit finir par établir entre elles une égalité entiere de territoire, de force & de commerce, à la côte de Coromandel & à celle d'Orixa. Cet arrangement n'avoit pas encore obtenu la ſanction des cours de Londres & de Verſailles, lorſque de plus grands intérêts rallumèrent le flambeau de la guerre entre les deux nations.

XXIII. Guerre entre les Anglois & les François. Les derniers perdent tous leurs établiſſemens.

La nouvelle de ce grand incendie, qui de l'Amérique Septentrionale ſe communiqua à tout l'univers, arriva aux Indes dans un tems où les Anglois avoient à ſoutenir contre le ſouba du Bengale une guerre très-embarraſſante. Si les François avoient été alors ce qu'ils étoient quelques années auparavant, ils auroient joint leurs intérêts aux intérêts des naturels du pays. Des vues étroites & une politique mal combinée, leur firent deſirer d'aſſurer par une convention formelle, une neutralité, qui dans les dernieres diſſenſions avoit eu lieu ſur les bords du Gange. Leur rival leur fit eſpérer cet arrangement, tant qu'il eut beſoin de leur inaction. Mais auſſitôt que ſes ſuccès l'eurent mis en état de donner la loi, il attaqua Chandernagor. La priſe de cette place entraîna la ruine de tous les comptoirs qui lui étoient ſubordonnés; &

elle mit les Anglois en état de faire paſſer des hommes, de l'argent, des vivres, des vaiſſeaux, à la côte de Coromandel, où les François venoient d'arriver avec des forces conſidérables de terre & de mer.

Ces forces deſtinées à couvrir les établiſſemens de leur nation, à détruire ceux de leur ennemi, étoient plus que ſuffiſantes pour ce double objet. Il s'agiſſoit ſeulement d'en faire un uſage raiſonnable, & l'on s'égara dès les premiers pas. La preuve en eſt ſenſible.

Avant le commencement des hoſtilités, la compagnie poſſédoit aux côtes d'Orixa & de Coromandel, Mazulipatnam avec cinq provinces, un grand arrondiſſement autour de Pondichery qui n'avoit eu long-tems qu'une langue de ſable, un domaine à-peu-près égal près de Karical, & enfin l'isle de Scheringham. Ces poſſeſſions formoient quatre maſſes, trop éloignées les unes des autres pour s'étayer mutuellement. On y voyoit l'empreinte de l'eſprit un peu découſu, & de l'imagination ſouvent giganteſque de Dupleix, qui les avoit acquiſes.

Le vice de cette politique avoit pu être corrigé. Dupleix qui rachetoit ſes défauts par de grandes qualités, avoit amené les affaires au point de ſe faire offrir le gouvernement perpétuel du Carnate. C'étoit la province de l'empire Mogol la plus floriſſante. Des circonſtances ſingulieres & heureuſes,

lui avoient donné de ſuite trois nababs de la même famille, qui avoient fixé un œil également vigilant ſur la culture & ſur l'induſtrie. La félicité générale avoit été le fruit d'une conduite ſi douce & ſi généreuſe, & les revenus publics étoient montés à douze millions. On en auroit donné la ſixieme partie à Salabetzingue, & le ſurplus ſeroit reſté à la compagnie.

Si le miniſtere & la direction, qui tour-à-tour vouloient & ne vouloient pas être une puiſſance dans l'Inde, avoient été capables d'une réſolution ferme & invariable, ils auroient pu ordonner à leur agent d'abandonner toutes les conquêtes éloignées, & de s'en tenir à ce grand établiſſement. Seul il devoit donner aux François une exiſtence inébranlable, un état ſerré & contigu, une quantité prodigieuſe de marchandiſes, des vivres pour l'approviſionnement de leurs places fortes, des revenus ſuffiſans pour entretenir un corps de troupes, qui les eût mis en état de braver la jalouſie de leurs voiſins & la haine de leurs ennemis. Malheureuſement pour eux, la cour de Verſailles ordonna qu'on refuſât le Carnate, & les affaires reſterent ſur le pied où elles étoient avant cette propoſition.

La ſituation étoit délicate. Peut-être n'y avoit-il que Dupleix qui pût s'y ſoutenir, ou à ſon défaut, l'officier célebre qui étoit

entré le plus avant dans ſa confidence, & qui avoit eu le plus de part à ſes combinaiſons. On en jugea autrement. Dupleix avoit été rappellé. Le général qu'on chargea de la guerre de l'Inde, crut devoir renverſer un édifice qu'il ne falloit qu'étayer dans des tems de trouble, & il publia ſes idées avec un éclat qui ajoutoit beaucoup à l'imprudence de ſes réſolutions.

Cet homme dont le caractere indomptable étoit preſque toujours en contradiction avec les circonſtances, n'avoit reçu de la nature aucune des qualités propres au commandement. Dominé par une imagination ſombre, impétueuſe, irréguliere, ſes diſcours & ſes projets, ſes projets & ſes démarches formoient un contraſte continuel. Emporté, ſoupçonneux, jaloux, abſolu à l'excès, il inſpira une méfiance, un découragement univerſels; il excita des haines qui ne ſont pas aſſoupies. Ses opérations militaires, ſon adminiſtration civile, ſes combinaiſons politiques, tout ſe reſſentit du déſordre de ſes idées.

L'évacuation de l'isle de Scheringham, fut la principale cauſe des malheurs de la guerre de Tanjaour. On perdit Mazulipatnam & les provinces du Nord, pour avoir renoncé à l'alliance de Salabetzingue. Les petites puiſſances du Carnate ne reſpectant plus dans les François le caractere de leur ancien

ami, le ſouba du Décan, acheverent de tout perdre en embraſſant d'autres intérêts.

D'un autre coté, l'eſcadre Françoiſe ſupérieure à celle des Anglois l'avoit combattue trois fois ſans avoir pu la vaincre, & elle avoit fini par la laiſſer la maîtreſſe de la mer. Cet abandon décida la perte de l'Inde. Pondichery, livré aux horreurs de la famine, fut obligé de ſe rendre le 15 janvier 1761. Lally avoit corrigé la veille un projet de capitulation dreſſé par le conſeil. Il avoit nommé des députés pour la porter au camp ennemi, & par une contradiction qui le peint, mais dont les ſuites ont été fatales, il chargea ces mêmes députés d'une lettre pour le général Anglois, auquel il marquoit, *qu'il ne vouloit point de capitulation, parce que les Anglois étoient gens à ne pas la tenir.*

En prenant poſſeſſion de la place, le conquérant fit embarquer pour l'Europe, non-ſeulement les troupes qui l'avoient défendue, mais encore tous les François attachés au ſervice de la compagnie. On pouſſa plus loin la vengeance. Pondichery fut détruit, & cette ville ſuperbe ne fut plus qu'un monceau de ruines.

Ceux de ſes habitans qu'on avoit tranſportés en France, y arriverent avec le déſeſpoir d'avoir perdu leur fortune, & d'avoir vu en s'éloignant du rivage leurs maiſons renverſées. Ils remplirent Paris de leurs

cris ; ils dénoncerent leur chef à l'indignation publique ; ils le préſenterent au gouvernement comme l'auteur de tous les maux, comme la cauſe unique de la perte d'une colonie floriſſante. Lally fut arrêté ; le parlement inſtruiſit ſon procès. Il avoit été accuſé de haute trahiſon & de concuſſion. La premiere de ces accuſations fut reconnue abſolument fauſſe, la ſeconde reſta ſans preuves, & cependant Lally fut condamné à perdre la tête.

Nous demanderons au nom de l'humanité, quel étoit ſon crime dans l'ordre des loix? Le glaive redoutable de la juſtice n'a point été dépoſé dans les mains des magiſtrats, pour venger des haînes particulieres, ni même pour ſuivre les mouvemens de l'indignation publique. C'eſt à la loi ſeule qu'il appartient de marquer les victimes ; & ſi les clameurs d'une multitude aveugle & paſſionnée pouvoient décider les juges à prononcer une peine capitale, l'innocence prendroit la place du crime, & il n'y auroit plus de ſûreté pour le citoyen. Analyſons l'arrêt ſous ce point de vue.

Il déclare Lally convaincu *d'avoir trahi les intérêts du roi, de ſon état, & de la compagnie des Indes.* Qu'eſt-ce que trahir les intérêts ? Où eſt la loi qui ordonne la peine de mort, pour ce délit vague & indéfini ? Il n'en exiſte, il ne peut en exiſter aucune.

La diſgrace du prince, le mépris de la nation, l'opprobre public, ſont les châtimens deſtinés à l'homme incapable ou inſenſé qui a mal ſervi l'état: mais la mort, & la mort ſur l'échafaud, pour la mériter, il faut des crimes d'un autre genre.

L'arrêt déclare encore Lally convaincu *de vexations, d'exactions, d'abus d'autorité.* Nous n'en doutons pas; il en a commis ſans nombre. Il a employé des moyens violens pour ſe procurer des reſſources pécuniaires; mais cet argent a été verſé dans le tréſor public. Il a vexé, il a tourmenté des citoyens; mais il n'a point attenté à leur vie, il n'a point attenté à leur bonheur. Il a fait dreſſer des gibets dans la place publique; mais il n'y a fait pttacher perſonne.

Dans la vérité, c'étoit un fou noir & dangereux, un homme odieux & mépriſable, un homme eſſentiellement incapable de commander aux autres. Mais ce n'étoit ni un concuſſionnaire ni un traître, & pour nous ſervir de l'expreſſion d'un philoſophe dont les vertus font honneur à l'humanité, *tout le monde avoit droit d'aſſommer Lally, excepté le bourreau.*

XXIV. Source des malheurs éprouvés par les François.

Les diſgraces qu'éprouvoient les François en Aſie avoient été prévues par tous les obſervateurs, qui réfléchiſſoient ſur la corruption de cette nation. Ses mœurs avoient ſur-

tout dégénéré dans le climat voluptueux des Indes. Les guerres que Dupleix avoit faites dans l'intérieur des terres, avoient commencé un assez grand nombre de fortunes. Les dons que Salabetzingue prodigua à ceux qui le conduisirent triomphant dans sa capitale & l'affermirent sur le trône, les multiplierent & les augmenterent. Les officiers qui n'avoient pas partagé le péril, la gloire, les avantages de ces expéditions brillantes, chercherent à se consoler de leur malheur, en réduisant à la moitié le nombre des Cipayes qu'ils devoient avoir, & dont ils pouvoient facilement détourner la solde, parce qu'on leur en laissoit la manutention. Les commis à qui ces ressources étoient interdites, débitant les marchandises envoyées d'Europe, ne rendoient à la compagnie que moindre partie d'un bénéfice qu'elle auroit dû avoir entier, & lui revendoient fort cher celles de l'Inde, qu'elle auroit du recevoir de la premiere main. Ceux qui étoient chargés de l'administration de quelque possession, l'affermoient eux-mêmes sous des noms Indiens, ou la donnoient à vil prix, parce qu'ils avoient reçu d'avance une gratification considérable; souvent même ils retenoient tout le revenu de ces possessions, en supposant des violences & des ravages qui avoient rendu impossible le recouvrement. Toutes les entreprises, de quelque

nature qu'elles fuſſent, s'accordoient clandeſtinement : elles étoient la proie des employés qui avoient ſu ſe rendre redoutables, ou de ceux qui jouiſſoient de plus de faveur & de fortune. L'abus ſolemnel aux Indes de faire & de recevoir des préſens à chaque traité, avoit multiplié les engagemens ſans néceſſité. Les navigateurs qui abordoient dans ces climats, éblouis des fortunes qu'ils voyoient quadrupler d'un voyage à l'autre, ne voulurent plus regarder les vaiſſeaux dont on leur confioit le commandement, que comme une voie de trafic & de richeſſe qui leur étoit ouverte. La corruption fut portée à ſon comble par les gens de qualité avilis & ruinés, qui ſur ce qu'ils voyoient, ſur ce qu'ils entendoient dire, voulurent paſſer en Aſie, dans l'eſpérance d'y rétablir leurs affaires ou d'y continuer avec impunité leurs déréglemens. La conduite perſonnelle des directeurs les mettoit dant la néceſſité de fermer les yeux ſur tous ces déſordres. On leur reprochoit de ne voir dans leur place que le crédit, l'argent, le pouvoir qu'elle leur donnoit. On leur reprochoit de livrer les poſtes les plus importans à des parens ſans mœurs, ſans application, ſans capacité. On leur reprochoit de multiplier ſans ceſſe & ſans meſure le nombre des facteurs, pour ſe ménager des protecteurs à la ville & à la cour. Enfin on leur reprochoit de

fournir eux-mêmes ce qu'on auroit obtenu ailleurs à un prix plus modique, & de meilleure qualité. Soit que le gouvernement ignorât ces excès, ſoit qu'il n'eût par le courage de les réprimer, il fut par ſon aveuglement, ou par ſa foibleſſe, complice en quelque ſorte de la ruine des affaires de la nation dans l'Inde. On pourroit même ſans injuſtice l'accuſer d'en avoir été la cauſe principale, par les inſtrumens foibles ou infideles qu'il employa, pour diriger, pour défendre une colonie importante, qui n'avoit pas moins à craindre de ſa corruption, que des flottes & des armées Angloiſes.

XXV. Meſures que l'on prend en France pour le rétabliſſement des affaires dans l'Inde.

Le poids des malheurs qui accabloient la compagnie dans l'Orient, étoit augmenté par la ſituation non moins fâcheuſe où elle ſe trouvoit en Europe. Il fallut tracer ce double tableau aux actionnaires. Cette vérité amena le déſeſpoir, qui enfanta cent ſyſtêmes, la plupart abſurdes. On paſſoit rapidement de l'un à l'autre, ſans qu'aucun pût fixer des eſprits pleins d'incertitude & de défiance. Des momens précieux ſe paſſoient en reproches & en invectives. L'aigreur nuiſoit aux délibérations. Perſonne ne pouvoit prévoir où tant de convulſions aboutiroient. Les orages ſe calment enfin, les cœurs s'ouvrent à l'eſpérance. La compagnie, que les

ennemis de tout privilege excluſif deſiroient de voir abolie, & dont tant d'intérêts particuliers avoient juré la ruine, eſt maintenue, & ce qui étoit indiſpenſable, on la réforme.

Parmi les cauſes qui avoient précipité la compagnie dans l'abîme où elle ſe trouvoit, il y en avoit une regardée depuis long-tems comme la ſource de toutes les autres: c'étoit la dépendance, ou plutôt la ſervitude où le gouvernement tenoit ce grand corps depuis près d'un demi-ſiecle.

Dès 1723, la cour avoit elle-même choiſi les directeurs. En 1730, un commiſſaire du roi fut introduit dans l'adminiſtration de la compagnie. Dès-lors, plus de liberté dans les délibérations, plus de relation entre les adminiſtrateurs & les propriétaires, aucun rapport immédiat entre les adminiſtrateurs & le gouvernement. Tout ſe dirigea par l'influence & ſuivant les vues de l'homme de la cour. Le myſtere, ce voile dangereux d'une adminiſtration arbitraire, couvrit toutes les opérations, & ce ne fut qu'en 1744 qu'on aſſembla les actionnaires. Ils furent autoriſés à nommer des ſyndics, & à faire tous les ans une aſſemblée générale; mais ils n'en furent pas mieux inſtruits de leurs affaires, ni plus maîtres de les diriger. Le prince continua à nommer les directeurs, & au lieu d'un commiſſaire qu'il

avoit eu juſqu'alors dans la compagnie, il voulut en avoir deux.

Dès ce moment, il y eut deux partis. Chacun des commiſſaires forma des projets différens, adopta des protégés, chercha à faire prévaloir ſes vues. De-là, les diviſions, les intrigues, les délations, les haînes dont le foyer étoit à Paris, mais qui s'étendirent juſqu'aux Indes, & qui y éclaterent d'une maniere ſi funeſte pour la nation.

Le miniſtere frappé de tant d'abus, & fatigué de ces guerres interminables, y chercha un remede. Il crut l'avoir trouvé en nommant un troiſieme commiſſaire. Cet expédient ne fit qu'augmenter le mal. Le deſpotiſme avoit régné lorſqu'il n'y en avoit qu'un, la diviſion lorſqu'il y en eut deux; mais dès l'inſtant qu'il y en eut trois, tout tomba dans l'anarchie. On revint à n'en avoir que deux, qu'on tâcha de concilier le mieux qu'on put; & il n'y en avoit même qu'un en 1764, lorſque les actionnaires demanderent qu'on rappellât la compagnie à ſon eſſence, en lui rendant ſa liberté.

Ils oſerent dire au gouvernement, que c'étoit à lui à s'imputer les malheurs & les fautes de la compagnie, puiſque les actionnaires n'avoient pris aucune part à la conduite de leurs affaires: qu'elles ne pouvoient être dirigées vers le but le plus utile pour

eux & pour l'état, qu'autant qu'elles le ſeroient librement, & qu'on établiroit des relations immédiates entre les propriétaires & les adminiſtrateurs, entre les adminiſtrateurs & le miniſtere ; que toutes les fois qu'il y auroit un intermédiaire, les ordres donnés d'une part, & les repréſentations faites de l'autre, recevroient néceſſairement en paſſant par ſes mains l'impreſſion de ſes vues particulieres & de ſa volonté perſonnelle, en ſorte qu'il ſeroit toujours le véritable & l'unique adminiſtrateur de la compagnie: qu'un adminiſtrateur de cette nature, toujours ſans intérêt, ſouvent ſans lumieres, ſacrifieroit perpétuellement à l'éclat paſſager de ſon adminiſtration, & à la faveur des gens en place, le bien & l'avantage réel du commerce: qu'on devoit tout attendre au contraire d'une adminiſtration libre, choiſie par les propriétaires, éclairée par eux, agiſſant avec eux, & loin de laquelle on écarteroit conſtamment toute idée de gêne & de contrainte.

Ces raiſons furent ſenties par le gouvernement. Il aſſura à la compagnie ſa liberté par un édit ſolemnel, & l'on fit quelque réglemens pour donner une nouvelle forme à ſon adminiſtration.

Le but de ces inſtitutions étoit, que la compagnie ne fût plus conduite par des hommes qui ſouvent n'étoient pas dignes

d'en être les facteurs : que le gouvernement ne s'en mêlât que pour la protéger : qu'elle fût également préservée & de la servitude sous laquelle elle avoit constamment gémi, & de l'esprit de mystere qui avoit perpétué la corruption : qu'il y eût des relations continuelles entre les administrateurs & les actionnaires : que Paris, privé de l'avantage dont jouissent les capitales des autres nations commerçantes, celui d'être un port de mer, pût s'instruire du commerce dans des assemblées libres & paisibles : que le citoyen s'y formât enfin des idées justes de ce lien puissant de toutes les nations, & qu'il apprit en s'éclairant sur les sources de la prospérité publique, à respecter le négociant dont les opérations y contribuent, ainsi qu'à mépriser les professions qui la détruisent.

Les événemens qui suivirent ces sages institutions, eurent quelque éclat. On remarqua de tous côtés une grande activité. Durant les cinq années que dura la nouvelle administration, les ventes s'éleverent annuellement à près de 18,000,000 livres. Elles n'avoient pas été si considérables, dans les tems qu'on avoit regardés comme les plus brillans, puisque depuis 1726, jusques & y compris 1756, elles n'étoient montées qu'à 437,376,284 liv. ce qui faisoit année commune, paix & guerre, 14,108,912 livres.

Cependant cette apparente prospérité

couvroit des abîmes. Lorſqu'on en ſoupçonna l'exiſtence & qu'on voulut les approfondir, il ſe trouva que la compagnie, à la repriſe de ſon commerce, étoit plus endettée qu'on ne l'avoit cru. C'eſt un événement ordinaire à tous les corps marchands qui ont des affaires compliquées, étendues, éloignées. Preſque jamais ils n'ont une idée juſte de leur ſituation. On attribuera, ſi l'on veut, ce vice à l'infidélité, à la négligence, à l'incapacité de ſes agens : toujours ſera-t-il vrai qu'il exiſte preſque généralement. Le malheur des guerres augmente encore la confuſion. Celle que les François venoient de ſoutenir dans l'Inde, avoit été longue & malheureuſe. Les dépenſes & les déprédations n'en étoient qu'imparfaitement connues, & la compagnie recommença ſes opérations en comptant ſur un plus grand capital qu'elle ne l'avoit.

Cette erreur, ruineuſe en elle-même, fut ſuivie d'autres erreurs funeſtes, où l'on tomba peut-être pour n'avoir pas aſſez réfléchi ſur les révolutions arrivées depuis peu dans l'Inde. On eſpéra que les ventes de la compagnie s'éleveroient à 25,000,000 liv. & elles reſterent au-deſſous de 18,000,000 livres. On eſpéra que les marchandiſes d'Europe ſeroient vendues cinquante pour cent de plus qu'elles n'avoient coûté, & à peine rendirent-elles leur prix originaire. On eſ-

péra un bénéfice de cent pour cent sur les productions qu'on rapportoit dans nos climats, & il ne fut pas de soixante-douze.

Tous ces mécomptes avoient leur source dans la ruine de la considération françoise dans l'Inde, & dans le pouvoir exorbitant de la nation conquérante, qui venoit d'asservir ces régions éloignées : dans la nécessité où l'on étoit réduit de recevoir souvent à crédit de mauvaises marchandises des négocians Anglois, qui cherchoient à faire passer en Europe les fortunes immenses qu'ils avoient faites en Asie : dans l'impossibilité de se procurer les fonds nécessaires au commerce, sans en donner un intérêt exorbitant : dans l'obligation d'approvisionner les isles de France & de Bourbon, avances dont la compagnie fut tard & mal payée par le gouvernement, ainsi que de la gratification qu'on lui avoit accordée pour ses exportations & ses importations.

Enfin, dans le plan des administrateurs, les dépenses nécessaires pour l'exploitation du commerce & celles de souveraineté, ne devoient pas excéder, chaque année, 4,000,000 livres, & elles en coûterent plus de huit. Les dernieres même pouvoient aller plus loin dans la suite, étant susceptibles par leur nature de s'étendre & de s'accroître suivant les vues politiques du mo-

marque, unique juge de leur importance & de leur néceſſité.

Il étoit impoſſible que dans cet état de choſes, la compagnie ne dérangeât de plus en plus ſes affaires. Sa ruine & celle de ſes créanciers alloit être conſommée, lorſque le gouvernement, averti par des emprunts qui ſe renouvelloient ſans ceſſe, voulut être inſtruit de ſa ſituation. Il ne l'eut pas plutôt connue, qu'il jugea devoir ſuſpendre le privilege excluſif du commerce des Indes. Il faut voir quel étoit alors l'état de la compagnie.

XXVI. Le privilege de la compagnie eſt ſuſpendu. Sa ſituation à cette époque.

Avant 1764, il exiſtoit cinquante mille deux cents ſoixante-huit actions. A cette époque, le miniſtere qui, en 1746, 1747 & 1748, avoit abandonné aux actionnaires le produit des actions & des billets d'emprunt qui lui appartenoient, leur ſacrifia les billets & les actions même, les uns & les autres au nombre de onze mille huit cents trente-cinq, pour les indemniſer des dépenſes qu'ils avoient faites durant la derniere guerre. Ces actions ayant été annullées, il n'en reſta que trente-huit mille quatre cents trente-deux.

Les beſoins de la compagnie firent décider dans la ſuite un appel de 400 livres par action. Plus de trente-quatre mille actions remplirent cette obligation. Les quatre mille

qui s'en étoient diſpenſées ayant été réduites aux termes de l'édit, qui avoit autoriſé l'appel, aux cinq huitiemes de la valeur de celles qui y avoient ſatisfait, le nombre total ſe trouva réduit, par l'effet de cette opération, à trente-ſix mille neuf cents vingt actions entieres & ſix huitiemes.

Le dividende des actions de la compagnie de France a varié, comme celui des autres compagnies, ſuivant les circonſtances. Il fut de 100 livres, en 1722. Depuis 1723 juſqu'en 1745, de 150 liv. Depuis 1746 juſqu'en 1749, de 70 liv. Depuis 1750 juſqu'en 1758, de 80 livres. Depuis 1759 juſqu'en 1763, de 40 livres. Il ne fut que de 20 liv. en 1764. Ces détails démontrent que le dividende & la valeur de l'action qui s'y proportionnoit toujours, étoient néceſſairement aſſujettis au haſard du commerce, & au flux & reflux de l'opinion publique. De-là, ces écarts prodigieux, qui tantôt élevoient, tantôt abaiſſoient le prix de l'action, qui de deux cents piſtoles la réduiſoient à cent dans la même année, qui la reportoient enſuite à 1800 livres, pour la faire retomber à 700 livres quelque tems après. Cependant, au milieu de ces révolutions, les capitaux de la compagnie étoient preſque toujours les mêmes. Mais c'eſt un calcul que le public ne fait jamais. La circonſtance du moment le

détermine, & dans ſa confiance comme dans ſes craintes, il va toujours au-delà du but.

Les actionnaires perpétuellement expoſés à voir leur fortune diminuer de moitié en un jour, ne voulurent plus courir les haſards d'une pareille ſituation. En faiſant de nouveaux fonds pour la repriſe du commerce, ils demanderent à mettre à couvert tout ce qui leur reſtoit de leur bien, de maniere que dans tous les tems, l'action eût un capital fixe & une rente aſſurée. Le gouvernement conſacra cet arrangement par ſon édit du mois d'août 1764. L'article treizieme porte expreſſément, que pour aſſurer aux actionnaires un ſort fixe, ſtable & indépendant de tout événement futur du commerce, il ſera détaché de la portion du contract qui ſe trouvoit libre alors, le fonds néceſſaire pour former à chaque action un capital de 1600 liv. & un intérêt de 80 livres, *ſans que cet intérêt & ce capital ſoient tenus de répondre, en aucun cas & pour quelque cauſe que ce ſoit, des engagemens que la compagnie pourroit contracter poſtérieurement à cet édit.*

La compagnie devoit donc pour trente-ſix mille neuf cents vingt actions & ſix huitiemes, ſur le pied de 80 livres par action, un intérêt de 2,953,660 liv. Elle payoit pour ſes différens contrats 2,727,506 livres; ce qui faiſoit en tout 5,681,166 livres de rentes perpétuelles. Les rentes viageres mon-

toient à 3,074,899 livres. Ainſi la totalité des rentes viageres & perpétuelles, formoit une ſomme de 8,756,065 livres. On va voir maintenant quels étoient les moyens de la compagnie, pour faire face à des engagemens ſi conſidérables.

Ce grand corps, beaucoup trop mêlé dans les opérations de Law, avoit prêté au fiſc 90,000,000 livres. A la chute du ſyſtême, on lui abandonna pour ſon paiement la vente excluſive du tabac, qui rendoit alors 3,000,3000 livres par an; mais il ne lui reſtoit aucun fonds pour ſon commerce. Auſſi ſon inaction dura-t-elle juſqu'en 1726, que le gouvernement vint à ſon ſecours. La célérité de ſes progrès étonna toutes les nations. L'eſſor qu'il prenoit, ſembloit devoir l'élever au-deſſus des compagnies les plus floriſſantes. Cette opinion, qui étoit générale, enhardiſſoit les actionnaires à ſe plaindre de ce qu'on ne doubloit pas, qu'on ne triploit pas les répartitions. Ils croyoient, & le public croyoit avec eux, que le tréſor du prince s'enrichiſſoit de leurs dépouilles. Le profond myſtere ſous lequel on enſeveliſſoit le ſecret des opérations, donnoit beaucoup de force à ces conjectures.

Le commencement des hoſtilités entre la France & l'Angleterre, en 1744, rompit le charme. Le miniſtere, trop gêné dans ſes affaires pour faire des ſacrifices à la compa-

gnie, l'abandonna à elle-même. On fut alors bien ſurpris de voir tout prêt à s'écrouler, ce coloſſe, qui n'avoit point éprouvé de ſecouſſes, & dont tous les malheurs ſe réduiſoient à la perte de deux vaiſſeaux d'une valeur médiocre. C'en étoit fait de ſon ſort, ſi en 1747 le gouvernement ne ſe fût reconnu débiteur envers la compagnie de 180,000,000 livres, dont il s'obligeoit de lui payer à perpétuité l'intérêt au denier vingt. Cet engagement, qui devoit lui tenir lieu de la vente excluſive du tabac, eſt un point ſi important dans ſon hiſtoire, qu'on ne le trouveroit pas aſſez éclairci, ſi nous ne reprenions les choſes de plus haut.

L'uſage du tabac, introduit en Europe après la découverte de l'Amérique, ne fit pas en France des progrès rapides. La conſommation en étoit ſi bornée, que le premier bail, qui commença le premier décembre 1674 & finit le premier octobre 1680, ne rendit au gouvernement que 500,000 liv. les deux premieres années, & 600,000 liv. les quatre dernieres, quoiqu'on eût joint à ce privilege le droit de marque ſur l'étain. Cette ferme fut confondue dans les fermes générales juſqu'en 1691, qu'elle y reſta encore unie; mais elle y fut compriſe pour 1,500,000 livres par an. En 1697, elle redevint une ferme particuliere aux mêmes conditions, juſqu'en 1709, où elle reçut une

augmentation de 100,000 liv. juſqu'en 1715. Elle ne fut alors renouvellée que pour trois années, dont les deux premieres devoient rendre 2,000,000 liv. & la derniere 200,000 livres de plus. A cette époque, elle fut élevée à 4,020,000 livres par an; mais cet arrangement ne dura que du premier octobre 1718, au premier juin 1720. Le tabac devint marchand dans toute l'étendue du royaume, & reſta ſur ce pied juſqu'au premier ſeptembre 1721. Les particuliers en firent dans ce court intervalle de ſi grandes proviſions, que lorſqu'on voulut rétablir cette ferme, on ne put la porter qu'à un prix modique. Ce bail, qui étoit le onzieme, devoit durer neuf ans, à commencer du premier ſeptembre 1721, au premier octobre 1730. Les fermiers donnoient pour les treize premiers mois, 1,300,000 livres: 1,800,000 livres pour la ſeconde année; 2,560,000 livres pour la troiſieme année; & 3,000,000 liv. pour chacune des ſix dernieres. Cet arrangement n'eut pas lieu, parce que la compagnie des Indes, à qui le gouvernement devoit 90,000,000 livres portées au tréſor royal en 1717, demanda la ferme du tabac, qui lui avoit été alors aliénée à perpétuité, & dont des événemens particuliers l'avoient empêché de jouir. Sa requête fut trouvée juſte, & on lui adjugea ce qu'elle ſollicitoit avec la plus grande vivacité.

Elle

Elle régit par elle-même cette ferme, depuis le premier octobre 1723, juſqu'au dernier ſeptembre 1730. Le produit durant cet eſpace fut de 50,083,967 liv. 11 ſols 9 deniers, ce qui faiſoit par an 7,154,852 liv. 10 ſols 3 deniers, ſur quoi il falloit déduire chaque année, pour les frais d'exploitation, 3,042,963 livres 19 ſols 6 deniers.

Ces frais énormes firent juger qu'une affaire qui devenoit tous les jours plus conſidérable, ſeroit mieux entre les mains des fermiers généraux, qui la conduiroient avec moins de dépenſe, par le moyen des commis qu'ils avoient pour d'autres uſages. La compagnie leur en fit un bail pour huit années. Ils s'engagerent à lui payer 7,500,000 livres pour chacune des quatre premieres années, & 8,000,000 livres pour chacune des quatre dernieres. Ce bail fut continué ſur le même pied juſqu'au mois de juin 1747, & le roi promit de tenir compte à la compagnie de l'augmentation de produit, lorſqu'elle ſeroit connue & conſtatée.

A cette époque, le roi réunit la ferme du tabac à ſes autres droits, en créant & aliénant au profit de la compagnie 9,000,000 livres de rente perpétuelle, au principal de 180,000,000 livres. On crut lui devoir ce grand dédommagement pour l'ancienne dette de 90,000,000 livres, pour l'excédent du produit de la ferme du tabac depuis 1738

juſqu'en 1747, & pour l'indemniſer des dépenſes faites pour la traite des negres, des pertes ſouffertes pendant la guerre, de la rétroceſſion du privilege excluſif du commerce de Saint-Domingue, de la non-jouiſſance du droit de tonneau, dont le paiement avoit été ſuſpendu depuis 1731. Ce traitement a paru cependant inſuffiſant à quelques actionnaires, qui ſont parvenus à découvrir que depuis 1758 il s'eſt vendu annuellement dans le royaume onze millions ſept cents mille livres de tabac à un écu la livre, quoiqu'il n'eût coûté d'achat que 27 livres le cent peſant.

La nation penſa bien différemment. Elle accuſa les adminiſtrateurs, qui déterminerent le gouvernement à ſe reconnoître débiteur d'une ſomme ſi conſidérable, d'avoir immolé la fortune publique aux intérêts d'une ſociété particuliere. Un écrivain qui examineroit de nos jours ſi ce reproche étoit ou n'étoit pas fondé, paſſeroit pour un homme oiſif. Cette diſcuſſion eſt devenue très-inutile, depuis que les vraies lumieres ſe ſont répandues. Il ſuffira de remarquer que c'eſt avec les 9,000,000 liv. de rente mal-à-propos ſacrifiées par l'état, que la compagnie faiſoit face aux 8,756,065 livres, dont elle étoit chargée; de maniere qu'il lui reſtoit encore environ 244,000 livres de revenu libre.

Il eſt vrai qu'elle devoit en dettes chirographaires 74,505,000 livres; mais elle avoit dans ſon commerce, dans ſa caiſſe ou dans ſes recouvremens à faire 70,733,000 livres. On conviendra qu'indépendamment de la différence dans les valeurs, il y en avoit dans les ſûretés. En effet, le gouvernement devoit s'attendre à remplir tous les engagemens de la compagnie. Cependant il a ſauvé 10,000,000 liv. dont les titres de créance ou les créanciers ont malheureuſement péri dans les révolutions ſi multipliées de l'Aſie. Les pertes qu'on a faites ſur ce qui étoit dû à la compagnie en Europe, en Amérique & dans les Indes, n'ont pas été beaucoup plus conſidérables; & ſi les iſles de France & de Bourbon étoient jamais en état de payer les 7,106,000 livres qu'elles doivent, la léſion ſur ce point n'auroit pas été fort conſidérable.

L'unique fortune de la compagnie conſiſtoit donc en effets mobiliers ou immobiliers, pour environ 20,000,000 liv. & dans l'eſpérance de l'extinction des rentes viageres, qui avec le tems, devoit lui donner 3,000,000 livres de revenu, dont la valeur actuelle pouvoit être aſſimilée à un capital libre de 30,000,000 livres.

Indépendamment de ces propriétés, la compagnie jouiſſoit de quelques droits qui lui étoient extrêmement utiles. On lui avoit

accordé le commerce excluſif du café. Le bien général exigea que celui qui venoit des iſles de l'Amérique, ſortît de ſon privilege en 1736: mais il lui fut accordé en dédommagement une ſomme annuelle de 50,000 liv. qui lui fut toujours payée. Le privilege même du café de Moka fut détruit en 1767, le gouvernement ayant permis l'introduction de celui qui étoit tiré du levant. La compagnie n'obtint à ce ſujet aucune indemnité.

Elle avoit éprouvé l'année précédente une privation plus ſenſible. On lui avoit accordé en 1720 le droit de porter ſeule des eſclaves dans les colonies d'Amérique. Le vice de ce ſyſtême ne tarda pas à ſe faire ſentir; & il fut décidé que tous les négocians du royaume pourroient prendre part à ce trafic, à condition qu'ils ajouteroient une piſtole par tête, aux 13 livres qu'avoit accordées le tréſor royal. En ſuppoſant que les iſles Françoiſes recevoient quinze mille noirs par an, il en réſultoit un revenu de 345,000 livres pour la compagnie. Cet encouragement, qui lui étoit donné pour un commerce qu'elle ne faiſoit pas, fut ſupprimé en 1767, mais remplacé par un équivalent moins déraiſonnable.

La compagnie, au tems de ſa formation, avoit obtenu une gratification de 50 livres pour chaque tonneau de marchandiſes qu'el-

le importeroit. Le miniſtere, en lui ôtant ce qu'elle tiroit des negres, porta la gratification de chaque tonneau d'exportation à 75 livres, & à 80 liv. celle de chaque tonneau d'importation. Qu'on les évalue annuellement à ſix mille tonneaux, & l'on trouvera pour la compagnie un produit de plus de 1,000,000 liv. en y comprenant les 50,000 liv. qu'elle recevoit pour les cafés.

En conſervant ſes revenus, la compagnie avoit vu diminuer ſes dépenſes. L'édit de 1764 avoit fait paſſer la propriété des iſles de France & de Bourbon dans les mains du gouvernement, qui s'étoit impoſé l'obligation de les fortifier & de les défendre. Par cet arrangement, la compagnie s'étoit trouvée affranchie d'une dépenſe annuelle de 2,000,000 liv. ſans que le commerce excluſif dont elle jouiſſoit dans cet deux colonies eût reçu la moindre atteinte.

Avec tant de moyens apparens de proſpérité, la compagnie s'endettoit tous les jours. Elle n'auroit pu ſe ſoutenir que par le ſecours du gouvernement. Mais depuis quelque tems le conſeil de Louis XV paroiſſoit enviſager avec indifférence l'exiſtence de ce grand corps. Il parut enfin un arrêt du conſeil, en date du 13 août 1769 par lequel le roi ſuſpendoit le privilege excluſif de la compagnie des Indes, & accordoit à tous ſes ſujets la liberté de naviguer & de commercer

au-delà du cap de Bonne-Eſpérance. Cependant en donnant cette liberté inattendue, le gouvernement crut devoir y appoſer quelques conditions. L'arrêt qui ouvre cette nouvelle carriere aux armateurs particuliers, les aſſujettit à ſe munir de paſſeports qui doivent leur être délivrés gratuitement par les adminiſtrateurs de la compagnie des Indes; il les oblige à faire leur retour dans le port de l'Orient, excluſivement à tout autre; il établit un droit d'indult ſur toutes les marchandiſes provenant des Indes, droit qui par un ſecond arrêt du conſeil, rendu le 6 ſeptembre ſuivant, fut fixé à cinq pour cent ſur toutes les marchandiſes des Indes & de la Chine, & à trois pour cent ſur toutes celles du cru des iſles de France & de Bourbon.

XXVII. La compagnie perd l'eſpoir de reprendre ſon commerce. Elle cede tous ſes effets au gouvernement.

L'arrêt du 13 août, en ſe bornant à ſuſpendre le privilege de la compagnie, ſembloit conſerver aux actionnaires la faculté d'en reprendre l'exercice: mais ils n'en prévirent pas la poſſibilité, & ils ſe déterminerent ſagement à une liquidation qui pût aſſurer le ſort de leurs créanciers, & les débris de leur fortune.

Ils offrirent au roi de lui céder tous les vaiſſeaux de la compagnie, au nombre de trente, tous les magaſins & les édifices qui

ui appartenoient au port de l'Orient & aux Indes, la propriété de ſes comptoirs & des aldées qui en dépendoient, tous ſes effets de marine & de guerre, enfin deux mille quatre cents cinquante eſclaves qu'elle avoit aux iſles. Ces objets furent évalués 30,000,000 livres par les actionnaires, qui demanderent en même tems le paiement de 16,500,000 livres qui leur étoient dus par le gouvernement.

Le Roi, en agréant la ceſſion propoſée, crut devoir en diminuer le prix: non pas que les choſes qui en faiſoient l'objet n'euſſent une valeur plus conſidérable encore dans les mains de la compagnie; mais parce qu'en paſſant dans celles du gouvernement, elles devenoient pour lui une charge nouvelle. Ainſi, au lieu de 46,500,000 livres demandées par les actionnaires, le prince, pour s'acquitter en totalité avec eux, créa à leur profit, par ſon édit du mois de janvier 1770, 1,200,000 livres de rentes perpétuelles, au principal de 30,000,000 livres.

Ce nouveau contrat ſervit d'hypothèque à un emprunt de 12,000,000 liv. en rentes viagères à dix pour cent, & par voie de loterie, que la compagnie fit dans le mois de février ſuivant. L'objet de cet emprunt étoit de faire face aux engagemens pris pour former les dernieres expéditions; mais il ne

ſuffiſoit pas encore ; & dans l'impoſſibilité de de ſe procurer des fonds par la voie du crédit, les actionnaires remirent au roi, dans leur aſſemblée du 7 avril 1770, toutes leurs propriétés, à l'exception du capital hypothéqué aux actions.

Les principaux objets compris dans cette nouvelle ceſſion, conſiſtoient dans l'extinction de 4,200,000 liv. de rentes viagères; dans la partie du contrat de 9,000,000 liv. qui excédoit le capital des actions ; dans l'hôtel de Paris ; dans les marchandiſes des Indes attendues en 1770 & 1771, préſumées devoir s'élever à 26,000,000 livres ; & enfin, dans les créances à exercer ſur des débiteurs ſolvables ou inſolvables, aux Indes, aux isles de France & de Bourbon, à Saint-Domingue. Les actionnaires s'engageoient en même tems à fournir au roi une ſomme de 15,768,000 livres, par la voie d'un appel, qui fut fixé à 400 livres par action. Le miniſtère, en acceptant ces divers arrangemens, s'engagea de ſon coté à payer toutes les rentes perpétuelles & viagères conſtituées par la compagnie, tous les autres engagemens, qui montoient à environ 45,000,000 livres ; toutes les penſions & demies ſoldes qu'elle avoit accordées, & qui formoient un objet annuel de 80,000 livres ; enfin, à ſupporter tous les frais & tous les riſques d'une liqui-

dation, qui néceſſairement devoit durer pluſieurs années.

Le roi en même tems porta à 2500 liv. produiſant 125 livres de rente, le capital de l'action, qui par l'édit du mois d'août 1764, avoit été fixé à 1600 livres de principal, produiſant une rente de 80 livres. La nouvelle rente de 125 liv. fut aſſujettie à la retenue du dixieme; & il fut décidé que le produit de ce dixieme ſeroit employé annuellement au rembourſement des actions par la voie du ſort, ſur le pied de leur capital de 2500 liv. de maniere que la rente des actions rembourſées accroîtroit le fonds d'amortiſſement juſqu'au parfait rembourſement de la totalité des actions.

Ces conditions reſpectives ſe trouvent conſignées dans un arrêt du conſeil, du 8 avril 1770, portant homologation de la délibération priſe la veille dans l'aſſemblée générale des actionnaires, & revétu de lettres-patentes en date du 22 du même mois. Au moyen de ces arrangemens, l'appel a été fourni, le tirage pour le rembourſement des actions, au nombre de deux cents vingt, a été fait chaque année, & les dettes chirographaires de la compagnie ont été fidélement acquittées à leur échéance.

Il eſt difficile, d'aprés ces détails, de ſe former une idée préciſe de la maniere d'être actuelle de la compagnie des Indes, & de l'é-

tat légal du commerce qu'elle exerçoit. Cette compagnie, aujourd'hui ſans poſſeſſions, ſans mouvement, ſans objet, ne peut pourtant pas être regardée comme abſolument détruite; puiſque les actionnaires ſe ſont réſervés en commun le capital hypothéqué de leurs actions, & qu'ils ont une caiſſe particuliere & des députés pour veiller à leurs intérêts. D'un autre coté, le privilège a été ſuſpendu, mais il n'a été que ſuſpendu, & il n'eſt point compris au nombre des objets cédés au roi par la compagnie. La loi qui l'a établie ſubſiſte encore; les vaiſſeaux qui partent pour les mers des Indes ne peuvent s'expédier qu'à la faveur d'une permiſſion délivrée au nom de la compagnie. Ainſi la liberté accordée n'eſt qu'une liberté précaire, & ſi les actionnaires demandoient à reprendre leur commerce, en offrant des fonds ſuffiſans pour en aſſurer l'exploitation, ils en auroient inconteſtablement le droit, ſans qu'il fût beſoin d'une loi nouvelle. Mais à l'exception de ce droit apparent, qui dans le fait eſt comme non-exiſtant, par l'impuiſſance où ſont les actionaires de l'exercer, tous leurs autres droits, toutes leurs propriétés, tous leurs comptoirs ont paſſé dans les mains du gouvernement.

Cependant la navigation de l'Inde a été ſuivie, quoique la politique n'eût pas préparé d'avance l'action du commerce libre qui devoit remplacer le privilège excluſif.

Dans les bons principes, avant d'eſſayer du nouveau régime, il auroit fallu ſubſtituer inſenſiblement & par degrés les négocians particuliers à la compagnie. Il auroit fallu les mettre à portée d'acquérir des connoiſſances poſitives ſur les différentes branches d'un commerce juſqu'alors inconnu pour eux. Il auroit fallu leur laiſſer le tems de former des liaiſons dans les comptoirs. Il auroit fallu les favoriſer, & pour ainſi dire, les conduire dans les premieres expéditions.

Ce défaut de prévoyance doit être une des principales cauſes qui ont retardé les progrès du commerce libre, & qui peut-être l'ont empêché d'être lucratif, lorſqu'il eſt devenu plus étendu. Ses opérations ont été faites dans les comptoirs qu'occupoit auparavant le monopole. Parcourons rapidement ces poſſeſſions, en commençant par le Malabar.

XXVIII. Situation actuelle des François à la côte de Malabar.

Entre le Canara & le Calicut, eſt une contrée qui a dix-huit lieues d'étendue ſur la côte, & ſept ou huit au plus dans les terres. Le pays eſt extrêmement inégal, couvert de poivriers & de cocotiers. Il eſt partagé en pluſieurs petits diſtricts ſoumis à des ſeigneurs Indiens, tous vaſſaux de la maiſon de Colaſtry. Le chef de cette famille bramine doit borner ſon attention à ce qui peut inté-

reſſer le culte des dieux. Il ſeroit au-deſſous de lui de ſe livrer à des ſoins profanes, & c'eſt ſon plus proche parent qui tient les rênes du gouvernement. L'état eſt partagé en deux provinces. Dans la plus conſidérable, nommée l'Irouvenate, on voit le comptoir de Tallichery, où les Anglois achetent annuellement quinze cents mille livres peſant de poivre, & le comptoir de Cananor, que les Hollandois ont vendu depuis peu environ 250,000 livres, parce qu'il leur étoit à charge.

C'eſt dans la ſeconde province, appellée Cartenate, & qui n'a que cinq lieues de côte, que les François furent appellés en 1722. On avoit en vue de s'en ſervir contre les Anglois : mais un accommodement ayant rendu leur ſecours inutile, ils ſe virent forcés d'abandonner un poſte qui leur donnoit quelques eſpérances. Le reſſentiment & l'ambition les ramenerent en plus grand nombre en 1725, & ils s'établirent l'épée à la main ſur l'embouchure de la riviere de Mahé. Cet acte de violence n'empêcha pas qu'ils n'obtinſſent du ſeul prince qui régiſſoit ce canton, le commerce excluſif du poivre. Une faveur ſi utile donna naiſſance à une colonie, compoſée de ſix mille Indiens. Ils cultivoient ſix mille trois cents cinquante cocotiers, trois mille neuf cents ſoixante-ſept arequiers, & ſept mille ſept cents ſoixante-deux poivriers.

Tel étoit cet établiſſement, lorſque les Anglois s'en rendirent les maîtres en 1760.

L'eſprit de deſtruction qu'ils avoient porté dans leurs autres conquêtes, les ſuivit à Mahé. Leur projet étoit de démolir les maiſons, & de diſperſer les habitans. Le ſouverain du pays réuſſit à les faire changer de réſolution. Tout fut ſauvé, excepté les fortifications. En rentrant dans leur comptoir, les François trouverent les choſes telles à-peu-près qu'ils les avoient laiſſées.

Mahé eſt dominé par des hauteurs, ſur leſquelles on avoit élevé cinq forts qui n'exiſtent plus. C'étoit beaucoup trop d'ouvrages: mais il eſt indiſpenſable de prendre quelques précautions. On ne doit pas reſter perpétuellement expoſé à l'inquiétude des Naïrs, qui ont été autrefois tentés de piller, de détruire la colonie, & qui pourroient bien encore avoir la même intention, pour ſe jetter dans les bras des Anglois de Tallichery, qui ne ſont éloignés que de trois milles.

Indépendamment des poſtes que la ſûreté de l'intérieur exige, il eſt néceſſaire de fortifier l'entrée de la riviere. Depuis que les Marattes ont acquis des ports, des corſaires auxquels ils ont donné aſyle infeſtent la mer Malabare par leur pirateries. Ces brigands tentent même des deſcentes, par-tout où ils comptent faire du butin. Mahé ne ſeroit pas à l'abri de leurs entrepriſes, s'il y avoit de

l'argent ou des marchandiſes ſans défenſe qui puſſent exciter leur cupidité.

Les François ſe dédommageroient aiſément des dépenſes qui auroient été faites, s'ils conduiſoient leur commerce avec activité & intelligence. Leur comptoir eſt le mieux placé de tous pour l'achat du poivre. Le pays leur en fourniroit deux millions cinq cents mille livres peſant. Ce que l'Europe ne conſommeroit pas, ils le porteroient à la Chine, dans la mer Rouge, & dans le Bengale. La livre de poivre ne leur reviendroit qu'à 12 ſols, & ils nous la vendroient 25 ou 30 ſols.

Ce bénéfice, conſidérable par lui-même, ſeroit groſſi par celui qu'on pourroit faire ſur les marchandiſes d'Europe qu'on porteroit à Mahé. Les ſpéculateurs auxquels ce comptoir eſt le mieux connu, jugent qu'il ſera aiſé d'y débiter annuellement quatre cents milliers de fer, deux cents milliers de plomb, vingt-cinq milliers de cuivre, deux mille fuſils, vingt mille livres de poudre, cinquante ancres ou grappins, cinquante balles de drap, cinquante mille aunes de toile à voile, une aſſez grande quantité de vif-argent, & environ deux cents barriques de vin, ou d'eau-de-vie, pour les François établis dans la colonie, ou pour les Anglois qui ſont au voiſinage. Ces objets réunis produiroient au moins 384,000 livres, dont 153,600 liv. ſeroient gain, en ſuppoſant un bénéfice de

quarante pour cent. Un autre avantage de cette circulation, c'eſt qu'elle entretiendroit toujours dans ce comptoir des fonds; qui la mettroient en état de ſe procurer les productions du pays dans les ſaiſons de l'année où elles ſont à meilleur marché.

Le plus grand obſtacle que le commerce peut trouver, c'eſt la douane établie dans la colonie. Cet impôt gênant appartient au ſouverain du pays, & a été toujours un principe de diſſenſion. Les Anglois de Tallichery qui éprouvoient le même dégoût, ont réuſſi à ſe procurer de la tranquillité. On pourroit, comme eux, ſe rédimer de cette contrainte, par une rente fixe & équivalente. Mais pour y déterminer le prince, il faudroit commencer par lui payer les 46,353 roupies, ou 111,247 livres 4 ſols, qu'il a prêtées, & ne lui plus refuſer le tribut auquel on s'eſt engagé pour vivre paiſiblement ſur ſes poſſeſſions. Il n'eſt pas ſi aiſé de diſpoſer favorablement les choſes dans le Bengale.

XXIX. Situation actuelle des François dans le Bengale.

La France s'obligea par le traité de 1763, à ne point ériger de fortifications, à n'entretenir aucunes troupes dans cette riche & vaſte contrée. Les Anglois, qui y exercent la ſouveraineté, ne permettront jamais qu'on s'écarte de la loi qu'ils ont impoſée. Ainſi Chandernagor, qui avant la derniere

guerre comptoit ſoixante mille ames, & qui n'en a maintenant que vingt-quatre mille, eſt, & ſera toujours un lieu entiérement ouvert.

A ce malheur d'une ſituation précaire, ſe joignent des vexations de tous les genres. Peu content des préférences que lui aſſure une autorité ſans bornes, l'Anglois s'eſt porté à des excès crians. Il a inſulté les loges des François; il leur a enlevé les ouvriers qui lui convenoient; il a déchiré ſur le métier même, les toiles qui leur étoient deſtinées; il a voulu que les manufactures ne travailleſſent que pour lui, durant les trois mois les plus favorables, il a ordonné que ſes cargaiſons ſeroient choiſies & complettées, avant qu'on pût rien détourner des atteliers. Le projet imaginé par les François & les Hollandois réunis, de faire un dénombrement exact des tiſſerands, & de ſe contenter enſemble de la moitié, tandis que l'Anglois jouiroit ſeul du reſte, a été regardé comme un outrage. Ce peuple dominateur a pouſſé ſes prétentions juſqu'à vouloir que ſes facteurs puſſent acheter dans Chandernagor même; & il a fallu ſe ſoumettre à cette dure loi, pour ne ſe pas voir exclus des marchés de tout le Bengale. En un mot, il a tellement abuſé de l'injuſte droit de la victoire, que les philoſophes pourroient être tentés de faire des vœux pour la ruine de ſa liberté, ſi les

peuples n'étoient pas cent fois plus oppreſſeurs & plus cruels encore ſous le gouvernement d'un ſeul homme, que dans les poſſeſſions d'un gouvernement tempéré par l'influence de la multitude.

Tout le tems que les choſes reſteront ſur le pied où elles ſont dans cette opulente partie de l'Aſie, les François y éprouveront perpétuellement des dégoûts, des humiliations, ſans qu'il en puiſſe réſulter aucun avantage ſolide & permanent pour leur commerce. On ſortiroit de cet état d'opprobre, ſi l'on pouvoit échanger Chandernagor pour Chatigan.

Chatigan eſt ſitué ſur les confins d'Aracan. Les Portugais, qui dans le tems de leur proſpérité cherchoient à occuper tous les poſtes importans de l'Inde, y formerent un grand établiſſement. Ceux qui s'y étoient fixés ſecouerent le joug de leur patrie, après qu'elle fut paſſée ſous la domination Eſpagnole, & ſe firent corſaires plutôt que d'être eſclaves. Ils déſolerent long-tems par leurs brigandages les côtes & les mers voiſines. A la fin, les Mogols les attaquerent, & éleverent ſur leurs ruines une colonie aſſez puiſſante, pour empêcher les irruptions que les peuples d'Aracan & du Pégu auroient pu être tentés de faire dans le Bengale. Cette place rentra alors dans l'obſcurité, & n'en eſt ſortie qu'en 1758, lorſque les Anglois s'y ſont établis.

Le climat en eſt ſain, les eaux excellentes,

& les vivres abondans : l'abord y eſt facile, & l'ancrage ſûr. Le continent & l'isle de Sondiva lui forment un aſſez bon port. Les rivieres de Barempoter & de l'Ecki, qui ſont des bras du Gange, ou qui du moins y communiquent, rendent faciles ſes opérations de commerce. Si Chatigan eſt plus éloigné de Patna, de Caſſimbazar & de quelques autres marchés, que les colonies Européennes de la riviere d'Ougly, elle eſt plus proche de Jougdia, de Daca & de toutes les manufactures du bas fleuve. Il eſt indifférent que les grands vaiſſeaux puiſſent ou ne puiſſent pas entrer de ce coté-là dans le Gange, puiſque la navigation intérieure ne ſe fait jamais qu'avec des bateaux.

Quoique la connoiſſance de ces avantages eût déterminé l'Angleterre à s'emparer de Chatigan, nous penſons qu'à la derniere paix elle l'auroit cédé aux François, pour être débarraſſée de leur voiſinage dans les lieux pour leſquels l'habitude lui avoit donné plus d'attachement. Nous préſumons même qu'elle ſe ſeroit déſiſtée pour Chatigan, des conditions qui font de Chandernagor un lieu tout-à-fait ouvert, & qui impriment ſur ſes poſſeſſeurs un opprobre plus nuiſible qu'on ne croit aux ſpéculations de commerce. C'eſt une profeſſion libre. La mer, les voyages, les riſques, & les viciſſitudes de la fortune, tout lui inſpire l'amour de l'indépendance. C'eſt-

là ſon ame & ſa vie : dans les entraves, elle languit, elle meurt.

L'occaſion eſt peut-être favorable pour s'occuper de l'échange que nous indiquons. Quelques tremblemens de terre qui ont renverſé les fortifications que les Anglois avoient commencé à élever, paroiſſent les avoir dégoûtés d'un lieu pour lequel ils avoient montré de la prédilection. Cet inconvénient eſt encore préférable pour les François à celui d'une ville ſans force. Il vaut mieux avoir à lutter contre la nature que contre les hommes, & s'expoſer aux ſecouſſes de la terre qu'aux inſultes des nations. Heureuſement les François gênés dans le Bengale, trouvent quelques dédommagemens dans une ſituation plus avantageuſe au Coromandel.

XXX. Situation actuelle des François à la côte de Coromandel.

Au Nord de cette immenſe côte, la France occupe Yanaon, dans la province de Ragimendry. Ce comptoir ſans territoire, ſitué à neuf milles de l'embouchure de la riviere d'Ingerom, fut autrefois floriſſant. De fauſſes vues le firent négliger vers l'an 1748. Cependant on y pourroit acheter pour 4 à 500,000 livres de marchandiſes, parce que la fabrication des bonnes & belles toiles eſt conſidérable dans le voiſinage. Quelques expériences heureuſes prouvent qu'on y peut trouver un débouché avantageux pour les draps

d'Europe. Le commerce y ſeroit plus lucratif, ſi l'on n'étoit obligé d'en partager le bénéfice avec les Anglois, qui ont un petit établiſſement à deux milles ſeulement de celui des François.

Cette concurrence eſt bien plus funeſte encore à Mazulipatnam. La France réduite, dans cette ville qui reçut autrefois ſes loix, à la loge qu'elle y occupoit avant 1749, ne peut pas ſoutenir l'égalité contre la Grande-Bretagne, à laquelle il faut payer des droits d'entrée & de ſortie, & qui obtient d'ailleurs dans le commerce toute la faveur qu'entraîne la ſouveraineté. Auſſi toutes les ſpéculations des François ſe bornent-elles à l'achat de quelques mouchoirs fins, de quelques autres toiles, pour la valeur de 150,000 livres. Il faut ſe former une autre idée de Karical.

Cette ville ſituée dans le royaume de Tanjaour, ſur une des branches du Colram, qui peut recevoir des bâtimens de cent cinquante tonneaux, fut cédée en 1738 à la compagnie, par un roi détrôné qui cherchoit de l'appui par-tout. Ses affaires s'étant rétablies avant que ſes engagemens euſſent été remplis, il rétracta le don qu'il avoit fait. Un nabab attaqua la place avec ſon armée, & la remit en 1739 aux François, dont il étoit ami. Dans ces circonſtances, le prince ingrat & perfide fut étranglé par les intrigues

de ſes oncles; & ſon ſucceſſeur, qui avoit hérité de ſes ennemis comme de ſon trône, voulut ſe concilier une nation puiſſante en la confirmant dans ſa poſſeſſion. Les Anglois s'étant rendus maîtres de la place en 1760, en firent ſauter les fortifications. Elle fut depuis reſtituée aux François, qui y rentrerent en 1765.

Dans l'état actuel, Karical eſt un lieu ouvert, qui peut avoir quinze mille habitans, la plupart occupés à fabriquer des mouchoirs communs, & des toiles propres à l'uſage des naturels du pays. Son territoire, conſidérablement augmenté par les conceſſions qu'avoit faites en 1749 le roi de Tanjaour, eſt redevenu ce qu'il étoit dans les premiers tems, de deux lieues de long ſur une dans ſa plus grande largeur. De quinze aldées qui le couvrent, la ſeule digne d'attention ſe nomme Tiranoulé-Rayenpatnam: elle n'a pas moins de vingt-cinq mille ames. On y fabrique, on y peint des perſes médiocrement fines, mais convenables pour Batavia & les Philippines. Les Choulias, Mahométans, ont de petits bâtimens, avec leſquels ils font le commerce de Ceylan, & le cabotage.

La France peut tirer tous les ans de cette poſſeſſion, deux cents balles de toiles ou de mouchoirs propres pour l'Europe, & beaucoup de riz pour l'approviſionnement de ſes autres colonies.

Toutes les marchandiſes achetées à Karical, à Yanaon, à Mazulipatnam, ſont portées à Pondichery, chef-lieu de tous les établiſſemens François dans l'Inde.

Cette ville, dont les commencemens furent ſi foibles, acquit avec le tems, de la grandeur, de la puiſſance, & un nom fameux. Ses rues, la plupart fort larges, & toutes tirées au cordeau, étoient bordées de deux rangs d'arbres, qui donnoient de la fraîcheur même au milieu du jour. Une moſquée, deux pagodes, deux égliſes, & le gouvernement, regardé comme le plus magnifique édifice de l'Orient, étoient des monumens publics dignes d'attention. On avoit conſtruit en 1740 une petite citadelle, qui étoit devenue inutile, depuis qu'il avoit été permis de bâtir des maiſons tout autour. Pour remplacer ce moyen de défenſe, trois cotés de la place avoient été fortifiés par un rempart, un foſſé, des baſtions, & un glacis imparfait dans quelques endroits. La rade étoit défendue par des batteries, judicieuſement placées.

La ville, dans une circonférence d'une grande lieue, contenoit ſoixante-dix mille habitans. Quatre mille étoient Européens, Metis ou Topaſſes. Il y avoit au plus dix mille Mahométans. Le reſte étoit des Indiens, dont quinze mille étoient chrétiens, & les autres, de dix-ſept ou dix-huit caſtes différentes. Trois aldées dépendantes de la place, pouvoient avoir dix mille ames,

Tel étoit l'état de la colonie, lorſque les Anglois s'en rendirent les maîtres dans les premiers jours de 1761, la détruiſirent de fond en comble, & en chaſſerent tous les habitans. D'autres examineront peut-être, ſi le droit barbare de la guerre pouvoit juſtifier toutes ces horreurs. Nous détournerons les yeux de tant de cruautés commiſes par un peuple libre, magnanime, éclairé, pour ne parler que de la réſolution que la France a priſe de rétablir de Pondichery, & d'en faire de nouveau le centre de ſon commerce. Tout juſtifie la ſageſſe de ce choix.

La ville privée de port, comme toutes celles qui ont été bâtie ſur la côte de Coromandel, a ſur les autres l'avantage d'une rade beaucoup plus commode. Les vaiſſeaux peuvent mouiller près du rivage, ſous la protection du canon des fortifications. Son territoire qui a trois lieues de long ſur une de large, n'eſt qu'un ſable ſtérile ſur le bord de la mer : mais dans ſa plus grande partie, il eſt propre à la culture du riz, des légumes, & d'une racine nommée chayaver, qui ſert aux couleurs. Deux foibles rivieres qui traverſent le pays, inutiles à la navigation, ont des eaux excellentes pour les teintures, pour le bleu ſinguliérement. A trois milles de la place, s'éleve cent toiſes au-deſſus de la mer un coteau, qui ſert de guide aux navigateurs à ſept ou huit lieues de diſtance,

avantage ineſtimable ſur une côte généralement trop baſſe. A l'extrémité de cette hauteur, eſt un vaſte étang creuſé depuis pluſieurs ſiecles, & qui après avoir rafraichi & fertiliſé un grand territoire, vient arroſer les environs de Pondichery. Enfin, la colonie eſt favorablement ſituée, pour recevoir les vivres & les marchandiſes du Carnate, du Mayſſor, & du Tanjaour.

Tels ſont les puiſſans motifs qui déterminerent la France à la réédification de Pondichery. Auſſi-tôt que ſes agens parurent le 11 d'avril 1765, on vit accourir les infortunés Indiens, que la guerre, la dévaſtation & la politique, avoient diſperſés. Au commencement de 1770 il s'en trouvoit vingt-ſept mille, qui avoient relevé les ruines de leurs anciennes habitations. Le préjugé où ils ſont élevés, qu'on ne peut être heureux qu'en mourant dans le lieu où l'on a reçu le jour, ce préjugé ſi doux à conſerver, ſi utile à nourrir, ne permet pas de douter qu'ils ne revinſſent tous, auſſi-tôt que la ville ſeroit fermée.

Le projet en fut conçu quelques années après la repriſe de poſſeſſion. On n'avoit alors d'autre idée ſur la conſtruction dans un terrein ſablonneux, & où les fondations doivent être néceſſairement dans l'eau, que l'établiſſement ſur puits, ouvrage très-diſpendieux & pour ainſi dire interminable.

M. Bour-

M. Bourcet préféra un établiſſement ſur bermes, avec un revétement ſans épaiſſeur, taluant de deux cinquiemes, & appuyant ſur un rempart de terres mouillées, battues & comprimées. Ces bermes avoient été miſes en uſage dans la conſtruction de l'ancienne enceinte de la place; mais les murs qui les ſoutenoient étoient fondés aſſez bas pour empêcher les affaiſſemens, qu'auroit produits l'écoulement des ſables qui auroient pu s'échapper de deſſous les fondations, avantage dont la nouvelle méthode étoit bien éloignée. C'eſt dans ce mauvais ſyſtème que furent élevées mille toiſes de revétement.

On ne fut pas plutôt inſtruit en Europe du vice de ces travaux, que le miniſtere fit partir M. Deſclaiſons, diſtingué dans le corps du génie par ſa probité & par ſes talens. Cet habile homme n'adopta ni l'établiſſement ſur puits, ni l'établiſſement ſur bermes avec des revétemens inclinés, aux deux cinquiemes de talus ſur la hauteur. Il commença de travailler en février 1770, & fit en ſept mois un développement de ſix cents trente-ſix toiſes, avec dix pieds réduits de nette maçonnerie au-deſſus de la fondation, portée au point le plus bas où l'on eût pu épuiſer les eaux. Sa maçonnerie étoit ſolide & ſon revétement conſtruit ſuivant la pratique des plus grands maîtres.

L'intrigue, qui bouleverſoit tout alors à la cour de Verſailles, fit rappeller M. Deſclaiſons, qui fut remplacé par le même ingénieur dont le travail avoit été ſi juſtement blâmé. Celui-ci reprit ſa méthode, quoique ce qu'il avoit fait fût déja tout lézardé, & il exécuta un nouveau développement de huit cents toiſes, qui eſſuya le même dépériſſement.

La raiſon, qui ſe fait quelquefois entendre, fit encore recourir à M. Deſclaiſons en 1775. On deſira qu'il ſe chargeât d'achever l'enveloppe de Pondichery, mais en conſervant les fortifications qui étoient ſur pied. Cet arrangement s'éloignoit trop des bons principes pour qu'il s'y prêtât. La ſacrifice de tout ce qui avoit été entrepris contre les regles de l'art, lui parut indiſpenſable. Il démontra que le travail ſur bermes étoit inſoutenable, & pour la défenſe & pour la durée; que les revêtemens inclinés ne pouvoient manquer de ſe briſer ou horizontalement, ou verticalement; qu'un mur au-devant des bermes devoit les faire périr, & pouvoit entraîner l'affaiſſement & la ruine des revêtemens eux-mêmes. Son opinion étoit qu'il convenoit de fermer Pondichery ſuivant les méthodes uſitées en Europe, & qu'une enceinte à baſtionnement ſimple, avec quelques dehors, étoit ſuffiſante. Cette dépenſe devoit s'élever à 5,000,000 li-

vres. Sans contredire ces raiſonnemens, on ne s'y rendit pas, & la place reſta ſans défenſe ou dans un état de foibleſſe & de ruine qui augmente tous les jours.

Dans la ſituation actuelle, les comptoirs François dans l'Inde ne rendent pas au-delà de 200,000 liv. & coûtent plus de 2,000,000 livres chaque année. C'eſt beaucoup, & c'eſt moins encore qu'il ne faut ſacrifier à la conſervation des isles de France & de Bourbon, qui ne ſont pas arrivées au degré de proſpérité qu'on s'en étoit promis.

XXXI. Etat actuel de l'isle de Bourbon.

Bourbon a ſoixante milles de long ſur quarante-cinq de large; mais la nature a rendu inutile la plus grande partie de ce vaſte eſpace. Trois pics inacceſſibles qui ont ſeize cents toiſes d'élévation, un affreux volcan dont les environs ſont toujours brûlés, d'innombrables ravins d'une pente ſi rapide qu'il n'eſt pas poſſible de les défricher, des montagnes dont le ſommet eſt conſtamment aride, des côtes généralement couvertes de cailloux, cette organiſation oppoſe des obſtacles inſurmontables à une culture un peu étendue. La plupart des terres qui peuvent être miſes en valeur ſont même en pente, & il n'eſt pas rare que les torrens y détruiſent les eſpérances les mieux fondées.

Cependant un beau ciel, un air pur, un climat délicieux, des eaux ſalubres, ont raſ-

ſemblé dans l'isle une population de ſix mille trois cents quarante blancs, bien faits, robuſtes, courageux, répartis dans neuf paroiſſes, dont Saint-Denis eſt la principale. C'étoient, il n'y a que peu d'années, des hommes d'une candeur, d'une équité, d'une modération, dignes des premiers âges. La guerre de 1756 altéra un peu leur caractere, mais ſans beaucoup changer leurs mœurs.

Ces vertus ſont d'autant plus remarquables, qu'elles ſont nées, qu'elles ſe ſont maintenues au milieu de vingt-ſix mille cent ſoixante-quinze eſclaves, ſelon le dénombrement de 1776.

A la même époque, la colonie comptoit cinquante-ſept mille huit cents cinquante huit animaux, dont aucun n'étoit conſacré à l'agriculture. A l'exception de deux mille huit cents quatre-vingt-onze chevaux qui ſervoient à différens uſages, tout étoit deſtiné à la ſubſiſtance.

Dans cette année, les récoltes s'éleverent à cinq millions quatre cents quarante-un mille vingt-cinq quintaux de bled; à trois millions cent quatre-vingt-onze mille quatre cents quarante tonneaux de riz; à vingt-deux millions quatre cents ſoixante-un mille huit cents tonneaux de maïs; à deux millions cinq cents quinze mille cent quatre-vingt-dix tonneaux de légumes. La plus grande partie de ces produits fut conſom-

mée à Bourbon même. Le reſte alla alimenter l'isle de France.

Pour la métropole, la colonie exploitoit huit millions quatre cents quatre-vingt-treize mille cinq cents quatre-vingt-trois caſiers, dont le fruit eſt un des meilleurs après celui d'Arabie. Chacun de ces arbres donnoit originairement près de deux livres de café. Ses produits ſont diminués des trois quarts depuis qu'il eſt cultivé dans un pays découvert, qu'on eſt réduit à le placer dans un terrein uſé, & que les inſectes l'ont attaqué.

La cour de Verſailles ne s'occupera jamais des progrès d'un établiſſement, où des rivages eſcarpés & une mer violemment agitée rendent la navigation toujours dangereuſe & ſouvent impraticable. On deſireroit plutôt pouvoir l'abandonner, parce qu'il attire puiſſamment une partie des hommes & des moyens qu'on voudroit tous concentrer dans l'isle de France, qui n'en eſt éloignée que de trente-cinq lieues.

XXXII. Etat actuel de l'isle de France. Importance de cet établiſſement. Ce qu'on y a fait & ce qui reſte à faire.

Cette autre poſſeſſion a, ſuivant les obſervations de l'Abbé de la Caille, trente-un mille huit cents quatre-vingt-dix toiſes dans ſon plus grand diametre, vingt-deux mille cent vingt-quatre dans ſa plus grande largeur, & quatre cents trente-deux mille ſix cents quatre-vingts arpens de ſuperficie. On

y voit un grand nombre de montagnes, mais dont aucune n'a plus de quatre cents vingt-quatre toiſes d'élévation. Les campagnes ſont arroſées par une ſoixantaine de ruiſſeaux, la plupart trop encaiſſés, & dont pluſieurs n'ont de l'eau que dans la ſaiſon des pluies. Quoique le ſol ſoit par-tout couvert de pierres plus ou moins groſſes, qu'il ſe refuſe au ſoc, & qu'il faille le travailler avec la houe, il ne laiſſe pas d'être propre à beaucoup de choſes. Moins profond & moins fertile que celui de Bourbon, il eſt plus généralement ſuſceptible de culture.

Cette isle occupa long-tems l'imagination de ſes poſſeſſeurs beaucoup plus que leur induſtrie. Ils s'épuiſerent en conjectures ſur l'uſage qu'on en pourroit faire.

Les uns vouloient que ce fût un entrepôt où viendroient aboutir toutes les marchandiſes qu'on tireroit de l'Aſie. Elles devoient y être portées ſur des batimens du pays, & verſées enſuite dans des vaiſſeaux François. On trouvoit dans cet arrangement une économie manifeſte, puiſque le ſolde & la nourriture des navigateurs Indiens ne coûtent que peu; on y trouvoit la conſervation des équipages Européens, quelquefois détruits par la ſeule longueur des voyages, plus ſouvent par l'intempérie du climat, ſur-tout dans l'Arabie & dans le Bengale. Ce ſyſtême n'eut aucune ſuite. On craignit que la com-

pagnie ne tombât dans le mépris, ſi elle ne montroit dans ces parages éloignés des forces navales propres à lui attirer de la conſidération.

Une nouvelle combinaiſon occupa les eſprits. On conjectura qu'il pourroit être utile d'ouvrir aux habitans de l'isle de France le commerce des Indes, qui leur avoit été d'abord interdit. Les défenſeurs de cette opinion ſoutenoient qu'une pareille liberté ſeroit une ſource féconde de richeſſe pour la colonie, & par conſéquent pour la métropole. Mais l'isle manquoit alors de vaiſſeaux & de numéraire ; elle n'avoit ni objets d'exportation, ni moyens de conſommation. Par toutes ces raiſons, l'expérience fut malheureuſe, & la colonie fut fixée à l'état d'un établiſſement purement agricole.

Ce nouvel ordre de choſes occaſionna de nouvelles fautes. On fit paſſer de la métropole dans la colonie des hommes qui n'avoient ni le goût ni l'habitude du travail. Les terreins furent diſtribués au haſard, & ſans diſtinguer ce qu'il falloit défricher de ce qui ne devoit pas l'être. Des avances furent faites au cultivateur, non en proportion de ſon induſtrie, mais de la protection qu'il avoit ſu ſe ménager dans l'adminiſtration. - La compagnie, qui gagnoit

cent pour cent ſur les marchandiſes qu'elle envoyoit d'Europe, & cinquante pour cent ſur celles qui lui venoient de l'Inde, exigea que les productions du pays fuſſent livrées à vil prix dans ſes magaſins. Pour comble de malheur, le corps qui avoit concentré dans ſes mains tous les pouvoirs, manqua aux engagemens qu'il avoit pris avec ſes ſujets, ou, ſi l'on veut, avec ſes eſclaves.

Sous un tel régime, toute eſpece de bien étoit impoſſible. Le découragement jettoit la plupart des colons dans l'inaction. Ceux auxquels il reſtoit quelque activité, ou n'avoient pas les moyens qui conduiſent à la proſpérité, ou n'étoient pas ſoutenus par cette force de l'ame qui fait ſurmonter les difficultés inſéparables des nouveaux établiſſemens. Les obſervateurs qui voyoient l'agriculture de l'iſle de France, ne la trouvoient guere différente de celle qu'ils avoient apperçue parmi les ſauvages.

En 1764 le gouvernement prit la colonie ſous ſa domination immédiate. Depuis cette époque juſqu'en 1776 il s'y eſt ſucceſſivement formé une population de ſix mille trois cents quatre-vingt-ſix blancs, en y comprenant deux mille neuf cents cinquante-cinq ſoldats, de onze cents quatre-vingt-dix-neuf noirs libres, de vingt-cinq

mille cent cinquante-quatre eſclaves, & de vingt-cinq mille trois cents ſoixante-ſept têtes de bétail.

Le cafier a occupé un aſſez grand nombre de bras : mais des ouragans, qui ſe ſont ſuccédés avec une extrême rapidité, n'ont pas permis de tirer le moindre avantage de ces plantations. Le ſol même, généralement ferrugineux & peu profond, paroît s'y refuſer. Auſſi peut-on raiſonnablement douter ſi cette culture réuſſiroit, quand même le gouvernement n'auroit pas cherché à l'arrêter, par les impoſitions qu'il a miſes ſur le café, à la ſortie de l'iſle, à ſon entrée en France.

Trois ſucreries ont été établies, & elles ſuffiſent aux beſoins de la colonie.

On ne recueille encore que quarante milliers de coton. Cette production eſt de bonne qualité, & tout annonce qu'elle ſe multipliera.

Le camphrier, l'aloès, le cocotier, le bois d'aigle, le ſagou, le cardamome, le cannellier, pluſieurs autres végétaux propres à l'Aſie, qui ont été naturaliſés dans l'iſle, reſteront vraiſemblablement toujours des objets de curioſité.

Des mines de fer avoient été ouvertes aſſez anciennement. Il a fallu les abandonner, parce qu'elles ne pouvoient pas ſoutenir la concurrence de celles d'Europe.

Perſonne n'ignore que les Hollandois s'enrichiſſent, depuis deux ſiecles, par la vente du girofle & de la muſcade. Pour s'en approprier le commerce excluſif, ils ont détruit ou mis aux fers le peuple qui poſſédoit ces épiceries. Dans la crainte d'en voir diminuer le prix dans leurs propres mains, il ont extirpé la plupart des arbres, & ſouvent brûlé le fruit de ceux qu'ils avoient conſervés.

Cette avidité barbare, dont les nations ſe ſont ſi ſouvent indignées, révoltoit ſinguliérement M. Poivre, qui avoit parcouru l'Aſie en naturaliſte & en philoſophe. Il profita de l'autorité qui lui étoit confiée à l'iſle de France, pour faire chercher dans les moins fréquentées des Moluques ce que l'avarice avoit ſi long-tems dérobé à l'activité. Le ſuccès couronna les travaux des navigateurs hardis & intelligens qui avoient obtenu ſa confiance.

Le 27 juin 1770, il arriva à l'iſle de France quatre cents cinquante plants de muſcadier, & ſoixante-dix pieds de giroflier; dix mille muſcades ou germées ou propres à germer, & une caiſſe de baies de girofle, dont pluſieurs étoient hors de terre. Deux ans après, il fut fait une nouvelle importation beaucoup plus conſidérable que la premiere.

Quelques-unes de ces précieuſes plantes furent envoyées aux iſles de Seychelles, de

Bourbon & de Cayenne. Le plus grand nombre reſta à l'isle de France. Celles qu'on y diſtribua aux particuliers périrent. Les ſoins des plus habiles botaniſtes, les attentions les plus ſuivies, les dépenſes les plus conſidérables ne purent même ſauver dans le jardin du roi, que cinquante-huit muſcadiers & trente-huit giroflers. Au mois d'octobre 1775, deux de ces derniers arbres porterent des fleurs, qui ſe convertirent en fruits l'année ſuivante. Ceux que nous avons ſous les yeux ſont petits, ſecs & maigres. Si une longue naturaliſation ne les améliore pas, les Hollandois n'auront eu qu'une fauſſe alarme, & ils reſteront incommutablement les maîtres du commerce des épiceries.

La ſaine politique a preſcrit une autre deſtination à l'isle de France. C'eſt la quantité de bled qu'il y faut augmenter; c'eſt la récolte du riz qu'il conviendroit d'y accroître par une meilleure diſtribution des eaux; ce ſont les troupeaux dont il eſt important d'y multiplier le nombre, d'y perfectionner l'eſpece.

Ces objets de premiere néceſſité furent long-tems peu de choſe, quoiqu'il fût aiſé de former des pâturages, quoique le ſol rendît vingt pour un. On a imaginé, il n'y a que peu d'années, de faire acheter à un bon prix par le gouvernement, tous les grains que

les cultivateurs auroient à vendre, & à cette époque les ſubſiſtances ſe ſont accrues. Si ce ſyſtème eſt ſuivi ſans interruption, la colonie fournira bientôt des vivres à ſes habitans, aux navigateurs qui fréquenteront ſes rades, aux armées & aux flottes que les circonſtances y ameneront un peu plutôt, un peu plus tard. Alors l'isle ſera ce qu'elle doit être, le boulevard de tous les établiſſemens que la France poſſede ou peut un jour obtenir aux Indes, le centre des opérations de guerre offenſive ou défenſive que ſes intérêts lui feront entreprendre ou ſoutenir dans ces régions lointaines.

Elle eſt ſituée dans les mers d'Afrique, mais à l'entrée de l'Océan Indien. Quoiqu'à la hauteur de côtes arides & brûlantes, elle eſt tempérée & ſaine. Un peu écartée de la route ordinaire, elle en eſt plus ſûre du ſecret de ſes armemens. Ceux qui la deſireroient plus rapprochée de notre continent, ne voient pas qu'alors il ſeroit impoſſible de ſe porter avec célérité de ſes rades aux golfes de ces contrées les plus éloignés : avantage ineſtimable pour une nation qui n'a aucun port dans l'Inde.

La Grande-Bretagne voit d'un œil chagrin ſous la loi de ſes rivaux une isle où l'on peut préparer la ruine de ſes propriétés d'Aſie. Dès les premieres hoſtilités entre les

deux nations, elle dirigera ſûrement ſes efforts contre une colonie qui menace la ſource de ſes plus riches tréſors. Quelle honte, quel malheur pour la France, ſi elle s'en laiſſoit dépouiller!

Cependant, que ne faut-il pas craindre, quand on voit que juſqu'à ce jour il n'a pas été pourvu à la défenſe de cette isle; que les moyens ont toujours manqué, ou qu'ils ont été mal employés; que d'année en année la cour de Verſailles a attendu, pour prendre un parti, les dépêches des adminiſtrateurs, comme on attend le retour d'un courier de la frontiere; qu'à l'époque même où nous écrivons, les eſprits ſont partagés peut-être ſur le genre de protection qu'il convient d'accorder à une poſſeſſion de cette importance?

Les gens de mer penſent généralement que c'eſt aux forces navales ſeules à procurer la ſûreté de l'isle de France: mais, de leur aveu, elles ne pourront remplir leur deſtination que lorſqu'on les aura miſes à l'abri des ouragans ſi fréquens & ſi terribles dans ces parages, depuis le mois de décembre juſqu'à celui d'avril. Il a péri en effet un ſi grand nombre de navires marchands, & des eſcadres entieres ont eu ſi fort à ſouffrir, même dans le Port-Louis, le ſeul où abordent maintenant les navigateurs, qu'on

ne ſauroit trop tôt travailler à ſe garantir de ces effroyables cataſtrophes. Le gouvernement s'occupa peu pendant long-tems d'un objet ſi intéreſſant. Il s'eſt enfin déterminé à faire creuſer dans cette rade un aſſez grand baſſin, avec l'eſpoir conſolant que les bâtimens de toute grandeur y trouveront quelque jour un aſyle ſûr.

Cette opération ne ſauroit être pouſſée trop vivement ; mais en la ſuppoſant exécutée avec tout le bonheur poſſible, les forces maritimes ne ſuffiront pas encore à la défenſe de la colonie. L'état ne fera jamais la dépenſe d'une eſcadre toujours en ſtation dans ces parages. Il eſt poſſible que l'isle ſoit aſſaillie durant ſon abſence. La tempête où les maladies peuvent la ruiner. Forte ou foible, elle eſt expoſée à être battue. Fût-elle victorieuſe, on pourroit avoir mis durant le combat, des troupes à terre. Elles marcheroient au port, s'en empareroient ainſi que des vaiſſeaux vainqueurs qui s'y ſeroient réfugiés pour ſe radouber. Par cette combinaiſon, qui eſt très-ſimple, un établiſſement précieux tomberoit, ſans coup férir, au pouvoir d'un ennemi hardi & intelligent. De ces inquiétudes bien fondées, dérive la néceſſité des fortifications.

Quelques ingénieurs avoient penſé que des batteries judicieuſement placées ſur les

côtes, ſeroient ſuffiſantes pour empêcher l'aſſaillant d'aborder. Mais depuis qu'il a été conſtaté que l'isle étoit acceſſible pour des bateaux dans la plus grande partie de ſa circonférence, que même en beaucoup d'endroits la deſcente pouvoit être exécutée de vive force ſous la protection des vaiſſeaux de guerre, ce ſyſtème a été proſcrit. On a compris qu'il y auroit une infinité de poſitions à fortifier, que les dépenſes ſeroient ſans bornes, qu'il faudroit de trop nombreuſes troupes, & que leur diſperſion laiſſeroit chaque point expoſé à l'événement d'un débarquement ſurpris ou bruſque.

L'idée d'une guerre de chicane n'a pas été jugée plus heureuſe. Jamais l'isle de France ne réunira aſſez de troupes pour réſiſter, malgré l'avantage des poſtes, à celles que l'ennemi y pourra porter. Les défenſeurs de cette opinion ont voulu faire valoir l'aſſiſtance des colons & des eſclaves: mais on les a réduits enfin à convenir que ce concours qui pouvoit être de quelque utilité derriere de bons remparts, devoit être compté pour rien ou pour peu de choſe en raſe campagne.

Le projet d'une ville bâtie & fortifiée dans l'intérieur des terres a eu long-tems des partiſans. Cet établiſſement leur paroiſſoit propre à éloigner l'aſſaillant du centre de la

colonie, & à le forcer avec le tems de renoncer à ſes premiers avantages. Ils refuſoient de voir que ſans aucun mouvement de la part d'un ennemi devenu maître des ports & des côtes, la garniſon, privée de toute relation extérieure, ſeroit bientôt réduite à ſe rendre à diſcrétion, ou à mourir de faim. Et quand cet ennemi ſe borneroit à combler les rades, à détruire les arſenaux, les magaſins, tous les édifices publics, n'auroit-il pas rempli ſon principal objet? Que lui importeroit alors qu'il y eût une forteresſe & une garniſon au milieu d'une isle incapable de lui cauſer à l'avenir de l'inquiétude & de la jalouſie?

Après tant de variations & d'incertitudes, on commence à voir que le ſeul moyen de défendre la colonie eſt de mettre ſes deux ports en ſûreté, d'établir entre eux une communication qui leur procure des relations intérieures, qui facilite une libre répartition des forces ſuivant les deſſeins de l'ennemi, & qui rende communes les reſſources qui pourroient arriver du dehors par l'une ou l'autre de ces rades.

Juſqu'ici le Port-Bourbon où les Hollandois avoient formé leur établiſſement, & le Port-Louis, le ſeul où les François abordent, n'avoient point paru ſuſceptibles de fortification; le premier pour ſa vaſte éten-

due, le ſecond à cauſe des hauteurs irrégulieres dont il eſt entouré. M. le Chevalier d'Arçon a propoſé un plan qui a fait diſparoître les difficultés, & qui après la plus profonde diſcuſſion a obtenu le ſuffrage des hommes les plus verſés dans cet art important. Les dépenſes qu'entraîneroit l'exécution de ce grand projet ont été ſévèrement calculées, & l'on aſſure qu'elles ne ſont pas conſidérables.

Mais quelle quantité de troupes exigeroient ces fortifications? L'habile ingénieur n'en veut que peu habituellement. Il ne ſe diſſimule pas que ſi l'on en envoyoit beaucoup, elles ſeroient bientôt amollies par la chaleur du climat, corrompues par le deſir & l'eſpoir du gain, ruinées par la débauche, énervées par l'oiſiveté. Auſſi les réduit-il en tems de paix à deux mille hommes qu'il ſera facile de contenir, d'exercer, de diſcipliner. Ce nombre lui paroît ſuffiſant pour réſiſter aux attaques ſubites & imprévues qui pourroient fondre ſur la colonie. Si de grands préparatifs la menacoient d'un péril extraordinaire, un miniſtere attentif aux orages qui ſe forment auroit le tems d'y faire paſſer les forces néceſſaires pour la défendre, ou pour agir dans l'Indoſtan ſuivant les circonſtances.

Ces vues trouveront des cenſeurs. L'isle

de France coûte annuellement à l'état 8,000,000 livres. Cette dépenſe, qu'il n'eſt guere poſſible de réduire, indigne beaucoup de bons citoyens. Ils voudroient qu'on ſe détachât de cet établiſſement, ainſi que de Bourbon qui en eſt une onéreuſe dépendance.

Ce ſeroit en effet le parti qu'il conviendroit de prendre, à n'enviſager que le commerce languiſſant que les François font actuellement dans l'Inde. Mais la politique étend plus loin ſes ſpéculations. Elle prévoit que ſi l'on s'arrêtoit à cette réſolution, les Anglois chaſſeroient des mers d'Aſie toutes les nations étrangeres, qu'ils s'empareroient de toutes les richeſſes de ces vaſtes contrées, & que de ſi puiſſans moyens réunis dans leurs mains leur donneroient en Europe une influence dangereuſe. Ces conſidérations doivent convaincre de plus en plus la cour de Verſailles de la néceſſité de fortifier ſans délai l'iſle de France, mais en prenant des meſures efficaces pour n'être pas trompée par les agens qu'elle aura choiſis.

Cependant il y a un rapport ſi néceſſaire entre l'iſle de France & Pondichery, que ces deux poſſeſſions ſont abſolument dépendantes l'une de l'autre : car ſans l'iſle de France, il n'y a point de protection

pour les établiſſemens de l'Inde; & ſans Pondichery, l'isle de France ſera expoſée à l'invaſion des Anglois par l'Aſie comme par l'Europe.

L'isle de France & Pondichery, conſidérés dans leurs rapports néceſſaires, feront leur ſûreté reſpective. Pondichery protégera l'isle de France par ſa rivalité avec Madras que les Anglois ſeront toujours obligés de couvrir de leurs forces de terre & de mer; & réciproquement l'isle de France ſera toujours prête à porter des ſecours à Pondichery, ou à agir offenſivement, ſelon les circonſtances.

D'après ces principes, rien de ſi preſſé, après avoir fortifié l'isle de France, que de mettre Pondichery en état de défenſe. Cette place deviendra le dépôt néceſſaire du commerce qu'on fera dans l'Inde, ainſi que des hommes & des munitions qu'on y enverra. Elle ſervira auſſi à faire reſpecter un petit nombre de troupes, lorſqu'on ſuivra des projets offenſifs.

Lorſque l'isle de France & Pondichery ſeront arrivés au point de force où il convient de les porter, la cour de Verſailles ne craindra plus d'accorder à ſes négocians la protection que le ſouverain doit à ſes ſujets, dans toute l'étendue de ſa domination. De ſon côté, le miniſtere Britannique ſera plus

convaincu qu'il ne l'a paru de la néceſſité de contenir les ſiens dans les bornes de la modération & de la juſtice. Mais fera-t-on renoncer la compagnie Angloiſe aux abus de puiſſance, aux principes relâchés que lui a inſpirés ſon étonnante proſpérité ? On ne ſauroit l'eſpérer. Sa réſiſtance aigrira les eſprits, les intérêts des deux nations rivales ſe heurteront, & de ce choc ſortira la guerre.

Loin, & à jamais loin de nous toute idée qui tendroit à rallumer les flambeaux de la diſcorde. Que plutôt la voix de la philoſophie & de la raiſon ſe faſſe entendre des maîtres du monde. Puiſſent tous les ſouverains, après tant de ſiecles d'erreur, préférer la vertueuſe gloire de faire un petit nombre d'heureux, à l'ambition frénétique de dominer ſur des régions dévaſtées & des cœurs ulcérés ! Puiſſent tous les hommes devenus freres, s'accoutumer à regarder l'univers comme une ſeule famille raſſemblée ſous les yeux d'un pere commun ! Mais ces vœux de toutes les ames éclairées & ſenſibles, paroîtront des rêves dignes de pitié, aux miniſtres ambitieux qui tiennent les rênes des empires. Leur inquiete activité continuera à faire répandre des torrens de ſang.

Ce ſeront de miſérables intérêts de com-

merce, qui mettront de nouveau les armes à la main des François & des Anglois. Quoique la Grande-Bretagne dans la plupart des guerres, ait pour but principal de détruire l'induſtrie de ſes voiſins, & que la ſupériorité de ſes forces navales nourriſſe cette eſpérance tant de fois trompée, on peut prédire qu'elle chercheroit à éloigner les foudres & les ravages des mers d'Aſie, où elle auroit ſi peu à gagner & tant à perdre. Cette puiſſance n'ignore pas les vœux ſecrets qui ſe forment de toutes parts, pour le renverſement d'un édifice qui offuſque tous les autres de ſon ombre. Le ſouba du Bengale eſt dans un déſeſpoir ſecret, de n'avoir pas même une apparence d'autorité. Celui du Décan ne ſe conſole pas de voir tout ſon commerce dans la dépendance d'une nation étrangere. Le nabab d'Arcate n'eſt occupé qu'à diſſiper les défiances de ſes tyrans. Les Marattes s'indignent de trouver par-tout des obſtacles à leurs rapines. Toutes les puiſſances de ces contrées ou portent des fers, ou ſe croient à la veille d'en recevoir. L'Angleterre voudroit-elle que les François devinſſent le centre de tant de haînes, ſe miſſent à la tête d'une ligue univerſelle ? Ne peut-on pas prédire, au contraire, qu'une exacte neutralité pour l'Inde ſeroit le parti qui lui conviendroit

le mieux, & qu'elle embraſſeroit avec le plus de joie?

Mais ce ſyſtême conviendroit-il également à ſes rivaux? on ne le ſauroit croire. Les François ſont inſtruits, que des moyens de guerre préparés à l'isle de France pourroient être employés très-utilement, que les conquêtes de l'Angleterre ſont trop étendues pour n'être pas expoſées, & que depuis que les officiers qui avoient de l'expérience ſont rentrés dans leur patrie, les poſſeſſions Britanniques dans l'Indoſtan ne ſont défendues que par de jeunes gens, plus occupés de leur fortune que d'exercices militaires. On doit donc préſumer qu'une nation belliqueuſe ſaiſiroit rapidement l'occaſion de réparer ſes anciens déſaſtres. A la vue de ſes drapeaux, tous les ſouverains opprimés ſe mettroient en campagne, & les dominateurs de l'Inde, entourés d'ennemis, attaqués à la fois au Nord & au Midi, par mer & par terre, ſuccomberoient néceſſairement.

XXXIII. Principes que doivent ſuivre les François dans l'Inde, s'ils parviennent à y rétablir leur conſidération & leur puiſſance.

Alors les Francois, regardés comme les libérateurs de l'Indoſtan, ſortiront de l'état d'humiliation auquel leur mauvaiſe conduite les avoit réduits. Ils deviendront l'idole des

princes & des peuples de l'Aſie, ſi la révolution qu'ils auront procurée devient pour eux une leçon de modération. Leur commerce ſera étendu & floriſſant, tout le tems qu'ils ſauront être juſtes. Mais cette proſpérité finiroit par des cataſtrophes, ſi une ambition démeſurée les pouſſoit à piller, à ravager, à opprimer. Ils auroient à leur tour le ſort des inſenſés, des cruels rivaux qu'ils auroient abaiſſés.

Conquérir ou ſpolier avec violence, c'eſt la même choſe. Le ſpoliateur & l'homme violent ſont toujours odieux.

Peut-être eſt-il vrai qu'on n'acquiert pas rapidement de grandes richeſſes, ſans commettre de grandes injuſtices: mais il ne l'eſt pas moins que l'homme injuſte ſe fait haïr: mais il eſt incertain que la richeſſe qu'il acquiert le dédommage de la haîne qu'il encourt.

Il n'y a pas une ſeule nation qui ne ſoit jalouſe de la proſpérité d'une autre nation. Pourquoi faut-il que cette jalouſie ſe perpétue, malgré l'expérience de ſes funeſtes ſuites?

Il n'y a qu'un moyen légitime de l'emporter ſur ſes concurrens: c'eſt la douceur dans le régime, la fidélité dans les engagemens, la qualité ſupérieure dans les marchandiſes, & la modération dans le gain.

A quoi bon en employer d'autres qui nuiſent plus à la longue qu'ils ne ſervent dans le moment ?

Que le commerçant ſoit humain, qu'il ſoit juſte ; & s'il a des poſſeſſions, qu'elles ne ſoient point uſurpées. L'uſurpation ne ſe concilie point avec une jouiſſance tranquille.

Uſer de politique ou tromper adroitement, c'eſt la même choſe. Qu'en réſulte-t-il ? Une méfiance qui naît au moment où la duplicité ſe manifeſte, & qui ne finit plus.

S'il importe au citoyen de ſe faire un caractere dans la ſociété, il importe tout autrement encore à une nation de s'en faire un chez les nations au milieu deſquelles ſon projet eſt de s'établir & de proſpérer.

Un peuple ſage ne ſe permettra aucun attentat ni ſur la propriété ni ſur la liberté. Il reſpectera le lien conjugal ; il ſe conformera aux uſages ; il attendra du tems le changement dans les mœurs. S'il ne fléchit pas le genou devant les dieux du pays, il ſe gardera bien d'en briſer les autels. Il faut qu'ils tombent de vétuſté. C'eſt ainſi qu'il ſe naturaliſera.

A quoi le maſſacre de tant de Portugais, de tant de Hollandois, de tant d'Anglois, de tant de François, nous aura-t-il ſervi, s'il ne nous apprend pas à ménager les indigenes ?

Si

Si vous en uſez avec eux comme vos prédéceſſeurs ont fait, n'en doutez pas, vous ſerez maſſacrés comme eux.

Ceſſez donc d'être fourbes quand vous vous préſenterez, rampans quand vous ſerez reçus, inſolens, lorſque vous vous croirez en force, & cruels quand vous ſerez devenus tout-puiſſans.

Il n'y a que l'amour des habitans d'une contrée qui puiſſe rendre ſolides vos établiſſemens. Faites que ces habitans vous défendent, s'il arrive qu'on vous attaque. Si vous n'en êtes pas défendus, vous en ſerez trahis.

Les nations ſubjuguées ſoupirent après un libérateur; les nations vexées ſoupirent après un vengeur; & ce vengeur elles ne tarderont pas à le trouver.

Serez-vous toujours aſſez inſenſés pour préférer des eſclaves a des hommes libres, des ſujets mécontens à des ſujets affectionnés, des ennemis à des amis, des ennemis à des freres?

S'il vous arrive de prendre parti entre des princes diviſés, n'écoutez pas légérement la voix de l'intérêt contre le cri de la juſtice. Quel peut être l'équivalent de la perte du nom de juſte? Soyez plutôt médiateurs qu'auxiliaires. Le rôle de médiateur eſt toujours honoré, celui d'auxiliaire toujours périlleux.

Continuerez-vous à maſſacrer, empriſonner, dépouiller ceux qui ſe ſont mis ſous votre protection ? Fiers Européens, vous n'avez pas toujours vaincu par les armes. Ne rougirez-vous pas enfin de vous être tant de fois abaiſſés au rôle de corrupteurs des braves chefs de vos ennemis ?

Qu'atteſtent ces forts dont vous avez hériſſé toutes les plages ? Votre terreur & la haine profonde de ceux qui vous entourent. Vous ne craindrez plus, quand vous ne ſerez plus haïs. Vous ne ſerez plus haïs, quand vous ſerez bienfaiſans. Le barbare, ainſi que l'homme civiliſé, veut être heureux.

Les avantages de la population & les moyens de l'accélérer ſont les mêmes ſous l'un & l'autre hémiſphere.

En quelque endroit que vous vous fixiez, ſi vous vous conſidérez, ſi vous agiſſez comme des fondateurs de cités, bientôt vous y jouirez d'une puiſſance inébranlable. Multipliez-y donc les conditions de toutes les eſpèces; je n'en excepte que le ſacerdoce. Point de religion dominante. Que chacun chante à Dieu l'hymne qu'il lui croit le plus agréable. Que la morale s'établiſſe ſur le globe. C'eſt l'ouvrage de la tolérance.

Le vaiſſeau qui tranſporteroit dans vos colonies de jeunes hommes ſains & vigou-

reux, de jeunes filles laborieuſes & ſages, ſeroit de tous vos bâtimens le plus richement chargé. Ce ſeroit le germe d'une paix éternelle entre vous & les indigenes.

Ne multipliez pas ſeulement les productions, multipliez les agriculteurs, les conſommateurs, & avec eux toutes les ſortes d'induſtrie, toutes les branches de commerce. Il vous reſtera beaucoup à faire, tant que vos colons ne vous croiſeront pas ſur les mers, tant qu'ils ne ſeront pas auſſi communs ſur vos rivages que vos commerçans ſur les leurs.

Puniſſez les délits des vôtres plus ſévèrement encore que les délits des indigenes. C'eſt ainſi que vous inſpirerez à ceux-ci le reſpect de l'autorité des loix.

Que tout agent, je ne dis pas convaincu, mais ſoupçonnéde la plus légere vexation, ſoit rappellé ſur le champ. Puniſſez ſur les lieux la vénalité prouvée, afin que les uns ne ſoient pas tentés d'offrir ce qu'il ſeroit infâme aux autres de recevoir.

Tout eſt perdu, tant que vos agens ne ſeront que des protégés ou des hommes mal famés; des protégés dont il s'agira de réparer la fortune par un brigandage éloigné; des hommes mal famés qui iront cacher leur ignominie dans vos comptoirs ou vos factoreries. Il n'y a point de probité aſſez

confirmée pour qu'on puiſſe ſans incertitude l'expoſer au paſſage de la ligne.

Si vous êtes juſtes, ſi vous êtes humains, on reſtera parmi vous; on fera plus, on quittera des contrées éloignées pour vous aller trouver.

Inſtituez quelques jours de repos. Ayez des fêtes, mais purement civiles. Soyez bénis à jamais, ſi de ces fêtes la plus gaie ſe célebre en mémoire de votre premiere deſcente dans la contrée.

Soyez fideles aux traités que vous aurez conclus. Que votre allié y trouve ſon avantage, le ſeul garant légitime de leur durée. Si je ſuis léſé ou par mon ignorance, ou par votre ſubtilité, c'eſt en vain que j'aurai juré. Le ciel & la terre me releveront de mon ſerment.

Tant que vous ſéparerez le bien de la nation qui vous aura reçus, de votre propre utilité, vous ſerez oppreſſeurs, vous ſerez tyrans; & ce n'eſt que par le ſeul titre de bienfaiteur qu'on ſe fait aimer.

Si celui qui habite à coté de vous enfonce ſon or, ſoyez ſûr que vous en êtes maudit.

A quoi bon vous oppoſer à une révolution, éloignée ſans doute, mais qui s'exécutera malgré vos efforts? Il faut que le monde que vous avez envahi s'affranchiſſe de celui que vous habitez. Alors les mers

ne ſépareront plus que deux amis, que deux freres. Quel ſi grand malheur voyez-vous donc à cela, injuſtes, cruels, inflexibles tyrans?

L'ouvrage de la ſageſſe n'eſt pas éternel: mais celui de la folie s'ébranle ſans ceſſe, & ne tarde pas à crouler. La premiere grave ſes caracteres, ſes caracteres durables ſur le rocher; la ſeconde trace les ſiens ſur le ſable.

Des établiſſemens ont été formés & renverſés; des ruines ſe ſont entaſſées ſur des ruines; des eſpaces peuplés ſont devenus déſerts; des ports remplis de bâtimens ont été abandonnés; des maſſes que le ſang avoit mal cimentées ſe ſont diſſoutes, ont mis à découvert les oſſemens confondus des meurtriers & des tyrans. Il ſemble que de contrée en contrée la proſpérité ſoit pourſuivie par un mauvais génie, qui parle nos différentes langues, mais qui ordonne par-tout les mêmes déſaſtres.

Que le ſpectacle des fureurs que nous exerçons les uns contre les autres, ceſſe enfin d'en venger & d'en réjouir les premieres victimes.

Puiſſent ces idées jettées ſans art & dans l'ordre où elles ſe ſont préſentées, faire une impreſſion profonde & durable! Veuille le ciel que je n'aie plus qu'à célébrer votre modération & votre ſageſſe! car la louange

eſt douce & le blâme eſt amer à mon cœur. Voyons maintenant quelle a été la conduite des puiſſances du Nord de l'Europe, pour tenter de prendre part au commerce de l'Aſie : car le luxe, en pénétrant auſſi dans ces contrées de fer & de glace, leur a fait envier les richeſſes & les jouiſſances des autres nations.

Fin de quatrieme Livre.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

AGHUANS, peuples du Kandahar qui réduisirent à rien les affaires des ſouverains efféminés de la Perſe. Leur maniere de vivre 79.
Anjinga, comptoir Anglois dans le royaume de Travancor, patrie d'Eliza Draper 98, 99.
Anjouan, l'une des isles de Comore. Beauté de ſon climat. Religion du pays. Mœurs des habitans 183, 184. Aventure qui donna lieu à un Arabe, dont la famille y règne encore, de monter ſur le trône, *ibid.*
Angleterre, voyez *Britanniques* (isles). Le gouvernement féodal y met tout dans la confuſion 5. Guerres occaſionnées par les prétentions de ſes ſouverains à la couronne de France. Les Juifs & les Lombards en font tout le commerce. Taux de l'intérêt de l'argent. Objets de commerce. Contradiction des loix entre elles. Henri VII permet aux roturiers d'acheter des terres. Il y avoit dans ce tems une compagnie de négocians à Londres 6, 7. Le commerce y eſt gêné par des loix abſurdes. Le change y eſt proſcrit. L'exportation de l'argent y eſt défendue; la ſortie des chevaux prohibée 8, 9. Corporations de mar-

chands établies dans les villes. Malgré ces mauvaiſes loix, Henri VII reconnu pour avoir favoriſé le commerce. Entraves aux talens des artiſtes 10. Les cruautés du duc d'Albe en Flandres, & les perſécutions contre les réformés en France, firent paſſer en Angleterre tous les genres d'induſtrie. De-là l'art de conſtruire des navires qu'ils achetoient auparavant. De-là leur commerce aux Indes 11. Naiſſance de la compagnie Angloiſe des Indes en 1600. 12. La guerre de 1744 avec les François eſt funeſte à la France pour le commerce des Indes 46.

Anglois, s'uniſſent à la Perſe contre les Portugais, & leur prennent l'Isle d'Ormuz. Ils s'établiſſent de concert à Bender-Abaſſi. Commerce de cet endroit 28. Cromwel déclare la guerre à la Hollande. Le commerce Anglois aux Indes n'étoit plus rien à cette époque 32. Il ſe releve 33, 34. Animoſité des particuliers contre les aſſociés de la compagnie, pour raiſon du commerce des Indes. Les Hollandois profitent de ces diſſenſions. L'Angleterre arme puiſſamment. Charles II ſe laiſſe ſéduire à prix d'argent par la Hollande; l'expédition n'a pas lieu 36. Infidélités commiſes par la compagnie aux Indes. Aurengzeb en fait une punition ſévere 37.

Arabes. Caractere des différentes branches qui habitent les trois Arabies 54. Beauté de leur langue. Douceur de leur poéſie 59.

Arabie, l'une des plus grandes péninſules du monde connu. Sa deſcription géographique. Sa diviſion. Deſcription de chacune des trois Arabies 47. Religion des anciens Arabes 49. Leur peu de goût pour les arts 50. Ils portent le commerce au plus haut degré. Ils reprennent leurs anciennes mœurs à la chute du gouvernement des califes 51. Peinture du caractere,

du tempérament & des mœurs des Arabes 52. Leur jalouſie envers leurs femmes. Précautions qu'ils prennent pour s'aſſurer de leur fidélité & de la ſageſſe des filles 53. Population de ce pays. Son gouvernement. Vie errante que menent ſes habitans. Les caravanes achetent d'eux la ſûreté de leur voyage 54. Maniere dont ils dreſſent leurs chameaux au brigandage 56. Commerce de l'Arabie 60.

Atollons, nom de chacune des treize provinces qui partagent les Maldives 94.

Aurengzeb irrité de l'infidélité de la compagnie Angloiſe des Indes, en tire une vengeance éclatante 38. Les Anglois viennent dans une poſture humiliante implorer ſa clémence : il leur fait grace 39. Il fait un traité avec les Marattes 408.

B

BAHAREM, isle du golfe Perſique, dans laquelle la compagnie Angloiſe des Indes auroit pu ſe fixer avantageuſement 90. Cette isle eſt célebre par la pêche des perles. Nature de ces perles. Produit de cette pêche 92.

Balambangan, isle ſituée à la pointe ſeptentrionale de Borneo. Les Anglois s'y établiſſent en 1772 dans le deſſein d'en faire le marché le plus conſidérable de l'Aſie. Ce comptoir eſt attaqué, pris & détruit. Les Anglois ignorent encore à qui ils doivent cette perte 152.

Balaſſor. Les Hollandois s'y établiſſent en 1603. 171.

Balliaderes, nom que les Européens ont donné, d'après les Portugais, à des danſeuſes de Surate 286. Ces femmes étoient des courtiſannes attachées au ſervice des autels, & qui vivoient dans des ſéminaires de volupté conſacrés

au plaiſir des Brames 287. Détails ſur leurs chants & leurs danſes voluptueuſes: ſur leur parure 289. Maniere ingénieuſe dont, ſans nuire à la volupté, elles conſervent la fraîcheur de leur gorge 290.

Bandel, place des Indes près d'Ougly, ou les Portugais avoient fixé leur commerce 174.

Barcalon, nom Siamois de la charge de principal miniſtre, qui répond à nos anciens maires du palais 299.

Barokia, grande ville de l'empire Mogol, ſur laquelle la compagnie Angloiſe des Indes porte ſes vues en 1771, & dont elle s'empare d'aſſaut. Action héroïque de la mere du Nabab 120.

Baſſora, grande ville bâtie par les Arabes, au-deſſous de la jonction du Tigre & de l'Euphrate 80. Son port eſt devenu un entrepôt célebre entre les mains des Turcs, qui s'oppoſoient d'abord à ce que des étrangers y demeuraſſent. Il y arrive par an environ pour douze millions de marchandiſes par le golfe Perſique 82. Quotité pour laquelle les Anglois, les François, les Hollandois, &c. y entrent. Divers objets de commerce qui y ſont apportés 83. Trois canaux procurent le débouché des marchandiſes qu'on y apporte 85. Entraves miſes au commerce de cette ville 86. Les Anglois obtiennent du gouverneur Turc la confiſcation des marchandiſes & des richeſſes des Hollandois dans cette ville. Le facteur Hollandois ſe retire à l'iſle de Karek, qui en peu de tems éclipſe Baſſora. Mais après ſa mort cette derniere reprend ſa ſupériorité 87.

Bengale. Deſcription géographique de cette vaſte contrée de l'Aſie 153. Révolutions qu'elle a eſſuyées. Egbar, grand-pere d'Aurengzeb, en fit la conquête en 1595, & depuis ce tems elle

a été ſous l'empire du Mogol 154. Forme du gouvernement qui y eſt en vigueur 155. C'eſt la province la plus peuplée & la plus riche de l'empire Mogol. Objets de commerce de cette contrée 160. L'oppreſſion où ſont les naturels du pays les force de confier la part qu'ils prennent dans le commerce du Bengale, à des Européens 169. Dangers du golfe de Bengale pour la navigation 174. Objets de commerce qu'on en exporte pour l'Europe 176. Les fabriques de toiles de coton y ſont très-multipliées. Daca en eſt le marché général 179. Produit du commerce de Bengale. Révolutions qu'il a eſſuyées 180. Evénement qui a donné lieu au ſoulévement des Arabes contre les Anglois à Calcutta. Les Anglois ſont mis aux fers 191. L'amiral Watſon remporte ſur les Arabes une victoire complete en 1756, & diſpoſe de la Soubabie en faveur de Jaffer-Ali-kan, chef de la conſpiration qui décida la victoire 193. Les Anglois profitent des circonſtances du détrônement du Mogol, pour ſe faire payer par la ceſſion de tout le Bengale le ſecours qu'il imploroit auprès d'eux: ils lui manquent de parole 196. La conquête de cette contrée a changé l'objet de la compagnie des Indes. Meſures priſes par cette compagnie pour s'y maintenir 198. Revenus du Bengale en 1773. 201. Il ſeroit prudent d'y établir la même forme d'adminiſtration qui a lieu à la côte de Coromandel 203. Vexations employées dans le Bengale 204. Cauſes qui y avoient porté l'induſtrie, l'agriculture & la population à un ſi haut degré 205. On y fait deux récoltes 211. La diſette de 1769 y occaſionne des malheurs affreux 213. Les Indiens qui manquoient ſeuls de tout, & mouroient de faim par milliers, ne

conçoivent pas l'idée d'une révolte. Comparaiſon de ce caractere d'inertie avec celui des Européens 214. Le gouvernement Anglois a abandonné pour neuf millions à la compagnie, la deſtinée des pays ſoumis à ſa domination aux Indes 218. En 2773, le parlement ordonne que les détails d'une adminiſtration auſſi corrompue ſeront mis ſous ſes yeux 219. Situation actuelle des François dans cette contrée 447.

Biſnapore, petit diſtrict du Bengale qui a conſervé ſon indépendance. Simplicité des mœurs qui y regnent 156. Sageſſe des loix du pays. Affabilité pour les voyageurs 157. Doutes ſur l'exiſtence de ce pays 159.

Bombay, isle de la mer des Indes, qui fut longtems un objet d'horreur. Les Anglois rendent la ſalubrité à l'air de cette isle 124. Sa population, ſes productions 125. Revenu des dépendances de Bombay en 1773. 127.

Bonheur. Réflexion ſur l'idée du bonheur antérieure à toute religion 63.

Borax, production de la province de Patna au Bengale 176.

Bourbon (isle de), découverte par les Portugais, & nommée par eux Maſcarenhas. Ses commencemens. La culture du café y reuſſit parfaitement 369. Etat actuel de cette isle. Sa deſcription, ſon climat. Productions de cette isle. 459.

Bourdonnais (la), gouverneur de l'Isle-de-France. Actions de valeur qui ſignalent ſa jeuneſſe. Sa conduite à l'isle-de-France 371. On le rend ſuſpect 372. Il donne au miniſtere d'excellens conſeils, ſuivis d'abord, puis rejettés 375. Quoique inférieur en forces, il attaque & bat les Anglois, & fait le ſiege de Madras. Il repaſſe en Europe, & eſt mis aux fers 377.

Britanniques (isles). Incertitude de l'époque où elles furent peuplées. Ce qu'on sait de leur commerce dans les tems reculés 1. Réflexions philosophiques sur les mœurs des insulaires en général 2. Peu de progrés de leur industrie 4. Ils sont en proie aux incursions de tous les peuples septentrionaux de l'Europe *ibid.* Guillaume-le-conquérant subjugue l'Angleterre dans le onzieme siecle 5.

Bussy (M. de), commandant François dans l'Inde, conduit Salabetzingue à Aurengabad sa capitale 409.

C

CAFÉ, originaire de la haute Ethiopie, où il a été connu de tems immémorial. On croit qu'un nommé Chadely, mollach de profession (c'est le nom d'un prêtre) en fit usage le premier. Eloge des vertus du café 61. C'est à Betelfagui qu'est établi le grand marché de celui de l'Arabie. Quantité de cette denrée dont on fait l'exportation 66.

Cafés. Origine des maisons publiques de ce nom établies à Médine, à la Mecque & dans tous les pays Mahométans. Ils devinrent en Perse des lieux infâmes; puis par les soins de la cour ils redeviennent un asyle honnête pour les oisifs. Contrariétés qu'ont éprouvées à Constantinople les cafés. On y intéresse la religion 62. Moyen employé par un grand-visir pour juger lequel étoit plus dangereux d'un café où d'une taverne 63. Ce fut un nommé Edouard qui, à son retour du Levant, en ouvrit le premier un à Londres 65.

Calcutta, établissement des Anglois au Bengale, sur la riviere d'Ougly. Population de cet endroit 172.

Calicut. C'eſt preſque le ſeul trône de l'Inde occupé par un ſouverain de la premiere des Caſtes 104. Vices du gouvernement de ce royaume 106.

Canara, contrée limitrophe du Malabar, autrefois très-floriſſante; maintenant déchue par les tributs que le ſouverain eſt obligé de payer aux Marattes. Elle fournit les courtiſannes les plus voluptueuſes & les plus belles danſeuſes de l'Indoſtan 113.

Cannelle (fauſſe), ou *Caſſia lignea*, écore d'une eſpece de laurier qui ſe trouve à Timor, à Java, & à Mindanao. La meilleure croît au Malabar. Comment on la diſtingue de la véritable cannelle 110.

Cardamome, plante commune dans pluſieurs contrées des Indes. Il y en a différentes eſpeces 109.

Caſſimbazar, province du Bengale où eſt le marché de toute la ſoie de la contrée 177.

Caſtes. Il y a dans l'Inde des ſouverains originaires de Caſtes ſi obſcures que leurs domeſtiques ſe croiroient déshonorés de manger avec eux 104.

Cauris, coquilles blanches & luiſantes qui ſervent de monnoie dans le Bengale. La pêche s'en fait par les femmes 96.

Cerné (isle) ainſi nommée par les Portugais, qui la découvrirent. Les Hollandois la nommerent isle Maurice, & les François qui y aborderent en 1720, lui donnerent le nom d'Isle-de-France 370.

Chameaux. Maniere dont les Arabes les dreſſent pour exercer le brigandage ſur les routes 56.

Chandernagor, comptoir des François au Bengale ſur les bords du Gange 173.

Charlemagne ranime le commerce des François. Eloge de ce prince 243.
Chatigan, port du golfe du Bengale où les Portugais, qui aborderent les premiers dans cette contrée s'établirent 171. Deſcription géographique de cette place poſſédée par les Anglois. Fertilité de ſon terroir 449. Combien il ſeroit avantageux aux François d'échanger Chandernagor pour Chatigan. Raiſons qui détermineroient l'Angleterre 450.
Cheringham, isle dans les Indes. Fameuſe pagode qu'on y voit 401. Elle eſt évacuée 414.
Chetz, famille puiſſante d'Indiens ſur le Gange. Ils ſont les banquiers de la cour du Souba du Bengale. Influence qu'ils ont dans le gouvernement 170.
Child (Joſias), directeur de la compagnie Angloiſe des Indes, commet une infidélité dont la compagnie eſt punie par Aurengzeb 37.
Chinchura, comptoir des Hollandois, plus connu ſous le nom d'Ougly, dans le Bengale 173.
Choulias, nom de marchands mahométans, qui dans la partie occidentale de la côte de Coromandel font un peu de commerce 138.
Clergé. Charles Martel, maire du Palais, pour ſecourir le royaume de France contre les Sarraſins, s'empare des biens eccéſiaſtiques. Les bénéfices furent ſéculariſés. Une Cure étoit apportée en dot par une fille en ſe mariant. Les premiers rois de la troiſieme race rendirent à l'égliſe tous ces biens 330.
Cochin, royaume des Indes dont les Portugais s'emparent & dont ils ſont chaſſés par les Hollandois. Dans l'un de ſes fauxbourgs, eſt une colonie de Juifs, qui prétendent s'y être établis depuis la captivité de Babylone, mais qui à la vérité y ſont établis très-anciennement. La

ville eſt bâtie ſur une riviere très-navigable 103.

Cochinchine, par quel événement cette partie des Indes a été formée en royaume 311. Caractere des habitans 312. Les mœurs s'y ſont corrompues, & le deſpotiſme s'y eſt introduit 314. Objets du commerce qui s'y fait 316.

Commerce. Les Romains n'aimoient ni n'eſtimoient les commerçans 239. Saint Louis eſt le premier qui ſentit qu'il influe ſur le ſyſtême du gouvernement. Il permit l'exportation 245.

Comore (isle de), quatre isles de ce nom, ſituées dans le canal de Mozambique, entre la côte de Zanguebar & Madagaſcar. Beauté du climat d'Anjouan, l'une d'elles 183.

Compagnie Angloiſe des Indes. Son origine en 1600. 12. Teneur du privilege. Diſcours d'Eliſabeth à ce ſujet 13. Maniere dont Lancaſter, qui conduiſit la premiere flotte, fut accueilli à Achem 15. Il envoie chercher de la muſcade & du girofle aux Moluques. Du poivre à Java & Sumatra, & revient en Europe. Ce ſuccès détermine à faire des établiſſemens aux Indes 16. Difficultés que la compagnie y rencontra. Jacques I ne lui eſt pas favorable. Elle partage le commerce des Indes avec les Hollandois 18. Les Hollandois la rendent odieuſe aux Indiens 19. Après bien des combats, les Anglois font en 1619 un traité avec les Hollandois. Teneur du traité 21. Surpriſe que cauſa en Hollande ce traité. Ils ſont chaſſés d'Amboine. Maniere dont les Hollandois y réuſſirent 22. Ils ſont plus heureux au Coromandel & au Malabar 23. Ils remportent des victoires ſur les Portugais qui avoient profité des démêlés des deux nations pour ſe renforcer dans l'Inde 24. La compagnie abuſe du crédit qu'elle avoit aux Indes, pour

emprunter des ſommes qu'elle ne veut pas rendre. Aurengzeb en tire vengeance 37. Dommages que cette affaire cauſa à la compagnie. Pertes qu'elle eſſuya à la chute de Jacques II. 39. Elle ſe trouve à la paix qui ſuivit cet événement, à deux doigts de ſa perte 40. Débats élevés en Angleterre au ſujet de ſes privileges 41. Il s'en forme une ſeconde. Diviſions qui s'élevent entr'elles. Elles ſe réuniſſent en 1702. La nouvelle compagnie prend de l'accroiſſement 44. A la paix de 1763, elle avoit ruiné le commerce des François dans l'Inde 46. Elle ſe voit attaquée en 1767 dans le pays de Carnate, à la côte de Coromandel, par Hyder-Ali-kan, avec lequel elle eſt obligée de traiter au bout de deux ans d'une guerre ruineuſe 148. Elle abandonne aux particuliers le commerce d'Inde en Inde 185. Ce commerce s'accroît de jour en jour. Entraves qu'on y a miſes. Capitaux que la compagnie a mis dans le ſien. Le thé devient un très-grand objet de commerce 188. La conquête du Bengale a changé l'objet de cette compagnie 198. Vexations de toute eſpèce qu'elle exerce ſur tous les genres d'induſtrie. Elle a défendu le commerce intérieur à tout autre qu'à des Anglois. Elle a altéré les monnoies 208. Pour prévenir une banqueroute inévitable, le gouvernement permet à la compagnie de faire un fort emprunt. Autres moyens pris par le parlement pour arrêter les déprédations 221. Meſures priſes par la compagnie elle-même 224. Le parlement établit pour le Bengale un conſeil ſuprême. Magiſtrats pour y adminiſtrer la juſtice 228. Balance des revenus de la compagnie au 31 janvier 1774. 231. Son privilege doit expirer en 1780. Doutes ſur ſon

renouvellement 233. Réflexions ſur l'oppreſſion où les Indiens ſont réduits 234.

Compagnie Françoiſe des Indes. En 1601, une ſociété formée en Bretagne expédia deux navires pour les Indes. Leur navigation fut malheureuſe, ils ne revinrent qu'au bout de dix ans. Nouvelles tentatives en 1616 & 1619. Leur ſuccès ne fut pas aſſez fort pour engager à y retourner 249. Reginon engage en 1635 pluſieurs négocians de Dieppe à un nouveau voyage ; ils n'en rapportent qu'une haute idée de Madagaſcar. Il ſe forme une compagnie en 1642. Les cruautés de ſes agens lui attirent la haîne des Indiens 250. Le maréchal de la Meilleraie eſſaie de relever pour ſon compte cet établiſſement : il n'a que de foibles ſuccès. Colbert forme la même entrepriſe en 1664. Raiſons politiques qui s'y oppoſoient 251. Articles du privilege qui fut accordé 252. La conduite des agens de la compagnie fait échouer l'établiſſement de Madagaſcar 268. On remet cette colonie au gouvernement en 1670. Le gouvernement fait de nouvelles tentatives & ſur-tout en 1770 & 1773. Commes elles étoient mal conçues, elles n'ont pas réuſſi. Motifs qui devroient engager la France à s'en occuper ſérieuſement 269. Lorſqu'en 1670 on abandonna Madagaſcar, la compagnie établit divers comptoirs dans les Indes. Elle projette de s'établir à Surate 271. Caron, qui avoit ſervi les Hollandois, & qui avoit été maltraité par l'empereur du Japon, s'attache à la compagnie Françoiſe & projette de s'établir à Ceylan 296. Ce projet ne réuſſit pas ; on ſe tourne vers Saint-Thomé 298. Avantages que la France auroit tirés d'un établiſſement à Siam 307. Les miſſionnaires ne s'y occupent que de converſions 308. La compagnie jette les yeux

ſur le Tonquin 309. Ses tentatives ne ſont pas heureuſes 310. Raiſons qui auroient dû déterminer à s'établir à la Cochinchine 311. Elle ſe contente de ſe fortifier à Pondichery. Une guerre ſanglante vient la troubler 319. Elle perd Pondichery ; mais les Hollandois le rendent à la paix de Riswick. Martin, nommé directeur de la compagnie, fait par ſes talens & ſes vertus faire fleurir cette colonie 321. Les actionnaires de la compagnie manquent à leurs engagemens 323. Pluſieurs comptoirs des Indes ſont abandonnés. On abandonne aux particuliers le commerce des Indes, avec de légers profits pour la compagnie. Cette liberté eſt enſuite ôtée 324. Les actionnaires ſont obligés en 1684 de donner un ſupplément d'actions : pluſieurs s'y refuſent 325. Nouvelles demandes aux actionnaires. Elles révoltent les eſprits. On a recours aux emprunts. Des cauſes étrangeres augmentent ſes pertes *ibid.* Les marchandiſes des Indes ſont chargées de droits. La compagnie demande en 1714 un renouvellement de ſon privilege. Une nouvelle révolution vient traverſer ce nouvel arrangement 329. Evénemens qui amenent le ſyſtême de Law. *Ibid. & ſuiv.* Les privileges de la compagnie ſont fondus dans celle d'occident qui venoit d'être établie 348. A la chute du ſyſtême, on lui abandonne le monopole du tabac, & la permiſſion de convertir ſes actions en tontines 365. Vices de ſon adminiſtration. Orri la releve 366. Dumas eſt envoyé gouverneur à Pondichery. Conduite louable qu'il y tient 367. La Bourdonnais à l'Iſle-de-France 369. Et Dupleix à Chandernagor, où le commerce de la compagnie étoit languiſſant 373. Les directeurs ſont bleſſés de l'armement qu'on avoit confié à la Bourdonnais ſans leur principa-

tion 375. La compagnie réduite aux derniers malheurs dans l'orient, eſt déchirée de diviſions inteſtines en Europe 377. Les moyens imaginés pour régler les affaires donnent naiſſance à de nouveaux abus. Remontrances faites au gouvernement par les actionnaires en 1764. 422. On lui rend la liberté. Réglemens ſages 423. Vices cachés, qui malgré ces réglemens ont miné la compagnie 425. On augmente chaque action de 400 liv. 427. Variations dans le dividende des actions, depuis 1722 juſqu'en 1764. 428. La compagnie obtient un édit qui met à couvert le reſte du bien des actionnaires. Etat des rentes qu'elle avoit à payer 429. Somme qu'elle avoit prêtée au gouvernement du tems de Law 430. Maniere dont le gouvernement ſe liquide envers elle 431. Tableau de ſes revenus & charges, depuis 1674 juſqu'en 1769. 432. Son privilege eſt ſuſpendu en 1769. Conditions appoſées à la liberté du commerce des Indes 437. Elle cede au roi tous ſes effets. Enumération des objets de cette ceſſion 439. Sommes données pour leur prix. Cette affaire eſt terminée par un arrêt du conſeil de 1770. 441. La compagnie ne peut être regardée comme détruite 442.

Confucius, auteur de la religion dominante du Tonquin 309.

Contributions. Les rois de France furent tentés pluſieurs fois d'en ordonner eux-mêmes, mais les révoltes des peuples les obligerent d'aſſembler pour cela les états généraux 336.

Coromandel, température de cette contrée 128. Les gouverneurs de différentes parties du royaume de Biſnagar ſe rendent indépendans 129. Le Le goût de l'Europe pour les manufactures de Coromandel détermine à s'y établir, malgré

les obſtacles qui s'y oppoſoient 130. Objets du commerce qu'on y fait actuellement 131. Raiſons qui s'oppoſent à ce qu'on réuſſiſſe en Europe à imiter les toiles peintes de ce pays 132. Maniere dont on les peint, & dont s'en fait le commerce 134. Le commerce extérieur de cette côte n'eſt point entre les mains des naturels du pays. Ce ſont les Européens qui le font preſqu'en entier. Quantité de toiles qu'on exporte du Coromandel, & deſtination de chaque partie 138. Objets qu'on donne en échange. L'Angleterre y a formé pluſieurs établiſſemens, entr'autres celui de Divicoté 140. Situation actuelle des François à cette côte 451.

Cothoal, nom qui déſigne dans le Mogol, l'officier chargé des fonctions de notaire 390.

Créances, comment on les contracte dans l'Indoſtan 137.

Cucurma ou *Terra merita*, nom que les médecins donnent au ſafran d'Inde. Deſcription de cette plante 108.

D

DAGOBERT, ranime le commerce au ſeptieme ſiecle 242.

Décan, grande ſoubabie ou viceroyauté de l'Inde, dont les François oſent diſpoſer 400.

Dépenſes de la cour, du tems de Charles VI ne paſſoient pas 94,000 liv. 335.

Divicoté, nom d'une poſſeſſion Angloiſe à la côte de Coromandel, dont le colonel Lawrence s'empara en 1749. Elle paſſe en 1758 ſous la domination Françoiſe, puis retourne aux Anglois 140.

Dumas, envoyé en qualité de gouverneur à Pondichery, y tient une conduite louable 367.

Dupleix, après avoir mis le commerce ſur le meilleur pied à Chandernagor, eſt envoyé à Pondichery 374. Il force les Anglois à en lever le ſiège 378. Il conçoit le projet de faire un établiſſement dans l'Indoſtan. Moyens qu'il emploie pour faire réuſſir ſon projet 399. Il eſt revétu dans l'Inde de la qualité de Nabab 404.

E

EGYPTE. Commerce de l'intérieur de l'Egypte permis aux Anglois, moyennant certains droits 74.

F

FANATISME, ſes funeſtes effets 79.

Féodalité. Les ſeigneurs chargés de l'adminiſtration des provinces de France s'en rendent les maîtres. La confuſion ſuit la confirmation qui fut faite de leurs uſurpations à l'époque où le ſceptre paſſa de la branche de Charlemagne à celle des Capets 244.

Finances. Etat déſeſpérant où elles ſe trouverent à la mort de Louis XIV. On propoſe au régent une banqueroute générale 342. Il s'y refuſe & établit en 1715 un bureau de réviſion. On établit en 1716 une chambre de juſtice pour pourſuivre les auteurs de la miſère publique. Horreur qu'inſpira ce tribunal 344.

Financiers, connus anciennement ſous le nom de lombards, ſont des Italiens qu'on fit venir en France à cauſe de leurs talens à preſſurer les peuples 336. On leur fait regorger les biens immenſes qu'ils avoient uſurpés 337.

Foires. Des marchands de tous pays accourent aux foires nouvellement établies au ſeptieme ſiècle 242.

France. Etat de confuſion où elle tombe lorſque le ſceptre paſſa de la branche de Charlemagne à celle des Capets 244. Ses côtes Septentrionales étoient juſqu'à S. Louis partagées entre les comtes de Flandres, les ducs de Bourgogne, de Normandie & de Bretagne. Le reſte étoit ſoumis aux Anglois. Les côtes Méridionales appartenoient aux comtes de Toulouſe, aux rois de Majorque, d'Arragon & de Caſtille 246. Catherine de Médicis y amene tous les arts de luxe. Les manufactures ſe perfectionnent 248. L'induſtrie y eſt anéantie depuis Henri II juſqu'à Henri IV, qu'elle reparoit avec éclat ſous le miniſtere de Sully. Elle manque de s'anéantir ſous celui de Richelieu & de Mazarin. *Ibid.* Sa poſition actuelle au-dehors 356. Son état au-dedans 358. Conſeils ſur les moyens à employer pour en augmenter la ſplendeur 360.

Francs. Leur invaſion dans les Gaules donne naiſſance à mille vexations ſur le commerce. L'induſtrie ſe réfugie dans les cloîtres 240.

Frédéric-Nagor, établiſſement formé par les Danois en 1756, au Bengale 173.

G

GAULOIS, peu de communication que ces anciens peuples avoient entr'eux. En quoi conſiſtoit leur commerce 238.

Gedda, port ſitué vers le milieu du golfe Arabique. Nature du gouvernement, partagé entre le chérif de la Mecque & le grand-ſeigneur 71.

Gémidar, eſpece de juge dans l'Indoſtan 391.

Génie. Réflexions ſur l'influence du climat ſur les productions du génie 50.

Gingembre, plante des Indes, qui reſſemble aſſez

au cardamome. Le meilleur croît au Malabar. 109.

Goa, devenu par le commerce, le centre des richeſſes de l'Inde, n'eſt preſque plus rien 114.

Golfe Perſique, ſa deſcription géographique. Nourriture des habitans, leurs mœurs. La ſeule ville conſidérable eſt celle de Maſcate 88.

Goudelour, poſſeſſion Angloiſe à la côte de Coromandel, qu'ils ont achetée d'un prince Indien. Ils bâtiſſent à quelque diſtance le fort Saint-David 141.

Guillaume le Conquérant, ſubjugue l'Angleterre dans le onzieme ſiècle 5.

Guzurate. Deſcription de cette preſqu'iſle des Indes 271. Révolutions arrivées au ſeptieme ſiecle dans cette contrée 272. Les peuples de cette preſqu'iſle connus ſous le nom de Parſis, ſuivent la religion de Zoroaſtre 273. Parvenue à un haut degré d'accroiſſement, elle ſe trouve en butte aux Portugais & à l'empire Mogol. Le ſouverain préfere l'alliance des Portugais contre Akebar, prince Mogol 274. Ils ſont défaits, & réunis à l'empire Mogol, qui y procure les plus grands avantages. Surate devient l'entrepôt de toutes les richeſſes du pays 275.

H

HAREM, nom donné à Surate aux ſerrails des Mogols, impénétrables aux hommes 284.

Hélène (Sainte), iſle ſituée au milieu de l'océan Atlantique, où les Anglois ont formé un lieu de relâche 180. Objets de culture qui y ont réuſſi 181.

I

INDES. Premier voyage que les François aient fait aux Indes en 1503. 249. Guerre entre les Anglois & les François vers 1754, ſous les noms du Nabab de Carnate & de ſon rival Mahmet-Ali-kan 410. Les deux compagnies ſe rapprochent par ordre du miniſtre de chaque cour. Mais la guerre recommence plus fort que jamais 411. Fautes commiſes dans l'Inde par le miniſtere de France, oppoſé au vœu de la compagnie 413. On rappelle Dupleix, le ſeul peut-être qui pouvoit s'y ſoutenir, & on y envoie Lally 414. Source des malheurs que la France a éprouvés aux Indes. Vices dans l'adminiſtration des chefs 417. Principes qui doivent régler la conduite des François pour rendre floriſſant leur commerce des Indes 478. Réflexions philoſophiques ſur les fureurs des conquêtes 480. *& ſuiv.*

Indoſtan. Cette riche contrée fut, ſuivant la fable, l'objet de l'avidité des premiers conquérans du monde. Beauté de ce pays. Mœurs des habitans. Alexandre en fait la conquête 379. L'Indien Sandrocotus chaſſe les Macédoniens après la mort d'Alexandre. Gengiskan y porte ſes armes. Les Patanes y regnent enſuite 380. Tamerlan ſoumet les parties Septentrionales. Babar, l'un de ſes deſcendans, y rentre par les ſecours d'un gouverneur d'une des provinces du roi détrôné 383.

Intérêt. Les Indiens en diſtinguent de trois ſortes: l'un qui eſt péché; un autre qui n'eſt ni péché, ni vertu; le troiſieme qui eſt vertu. Définition de chacun 137.

Isle-de-France. Sa deſcription d'après l'abbé de la Caille 461. Conjectures ſur le meilleur parti qu'on

en peut tirer. Fautes commiſes par le gouvernement 463. Elle paſſe en 1764 ſous la domination immédiate du gouvernement 464. La population s'y eſt accrue depuis ce moment. Eſpèce de culture qui y a réuſſi 465. On y plante des girofliers & des muſcadiers en 1770. Peu de ſuccès qu'ils ont eu juſqu'à préſent 466. Le bled y réuſſiroit mieux. Il faudroit y multiplier les troupeaux 467. Avantages de ſa ſituation pour préparer la ruine des propriétes angloiſes d'Aſie 468. Peu de ſoin que le gouvernement prend de cette isle, dont la ſûreté ne dépend que des forces navales 469. Vues politiques ſur la conſervation & la défenſe de cette isle 471. Cette isle & Pondichery ſont eſſentielles à la défenſe l'une de l'autre 474.

Italiens. Lorſque Philippe-le-hardi eut encouragé le commerce, ils remplirent la France d'épiceries, de parfums, de ſoieries & d'étoffes de l'Orient 246.

J

JAVA, uſage ſingulier des nouvelles épouſes envers leurs maris 19.

Juifs diſperſés à la priſe de Jéruſalem. Une partie paſſe dans les Gaules. Traitement qu'on leur fait ſubir 332 *& ſuiv.*

K

KAIRE, écorce du cocotier, dont on fait des cables qui ſervent à la navigation dans l'Inde. Il n'eſt nulle part auſſi bon qu'aux Maldives 95.

L

LALLY, envoyé en qualité de général de la guerre des Indes. Caractere indomptable de cet

homme. Sa préſence porte la haîne & le découragement 414. Fautes de ce général qui entraînent la perte de Pondichery 415. Il eſt l'objet de l'indignation publique. Il eſt arrêté & condamné à perdre la tête. Examen de ce jugement 416.

Law, Ecoſſois de nation. Son caractere 345. Il établit une banque dont le fonds étoit de ſix millions. Développement de ſon ſyſtême. Avantages qui en réſulterent d'abord 346. Il établit en 1717 la compagnie d'occident pour le commerce excluſif de la Louiſiane & des caſtors du Canada 348. La quantité d'actions qu'il créa établit une diſproportion énorme entre le papier & l'argent. Réflexions ſur les vices de cette création 351. Pour étayer l'édifice, on porte l'argent à 82 liv. 10 ſ. le marc. Tout tombe dans la confuſion. Law diſparoît 352.

Louis XIV. Caractere de ce prince 320.

Louis XV. Etat des revenus publics à ſa mort 354.

Louis XVI. Eloge de ce jeune prince. Conſeils & moyens d'économie 355.

M

MADAGASCAR. Deſcription de cette isle 254. Nature des productions qui y viennent 255. L'origine des Madecaſſes mêlée de fables 256. Les indigenes ſont diſtingués par diverſes formes extérieures. A l'oueſt ſont les Quimoſſes 257. Cette isle eſt diviſée en pluſieurs peuplades 258. Diſpoſitions heureuſes où étoient les Madecaſſes pour que la France y pût former un établiſſement avantageux 263. Il n'y a point de port dans cette isle 267. Les agens de la compagnie ne tirent aucun parti du concours

de toutes les circonſtances qui en annonçoient le ſuccès 268. La compagnie remit au gouvernement cette colonie en 1670. Les François qui y étoient reſtés ſont maſſacrés deux ans après. Les tentatives que la France a faites pour s'y établir ont été infructueuſes, parce qu'elles étoient mal combinées. Avantages que procureroit cet établiſſement 269.

Madecaſſes, nom des habitans de Madagaſcar. Ils admettent le dogme des deux principes. Ils font mourir les enfans nés ſous des auſpices peu favorables. Mépris qu'ils ont de la mort 260. Mœurs des Madecaſſes. Leur induſtrie 261. Leurs livres d'hiſtoire, de médecine & d'aſtrologie ſont entre les mains des *Ombis*, gens qui ſe diſent ſorciers. Caractere de ces peuples 262.

Madras, ville des Indes, à la côte de Coromandel, bâtie, il y a plus d'un ſiècle, par Guillaume Langhorne. Diviſion de cette ville 146. Sa population. Son commerce 147.

Malabar. On entend ſous ce nom, tout l'eſpace compris depuis l'Indus juſqu'au cap Comorin. On y comprend auſſi les Maldives 93. Etats dont cette contrée eſt formée. En quoi conſiſtent ſes productions 107. Situation actuelle des François à cette côte 443.

Maldives, ſont une longue chaîne d'isles partagées en treize provinces, nommées Atollons. Les naturels du pays font monter le nombre de ces isles à douze mille. Par qui cet archipel a été vraiſemblablement peuplé originairement 94. Par qui elles ſont gouvernées. Elles ne produiſent que des cocotiers 95.

Marattes, anciens pirates du nord de Goa, attaqués envain par le Mogol 115. Les Anglois & les Portugais s'uniſſent inutilement contre eux 116.

Les Hollandois ne ſont pas plus heureux. Leur état actuel à la côte de Malabar 117. Ces pirates qui avoient toujours été fort unis entre eux, ſe diviſent en 1773, & eſſuient différentes pertes 122.

Maſcate, ville la plus conſidérable du golfe Perſique dont Albuquerque s'empare en 1507. 88. Conſommation du pays 89. Les nations commerçantes commencent à la préférer à Baſſora 90.

Mazulipatnam, poſſeſſion angloiſe à la côte de Coromandel. Les François s'en étoient emparés en 1750, mais elle retourne en leurs mains neuf ans après, 142.

Meconium, ou pavot commun. Maniere dont on le prépare 167.

Mecque. Cette ville fut toujours chere aux Arabes. Ils penſoient qu'elle avoit été la demeure d'Abraham. Mahomet tire parti de cette croyance. Moyens dont il ſe ſert pour rendre floriſſante cette capitale de ſon empire 75.

Mogol. Etat de foibleſſe où il étoit réduit quand il fut attaqué par Thamas Kouli-kan 396.

Mogols. Deſpotiſme de leur gouvernement 386.

Moines. Abus qui réſultent des revenus qu'ils ſe ſont procurés par des voies iniques 241.

Moka, ville de l'Arabie heureuſe, où ſe porte par mer une partie du café de l'Arabie. Autres objets de commerce de cette ville 67. Les affaires qui ſe traitent à Moka ne ſont point entre les mains des naturels du pays. Ce ſont des banians de Surate qui y font le commerce 68.

Monnoies. On ignore quelle eſt la nation qui ſe permit la premiere de percevoir un droit ſur les monnoies. L'alteration des eſpèces fut un des moyens qu'on employa long-tems pour ſoutenir la couronne de France 334.

Muhammet, roi de Delhy, ſe ſoumet volontairement à Thamas Kouli-kan. Inconvéniens qui en réſulterent 396.

Muſc, production particuliere au Thibet; il ſe trouve dans une veſſie, qui vient ſous le ventre d'une eſpèce de chevreuil 161.

N

NABABS, magiſtrats chargés de la perception des revenus dans le Mogol 205.

Nautes, nom qu'on donna chez Gaulois, aux compagnies qui faiſoient le commerce ſur les rivieres 240.

Niſmes. Philippe-le-hardi y attire une partie du commerce fixé à Montpellier, qui appartenoit au roi d'Arragon 246.

Normands. La ſituation floriſſante de la France au ſeptieme ſiècle, offre à ces barbares un nouvel attrait à la piraterie. Ils ſe livrent à toutes ſortes de brigandages 243.

O

OPIUM, produit du pavot blanc des jardins dans l'Inde. Deſcription de la plante & de la maniere dont on en tire le ſuc 166. Uſage conſidérable qu'on en fait dans les pays ſitués à l'eſt de l'Inde 168. Réflexions ſur l'avidité des Hollandois, qui continuent le commerce de l'opium malgré ſes funeſtes effets. *ibid.*

Orixa, contrée des Indes qui, avant 1736, faiſoit partie du Bengale, dont on ſoupçonne que la compagnie Angloiſe des Indes s'occupe de faire l'acquiſition 145.

Orri. Intendant des finances, met ſon frère Fulvy à la tête de la compagnie des Indes 366.

P

PAIX, c'eſt toujours un mauvais expédient que d'acheter la paix 258.

Paleagars, magiſtrats de l'empire Mogol, chargés de la perception des revenus 205.

Palybothra, ville ancienne des Indes ſur le Gange, qui n'exiſte plus. Diodore de Sicile en attribue la fondation à Hercule 154.

Parſis, peuple du Guzurate, preſqu'isle des Indes, qui ſuit la religion de Zoroaſtre 273. Ses mœurs, ſes uſages 281.

Patanes, hommes féroces ſortis des montagnes du Kandahar, qui ſe répandent dans l'Indoſtan & y forment pluſieurs royaumes 381. Chaſſés par les Mogols de pluſieurs royaumes de l'Indoſtan, ils ſe réfugient au pied du mont Imaüs 405.

Pégu, province du Bengale, dépendant d'Ava, fertile en pierres précieuſes 165.

Peines. Réflexions ſur les peines capitales & ſur l'empriſonnement 68.

Perſe. Ancienne forme de ſon gouvernement. Raiſons qui concoururent à ſon aſſerviſſement 25. Objets de ſon commerce 29.

Perſes (*toiles*), ſe ſont toujours fabriquées à la côte de Coromandel. Raiſon qui les a fait nommer *Perſes* 30.

Poivre. L'exportation en étoit autrefois entre les mains des ſeuls Portugais. Les Hollandois, les François & les Anglois ſe la partagent aujourd'hui. Elle monte au Malabar à dix millions peſant, à 10 ſols la livre 113.

Poivrier, arbriſſeau des Indes. Sa deſcription. Sa culture 112.

Pondichery. Les Hollandois en font le ſiege en 1693, & s'en emparent ſur les François. Ils ſont obligés de le rendre à la paix de Riswick 321. Deſcription de cette ville. Sa population 454. Les Anglois s'en rendent maîtres en 1761, & la détruiſent de fond en comble. La France la rétablit à la paix 455. Sa population & ſon état actuel 456. Vices dans les travaux de la nouvelle conſtruction 457. Les plans de M. Deſclaiſons ne ſont pas adoptés, & la ville tombe chaque jour en ruine 459.

Ports de mer. Après la conquête de la Gaule par les Romains, on vit ſe former des ports de mer à Arles, à Narbonne, à Bordeaux, & en d'autres endroits 239.

Ports. Juſqu'à S. Louis, la France en avoit eu peu ſur l'Océan, & aucun ſur la Méditerranée 246.

Q

QUIMOSSES, peuples de l'oueſt de Madagaſcar, qui n'a jamais plus de quatre pieds quatre pouces de hauteur, & ſouvent moins. Maniere dont ils ſe défendent contre ceux qui leur font la guerre 258.

R

REJEPUTES, deſcendans des Indes vaincus par Alexandre 405.

Régent de France. Eloge de ce Prince. Ses foibleſſes 350.

Revenu public. Somme à laquelle il étoit porté ſous Louis XII, & à la mort de François I 337. Les finances tombent dans le plus grand déſordre juſqu'à Sully. Il les relève 338. Nouvelles dépré-

dations après ſa retraite. Etat des revenus publics en 1683. Colbert les relève 339. ils retombent dans le chaos. Diſcrédit univerſel ſous Louis XIV 340. A la mort de Louis XV 354.

Réviſion (*Bureau de*), établi en 1716 pour pourſuivre les auteurs de la miſère publique. Horreur qu'inſpire ce tribunal 344.

Révoltes. Réflexions ſur l'eſprit qui y porte 64.

S

SAINT-THOMÉ, ville des Indes, au pouvoir du roi de Golconde, dont les François s'emparent en 1672. Mais les Hollandois s'étant unis avec les Anglois, ils furent forcés de la rendre deux ans après 298.

Salpêtre, production de Patna, province du Bengale. Maniere dont on le travaille 177.

Salſete, isle de la mer des Indes, remplie de figures & d'inſcriptions qui ont donné lieu a beaucoup de fables 123.

Sandal, arbre fort commun au Malabar. Sa deſcription 107.

Schah-Abbas, ſurnommé *le grand*, ſophi de Perſe. Ses conquêtes 26. Il protege les arts 27 Rebuté des vexations des Portugais, il s'unit aux Anglois contre eux 28.

Seicks, peuples du nord de l'Indoſtan 406.

Siam. Deſcription géographique de ce royaume. Sa fertilité 301. Deſpotiſme du gouvernement. Diviſion des Siamois en trois claſſes. Emplois aſſignés à chacune 302. Réflexions ſur les honneurs rendus aux éléphans du roi de Siam 304. Les Siamois déteſtent leur pays, *Ibid.* La conduite des miſſionnaires y fait déteſter les François 306. Un miniſtre du roi de Siam, dans le deſſein de détrôner ſon maître, projette de s'aſſocier les

François, & envoie au roi de France une magnifique ambaſſade. Louis XIV y envoie auſſi des ambaſſadeurs 301.

Soie d'Aſham: cette ſoie n'exige aucun ſoin. Les vers y naiſſent, travaillent, meurent & ſe renouvellent en plaine campagne 164.

Sommonacodom, législateur des Siamois, dont ils racontent des merveilles 306.

Soubabie, eſpece de vice-royauté de pluſieurs provinces de l'Indoſtan 388.

Soubas, eſpece de miniſtres de l'empire du Mogol, chargés de l'adminiſtration des revenus 204, 388.

Suez, ville qu'on croit bâtie ſur les ruines de l'ancienne Arſinoé, eſt à l'extrémité de la mer Rouge. Commerce qui s'y fait 73.

Sully. Eloge de l'adminiſtration de ce miniſtre 338.

Sumatra. Les Anglois y forment en 1688 un établiſſement. Ils y élevent le fort Marlboroug, qui leur eſt enlevé par les François en 1759; mais ils le recouvrent bientôt 150.

Superſtition, ſon influence ſur l'opinion publique 105.

Surate, ville du Guzurate. Son état au treizieme ſiecle. Degré de ſplendeur auquel elle parvient. Forces de ſa marine 276. Franchiſe des commerçans. Mœurs des habitans. Education des enfans 278. Les plus plus riches des Mogols viennent à Surate jouir des agrémens du luxe le plus efféminé 282. Amuſement des femmes 284. Elle décheoit de ſa ſplendeur en 1664. Sévagi la ſaccage & emporte 25 à 30 millions 291. Son état actuel. Objets de ſon commerce 293. Echanges qu'elle reçoit 295.

Syſtême. Développement des opérations propoſées par Law pour liquider les dettes de l'état 346.

T

TABAC. Epoque de ſon introduction en Europe. Produit des premiers baux 431. Augmentation des ſuivans 432.

Tachard, jéſuite, envoyé à Siam à la tête des ambaſſadeurs par Louis XIV. 301.

Talapoins, moines de Siam, qui prêchent au peuple les dogmes de Sommonacodom 306.

Thomas Kouli-kan, porte ſes ſujets du golfe Perſique ſur la mer Caſpienne, & ceux de la mer Caſpienne ſur le golfe Perſique. Objet de cette tranſmigration 91. Entre victorieux dans Delhy 369.

Thé, production des Indes que les lords Arlington & Oſſori apporterent de Hollande en Angleterre en 1666. Il ne fut d'un uſage commun que vers 1715. Il fut apporté de la Chine par les Anglois, les Hollandois, les Suédois & les Danois. La guerre de l'Angleterre avec l'Amérique a diminué ſes importations de thé. Elle a été dédommagée par ſa conquête récente du Bengale 189.

Tonquin, royaume des Indes, dans lequel les François cherchent à s'introduire. La religion dominante eſt celle de Confucius. Caractere des naturels du pays. Nature de ſon gouvernement 309.

Travancor, royaume auſſi peu opulent que les Maldives. Un roi qui monta ſur le trône en 1730, lui donna une ſplendeur qu'il n'avoit jamais eue. Les Danois & les Anglois y ont des établiſſemens 96.

Tyrannie. Réflexions philoſophiques ſur cet abus du pouvoir.

U

USURIERS. Réflexions ſur les moyens dont on ſe ſert pour les anéantir 8.

V

VISA: à la chute du ſyſtême, on fit ſous le nom de *viſa* un examen de tous les contrats, actions, billets de banque, &c. 353.

Z

ZEMINDARS, magiſtrats chargés de la perception des revenus de l'empire Mogol 205.

Fin de la Table des Matieres du Tome ſec.

VAI 1537317

142 a 29